



LA

PROVENCE MYSTIQUE

AU XVIIe SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR .

L'Inquiétude religieuse. *Aubes et lendemains de conversion.* (Perrin.)
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Ames religieuses. (Perrin.)

L'Enfant et la vie. (Retaux.)

Le Bienheureux Thomas More. (Lecoffre.)

Newman. *Essai de biographie psychologique.* (Bloud.)
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Méditation sur la sainteté et la vie des saints. (Poussielgue.)

Le Charme d'Athènes. (Sansot.)

Collection : *La Pensée chrétienne.* (Bloud.)

Newman. *Le Développement du dogme chrétien.*

Newman. *Psychologie de la Foi.*

Newman. *La Vie chrétienne.*

Gerbet.

Collection des chefs-d'œuvre de la littérature religieuse.

Gerbet. Dernières Conférences d'Albéric d'Assise.

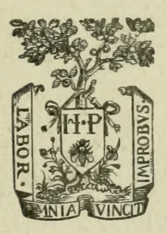
HENRI BREMOND

LA PROVENCE MYSTIQUE AU XVIIe SIÈCLE

ANTOINE YVAN ET MADELEINE MARTIN

Avec deux gravures, un plan et une carte

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

Published 4 March 1908.

A MONSIEUR ET A MADAME

ANDRÉ PÉRATÉ

AVANT-PROPOS

En dérobant à M. Gebhart le titre d'un de ses plus aimables livres, j'ai voulu tout ensemble, et me proposer à moi-même un rare modèle, et rappeler aux profanes qu'il ne leur convient pas de se désintéresser tout à fait de la vie des saints. Ainsi d'ailleurs en jugeaient les contemporains des deux personnages en qui j'ai cru reconnaître les traits essentiels de la Provence mystique. Louis Habert de Montmort, maître des requêtes et membre de l'Académie française, l'ami, l'hôte et l'éditeur de Gassendi, avait beaucoup de goût pour Antoine Yvan, et quant à Madeleine Martin, nous la voyons écrire familièrement à M. de Chavigny, secrétaire d'État et protecteur du bon poète Jean-François Sarasin. Époque savoureuse, pittoresque, édifiante entre toutes, où la France, à la veille de se convertir au solennel et au grandiose, prolonge les derniers beaux jours de la libre fantaisie...

Tout gentil cœur composait un rondeau,
Vieille ballade était un fruit nouveau,

Les triolets avaient grosse pratique :
Tout nous riait, mais tout est à vau-l'eau.
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

On avait appris à lire dans l'*Astrée*, à prier dans le jardin de la bouquetière Glycera, à chanter sur le Pont-Neuf. On ne savait pas, on ne voulait pas choisir entre Balzac et le P. Garasse, entre Malherbe et Théophile, entre la « chambre bleue » et la « Pomme de Pin ». Les saints abondent, les grotesques ne manquent pas. Sous les arceaux de la Place Royale, les honnêtes gens leur font fête aux uns et aux autres, ravis quand, d'aventure, le même homme les édifie et, tout ensemble, les amuse. A qui voudrait peindre dignement cette fresque incomparable, il faudrait la verve d'un Gautier, la pénétration, la demi-candeur du premier Sainte-Beuve, la sainte rudesse du grand Arnauld. Voici, du moins, deux figures provençales que le peintre futur de ces temps héroïques devra retenir. On les a dessinées avec autant d'amour que de franchise. Les âmes pieuses qui liront ce livre ne tiendront pas rigueur à mon humble prose s'il lui arrive parfois de descendre du ciel sur la terre. Les autres ne contristeront pas mes deux provençaux en refusant de les suivre de la terre au ciel.

Vinon (Var), avril 1907.

PRÉFACE

Sic vos non vobis... *L'histoire du présent livre est touchante et le lecteur doit en apprendre ici quelque chose. Fondées au dix-septième siècle par le P. Antoine Yvan et par Madeleine Martin, les religieuses de Notre-Dame de Miséricorde préparent depuis bientôt cinquante ans l'histoire de ces deux saints. La vie d'Antoine Yvan ayant été jadis excellemment racontée par un contemporain et un ami, Gilles Gondon (1662), et la vie de Madeleine par le P. Grozes de la Compagnie de Jésus (1695), il ne s'agissait pas de faire une œuvre tout à fait nouvelle, mais de reprendre, de compléter et de mettre au point celle des premiers biographes. Une miséricordienne de Paris, la mère Saint-Anselme, animée par une ferveur singulière et douée d'un sens critique très sûr, travailla pendant des années à documenter la future biographie du P. Yvan et de Madeleine. De bonne heure, elle rencontra, pour l'aider dans cette tâche, un insigne collaborateur, Léon de Berluc-Pérussis, serviteur passionné de toutes les gloires provençales et qui, de plus, trouvait dans les traditions de sa propre famille des raisons nouvelles*

de s'intéresser à l'ordre de la Miséricorde (1). *Dans le vaste dossier compilé par la mère Saint-Anselme, il n'est presque pas une pièce qui n'ait été ou découverte ou minutieusement contrôlée par L. de Berluc. Pendant qu'ils creusaient ainsi les fondations du monument, une autre ambition les animait dont leurs lettres, à tous deux, nous disent l'histoire. D'accord avec la supérieure générale de la Miséricorde, ils s'étaient promis de ramener en Provence, dans leur première patrie, les filles du P. Yvan et de Madeleine. L'argent ne manquerait pas. On le tenait presque. Après quelques hésitations, on avait réglé les conditions, choisi le local de la fondation prochaine. Poète, et d'ailleurs confiant comme tous les nobles cœurs, Léon de Berluc ne songeait plus qu'aux moyens de relier le futur couvent à la voie ferrée. Le projet rencontra des difficultés insolubles qu'on ne peut reprocher ni aux religieuses ni à leur grand ami de n'avoir pas su prévoir. On faillit être plus heureux pour la biographie du P. Yvan qui, dans la pensée de la mère Saint-Anselme, devait, semble-t-il, précéder la biographie de la mère Madeleine. L'abbé Buathier, avantageusement connu par un livre qui est resté cher aux âmes pieuses, avait promis d'écrire la vie du P. Yvan et s'était mis à l'œuvre avec allégresse. De 1889 à 1892, il fit paraître dans le* Bulletin mensuel de la garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus (Bourg), *environ les deux premiers tiers de son*

(1) Le dossier doit aussi beaucoup à la sûre érudition du P. Ingold, encore un de ces érudits infatigables qui mettent toute leur joie et tout leur zèle à seconder le travail d'autrui.

livre que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever.

Désolée de cette nouvelle déception, la mère Saint-Anselme se remit de plus belle à préparer la besogne du successeur de M. Buathier, mais hélas, cette admirable religieuse n'a pas eu la consolation de corriger, avant de mourir, les épreuves de ce livre auquel elle avait consacré sa vie. Les lois spoliatrices qui obligèrent nos religieuses à se séparer de leurs maisons, de leurs bibliothèques et de leurs archives, retardèrent encore la continuation de cette entreprise

Sic vos non vobis... *Provençal de toutes les façons, j'ai regardé comme un insigne honneur la proposition qui me fut faite de reprendre, à mon tour, l'œuvre interrompue. Tout le difficile était fait et bien fait par d'autres. De ce travail qui m'aurait écrasé si j'avais eu à le prendre par la base, il ne me restait que la joie. Mais pour que cette joie fût complète, je ne pouvais pas me contenter d'achever l'œuvre de M. Buathier. Bien ou mal, il valait mieux que le livre fût écrit d'une seule plume, et, d'ailleurs, il ne m'eût pas été facile d'aborder la vie du P. Yvan dans le même esprit que mon devancier. L'abbé Buathier, qui appartenait au diocèse de Belley, avait intitulé son livre :* Un prêtre, le vénérable P. Antoine Yvan. *C'était déjà généraliser, déraciner notre héros qui fut prêtre, sans doute, mais prêtre provençal. J'avais aussi quelques idées de derrière la tête sur les origines de la Miséricorde, et je ne pardonnais pas aux précédents biographes d'avoir tous, plus ou moins, sacrifié la fondatrice au fondateur. Un seul livre au lieu de deux, la fon-*

datrice à côté du fondateur, et l'intérêt et la vérité du récit me semblaient imposer ce changement de méthode qui me permettrait, en même temps, d'apporter une plus riche offrande aux autels de mon pays.

Je n'ai donc conservé des chapitres de M. Buathier que certaines pages documentaires qu'il devait lui-même à L. de Berluc. Quant aux biographies primitives, le lecteur me saura gré d'avoir fait de larges emprunts à Gilles Gondon, bonhomme s'il en fut, qui aime les belles histoires et qui sait les dire. Sans doute il ne se presse jamais, mais n'est-ce pas là un sûr moyen d'être court? Auprès de sa verve paisible, la banale éloquence du P. Grozes, le biographe de Madeleine, semble deux fois irritante. Je n'ai cité celui-ci que le moins possible et presque toujours en maugréant. Que ses mânes me le pardonnent!

Enfin, j'ai fait constamment usage des écrits du P. Yvan, lettres et traités spirituels, et j'ai cité sans mesure les chroniques inédites que mes prédécesseurs, ou trop timorés ou trop amis du beau langage, n'avaient utilisées qu'avec d'infinis scrupules et qu'en les abrégeant à leur façon. Léon de Berluc n'étant plus là pour m'aider de ses lumières, j'ai eu recours à l'extrême obligeance et à la singulière érudition du conservateur de la Méjanes, Édouard Aude, qui travaille avec tant de science et tant de goût à mettre en valeur les térsors de notre incomparable bibliothèque.

BIBLIOGRAPHIE [1]

§ 1. — ÉCRITS DU P. YVAN.

Le premier recueil des traités spirituels du vrai serviteur de Dieu le R. P. Antoine Yvan, prêtre provençal, fondateur de l'ordre des religieuses de la Miséricorde. — Paris, Pasdeloup, 1654.

Les divers traités contenus dans ce recueil (La Verge de Moyse; Divers conseils et instructions pour conduire l'âme à la perfection chrétienne; Derniers conseils pour les personnes obligées à la compagnie; Pratique des plus éminentes vertus qui conduisent à la perfection; Alphabet spirituel conduisant l'âme à un grand renoncement de soi-même; Testament, protestations et vœux authentiques d'une âme dévote qui sont une vive image de son intérieur.) avaient été imprimés à deux reprises, du vivant même du P. Yvan. Ces deux premières éditions sont encore plus rares que la présente qui n'est certes pas commune. Celle-ci est due aux soins du P. Léon, ou du moins elle parut sous ses auspices. Dans les deux premières éditions, le second traité porte un titre différent (la Haie des conseils). Le P. Léon recula devant l'originalité de ce titre. Ce premier recueil se trouve généralement à la suite de

(1) On trouvera la description technique de ces divers ouvrages dans la brochure du P. Ingold : *Bibliographie et iconographie de l'ordre des religieuses augustines de Notre-Dame de Miséricorde* (petite bibliothèque oratorienne, IV. — Paris, Poussielgue, 1888.) Je me contente ici de quelques détails sur les textes et les éditions auxquels je renvoie constamment le lecteur.

l'oraison funèbre du P. Yvan par le P. Léon, mais je renvoie toujours à cette édition de 1654. Il y a, du reste, peu de différences entre le premier recueil ainsi édité séparément, et les éditions postérieures. Notons cependant la différence entre les deux « avis ». Celui de l'édition de 1654 ne contient que quelques lignes et se trouve placé à la fin du volume. Celui que le P. Léon a écrit pour l'édition qu'il a fait précéder de son propre discours, se trouve en tête du recueil et est beaucoup plus long (p. 125-129). Ces deux *avis* sont fort intéressants et je leur ferai plus d'un emprunt. — Les approbations des docteurs ont été données pour la première édition, faite du vivant du P. Yvan (Avignon, 5 avril 1649, Aix, 6 avril 1649) et se trouvent à la fin de l'édition de 1654.

L'amoureux des souffrances et de Jésus-Christ crucifié ou les lettres spirituelles du V. P. A. Yvan, prêtre, fondateur et instituteur de l'ordre des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde, recueillies par maître Gilles Gondon, prêtre et docteur en théologie. Paris, Jean Boullard, 1661.

Ce premier recueil des lettres du P. Yvan est dédié, par une longue préface, à la reine mère. Il contient 92 lettres.

Le second recueil des lettres a le même titre que le premier. Paris, Pasdeloup, 1666. Il est dédié au cardinal Antoine Barberin, et contient 109 lettres (1).

§ 2. — OUVRAGES SUR LE P. YVAN.

Le vrai serviteur de Dieu. Éloge du R. P. Antoine Yvan, prêtre provençal, fondateur des religieuses de la

(1) Je n'ai pas utilisé un petit livre du P. Yvan sur les règles et constitutions des miséricordiennes et je ne citerai non plus que pour mémoire : *La Trompette du ciel qui réveille les pécheurs, etc.*, cet ouvrage n'étant pas entièrement de la main du P. Yvan.

Miséricorde, par le R. P. Léon, ex-provincial des Carmes réformés de Touraine et prédicateur ordinaire de Leurs Majestés. Paris. Pasdeloup, 1654.

Je cite la 3e édition de ce discours :

L'avis aux dévots lecteurs mérite de nous retenir. En voici quelques lignes : « Mais comme en ce déclin des siècles, le nôtre est un malheureux assemblage de toutes sortes de vices, de même l'Église s'est vue en nos jours enrichie des exemples prodigieux de toutes sortes de vertus. Nous avons du moins admiré autant de miracles de sainteté que nous voyons avec larmes et horreur, de monstres de débauche qui naissent en toutes sortes de conditions. En effet, pour ne nous point éloigner de ce qui nous touche, les cavaliers ne peuvent-ils pas se vanter du nom et de la mémoire de M. le baron de Renty? La viduité n'a-t-elle pas été honorée par la grande réputation de Mme de Chantal? Les congrégations dédiées à honorer le sacerdoce de Jésus, ne sont-elles pas embaumées et parfumées de l'odeur de leurs deux premiers généraux? Les religieuses ont leur Marguerite d'Arbouze ; les sœurs laïques leur Marie de l'Incarnation. La théologie mystique refleurit parmi les réguliers, dans les écrits et dans la vie de Fr. Jean de Saint-Samson. La Sorbonne a fourni ses maîtres en vertu aussi bien qu'en doctrine. Les prêtres particuliers sont encore échauffés des ardeurs du défunt P. Bernard. Enfin je puis dire que le P. Yvan étant mort, a recueilli, comme un autre Jacob, la bénédiction de tous les autres. »

Signalons aussi l'approbation des docteurs qui sort du banal, un des deux approbateurs étant notre Gondon lui-même. « Nous certifions, écrit-il, que toutes les choses (contenues dans cette oraison funèbre), sont très conformes à la vérité de l'histoire. Et nous rendons ce témoignage premièrement parce que nous-mêmes avons été témoins d'une grande partie d'icelles, ayant eu le bonheur de converser avec lui depuis près de vingt années, durant lesquelles nous avons vu en ses actions ou recueilli de ses discours les choses plus remarquables qu'il a faites et qui lui sont arrivées, secondement, parce que, outre la réputation publique et la voix du peuple, nous avons entre nos mains des attestations de diverses personnes d'autorité, de science et de piété dont le

nom, le mérite et la vertu sont assez connus, et qui ont conversé familièrement avec les grands serviteurs de Dieu. Entre autres, M. de Mimata, doyen de l'église métropolitaine de la ville d'Aix ; M. Guérin, prêtre, président en la Cour des comptes de la dite ville d'Aix ; M. Jobert prêtre de l'Annonciade de la ville de Rians... A Paris ce 27 février 1654. GONDON, curé de Monteaux (1). L. FÉLIX, prêtre.

L'imitateur de Jésus-Christ ou la vie du vénérable P. Yvan, prêtre, instituteur de l'ordre des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde, et l'histoire de la fondation du même ordre par maître Gilles Gondon, prêtre et docteur en théologie. Dédié à la reine mère du roi. Paris, Jean Boullard, 1662.

Le lecteur appréciera bientôt par lui-même le rare mérite de Gilles Gondon, dont j'ai conservé respectueusement les plus beaux passages, la frivolité de notre siècle ne me permettant pas de réimprimer tel quel ce formidable *in-quarto* de 659 pages. En revanche, je me suis bien gardé de citer l'abbé DE MONTIS... de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle, lequel fit paraître, en 1787, chez Gueffier, une nouvelle *Vie du vénérable P. Yvan.* Ce biographe ne fait que résumer ses prédécesseurs, et il se condamne lui-même en condamnant Gilles Gondon. « A peine, écrit-il, eus-je lu les actions apostoliques et les héroïques vertus du P. Yvan, que regrettant qu'elles fussent si peu connues, je pourrais ajouter, et si mal écrites, etc. » Je ne pouvais pas lui pardonner ce dernier trait.

---

(1) De Gondon lui-même nous ne savons presque rien et ce que nous savons est déconcertant. Il se donne ici comme curé de Monteaux, ailleurs comme doyen de Roskenen. Il nous dit ici même qu'il a vécu près de vingt ans avec le P. Yvan, à Aix sans nul doute. Breton peut-être, mais son livre suffit à le naturaliser provençal.

Notice sur le vénérable P. Yvan, prêtre de l'Oratoire... par le P. Cloyseault. (Edition Ingold : Petite bibliothèque oratorienne, n° III. Poussielgue, 1888).

§ 3. — OUVRAGES SUR LA MÈRE MADELEINE ET SUR LES ORIGINES DE LA MISÉRICORDE.

Les documents les plus importants sont contenus dans un manuscrit que possède aujourd'hui la bibliothèque de l'Arsenal (3383). En 1866, l'abbé Gouault, aumônier des miséricordiennes de Paris, obtint de Victor Duruy, alors ministre de l'instruction publique, la permission d'emprunter et de faire copier ce précieux manuscrit. Je le cite d'après cette copie qui a été minutieusement collationnée avec le texte original. L'orthographe seule est modernisée. (Le texte de l'*Arsenal* n'est lui aussi qu'une copie.) Ce manuscrit contient :

1° Mémoire sur la sainteté de vie de feu notre révérende mère Marie Madeleine de la Sainte-Trinité, supérieure et très digne fondatrice décédée en son monastère des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde d'Avignon, le 10 février, un dimanche, sur les deux heures après minuit.

Ce mémoire est dû à la plume d'une des premières compagnes de Madeleine, la mère Marie de la Conception (Isabelle de Martelly), du moins pour tout ce qui concerne les origines de l'ordre jusqu'au mois de décembre 1640, la fondation de Marseille et une partie de ce qui est dit sur la fondation d'Avignon. On a joint à ce premier mémoire d'autres mémoires sur la fondation d'Avignon, et l'histoire de la fondation de Paris, composée à Avignon, du vivant même de la fondatrice, par la mère de Colonia avec laquelle nous ferons ample connaissance. Cette première partie du manuscrit va de la page 1 à la page 454 (de la copie).

2° *Dieu soit aimé! A l'honneur et gloire de Dieu et de notre très sainte mère de Miséricorde. Par obéissance de notre honorée mère Marie de la Passion, supérieure... d'Avignon, qui nous a ordonné de mettre par écrit toutes les choses admirables que la divine bonté avait opérées par le moyen de notre révérende mère, Marie de la Sainte-Trinité, fondatrice de ce saint institut.*

Ces notes écrites par ordre de la M. de la Passion (C. de Brun) vont de la page 455 à la page 559.

3° *Jésus soit aimé. Ce que notre très honorée mère a écrit par ordre de notre très digne père Yvan et l'obéissance de ses directeurs.*

Cette autobiographie de Madeleine occupe 228 pages de notre copie (p. 560-788). Ce n'est malheureusement qu'un fragment. La fondatrice raconte ses souvenirs de 1632 à 1641.

4° *Recueil des choses les plus remarquables qui sont arrivées pendant le second voyage de notre Révérende Mère en Provence.*

Ce récit va de la page 790 à la page 906. C'est une des trois voyageuses, la mère Sainte-Anne (Le Mère) qui tient la plume.

5° *Une lettre de la sœur Marie de la Nativité (p. 907-917) adressée au P. Piny qui travaillait alors à la vie de Madeleine* (1).

(1) C'est peut-être grâce à cette dernière pièce que l'incomparable manuscrit nous a été conservé. En effet c'est de la bibliothèque des Jacobins qu'il a passé à l'Arsenal. On suppose que ces diverses copies avaient été remises au P. Piny, dès 1678, pour l'aider à écrire la vie de Madeleine. Celui-ci aura laissé le précieux dossier à la bibliothèque de son couvent.

Il est manifeste que le P. Grozes, dans sa vie de Madeleine, a fait un constant usage de ces documents. Malheureusement Grozes appartient à l'école hagiographique du P. Bouhours. Au lieu de laisser parler Madeleine, il parle pour elle, ce qui est proprement, pour un biographe, le peché irrémissible. De plus il n'a pas eu le courage d'utiliser la relation du voyage en Provence qu'il me semble presque impossible qu'on ne lui ait pas confiée, puisqu'on l'avait, vingt ans plus tôt, fait lire au P. Piny. De tout ce qui est raconté au chapitre XVII du présent livre « La mère de Colonia et la révolte de Provence », on ne trouve pas trace dans le livre du P. Grozes.

La vie de la vénérable Mère Marie-Madeleine de la très Sainte-Trinité, fondatrice de l'ordre de Notre-Dame de Miséricorde, déduite pour l'instruction des âmes, sur le triple baiser de Dieu, qui dans la doctrine de saint Bernard, forme les trois états de la vie parfaite : des Commençants, des Profitants et des Parfaits. Par le R. P. Alexandre Piny, docteur en théologie, de l'ordre des FF. prêcheurs, de la province de Provence, affilié au grand couvent et collège de Saint-Jacques. — Annecy, Jacques Clerc, 1679.

Titre, date, contenu, tout est invraisemblable dans ce livre. Le titre est sous les yeux du lecteur. Quant à la date, n'est-il pas surprenant que l'année même qui suivit la mort de la fondatrice, ait paru cette biographie qui ne remplit pas moins de 559 pages? En vérité ce n'est pas là l'histoire de Madeleine, mais un traité mystique écrit à l'occasion de la sainte. Je citerai quelques lignes d'un sommaire. Voici, par exemple, le sommaire du chapitre v. « Coment la V. Mère Madeleine après avoir baisé les pieds mystiques de Dieu dans une vie commençante ; après avoir donné le temps qu'il fallait pour lui baiser ses mains divines, a été enfin admise au baiser sacré de la

divine bouche, mais de l'une et de l'autre lèvre qui sont sa vérité et sa bonté etc., etc. » Les lacunes de ce livre sont d'autant plus regrettables que nous étions en droit d'attendre du P. Piny un témoignage personnel et détaillé sur Madeleine que, manifestement, il a connue, lors des origines du couvent d'Aix, alors que lui-même il vivait encore chez les frères prêcheurs de cette ville. Le P. Piny est l'arrière-grand-oncle des demoiselles Pin dont il sera parlé au cours du présent livre, et de L. de Berluc. La première édition de son livre, celle qui contient les six petites gravures de chez Landry, est fort rare. Le livre est dédié à la princesse palatine.

La vie de la sœur Marie-Madeleine de la Trinité, fondatrice des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde... Par le R. P. Grozes, Lyon, 1695 (1).

Le P. Grozes n'ignore pas l'art d'écrire. Et qui l'ignorait en cet heureux temps! Mais le pittoresque lui fait peur. Il ne manquait pas non plus de critique. Il dit lui-même que, après avoir lu Gondon, les mémoires manuscrits et le P. Piny, il a rejeté de ces diverses relations « plusieurs faits qui ne paraissaient pas assez prouvés », et il rappelle, dans sa préface, qu'il doit presque toute la documentation de son livre à une contemporaine de Madeleine, la mère de Martelly, « personne de grande probité », et d'une mémoire très sûre.

L'histoire de la fondation du monastère de la Miséricorde de la ville d'Arles, par le R. P. Alexandre d'Arles, prédicateur capucin. — Aix, Jean Adibert, 1705.

Gondon, Piny, Grozes, Montès, le P. Alexandre, toutes les écoles hagiographiques ont travaillé à la gloire de notre

(1) Ce nom est écrit tantôt Groset, tantôt Grozes, tantôt Grozez.

Provence mystique. Ce dernier, en bon Arlésien, nous vient tout droit d'Ionie. Il égaie pieusement un de nos chapitres.

Enfin, je dois au lecteur quelques indications sur les deux gravures, le plan et la carte qui accompagnent ce volume.

La première planche est une réduction (par Arents) de la belle gravure de Humbdot qui sert de frontispice à la vie du P. Yvan publiée par Gondon en 1662. Le portrait est très ressemblant. La composition rappelle trois des titres du P. Yvan : artiste, fondateur d'ordre et écrivain spirituel. Pour comprendre ce dernier trait il faut se souvenir qu'un des premiers traités du Père s'appelle : *la Verge de Moyse*. « Il conduisait dans Brignoles un pauvre homme de grande piété à qui Dieu faisait des faveurs extraordinaires ; l'esprit de Dieu ayant un jour fait voir à cet homme pendant son oraison les prophètes Moyse, Élie et Élisée, lui manifesta qu'il y avait sur la terre trois personnes d'une haute vertu dont la vie se rapportait à ces trois prophètes, c'est à savoir le P. Yvan représenté par Moyse, le père de Bérulle... par Élie et le père de Gondran (Condren) par Élisée. Ce bon homme qui était ravi, ayant demandé au Seigneur sur la fin de son ravissement qu'est-ce qu'il exigeait de lui, le Seigneur lui répondit qu'il prît la verge de Moyse et que cette verge était la conduite que le P. Yvan avait composée pour quelques âmes dévotes, laquelle n'était pas encore imprimée. Il raconta depuis au P. Yvan... ce qui lui était arrivé, qui ensuite donna ce titre de *Verge de Moyse* au premier traité de son livre. » (Gondon, p. 624). L'artiste a simplifié ce sujet et discrètement combiné cette vision avec l'histoire de la fondation des miséricordiennes.

Le portrait de Madeleine — dont nous donnons une réduction — a été gravé par L. David en Avignon, l'année même de la mort de la fondatrice. C'est probablement le plus ressemblant. (Cf. Ingold, *Iconographie*, p. 23-25).

Le plan de Cundier, gravé peu après 1680, nous montre la ville d'Aix telle à peu près que le P. Yvan l'a connue. C'est, en effet, de son vivant qu'a été décidé l'agrandissement de la ville (du côté sud) et le saint homme a pâti plus qu'un autre de cette décision qui l'obligea de quitter sa tour. On trouvera dans le corps du livre, nombre de détails sur cette tour qui

fut démolie du vivant même du P. Yvan. Sur notre plan actuel, un des deux petits arbres qui longent le mur de la Miséricorde marque assez exactement la place où se trouvait cette tour.

Notre carte de la Provence ecclésiastique est empruntée à l'*Histoire de Provence* de Papon.

LA PROVENCE MYSTIQUE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

RIANS

La sainteté ne ressemble pas à ces graines indifférentes qu'un caprice du vent sème du nord au midi, et qui s'accommodent sans effort et sans joie de la première terre venue. Encore moins ressemble-t-elle à ces fleurs de papier qu'une industrie lamentable prépare pour nos autels, bouquets inanimés qu'aucun jardin n'a vu fleurir et qui n'ont poussé leurs racines dans aucune terre. C'est là néanmoins l'image qu'évoquent trop souvent les hagiographes. Irlande, France, Allemagne, Italie, ils nous content uniformément les mêmes prouesses d'héroïque précocité, les mêmes vertus, les mêmes miracles, tirant d'une même planche, indéfiniment fatiguée, les mêmes épreuves, et les coloriant ensuite sur un modèle de convention dans lequel aucune contrée ne se résigne à reconnaître ses enfants. Une providence, ingénieuse et toujours diverse, s'efforce en vain d'adapter les leçons et les effets de la grâce à la nature propre, aux qualités essentielles, aux infirmités de chaque nation. Pour ceux qui prétendent

le décrire, le saint n'a pas de pays, pas d'ancêtres, pas de famille, pas de frères selon la chair, pas de langue maternelle, météore éblouissant qui promène, à des milliers de lieues, sa froide lumière, et qui poursuit méthodiquement son évolution monotone sans traverser jamais, d'aucune façon, l'histoire intime de chacun de nous.

Par bonheur, le biographe du père Yvan est dans l'impossibilité de se soumettre tout à fait à cette règle trop vénérable. Bon gré mal gré, ce curieux personnage frapperait dès l'abord, choquerait même peut-être, le moins pittoresque des écrivains. Provençal, s'il en fut jamais, et qu'on me permette d'ajouter, bien qu'il soit né sous les Valois, provençal d'avant la conquête; fruste médaille, vierge de retouches, obstinément rebelle au timide ouvrier qui voudrait la ramener au type idéal. La mère d'Antoine Yvan n'a probablement jamais prononcé un mot de français. Lui-même, qui parle toujours à Dieu, aux saints et à ses amis de cœur, en se servant de sa langue natale, quand, par hasard, il converse ou qu'il écrit en français, nous devons, pour bien l'entendre, le traduire en provençal. C'est-à-dire — pour rassurer le lecteur qui serait tenté de me prendre trop à la lettre, — c'est-à-dire que, œuvres, gestes et paroles, si l'on veut connaître le père Yvan, il faut lui laisser l'accent, la manière et la saveur de son pays.

Certes, cela est vrai de tous les saints, mais plus encore peut-être de celui-ci qui semble prendre un malin plaisir à rester jusqu'au bout ce que sa mère l'a fait, un paysan de Provence. C'est ce qu'avait bien senti Jean-Scholastique Pitton, qui écrivit en français l'histoire de l'église d'Aix, peu après la mort de notre héros. Aussitôt qu'il aborde le chapitre du père Yvan, ce grave savant ne peut se tenir de changer d'idiome.

Transposés en une langue étrangère, les propos de son vénérable ami lui sembleraient perdre leur vérité et leur charme; il les transcrit tout droit et sans crier gare, tels qu'il les a entendus (1).

Sans le suivre jusque-là, je compte bien rester fidèle à l'esprit dont Jean-Scholastique Pitton nous donne un si rare exemple. D'ailleurs, comment m'y prendrais-je pour « idéaliser », pour « déraciner » le père Yvan? Sans vanterie gasconne, je puis presque dire que je l'ai connu. Rare, unique même, par la bizarre variété de ses aventures, et l'excellence de ses vertus, au demeurant, il ressemble de point en point à nombre de provençaux dont les traditions animaient encore et la ville et les campagnes et la famille qui m'ont élevé. Le père Yvan, mais, hier à peine, l'œil sévère et la barbe hirsute, il nous arrivait de son village, il s'engageait, le bâton à la main, dans les rues étroites et solennelles qui mènent à la cathédrale. Les grosses médailles de son rosaire s'entrechoquaient sur sa robe aux mille reprises, et, bientôt, pour toute la ville d'Aix, il était « le saint ». Effrayés d'abord, un peu amusés peut-être, nos mères nous envoyaient à sa rencontre. On le disait terrible pour les pécheurs, mais nous n'étions pas encore du nombre et, vite apprivoisés, nous ne tardions pas à courir à lui de nous-mêmes, les mains tendues vers les belles images qu'il avait gravées tout exprès pour nous. Quant à Madeleine Martin, et aux premières religieuses de l'ordre fondé par le père Yvan, pour les voir, pour les entendre, je n'ai qu'à laisser rire et chanter les souvenirs de mon enfance. En furetant dans les recoins de leur histoire, en vidant les cartons des archives natio-

(1) *Annales de la sainte Église d'Aix*... par M. Jean-Scholastique Pitton, docteur en médecine de la ville d'Aix. A Lyon, chez Mathieu Libéral... 1668, in-4° (p. 275-279).

nales où dorment certains papiers que leurs mains inhabiles écrivaient sous le règne de Mazarin, vraiment je les reconnaissais une à une, et je saluais avec tendresse le petit monde vénérable dont les gronderies et les caresses ont entouré mes jeunes années, les chères saintes et les dévotes bourdonnantes dont j'ai vu fleurir dans l'ombre les travers et les vertus.

Ce petit monde s'en est allé. Né vingt ans plus tard, je n'aurais pu le décrire d'original et lui rendre mon témoignage. Dans l'auguste ville que le père Yvan a évangélisée et dans les villages qu'il a tant de fois parcourus, sauf quelques vieillards, on le regarderait aujourd'hui comme un étranger. A Aix, tout près d'une des portes du Nord, au bas de la colline de Saint-Eutrope, d'où jadis le duc d'Epernon, deux fois rebelle, conduisait le siège de la capitale, se dressent aujourd'hui les énormes bastions d'une école normale d'instituteurs et d'institutrices. Entre autres officines néfastes, c'est là surtout que s'organisent le nivellement et la ruine de notre province. Les petits garçons d'aujourd'hui ne sauraient que faire des images du père Yvan, et dans ce triste état de choses, je trouve un nouveau motif de peindre avec amour ce provençal admirable, témoin authentique d'une civilisation qui va peut-être s'éteindre, relique des anciennes mœurs et de la foi de mon pays. Le pape qui mettra le père Yvan sur les autels canonisera la vieille Provence.

« Antoine Yvan naquit la même année que saint Vincent de Paul, le 10 novembre 1576, en la vigile de saint Martin, à Rians, petite ville qui dépendait alors de l'archevêché d'Aix et qui fait aujourd'hui partie du diocèse de Fréjus.

« Dieu, qui dispose de l'espace comme du temps, permit que celui dont les vertus devaient embaumer la Provence

entière, vît le jour au centre même de cette contrée. Rians est en effet situé (presque) au point d'intersection des quatre départements provençaux, le Var auquel il appartient, les Bouches-du-Rhône, les Basses-Alpes et Vaucluse. Par son altitude, son climat, sa culture et son aspect, il représente la zone moyenne de la région : ce ne sont ni les grandioses et sévères paysages de la nature alpestre, ni les grâces un peu molles du littoral méditerranéen; le sol y est doucement vallonné, couvert de blé dans la plaine, couronné d'oliviers sur les collines (1). »

En effet, la Provence moyenne que je voudrais ressusciter dans le présent livre n'a rien de commun avec cette terre tapageuse dont plusieurs cabotins de la politique et du journalisme, complices d'un romancier languedocien, ont accrédité la légende. Certes nous ne renions ni le tambourin ni les cigales, mais nous voulons qu'on mette aussi dans nos armes, et en belle place, le tronc grêle et robuste, le grave feuillage de nos oliviers. Austère et recueillie, la vraie Provence relègue à l'extrémité de ses frontières, comme une parure douteuse, les vains palmiers et les champs de roses, fragile moisson de plaisir qu'elle abandonne aux convoitises des hommes du Nord et dont le parfum lointain lui suffit. Le ferme dessin de ses collines, le vent glacé qui la tourmente et la ranime sans trêve, ses champs rouges et brûlés qu'il faut constamment disputer à la pierre vive, ne lui prêchent ni l'étourderie ni la volupté. Obstinément fermée à tout ce qui lui viendrait de l'autre rive du Rhône, elle s'assimile sans résistance ses pesants voisins des Alpes qu'un instinct séculaire attire chez elle et dont la rudesse se marie volontiers à la gravité un peu sèche de nos ancêtres romains. De solides puissances de

(1) Buathier, ch. i.

réflexion et de travail, une sobriété naturelle, une clairvoyance qui reste toujours éveillée aux heures même des pires folies, d'autres forces encore, paralysent souvent chez elle et toujours du moins atténuent le ferment qui la porte à la frivolité et au caprice. L'originalité de la Provence ne consiste pas, comme on le croit souvent, dans l'excès de ses qualités brillantes, mais plutôt dans l'équilibre qu'elle parvient d'ordinaire à maintenir entre ses tendances contraires. Féconde en paroles, le silence et la solitude lui pèsent moins qu'à telle autre race qui se montrerait plus débordante si les mots ne lui manquaient pas. Elle parle sans effort, elle joue de sa propre faconde, mais jamais jusqu'à se griser de cette mousse qu'elle surveille et dose à son gré. Dans ses effusions les plus spontanées en apparence, elle ne laisse voir d'elle-même que ce qu'elle veut. Il faut la guetter, il faut la surprendre, pour entrevoir, en une brève minute, la flamme sombre de ses vraies passions. Par ailleurs, il faut aussi compter chez elle avec l'imprévu, les soudaines volte-face, le primesaut de l'imagination, toutes les surprises de l'esprit et du cœur. Mobile, inquiète, impatiente, les accès d'une vieille fièvre sarrasine semblent, par moments, la brûler encore, si bien qu'au premier abord elle déconcerte ceux qui n'ont pas éprouvé, par un long usage, la fermeté foncière de ses volontés, de ses amitiés et de sa raison. Elle n'est pas mélancolique, parce que le vague en tout lui déplaît, mais elle n'est pas non plus insouciante ni joyeuse. Sa philosophie naturelle n'est pas gaie et sa religion n'a pas supprimé la face terrible de l'Evangile. Elle irait au jansénisme, si elle ne réprouvait pas invinciblement toutes les outrances dogmatiques, et si elle pouvait s'accommoder d'un culte où l'imagination n'a plus de place. « Notre pieux auteur — écrivait le premier biographe

du père Yvan, en envoyant *la Trompette du ciel* à la Reine mère, — notre pieux auteur, comme vrai enfant de Jésus-Christ et de son Eglise, se tient dans le milieu qui est le centre de la vertu et de la vérité. Il ne traite que de la pénitence dans tout ce livre, mais en telle sorte que, comme il ne propose rien de mol, rien de lâche, ni rien de complaisant ou qui approche de la flatterie, aussi n'enseigne-t-il rien de trop sévère ni de trop rigoureux. Il est vrai que sonnant la trompette de la justice divine, il crie, il menace, il tonne, il fulmine, il présente au pécheur tout ce qu'il y a de fort et de touchant dans la sainte Ecriture pour l'exciter à se convertir; mais, au même temps, il fait ouïr la voix de la miséricorde, il donne les mains à tous pour les secourir... (1) »

C'est bien cela. J'ajoute seulement qu'en se tenant ainsi « dans le milieu », le père Yvan se montre aussi comme « vrai enfant » de son pays.

Certes, qui le connaît, ne connaît pas encore tous les aspects de la Provence. Madeleine Martin, la sainte et charmante héroïne dont nous parlerons bientôt avec plus d'amour, corrigera, dès que nous l'évoquerons dans notre récit, l'impression un peu mêlée que laisserait à plusieurs la seule vue du père Yvan. Mais si, comme Madeleine nous l'apprendra, le sérieux provençal ne va pas toujours jusqu'à la rudesse, il faut bien aussi que la grâce même chez nous soit sérieuse pour que ces deux âmes, si différentes l'une de l'autre, aient pu s'accorder si étroitement.

On entend bien d'ailleurs que si le père Yvan n'avait été qu'un provençal authentique, nous n'écririons pas

(1) *La Trompette du ciel qui réveille les pécheurs et qui les excite à se convertir*. (Edition de Rouen, 1693), p. 4, 5.

son histoire. La grâce divine qui s'empara de lui dès ses premières années façonnait, vers le même temps, au fond des Landes et dans les vallées alpestres, la vertu surhumaine de François de Sales et de Vincent de Paul. Je n'ai garde d'oublier les caractères surnaturels de cette vie toute sainte. Je rappelle seulement que nous en sommes au premier chapitre de ce livre et que nous vaticinons sur un berceau. Que deviendra cet enfant qui vient de naître à Rians le 10 novembre 1576? Nous ne savons, mais une chose déjà est sûre : si la grâce veut faire de lui un saint, elle en fera, dans toute la rigueur du terme, un saint provençal. Comme un artiste, chargé de la décoration d'une église, adapte sa fantaisie au style particulier du monument, de même celui qui a dessiné le contour de nos rivages, fixé le cours de nos ruisseaux et choisi le parfum de nos collines, pliera suavement, dans la formation de cette vertu naissante, les règles inviolables de la sainteté aux exigences du sol natal. La religion d'Antoine Yvan sera sévère et presque rude, mais aussi vive, humaine, populaire; ce directeur rigide sera le plus docile des hommes; dans les démarches les plus importantes de sa vie, une main d'enfant le conduira. Souple et tenace, il se fera petit, il semblera disparaître devant les obstacles, mais ce qu'il voudra, il le voudra bien et il saura l'accomplir. Il y a de l'imprévu dans son histoire. A plus de cinquante ans, il n'est pas encore fixé. Novice en cheveux gris, il tâtonne, il expérimente, « il roule d'un coin à l'autre » (1), il s'abandonne à l'inspiration du moment. La lumière enfin venue, il s'absorbe dans l'œuvre que Dieu lui marque et ne vit plus que pour elle. « Je voudrais être mille Yvans pour

(1) *Lettres*, I, 62.

courir par tout le monde et y fonder des couvents de cet institut (1). » Il gardera toujours la réserve, la défiance instinctive, l'entrain, la bonhomie malicieuse, la bonté brusque des paysans provençaux. « Ma fille, toutes vos croix ne sont que de l'eau claire », ainsi répondra-t-il, un jour, *ex abrupto*, à une religieuse en détresse (2). « Voilà mon avis, dira-t-il encore, qui ne me voudra croire ni obéir, qu'il s'en laisse. Je ne me soucie d'aucune chose (3). » A un puissant personnage : « Mon bon seigneur, ce n'est pas vous aimer que ne vous rien dire et vous laisser tout faire et tout vouloir et trouver bon et juste ce qui vient de votre nature (4). » Et à un autre : « Touchant vos cahiers, brûlez-les tous, qu'il ne s'en parle jamais plus. Humiliez-vous une bonne fois. Dieu a bien affaire de nous (5). »

Il a la clairvoyance aiguë de sa race et ne donne sa confiance qu'à bon escient. Il dit à un confesseur de religieuses : « Mandez-moi de vos nouvelles et de l'état des filles et entretenez-les dans l'amour de Dieu et dans l'humilité autant que vous pourrez, et ne vous y fiez guère, car il n'y a rien d'assuré. Le matin, elles vous réjouissent et, le soir, elles vous désolent... ne vous fiez guère aux esprits de femme (6). » En toutes choses, il veut le solide : « Laissez-moi tout cet amour perceptible et expérimental (7). » Plus impitoyable encore pour lui-même que pour les autres, il parle et s'amuse de sa propre personne, comme on ferait d'un étranger : « Grand dommage à l'église de Dieu, quand le père Yvan serait

(1) *Lettres*, I, 336.
(2) *Id.*, I, 29.
(3) *Id.*, II, 73, 74.
(4) *Id.*, I, 103.
(5) *Id.*, I, 34.
(6) *Id.*, II, 166.
(7) *Id.*, II, 97.

enseveli il y a cinquante ans!... (1) » Avec cela, il a le sourire, le rayon de vive tendresse, l'esprit cordial qui fait tout passer. « Votre nature est telle qu'on en ferait un Séraphin (2). » Sa doctrine mystique, merveilleusement riche et qui jaillit des profondeurs de sa propre expérience, est d'une simplicité, d'une netteté incomparables.

« Car, pour bien prier, il ne faut que ce soit nous en nous qui priions, mais Notre-Seigneur crucifié par amour en nous, de telle façon qu'il ne paraisse en nous rien qui ressente le monde, ni la chair, ni la nature, mais tout Dieu... Toutes les trois heures que Jésus pria, ce ne fut que *Fiat voluntas tua ;* tout le reste ne fut qu'un entretien d'amour et de jouissance, du Père, de son Fils, et de l'amour et plaisir du Fils, et du contentement de son Père en lui. Tout était commun en eux, et ce qui était de l'un était de l'autre. Ainsi aux amoureux de Dieu avec Dieu, puisque Dieu est en nous, comme le blanc au linge et à la neige, et comme la douceur au sucre et au miel, et comme la chaleur au feu, et plus proche de nous que nous, et plus nous que nous (3). »

Rien d'abstrait, rien de raffiné, pas un brouillard, pas un nuage; c'est la transparence de notre ciel, la cendre ardente de nos lavandes, et pour que la ressemblance soit complète, c'est aussi, par moments — on l'entendra mieux tout à l'heure — la fougue de notre mistral.

Sauf quelques anecdotes pittoresques et lumineuses, nous avons peu de détails sur les premières années du paysan provençal qui devait, sur ses vieux jours, écrire de pareilles lettres. Son père, Honorat Yvan, coupait du bois pour le chauffage des fours. Sa mère, Honorade

(1) *Lettres*, I, 16.
(2) *Id.*, I, 97.
(3) *Id.*, I, 163, 164.

Lents, qui venait de la Verdière, village voisin de Rians, était lavandière. « Antoine n'avait pas trois ans quand son père décéda : et le Seigneur témoignait dès lors qu'il l'avait sous sa protection, le préservant de la maladie contagieuse de laquelle son père était mort : quoique ce petit innocent eût couché sans aucune précaution avec lui, durant tout le temps qu'il en avait été atteint (1). » Plusieurs fois encore, au cours de sa longue vie, Antoine Yvan regardera en face cette « peste » qui ravageait alors périodiquement la Provence, mais le terrible fléau le respectera toujours.

Quoiqu'en disent les biographes, le petit ménage privé de son chef ne me semble pas avoir été réduit à une misère noire. Grâce au travail d'Honorade, on vivait au jour le jour, sans manquer du nécessaire. Les mendiants le savaient bien. En effet, notre « bénit enfant se privait quelquefois d'une partie des aliments que sa mère lui donnait pour sa nourriture, et quelquefois il se privait même de tout son dîner pour le donner à ceux qu'il croyait être dans une plus grande disette. Souvent même il prenait dans sa maison ce qu'il pensait être propre pour soulager la misère des pauvres, le leur départissant avec joie. Si bien que, lors même que sa mère pétrissait, il lui dérobait innocemment de la pâte, pour en faire l'aumône, quand il n'avait aucune autre chose à donner (2). »

On nous dit encore que « rencontrant des enfants abandonnés qui allaient nu-pieds, il quittait ses souliers, les leur offrait... et les aidait encore à les chausser, il faisait de même de ses habits » (3). Honorade n'était pas assez riche pour autoriser de pareilles largesses. Elle

(1) Gondon, v. *l'Imitateur de Jésus-Christ*, p. 3.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 7.
(3) *Id.*, *ibid.*, p. 7.

se mettait en colère, menaçait le petit Antoine, le battait, l'enfermait dans une chambre, ou bien, de guerre lasse, pour lui apprendre la valeur de ces objets dont l'enfant était si prodigue, elle l'exposait tout nu dans la rue aux injures de l'air ». Il est permis de croire que cette dernière leçon de choses se donnait en un tour de main et ne se renouvelait pas tous les jours.

« Mais sa charité lui faisait encore souffrir d'autres maux très sensibles; car quelques fois ayant donné ses souliers, ses bas de chausses à de pauvres enfants, qui n'en avaient point, et sa mère, pour le punir, ne voulant pas lui en bailler d'autres, il endurait des froids si violents aux pieds et aux jambes, qu'il en perdait presque le sentiment. Si bien que se trouvant contraint de chercher quelque lieu, où il pût s'échauffer, comme il n'osait pas retourner dans sa maison, de peur d'être battu, il se réfugiait vers les fours du village, où il souffrait encore des douleurs très aiguës : parce que comme pour s'échauffer tout d'un coup, il mettait ses pieds sur les cendres chaudes, qu'on venait de tirer du four, il sentait des souffrances extrêmes par l'opposition du grand froid, et de la grande chaleur. Mais ce qui est le plus admirable consiste en ce que ce généreux enfant, nonobstant tous les maux qu'il recevait à l'occasion de sa charité, ne laissait pas de continuer ses aumônes, quand il en avait l'occasion et le pouvoir » (2).

Généreux, sans doute et compatissant, il le sera jusqu'au bout, mais aussi tenace. Dès lors, il marche à son but avec une décision que rien n'arrête. Vers six ou sept ans, lorsque déjà il commençait à aider sa mère, en allant faire des fagots dans « la forêt voisine », l'idée

(1) Gondon, p. 9.
(2) *Id.*, p. 9.

lui vient d'apprendre à lire. Il achète cinq ou six alphabets, il tâche désespérément d'en éclaircir le mystère, il demande, d'ici de là, des indications à ceux de ses amis qui étaient assez riches pour avoir un maître, et leur offre les quelques friandises de son petit panier en échange de leurs leçons. Alors il rentre chez lui. « Ainsi quand notre fervent écolier commence à connaître les lettres, il se retire dans sa maison, aussitôt qu'on lui a montré à lire; il répète seul ce qu'on lui a enseigné, s'y portant avec tant d'ardeur qu'il se menace lui-même de s'imposer de rudes pénitences s'il ne lit aussi bien qu'il le prétend. En effet, prenant son livre, après avoir étudié avec toute l'attention qu'il lui est possible; « Çà, « dit-il (pour me servir de ses propres termes), Antoine, « dites votre leçon; et si vous ne la savez pas, résolvez-« vous de jeûner, ou de coucher la nuit à terre ». Il tâchait ensuite à lire étant tout seul; et comme si le maître et le disciple eussent été en lui deux personnes différentes, quand il connaissait qu'il avait manqué, il répétait la même leçon deux ou trois fois, jusques à ce qu'il croyait l'avoir bien dite. Après quoi s'interrogeant avec rudesse : « Pourquoi est-ce, disait-il à soi-même, que tu « n'as pas aussi bien lu la première et la seconde fois, « que la troisième? Va, pauvre misérable, tu ne sauras « jamais rien! Hélas, qu'est-ce que tu deviendras »? Il se punissait de la sorte et encore bien plus sensiblement par des peines effectives, couchant à terre, ou souffrant quelques autres mortifications ainsi qu'il s'était menacé (1). »

Ce dédoublement dramatique est la chose la plus provençale du monde. Saint Ignace — au livre des Exercices spirituels — rencontrant une volonté qu'il

(1) Gondon, p. 5.

suppose indécise en face d'une grande résolution, lui conseille de peser le pour et le contre, comme s'il était question d'une personne étrangère. Antoine Yvan pratiqua toujours instinctivement cette méthode familière à ceux de sa race. Il se regardait vivre, se jugeait, se raillait lui-même avec un détachement et une clairvoyance absolus.

Un peu romancés par les biographes, les détails qu'on vient de lire semblent, dans leur fond, mériter toute créance. L'honnête Gondon, qui nous les raconte, les tenait du père Yvan qu'il avait vu de près pendant vingt années. « Il nous a appris lui-même, écrit-il, avec grande naïveté ce que je viens de dire, et plusieurs autres choses semblables (1). » Certes, dès qu'il s'agira de fixer une date, nous ne croirons jamais un mot de ce que nous dira Gondon. Quatre ans ou dix ans, c'est pour lui même chose, et s'il nous fallait suivre sa chronologie, Antoine Yvan serait mort plus que centenaire. Mais pour les anecdotes caractéristiques, on peut se fier à sa mémoire comme à celle du père Yvan. Il arrange un peu, il amplifie, il généralise, mais le trait pittoresque ne doit être jamais de son invention. Lorsque, par exemple, il nous dit que le petit Antoine, « pour être plus diligent à se lever le matin... couchait ordinairement dans le clocher, ou sur des pierres, ou sur des ais, tenant un livre ou son chapelet dans sa main », ce tableau d'ensemble nous paraîtra à bon droit suspect, et cependant chaque fragment de la mosaïque est à retenir. Antoine a commencé de bonne heure à se mortifier jusque dans son sommeil, mais peut-être moins prématurément que Gondon ne l'imagine. C'est aussi plus tard qu'il a appris de saint Jérôme à s'endormir un livre à la main. Enfin,

(1) Gondon, p. 6.

Dieu nous garde de sacrifier l'histoire du clocher. Il y a là manifestement une précieuse parcelle de vérité. Déjà très original et indépendant, Antoine a dû s'ingénier à abriter quelque part son travail et son humeur solitaire. Enfant de chœur, la tour de l'église lui était ouverte. Aux heures de relâche, il allait parfois, souvent peut-être, se blottir là-haut, et le clocher de Rians fut ainsi ou son premier, ou un de ses premiers ermitages. Que d'aventure, profitant d'une absence de sa mère, il ait passé là-haut une ou deux nuits, la chose ne paraît pas impossible, mais nous ne pouvons aucunement l'affirmer (1).

Quoi qu'il en soit, Antoine Yvan restait un petit villageois comme les autres, et dès qu'il fut en âge de travailler pour de bon, il dut chercher une place. Des religieux qui vivaient à huit kilomètres de Rians, les pères minimes de Pourrières, l'engagèrent à leur service. Antoine avait alors de dix à onze ans (1588). Il était robuste et le travail ne l'effrayait pas. On semble l'avoir traité en conséquence. « Aussi était-il le valet de tous, et de chacun en particulier : tous étant bien aises de se servir de lui, comme d'une personne qui témoignait de la joie de rendre service à tout le monde. Si bien que pour pouvoir faire tout ce qu'on lui commandait, et subvenir à toutes les occupations, il s'était tellement habitué à courir... qu'il avait quasi perdu le pouvoir de marcher lentement; ainsi qu'il nous a avoué lui-même sur la fin de sa vie (2). » C'est là encore un de

(1) L'abbé Buathier, homme du Nord, a pris trop au sérieux ce chapitre du clocher. « C'est là qu'il loge, c'est là qu'il couche », écrit-il. Et encore : « Combien de temps dura cette vie dont le clocher de Rians fut le sanctuaire, nous ne le savons pas au juste, parce que nous ignorons l'année précise où elle commença. »

(2) Gondon, p. 12.

ces traits que le grave Gondon n'eût jamais imaginés de lui-même. Il nous faut le retenir.

Les religieux lui donnaient quelques leçons. C'étaient là peut-être ses gages, et, entre deux corvées, il trouvait parfois le temps de revenir à ses livres. Dès lors aussi, il commence à prendre plus nettement conscience d'une autre vocation qui germait en lui. « Il montre dans ce couvent de Pourrières, qu'il est naturellement porté à graver et à peindre... il se cache souvent pour s'y exercer, y employant le temps qu'il peut dérober à ses autres occupations (1). » On voudrait ici plus de détails, savoir qui lui a donné ses premières leçons de gravure, et le moment précis où il a commencé de manier le burin. Mais sur tous ces points nous sommes réduits à des conjectures.

Ici se place une scène qu'il regarda toujours comme un des événements les plus mémorables de sa vie. D'une intelligence plus solide que prompte, Antoine, abandonné jusqu'ici aux seules ressources de son industrie personnelle, n'avançait pas, dans ses études, au gré de son professeur. Celui-ci porta plainte à qui de droit et le supérieur gronda d'importance le pauvre enfant qui aurait appris beaucoup plus vite s'il n'avait pas eu à courir du matin au soir pour le service du couvent.

« Yvan se prit à pleurer, et se plaignant contre soi-même de sa mauvaise mémoire, qui ne secondait pas l'ardent désir qu'il avait de devenir savant, il s'affligea si fort que ce même supérieur en fut sensiblement touché : si bien qu'il le consola, et l'encourageant, lui fit espérer que Dieu l'aiderait par sa grâce et suppléerait au défaut de sa mémoire. Après quoi, poussé sans doute par un secret mouvementde l'Esprit divin :

(1) Gondon, p. 14.

« Allez, lui dit-il, vous prosterner devant l'image de « Notre-Dame, qui est dans notre chœur, et demandez-« lui à haute voix ce que vous désirez : J'espère que « cette grande Reine, qui est la Mère des pauvres, vous « sera favorable. » Yvan obéissant entre dans le chœur, se prosterne devant l'image de la sainte Vierge, et les yeux mouillés de larmes, fait avec ferveur et simplicité cette prière à haute voix, et en présence de plusieurs religieux : « Sainte Vierge, je suis un pauvre enfant, « qui désire acquérir la vertu, mais qui ne le puis, faute « de moyens et de mémoire. J'ai recours à vous, n'ayant « ni parents ni amis. Le Père supérieur m'a envoyé ici « pour vous demander ce que je désire. Je désire, grande « Reine, savoir bien lire, bien écrire, graver, peindre; « être un bon prêtre, un bon confesseur, un bon prédi-« cateur et un saint. Je vous prie, très-sainte Dame, de « m'obtenir ces grâces de votre Fils. Si je sais bien lire, « je réciterai votre office; si je sais bien peindre et « graver, je graverai et peindrai de vos images; si je suis « prêtre, je célébrerai la sainte messe en votre honneur; « si je suis confesseur, je porterai mes pénitents à vous « servir; si je suis prédicateur, je prêcherai vos louanges; « et si je suis saint, je vous aimerai toute ma vie, comme « ma bonne Mère, et Maîtresse. »

« La Sainte Vierge qui regarde l'oraison des humbles, et ne méprise pas leurs prières (ainsi que le prophète a dit du Seigneur) exauça celle du bon Yvan et lui obtint les grâces qu'il lui avait demandées; de manière qu'il sut bien lire en fort peu de temps et sans presque aucune assistance des créatures; il apprit à bien écrire; il devint savant en la peinture et en l'art de graver et il acquit dans son temps les autres qualités qu'il avait désirées. Enfin on remarqua d'abord un tel changement en notre petit Yvan, que ceux qui l'avaient

connu auparavant en eurent de l'admiration et sachant que ce pieux enfant s'était adressé à la Mère de Dieu, publièrent la bonté de cette grande Reine, envers ce dévot orphelin : disant à sa louange ce qu'elle avait publié à la gloire de son Fils, qu'elle avait rempli de biens le pauvre Yvan, qui en avait une grande faim, et manquait de moyens de se rassasier.

« Nous avons appris ce que je viens de dire de plusieurs personnes, et même de quelques religieux qui avaient été présents, quand le petit Antoine fit sa prière; mais nous l'avons encore su par le père Yvan même, qui sur la fin de sa vie en étant interrogé par ses plus familiers, leur avouant la vérité avec franchise : « J'ai eu, « leur dit-il, de la bonté de mon Sauveur par les inter-« cessions de sa très-sainte Mère, ce que je lui demandai « alors, hormis la sainteté. Ce n'est pas qu'elle ne m'ait « obtenu beaucoup de grâces pour devenir saint, mais je « n'y ai pas correspondu fidèlement, mes offenses y « ayant toujours mis de l'obstacle. »

« Cet aveu n'a été, qu'après les preuves effectives qu'il nous en a laissées : ses manuscrits font voir qu'il avait un bon caractère; les divers tableaux qu'il a peints et les planches de dévotion qu'il a gravées montrent qu'il était savant en ces arts. Le récit de sa vie fera voir, qu'il était bon prêtre, bon confesseur, bon prédicateur, et qu'il a vécu saintement. Enfin on pourra connaître par le récit de sa mort, qu'elle a été précieuse devant le Seigneur comme celle des saints (1). »

Après avoir passé deux ou trois ans à Pourrières, Antoine quitta brusquement les minimes pour des causes que nous ignorons. « En 1591, — écrit M. Bua-

(1) GONDON, p. 14-16. — Pitton donne le texte provençal de cette prière que les amis du père Yvan semblent avoir sue par cœur.

thier, suivant en cela la version de Gondon — une famine effrayante sévit sur la Provence (1). Le fléau fut si terrible que les plus riches familles renvoyaient leurs domestiques, n'ayant plus de quoi les nourrir. Les religieux de Pourrières ne purent échapper à la rigueur commune, et ils se virent contraints, eux aussi, de congédier l'enfant qu'ils avaient si bien accueilli. Cette nécessité leur fut très dure, d'autant plus dure qu'ils étaient plus attachés à l'orphelin de Rians. » Cette version paraît assez peu vraisemblable. J'aime mieux croire que de part et d'autre on songeait depuis quelque temps à se séparer. Dans ce cas, la famine aurait été tout au plus l'occasion du départ d'Antoine. N'oublions pas la prière que celui-ci faisait tantôt à la sainte Vierge. Il demandait à devenir un bon prêtre, et la vie qu'il mène à Pourrières ne le prépare guère à réaliser ce désir. On le garderait volontiers comme frère convers, mais enfin il veut autre chose et ce qu'il veut, il le veut bien. Il partira donc. Ni les changements, ni l'inconnu ne l'épouvantent. Lorsque, seize ans plus tard, il reviendra voir sa mère, il aura fini ses études, il saura peindre et graver, il sera prêtre (2).

(1) Cette famine ne fut que trop réelle. Les récoltes de cette année-là ne semblent pas avoir été au-dessous de la moyenne, mais les soldats ravageaient tout. On sait que l'invasion du duc de Savoie en Provence dura de novembre 1590 à mars 1592.

(2) Sur ce couvent de Pourrières, et sur l'image miraculeuse qui répondit à la prière du petit Antoine, on trouvera des détails fort intéressants dans la brochure de M. Ferdinand André, *Notre-Dame-de-Miséricorde. Notice historique sur la statue vénérée sous ce titre dans la paroisse de Pourrières et sur la dévotion qui s'y rattache...* Marseille, Vial, 1857. Le couvent, l'église et la statue existent encore. On put même espérer, il y a quelques années, d'installer dans ces lieux bénis une colonie miséricordienne. Des difficultés imprévues empêchèrent la réalisation de ce projet.

CHAPITRE II

LE TOUR DE PROVENCE

Antoine Yvan n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il dit adieu aux minimes de Pourrières. Seul, sans argent, sans provisions, hésitant sur la route à suivre, la détresse de ces premiers jours d'aventures laissa chez lui un souvenir ineffaçable. Il en parlait souvent, dans la suite, comme d'un des moments les plus critiques de sa vie. Que se passa-t-il au juste? La légende veut qu'il soit demeuré dix jours, en ermite, dans le petit bois du Marquisat, à peu de distance de Pourrières. Quoi qu'il en soit, nous savons comment se dénoua cette épreuve. « Craignant de mourir de faim... ayant amassé des pièces de bois dans la forêt, il en fit un fagot qu'il mit sur ses épaules à dessein de le vendre, mais comme il descendait de la montagne (1), tout exténué par la faim et par les autres incommodités qu'il avait souffertes, il se trouva si faible que ne pouvant presque porter son fagot, il eut même de la peine à continuer son chemin. » Il eut alors une crise de découragement et de larmes, et fit au ciel une prière désespérée. Sur l'heure, Dieu lui fit entendre qu'il ne l'abandonnerait pas. Car il lui fit

(1) Il va sans dire que les montagnes de Gondon sont généralement des collines.

d'abord ouïr une céleste voix qui lui dit sensiblement et d'une manière intelligible ces paroles : « Pauvre « enfant, ne te fâche point, Dieu aura soin de toi. » Il connut, sentant l'impression que cette voix fit dans son intérieur, que le Sauveur en était l'auteur (1) », il se releva plein de courage et continua son chemin.

« Au sortir du bois », il traversa la Durance et vint séjourner quelque temps dans la ville de Pertuis. Dès cette époque il semble avoir rompu brusquement avec la gaucherie et la timidité du village. Plus tenace que jamais, il manifeste un entrain, une industrie, une adresse que nous ne lui connaissions pas. Sa joie d'avoir enfin trouvé une école l'a transformé. Humble école sans doute, et cependant il s'épanouit en y entrant comme les jeunes hommes de la Renaissance, lorsqu'ils saluaient les clochers de quelque université fameuse. Le vieux biographe lui-même est de la fête. « Yvan arrivé à Pertuis, gagne sa vie durant quelques jours, en faisant des images qu'il vendait à des écoliers et en aidant au clerc de la paroisse à sonner les cloches, et à faire les autres fonctions. Mais il ne tarda pas d'éprouver ce qu'on lui avait dit dans le bois, que Dieu aurait soin de lui, parce qu'il eut bientôt un honnête emploi, dans le soin qu'on lui donna d'instruire de jeunes gentilshommes. L'on ne lui eut pas plutôt destiné une chambre qu'il y mit des marques de sa piété : y peignant contre les murs, proche de son lit, une tête de mort, avec trois os au-dessous, et une grande image du Crucifix... Ayant eu le moyen, dans cette ville-là, de fréquenter quelques peintres, il se perfectionna en ce qu'il savait de la peinture, et aussitôt il peignit divers tableaux de dévotion et particulièrement deux que l'on conserve avec

(1) Gondon, p. 28.

grand respect : c'est à savoir une image de saint Antoine, représentant ses tentations d'une façon singulière, et une sainte Madeleine pénitente (1) ».

Malheureusement on a perdu la trace de ces tableaux, et nous ne saurons sans doute jamais de quelle « façon singulière » notre héros, qui devait lui-même être un jour en butte à toutes les persécutions de l'enfer, se figurait alors les tentations de saint Antoine.

Les « jeunes gentilshommes » qu'il accompagnait aux écoles appartenaient à la famille de Martelly. La fille de l'un d'eux sera plus tard une des premières religieuses de l'ordre que fondera le père Yvan.

Gondon rapporte ici un petit détail savoureux que nous n'aurons garde de laisser perdre, et qui ressemble à une anecdote de Vasari.

« Je ne dois pas omettre ici une rencontre qu'il eut dans la même ville de Pertuis, qui bien que légère, peut être considérée comme un effet de la Providence divine, parce qu'il en reçut du profit. Comme il désirait depuis longtemps d'apprendre à écrire en caractère italien, espérant par ce moyen pouvoir plus facilement subsister et continuer ses études, Dieu lui en fournit le moyen par cette voie inopinée. Sortant de sa chambre pour quelque action de piété (2), il trouva par la rue des exemplaires de ce même caractère, faits à la main par un maître excellent. Quoiqu'ils fussent tout barbouillés, il les ramassa néanmoins avec plus de joie que s'il eut trouvé de l'argent. Et s'étant d'abord appliqué à les copier et à les imiter, il y réussit si heureusement qu'en peu de temps ses copies furent plus prisées que

(1) Gondon, p. 20.

(2) Voilà, pris sur le vif, le travers des biographes panégyristes. Gondon ne sait probablement pas du tout dans quel but Antoine Yvan sortait, à ce moment-là, de sa chambre.

les originaux. Il en a laissé des marques dans l'église paroissiale de la même ville, y ayant encore deux grandes feuilles de parchemin, que l'on conserve comme chose précieuse parce qu'elles ont été écrites de sa main (1). »

Durant toute l'année 1591, le duc de la Valette rôde autour de Pertuis qu'il assiégea le 28 décembre. Yvan fut peut-être de ceux qui s'enfuirent pour éviter le siège. Quoi qu'il en soit, il quitte Pertuis à une date que nous ne pouvons fixer. Dorénavant, les voyages ne lui font plus peur. Je croirais plutôt qu'ils l'attirent. Ses biographes ne veulent pas se résigner à ce trait de caractère qui pourtant n'est en soi ni une vertu ni un défaut. A chaque nouveau départ, ils s'ingénient à prouver que le père Yvan ne pouvait faire autrement que de changer de place. Pourquoi tant d'excuses? En ce temps-là, la haute éducation impliquait une série de pèlerinages aux chaires les plus illustres, et notre jeune provençal, qui ne pouvait aller de Paris à Salamanque, faisait du moins très allégrement son tour de Provence (2).

Il lui restait encore beaucoup à apprendre, et notamment la théologie. « Malgré les décrets du concile de Trente, les séminaires n'existaient point encore en France, et l'éducation ecclésiastique était loin d'avoir

(1) Gondon, p. 21, 22. L'abbé Buathier semble avoir compris qu'il s'agissait là de « feuillets... écrits en langue italienne ». Ce n'est assurément pas le sens. Entre autres menus métiers, Antoine Yvan était calligraphe et il fut ravi de trouver un bon modèle de « caractères italiens ». Pour la langue, il en savait quelque chose, sans doute, en vrai provençal, sans jamais l'avoir apprise. Peut être s'agit-il de modèles d'enluminure (Cf. *infra*, p. 27.)

(2) Ce qui me donne raison, entre autres indices, c'est l'orientation même des voyages du P. Yvan. Au lieu de se replier sur Aix, où pourtant les maîtres ne manquaient pas, il tend constamment vers le Nord. Il ira jusqu'à Lyon.

la marche régulière que nous lui voyons aujourd'hui et qui date chez nous de M. Olier. (Yvan s'accommoda le mieux qu'il put à cet état de choses). On peut le suivre pendant près de quinze ans, cheminant de ville en ville dans tout le midi de la France, partout en quête de professeurs et d'élèves, donnant lui-même des leçons pour payer celles qu'il reçoit. Ce long itinéraire s'échelonne de 1591 environ à 1606, année de son ordination sacerdotale. Les dates intermédiaires sont plus difficiles à préciser, aucun document n'étant venu jusqu'à ce jour éclairer complètement ce pèlerinage austère à la recherche de la science. Nous en connaissons du moins les principales stations, ainsi que quelques faits très touchants qui s'y rapportent (1). »

Arles, où il s'arrêta en quittant Pertuis, ne le retint pas longtemps. Cette ville pourtant lui resta chère par le souvenir d'une intervention miraculeuse qui l'avait sauvé d'une mort certaine. Un jour qu'il se baignait dans le Rhône, entraîné soudain dans un tourbillon, la sainte Vierge lui apparut « portée sur un arc-en-ciel », et lui prenant la main, le ramena sur la rive (2). Peu après, sans doute, il s'embarqua « sur la même rivière pour remonter d'Arles à Avignon », où il ne devait pas non plus faire un long séjour.

En arrivant dans la ville des papes, il semble s'être dirigé tout droit vers le couvent de Saint-Jean-le-Vieux, que l'archevêque Taurugy, disciple de saint Philippe de Neri, avait donné au père César de Bus. La rencontre de ces deux provençaux nous intéresse à plus d'un titre. Le vénérable César de Bus est, comme chacun sait, un des plus admirables précurseurs du grand mouvement de

(1) Buathier, ch. iii.

(2) Gondon veut qu'il y ait eu trois miracles analogues, tous les trois pendant ces courtes semaines d'Arles.

réforme sacerdotale que le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, M. Olier et tant d'autres saints personnages allaient bientôt continuer avec un si merveilleux succès. Il était bon que le jeune Yvan, destiné par la Providence à une action originale et indépendante, traversât néanmoins, pour y recevoir l'étincelle, un de ces milieux bien disciplinés, où l'on s'organisait alors en vue de l'œuvre commune. Encore étudiant et nomade, il s'arrêtera quelque temps dans la maison de César de Bus, où peut-être le P. Romillion et les futurs fondateurs de l'Oratoire de Provence se trouvaient encore (1). Jeune prêtre, il se mettra en communication avec l'Oratoire. Plus tard même, il sera admis dans cette congrégation. Enfin, sur ses vieux jours, il résidera plusieurs mois dans la communauté de Saint-Sulpice. Ainsi, de toute façon, bien que toujours, comme nous verrons, travaillant un peu en tirailleur, il reste néanmoins dans le courant, en pleine communion avec les plus saints personnages de son temps. Nous ne pouvons dire exactement ce qu'il doit à César de Bus. Mais, si humble qu'ait été sa place auprès du vénérable fondateur, on peut s'assurer que le jeune Yvan, observateur très avide et très clairvoyant, a dû faire son profit de ce qu'il voyait et entendait dans cette maison. Jusqu'à la fin de sa vie, nous le verrons possédé du désir de travailler à la sanctification du clergé. Cette pensée a dû naître chez lui, ou se confirmer, ou du moins jeter ses premières racines pendant le séjour qu'il fit alors à Avignon. C'est de là aussi, peut-être, que date sa dévotion à saint Philippe de Néri, qui était encore si peu connu en France, mais dont le culte était déjà en

(1) Lorsque César de Bus eut imposé les vœux à ses disciples, le P. Romillion et quelques autres le quittèrent pour aller fonder l'Oratoire d'Aix (1600).

honneur parmi les confrères de César de Bus. Nous savons enfin qu'Antoine Yvan aimera plus tard à panacher de mots italiens sa conversation et ses prières franco-provençales. Peut-être a-t-il pris cette habitude lorsqu'il résidait en terre pontificale, et que ses fonctions le mettaient en rapports assez fréquents avec les serviteurs de Mgr Taurugy.

N'oublions pas en effet qu'il n'est encore, si j'ose ainsi parler, qu'un étudiant de contrebande. Après les beaux jours de Pertuis où il faisait presque figure d'écolier, d'apprenti graveur et même de pédagogue, il est redevenu, faute de mieux, ce qu'il était à Pourrières, un domestique à tout faire. Cette situation fausse, qui retardait indéfiniment son progrès dans les études, ne pouvait durer longtemps. Au bout de quelques mois, de quelques semaines peut-être, nous le retrouvons sur les chemins.

Il fut plus heureux à Carpentras, où il parvint, sans trop de peine, à se loger « dans une honnête maison, pour en instruire la jeunesse, n'y ayant autre salaire que sa nourriture ». Arrivé là, comme tantôt à Pertuis, le récit de Gondon, reflet fidèle des confidences du père Yvan, se réveille soudain, s'émaille de quelques détails pittoresques et pris sur le vif. Le jeune homme n'était pas encore arrivé au complet détachement de lui-même où nous le verrons un jour. Sa grande pauvreté lui attirait des humiliations auxquelles il n'était pas insensible. « Etant mal vêtu, et dépourvu de linge... il souffrit beaucoup de mépris, de confusion, et de mille autres incommodités, à l'exemple du grand saint Ignace pendant ses études. C'étaient les apanages de notre pieux Antoine.

« Comme ses habits étaient si rompus qu'il n'osait presque plus sortir de sa chambre, ni aller au collège, le Seigneur fit naître cette occasion par

laquelle il en fut pourvu. Un cardinal passant par Carpentras, les régents du collège donnèrent des vers à plusieurs écoliers, pour les réciter devant son Eminence; et le disciple d'Yvan ayant été choisi pour ce sujet, pendant qu'il étudiait ses vers, Yvan les dépeignit sur du satin, avec l'image du même disciple, mais d'une façon très belle et très agréable; si bien que, comme l'on récitait à son Eminence les vers qu'on lui avait préparés, le disciple d'Yvan prononça les siens; après quoi il présenta au cardinal le satin sur lequel les vers et son portrait étaient dépeints. Le cardinal les reçut avec démonstration de joie, et admirant la veritable ressemblance qui était entre la copie et l'original : « Ah, s'écria-« t-il, voici deux enfans bien semblables! » Il fit ensuite des caresses particulières à ce jeune écolier, témoignant pour lui plus d'estime que pour ses compagnons : ce qui fut cause que le père de ce garçon s'estima si obligé à Yvan, d'avoir contribué à ce que dans cette occasion son fils avait été le plus caressé, qu'en reconnaissance il le fit habiller, le pourvut de linge, et des autres choses nécessaires.

« Mais si Dieu exerça sa bonté à Yvan de la façon que je viens de raconter, nous pouvons dire qu'Yvan donna une illustre marque de son amour envers Dieu dans cette rencontre. Les régents du collège connaissant sa piété, le choisissent dans une représentation publique des mystères de notre Rédemption, pour représenter la personne de Jésus-Christ portant sa croix. Il la représente tout de bon; non pas comme les images, et les statues, mais comme les apôtres et les martyrs : car non content du fardeau dont il est chargé, une couronne d'épines lui ayant été mise sur la tête, il l'enfonça si avant, que faisant entrer les pointes dans la chair, son visage en devint tout couvert de sang. Les spectateurs

touchés de compassion, voulurent la lui ôter : mais il leur résista courageusement, et en souffrit la douleur avec une patience merveilleuse; si toutefois il est permis de donner le nom de douleur à un sentiment, produit par une action, de laquelle parlant lui-même, il a dit depuis qu'elle avait rempli son âme d'une consolation et suavité extraordinaires et qu'elle l'avait confirmé dans la résolution de se mortifier toute sa vie (1) ».

Il dut rester assez longtemps à Carpentras, peut-être même plusieurs années. Mais enfin de nouvelles difficultés survinrent. « Sa vertu qui devait le faire estimer, l'ayant rendu l'objet de l'envie et de la persécution de ses régents, qui étaient pour lors personnes laïques, il fut contraint de sortir de Carpentras et de chercher ailleurs de quoi subsister. » On peut, avec quelque hésitation, rapprocher ces lignes bien vagues des pages malheureusement trop riches et trop précises que nous aurons bientôt à écrire sur les ennemis du père Yvan. Son âge qui le distinguait de ses autres compagnons d'étude, sa conduite exemplaire et le rayonnement de sa vertu, sa lenteur à apprendre et en même temps sa naissante réputation d'artiste, le courage enfin et la rudesse des reproches qu'il devait adresser sans plus de façon à ses jeunes camarades, il n'en faut pas davantage pour expliquer l'animosité de plusieurs élèves et même de quelques régents. Assurément il y a eu là une épreuve singulièrement pénible dont le père Yvan n'a jamais perdu le souvenir.

De Carpentras à Lyon, notre vieux biographe brûle toutes les étapes. Il nous montre son héros enseignant la calligraphie dans cette ville nouvelle « à des écoliers qui venaient écrire dans sa chambre. » Moins curieux que

(1) Gondon, p. 26, 27.

nous, il ajoute bonnement les lignes suivantes : « Toutefois il ne put s'y arrêter longtemps, car outre que son occupation ne lui donnait pas assez de loisir pour étudier, l'amour de la pureté, qu'il chérissait plus que les sciences, le fit retourner en Provence.

« En effet il s'était logé sans y penser, dans une maison qui n'était pas honnête, et dont les personnes ne vivaient pas dans la crainte de Dieu, ni même dans la bonne odeur des gens de bien. Il n'en avait rien aperçu, lorsqu'il y entra, ni quelque temps après, parce que, s'appliquant sans relâche à des choses sérieuses bien contraires au vice, il ne prenait pas garde à ce qu'on faisait dans cette maison. Mais enfin, il fut averti de ce qui s'y passait; il reconnut lui-même par quelques réflexions qu'il fit, qu'en diverses rencontres, on y avait dressé des pièges à sa pureté et qu'il y était en danger de la perdre ou de la salir. Si bien que l'on ne saurait exprimer la confusion qu'il eut de s'y être arrêté : aussi résolu d'en sortir à l'heure même, et craignant de courir le même danger dans une semblable maison parce qu'il était contraint de se loger parmi des personnes qu'il ne connaissait pas, il détermina de sortir de Lyon et de s'en retourner en son pays. »

Cela est dit de façon charmante, mais n'allons pas nous laisser prendre au piège ingénu que nous tend la bonhomie du vieux biographe. Il a, comme toujours, sa pensée de derrière la tête. Panégyriste décidé, il veut trouver une cause toute sainte à ce nouveau déplacement de son héros. L'abbé Buathier, qui a bien soupçonné la fragilité du système, l'appuie de son mieux, sans le rendre plus solide : « Non seulement, écrit-il, [Antoine] abandonna sans retard le logement qu'il occupait, mais inquiet des périls futurs, il sortit aussitôt de Lyon, avec le dessein de rentrer en Provence, c'est-à-dire en pays connu. » Qui les a tous deux si bien

renseignés? Et s'il est possible ou même probable que le père Yvan ait quitté Lyon assez brusquement, qui leur a dit, à tous deux, la vraie cause de ce départ?

A cette époque, notre grand voyageur n'était plus un jeune homme. Habitué de longue date aux surprises et aux tentations d'une vie nomade, on a peine à imaginer que pour une seule expérience malheureuse, il se soit cru obligé de fuir à toute vitesse une grande ville où tant de motifs sérieux devaient plutôt le retenir. Toutes les maisons de Lyon n'étaient pas suspectes, et s'il l'avait voulu, il aurait trouvé facilement une hospitalité de tout repos. S'il est parti sans plus attendre, ce qui d'ailleurs n'est pas prouvé, il aura cédé, en bon provençal, à une de ces impulsions soudaines dont sa vie nous offre d'autres exemples. Lassé des lenteurs infinies de son éducation intermittente, toujours menacé ou de manquer une classe ou de perdre une bonne occasion de gagner sa vie, désorienté, deux fois perdu, sous ce ciel gris, dans cette immense ville maussade, le découragement a dû le prendre, le regret et le besoin de son pays. Le dégoût d'une rencontre fâcheuse aura précipité le dénouement de la crise qui, sans doute, le travaillait depuis plusieurs jours, et réunissant à la hâte, ses hardes, ses burins, ses couleurs et ses images, saluant, une dernière fois, Ainay et Fourvière, il aura couru vers les quais du Rhône, pris le premier bateau en partance pour Avignon.

« Il descendit donc à Avignon par le Rhône, où s'étant arrêté quelques jours, il en partit pour aller à d'autres villes, selon que la nécessité de ses affaires et le conseil de son confesseur l'y portaient. Mais en tous ces voyages, il endura mille incommodités et des souffrances continuelles. Aussi, avons-nous souvent appris de sa bouche, que le désir de servir Dieu dans son

église et de travailler au salut des âmes, lui avait fait souffrir tous les maux et toutes les misères qu'un pauvre écolier peut endurer; ajoutant qu'il avait toujours été assisté des soins de la divine Providence, par les intercessions de la Sainte Vierge sa protectrice (1) »

« D'autres villes », « mille incommodités », ces mots désespérément vagues résument plusieurs années de la vie du père Yvan. Une chose du moins est certaine. De ville en ville, d'épreuve en épreuve, l'obstiné pèlerin acquérait peu à peu, lentement et sûrement, cette science théologique dont il avait besoin pour réaliser le rêve de son enfance. Le 28 février 1604, nous le trouvons à Aix où il obtient de l'archevêque des lettres dimissoriales (2). Le 13 mars de la même année, dans la même ville, il reçoit la tonsure et les ordres mineurs, des mains de Mgr Antoine de Cuppis, évêque de Sisteron. Trois mois plus tard, le 12 juin 1604, il est ordonné sous-diacre par Mgr de Camelin, évêque de Fréjus. L'année suivante, le 4 juin 1605, il est ordonné diacre dans l'Eglise des Frères de l'Observance à Marseille, par frère Jacques Turricelli, évêque de cette ville. Enfin, après une nouvelle année d'attente, le 20 mai 1606, il est ordonné prêtre dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste du château de Senez, par l'évêque de Senez, Mgr Jacques Martin. Il allait avoir trente ans.

(1) Gondon, p. 28, 29.

(2) Rians, qui depuis le Concordat relève de Fréjus, appartenait alors au diocèse d'Aix.

CHAPITRE III

LE BON GÉANT DE COTIGNAC

1608-1612

La vie nouvelle qui s'ouvre pour Antoine Yvan au lendemain de son ordination sacerdotale nous est plus exactement connue que cette période héroïque de sa jeunesse, où nous le suivions, en tâtonnant, au hasard de ses propres souvenirs. Nous rencontrerons encore bien des points obscurs, des vides qu'aucune recherche n'a pu remplir. Mais à partir de 1606, nous aurons, du moins, grâce aux registres paroissiaux, une chronologie précise et certaine. De plus la période où nous entrons, quoiqu'elle soit assez obscure, nous présente néanmoins un intérêt capital. Jusqu'ici, en effet, nous n'avons fait qu'entrevoir les traits les plus caractéristiques de cette originale figure. Sans doute nous aurions pu lui prêter de toutes pièces les sentiments et les vertus que la suite de sa vie nous montrera, imaginer, au gré de notre fantaisie, la ferveur de sa première communion et de sa première messe, les prières qui le soutenaient dans ses longues pérégrinations sur les routes de Provence. Mais de tout cela nous ne savons rien, et pour la même raison, nous devions nous abstenir de suivre les manifestations et de décrire la physionomie particulière d'une sainteté qui sans doute germait déjà, mais qui n'a pas laissé

de traces et qui peut-être ne se déclarait pas encore. Assurément le jeune provençal, pieux, sévère et taciturne, avare de son temps et qui employait ses minutes libres à peindre des images ou à ruminer péniblement les leçons de la veille, ne devait pas sembler un homme ordinaire à ses compagnons de route, de chambre, de classe ou de corvée. Ils ont dû tour à tour s'amuser de ses façons villageoises ou profiter docilement de son exemple et de ses remontrances. Mais ni les uns ni les autres ne nous ont confié leurs impressions et rien ne prouve que la rencontre d'Antoine Yvan ait été pour cette jeunesse la révélation de la sainteté.

Jeune prêtre au contraire, et libre dorénavant de tous autres soucis, il achève en très peu de temps de se définir à lui-même l'idéal qu'il compte suivre, — nous allons voir à quelle école, — et bientôt il fait tout uniment figure de saint. Vénération ou anathème, la voix du peuple le salue comme tel. Signe de contradiction pour les uns, héraut de la divine charité pour les autres, son auréole ne pâlira plus.

Brûlons ses deux premières années de ministère sacerdotal, sur lesquelles on ne nous dit rien de particulier et venons d'emblée à la petite paroisse de Cotignac, dont Antoine Yvan reçut la charge vers la fin de 1608 (1).

(1) Au lendemain de son ordination, il était parti pour Rians où il demeura six mois, faisant la classe aux enfants du village. Le 12 novembre 1606, il prend possession du bénéfice de La Verdière que lui avait conféré l'archevêque d'Aix. La Verdière, qui comptait alors 2,400 âmes, était une paroisse plus importante qu'aujourd'hui. Les Forbin d'Oppède y tenaient une sorte de petite cour. On nous dit que les seigneurs de l'endroit voulurent d'abord s'opposer à l'élection du P. Yvan, mais que dès sa première grand'messe, il fut agréé par tout le monde. Il resta là vingt-trois mois. On ne s'explique pas bien dans quelles circonstances il fut transféré à Cotignac. A parler humainement, c'était le contraire d'un « avancement ». A La Verdière, il percevait directe-

C'est là, si je ne me trompe, une des des étapes les plus révélatrices de sa longue vie.

« Cotignac, aujourd'hui chef-lieu de canton du Var, est situé dans une gorge assez profonde, sur les bords de la petite rivière de Cassole, au pied d'un gigantesque rocher que dominait autrefois le château seigneurial (1). »

A quelques pas de la ville, sur une gracieuse colline appelée le Mont Verdaille, s'élève le sanctuaire de Netre-Dame de Grâces qui est devenu, depuis la vision mémorable du F. Fiacre, une des stations les plus insignes de la dévotion française. On sait dans quelles merveilleuses circonstances la Vierge miraculeuse de Cotignac, déjà chère aux provençaux, fut montrée à un humble convers augustin de Notre-Dame des Victoires, tenant entre ses bras le Dauphin que Dieu voulait bien donner à la France (Paris, 3 novembre 1637). Vingt-trois ans plus tard (21 février 1660), Louis XIV vint lui-même en pèlerinage à Notre-Dame de Grâces pour ratifier le vœu et les actions de grâces de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

« Le père Yvan y allait tous les jours rendre ses devoirs, quelque temps qu'il fît... quoique cette église soit assez éloignée du bourg et que le chemin en soit très rude. Mais ce n'est pas merveille que ce fervent serviteur de la sainte Vierge n'ait pu être détourné de son dévot pèlerinage par aucune incommodité extérieure ; puisqu'il s'incommodait lui-même volontairement, par

ment, à titre de prieur, un bénéfice de 4,000 livres, tandis qu'à Cotignac, il n'était que simple « curé », comme on disait alors, c'est-à-dire, en langage moderne, simple « vicaire », avec 500 livres de revenu. Il *arrentait* la cure au prieur qui jouissait du bénéfice de Cotignac.

(1) Buathier, qui emprunte ici ses renseignements à *l'Histoire de Notre-Dame de Grâces de Cotignac*, par l'abbé Laure. (Marseille, Imprimerie Marseillaise, 1886.)

les rudes mortifications qu'il faisait souffrir à son corps pendant le chemin. Car outre qu'il était chargé de divers instruments de pénitence, il prenait encore la discipline, quand il était arrivé à un petit oratoire qui est au milieu du chemin de cette chapelle (1). »

A l'époque où Antoine Yvan fut nommé vicaire perpétuel de Cotignac, la chapelle du pèlerinage était desservie depuis quelques années déjà par des prêtres français, agrégés canoniquement à l'oratoire italien de Saint-Philippe de Néri. Les rapports étaient fréquents entre la paroisse et la chapelle, et Antoine rencontra là-haut un vénérable et singulier personnage qui allait bientôt exercer sur le jeune provençal une influence décisive (2).

Ce vieux prêtre, le père Paul comme on l'appelait en Provence, venait de se démettre de la cure de Barjols pour se recueillir dans la communauté de Cotignac. Il peut être regardé comme une sorte de prototype du père Yvan, comme un de ces premiers crayons où s'accusent et s'exagèrent les originalités du tableau.

« Cet excellent directeur, — c'est Gondon qui parle,

(1) Gondon, p. 47.

(2) Rollin Ferrier, prieur de Cotignac, était allé à Rome vers 1586 pour conférer avec saint Philippe de son projet de fonder à Notre-Dame de Grâces une communauté oratorienne. De retour, et avec l'autorisation de l'ordinaire, il érigea sur le mont Verdaille la première maison des *Philippins français* qui reçut de Clément VIII l'institution canonique en 1599. Tant qu'il vécut, Rollin Ferrier cumula les deux charges de prieur de Cotignac et de supérieur de l'oratoire. A sa mort (août 1608) les deux fonctions furent divisées. Claude Soleri fut élu supérieur de la petite communauté, et Gaspard Ferrier succéda à son oncle, comme prieur de Cotignac. Quelques mois après, le nouveau prieur appelait le P. Yvan comme curé (novembre 1608). — La maison de Notre-Dame s'unit au P. de Bérulle dès 1615, quatre ans avant la fusion de l'Oratoire de Provence avec l'Oratoire de Paris, qui se fit en 1619. — Buathier (*loc. cit.*) et Laure (*loc. cit.*). (Cf. l'appendice.)

ou plutôt c'est le père Yvan lui-même, — s'était retiré dans la chapelle de Notre-Dame de Grâces, comme dans un lieu très propre au recueillement et à l'oraison. En effet, il employait à ce divin exercice plusieurs heures du jour et de la nuit, ce qui l'avait rendu si éclairé et si sublime dans les communications avec Dieu que le père Yvan en parlait comme du plus spirituel et du plus savant théologien mystique qu'il eût connu de son temps. On ne voyait aussi dans sa chambre que des marques de sa pauvreté et des témoignages de sa mortification, car il avait une pleine corbeille de divers instruments de pénitence... et si la nature lui avait donné un corps robuste, il employait sa force à se mortifier sans relâche (1). »

Ce saint homme incarnait aux yeux des paysans provençaux la légende de saint Christophe. « Sa charité, nous dit encore Gondon, surpasserait la croyance si elle n'était assurée par les témoignages de personnes dignes de foi qui l'ont connu. J'en rapporterai quelques exemples que j'ai appris de la bouche du père Yvan.

« Ayant un jour rencontré un pauvre marchand qui était chargé d'un fardeau de marchandises si pesant qu'il ne pouvait presque plus marcher... il le pria et le pressa de le lui laisser porter. Le marchand croyait au commencement que ce bon prêtre se moquait de lui... mais connaissant enfin sa bonne volonté, il se déchargea de son fardeau et le lui mit sur les épaules. Si bien que notre fervent ecclésiastique le porta durant quatre lieues de Provence... Illustre marque d'une charité parfaite, qui suit à la lettre ce conseil de saint Paul : « Portez les fardeaux les uns des autres (2). »

(1) Gondon, p. 38.
(2) *Id.*, p. 38, 39.

L'autre exemple ne paraît pas moins surprenant. Qu'on me permette de le rapporter en son entier, dans sa simplicité savoureuse. Je sais bien que l'abbé Buathier n'avait pas eu le courage de transcrire cette aventure qu'il résume à la hâte et en rougissant, mais je sais aussi que notre père Yvan s'est fait raconter sur place tous ces merveilleux détails et qu'il s'est délecté à les raconter à son tour. On le voit, sur ses vieux jours, attendri et souriant tout à la fois, évoquer une à une les belles prouesses du vieux géant qu'il avait connu de si près.

Gondon l'écoutait, la bouche entr'ouverte, et les moindres traits du récit se gravaient dans son souvenir.

« Sa charité parut encore beaucoup plus grande, en cette autre rencontre. Un pauvre homme conduisait sur le soir des pourceaux dans une maison des champs, où il avait coutume de les enfermer pendant la nuit ; lorsque survenant une furieuse pluie, un torrent par lequel il fallait nécessairement qu'il passât, sans pont ni barque, grossit tout à coup en telle sorte qu'il fut contraint d'arrêter sur le bord, sans pouvoir avancer, ni reculer. Il se trouva dans une très-grande peine, craignant que l'eau ne submergeât son bestial, s'il passait dans le torrent, ou qu'il ne s'égarât, et ne se perdît durant la nuit, s'il s'arrêtait davantage, ne pouvant déjà plus le retenir. Cependant il en était chargé, à peine de payer ceux qui se perdraient même par corps, et la pluie continuant toujours, d'une terrible façon accompagnée d'éclairs et de tonnerres épouvantables, si bien que ce pauvre homme était dans une grande extrémité, qui le portait à prier le bon Dieu de lui envoyer quelque assistance, lorsque par une rencontre favorable, le père Paul vint à son secours.

« Ce bon prêtre revenait pour lors du Synode de Fréjus, et quoique la pluie l'eût surpris dans un bourg par lequel il passa et que même quelques personnes de sa connaissance l'eussent prié de s'y arrêter, il avait néanmoins continué son chemin, pour arriver bientôt à Barjols, où il était curé, craignant que sa présence ne fût nécessaire à quelqu'un de ses paroissiens. Il semble que l'Esprit de Dieu le pressait de poursuivre sa route, afin sans doute qu'il secourût promptement ce pauvre homme affligé : en effet, dès qu'il connut la peine extrême où il était, il se porta à une action extraordinaire, et d'une charité accomplie. Car c'eût été assez qu'il eût gardé les pourceaux, tandis que le porcher les aurait passés, l'un après l'autre, sur les épaules, ou autrement, mais c'était trop peu pour sa charité, car voulant rendre le service tout entier, il ne voulut pas même permettre que ce pauvre misérable quittât ses souliers; mais s'étant mis lui-même en état de passer le torrent, il porta sur les épaules tous ces animaux immondes, l'un après l'autre, quoiqu'ils fussent en grand nombre; et après il porta aussi le gardien, ne lui demandant pour toute reconnaissance, si ce n'est qu'il ne laissât faire aucun dégât par ces bêtes au bien d'autrui, qu'il se gardât de jurer, et qu'il fût bien dévot à prier Dieu, soir et matin, et à se confesser aux fêtes solennelles de l'Eglise (1). »

Tel était le directeur et le modèle auquel Antoine Yvan, avide de sainteté mais encore hésitant sur la voie à suivre, demanda une orientation définitive. Tout rapprochait ces deux hommes. Même race, et sans doute mêmes origines modestes, même attrait vers la pénitence, même conception de la vie mystique, même cha-

(1) Gondon, p. 39, 40.

rité, enfin dans la parole et dans l'allure, même sans-façon original. Le plus âgé des deux, parvenu au terme de sa course, aida le plus jeune à se connaître, à se trouver lui-même : il lui légua, avec la « corbeille aux disciplines », ses principes spirituels, son zèle, sa compassion envers toute misère. Nul doute qu'Antoine Yvan, tel que nous le connaissons, ait pris à tâche de copier, et dans le détail, cette image de sainteté. Tenace et personnel, comme nous le verrons toujours, il avait, comme tous ceux de son pays, une extrême souplesse d'assimilation, et le goût des métamorphoses intérieures. J'ai déjà parlé de sa vive sympathie pour la personne de saint Philippe de Néri, qu'il appelait souvent en langue italienne *il mio Padre Filippo*. Or, voici de quelle façon il manifestait cette sympathie. « Ne se contentant pas d'imiter les vertus extérieures de ce grand saint, il tâchait encore de se conformer à son extérieur : de façon qu'il portait sa soutane à la façon de celle avec laquelle on dépeint ce grand saint. Et quand on lui faisait le poil, il tenait son image entre ses mains, s'en servant comme d'un miroir pour le mieux exprimer (1). » Chose plus curieuse encore, il réussissait assez bien dans cet effort, et, pour ma part, longtemps avant d'avoir appris cette précieuse anecdote, je me demandais par quelle bizarre coïncidence les portraits du P. Yvan semblaient calqués sur le type bien connu de saint Philippe de Néri.

A Cotignac, il avait sous les yeux, non pas une image lointaine, mais un modèle vivant et parlant qu'il rencontrait chaque jour, le P. Paul. Il le copiait de son mieux, mais comme les génies originaux savent copier, découvrant les profondeurs de leur propre nature, au rayon qui vient de l'âme d'autrui. En imitant, en con-

(1) GONDON, p. 477.

tinuant le P. Paul, il le transfigure. Tout à l'heure, en songeant qu'il ne nous reste rien aujourd'hui de ce mystique extraordinaire que le P. Yvan plaçait au-dessus de M. Olier lui-même, on ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration mélancolique pour la merveilleuse fécondité de la grâce qui prodigue ainsi tant de trésors qu'elle abandonne si vite à l'oubli. Ces trésors ne sont pas perdus. Le P. Paul se survit dans son glorieux disciple, qui lui ressemble en le dépassant, comme les grands artistes, les saints effacent et recouvrent, mais éternisent aussi le travail de leurs précurseurs. S'il faut que le P. Yvan croisse et que le P. Paul diminue, nous n'en garderons pas moins une tendre reconnaissance au héros perdu dont nous avons entrevu la silhouette gigantesque sur les chemins du mont Verdaille et qui a travaillé mieux que personne à façonner la sainteté du P. Yvan.

Avant de lui dire adieu, écoutons une fois encore sa rude voix, contemplons ses gestes terribles. Gondon nous les montre tous deux, le maître et l'élève, assis en face l'un de l'autre, et s'apostrophant comme des héros d'Homère.

« Voici les salutations que ces pieux amis se donnaient, et les souhaits qu'ils se faisaient l'un à l'autre : « Que tu fusses réduit sur un fumier et accablé de « toutes sortes de maux, comme Job », disait le père Paul au père Yvan. — « Et vous, lui répondait le père « Yvan, fussiez-vous brûlé tout vif, sur le gril comme « saint Laurent. » — « Je voudrais, disait l'un, te voir « pour Dieu la tête et le corps tout brisés de coups de « pierres, comme saint Etienne. » « Et je désirerais, répliquait l'autre, « que pour l'amour de Jésus-Christ, « vous fussiez brisé, et mis en pièces sur une roue, « comme sainte Catherine. » — « Fusses-tu, pour la que-

« relle de Dieu, disait le confesseur à son pénitent, « écorché tout vif, comme saint Barthélemy, ou dévoré « par les bêtes sauvages, comme saint Ignace martyr. » — « Je prie Dieu, repartait le disciple à son directeur, « qu'il vous donne un jour la grâce d'être lié et crucifié « comme Jésus-Christ son Fils, pour vous le faire imiter. » — Ces compliments sont bien contraires à la mode du siècle et aux compliments des mondains : aussi y avaient-ils renoncé, et s'étaient-ils déclarés ennemis de la vaine complaisance et de la fausse amitié des personnes du monde, qui causent la perte de leurs amis devant Dieu, quand elles leur témoignent une affection trop flatteuse, trop sensuelle et trop complaisante, L'amitié de nos vertueux ecclésiastiques était une image de l'amour du Père Eternel, et de celui de Jésus-Christ, parce qu'ils ne s'aimaient qu'en Dieu et pour Dieu; et n'aspiraient qu'à la conformité avec Jésus-Christ, laquelle consiste principalement dans l'amour des souffrances (1). »

Ce dialogue n'est pas, d'ailleurs, aussi lugubre qu'on se l'imagine. Nous ne sommes pas dans une froide cellule de Port-Royal, mais sur une colline de Provence. En ces matières tout dépend de l'accent que les mots écrits ne sauraient rendre, et si nous avions entendu « les monstres eux-mêmes », ils nous paraîtraient moins effrayants.

C'est probablement en compagnie de ce bon géant que le curé de Cotignac fit ses premières armes contre le démon. « Comme on emmenait de divers endroits des démoniacles au P. Paul... ce sage directeur, connaissant les grâces et la pitié du P. Yvan son disciple, le prenait pour son collègue et le faisait travailler dans les exorcismes. » On voit aisément ce tableau, mais voici

(1) Gondon, p. 42.

quelques détails pour aider les imaginations paresseuses :

« Comme il entrait un jour dans l'église de Notre-Dame de Grâces, avec un honnête homme, pendant que le P. Paul exorcisait un démoniacle, il connut la nature du démon qui était exorcisé, soit par ses réponses, soit par une inspiration particulière; de sorte qu'il dit à cet honnête homme qui entrait avec lui, qu'il croyait que le démon qui possédait ce corps, était un des esprits de la plus basse hiérarchie et du dernier chœur. A peine eut-il achevé ces paroles, d'un ton fort bas... que le démoniacle, qui était assez éloigné, se saisit d'un bréviaire et le lui jeta furieusement au visage (1). »

Plusieurs indices nous montrent que ces années de Cotignac furent, pour le P. Yvan, comme soulevées par une vie intense, et si je puis ainsi parler, par une fermentation héroïque. L'exemple et les entretiens du P. Paul le tenaient en haleine, et, d'autre part, l'amour-propre qu'il malmenait avec une rigueur impitoyable, n'avouant pas encore sa défaite, tâchait violemment de se ressaisir. Il souffrit toutes les tentations qui assaillent d'ordinaire les saints à cette période critique de leur développement. Quelques effrontées lui tendirent des pièges dont plus tard « le seul souvenir le faisait trembler, quand il parlait de ces sortes de tentations à ses plus familiers ». Les démons, exorcisés pendant la journée, venaient essayer leur revanche parmi les terreurs de la nuit. « Cet ennemi lui paraît visiblement sous diverses formes horribles... très souvent il excite des bruits effroyables, et si grands qu'il semble que sa chambre se doive abîmer... il joint les coups aux injures, et le bat avec tant de violence que les coups sont entendus par la mère de ce bon prêtre, qui logeait dans une chambre voi-

(1) Gondon, p. 59.

sine (1). « Cette vertueuse femme, écrit-il encore, entendant le bruit que le démon fait et les coups qu'il donne, en est au commencement toute épouvantée : mais enfin s'étant rassurée, elle se fortifie par les paroles et par la constance de notre patient ecclésiastique, en telle sorte que bien loin de craindre cet ennemi, elle le méprise et l'accuse de faiblesse (2). » Au bout de trois nuits, l'habitude est prise. Quand ce grand fracas derrière la cloison vient troubler son fragile sommeil, la bonne vieille se redresse une minute, pense, en riant tout bas, aux inutiles visites des jours précédents, et se remet paisiblement à dormir.

Ces détails et quelques autres qui nous ont été conservés sur le séjour du P. Yvan à Cotignac, montrent assez, me semble-t-il, le relief que dès lors il commençait à prendre aux yeux de la foule croyante. Encore sous le manteau du P. Paul, on s'habitue déjà à le regarder lui aussi comme un homme extraordinaire. Ses biographes nous parlent longuement de sa piété pendant les offices, de son zèle infatigable, et de toutes ses vertus professionnelles. Mais tout cela, nous le savions avant de le lire, et nous aimons mieux noter les traits particuliers qui mettent un saint hors de pair et qui font pressentir à notre imagination les plus rares merveilles de la grâce.

Pour les saints aussi « il y a la manière » et nous donnerions vingt pages de louanges prévues et monotones pour un détail concret qui mettrait cette « manière » en évidence. Voici, par exemple, un de ces menus détails qui par bonheur nous a été conservé. Un

(1) Depuis l'ordination du P. Yvan, sa mère demeura vraisemblablement toujours avec lui, sauf pendant les quatre années de Rians, comme on le verra bientôt.

(2) Gondon, p. 59.

bon prêtre et qui s'intéresse pour de bon à la vie de sa paroisse ne manque pas de se mettre en prière lorsqu'un danger soudain menace avec la moisson le travail de toute une année. Aussi notre P. Yvan, mais à sa façon qui n'est pas celle de tout le monde.

« Son ardeur à faire du bien allait encore plus avant, puisqu'il avait soin de travailler à la conservation même des biens temporels de ses paroissiens. C'est pourquoi comme le lieu de Çotignac, pour être élevé et environné de montagnes, est grandement exposé à la grêle, de sorte que bien souvent le terroir en est ravagé, quand le ciel se couvrait de nuages, et que le bruit du tonnerre semblait menacer de quelques horribles tempêtes, ce charitable pasteur allait par les champs d'une colline à l'autre priant Dieu et bénissant les terres avec une image du Crucifix en relief qu'il avait coutume de porter. Sa charité produisait des effets merveilleux : car Dieu exauçait ses prières, et rendant ses bénédictions efficaces, éloignait de ce terroir la grêle et toutes sortes d'orages; si bien qu'il n'y en eut point qui fît de grands dégâts, et causât des pertes considérables durant tout le temps que notre zélé ecclésiastique y demeura. Ne vous semble-t-il pas que ce bon curé imitait le zèle que Moyse avait pour son peuple? Car comme ce patriarche pour apaiser la colère de Dieu irrité contre les enfants d'Israël et en détourner les carreaux de sa justice, s'y exposait seul, voulant être effacé du livre de vie pour leur conservation, notre charitable prêtre allant par les champs, pour ôter les orages et les tempêtes, s'y exposait soi-même, pour en préserver ses paroissiens (1). »

Il a bien fallu d'ailleurs qu'on ait aperçu en lui des

(1) Gondon, p. 56, 57.

caractères exceptionnels, et un je ne sais quoi de mystérieux, puisque nous voyons bientôt la petite ville indifférente s'émouvoir à son endroit et se partager entre la vénération et la terreur. On le prit pour un sorcier, et comme toujours un peu abstrait, il ne remarqua pas d'abord les regards méfiants qui s'allumaient à sa rencontre, l'absurde calomnie devint plus consistante et fit du chemin.

« Il y en a qui fuient sa compagnie... et qui refusent même de recevoir les sacrements de l'Eglise par ses mains. Il y en eut un particulièrement qui ayant fait porter son enfant nouvellement né dans la paroisse, pour le faire baptiser, trouvant notre vigilant pasteur disposé pour administrer ce sacrement, le refusa avec mépris et avec menaces, disant qu'il ferait mourir son fils par quelque sortilège, s'il le baptisait... [le P. Yvan] ne fit aucune résistance, il ne témoigna pas même qu'il en fût fâché, mais quittant paisiblement son surplis et l'étole, il les présenta à un autre ecclésiastique, le priant de suppléer à son défaut, pour le salut de cet enfant, et la satisfaction de cet homme (1). »

On se trompe fort, quand on imagine avec ses biographes, que cette placidité admirable s'obtenait chez lui presque sans combats. Ces défiances, contre lesquelles il ne voulait pas se défendre, et que, souvent, sa propre rudesse semblait plutôt provoquer, Antoine Yvan les ressentait d'une façon très vive, et il en souffrit toujours. Nous reviendrons à ce trait de sa nature, qui va nous aider à mieux déchiffrer une des pages les plus significatives de cette histoire.

(1) Gondon, p. 61, 62.

CHAPITRE IV

LE DÉSERT

1612-1616

Antoine Yvan était depuis plus de quatre ans à Cotignac, lorsque, soudainement pendant l'automne de 1612, il résigna sa cure et s'enfuit à la recherche d'un ermitage. Comme les raisons qu'on nous apporte pour expliquer cette décision imprévue ne me semblent pas suffisantes, nous essaierons d'en trouver d'autres, et rien ne sera plus facile, si on veut bien me permettre de rassembler ici les indications décisives que nous trouvons presque à chaque page dans l'histoire du P. Yvan et dans ses écrits. Ce n'est pas là, en effet, une de ces aventures surprenantes qu'il faut étudier avec plus d'amour, « parce qu'on ne les verra pas deux fois », mais au contraire une de ces démarches lumineuses où se livre le secret d'une âme, et où se traduisent, d'une façon plus expressive, les tendances constantes de toute une vie.

Recevons d'abord, et de toutes pièces, la version authentique mais insuffisante que les biographes nous ont transmise.

« Lorsque le P. Yvan travaille avec le plus grand zèle pour le salut de son prochain (dans sa paroisse de Cotignac), le démon lui dresse des embûches pour le faire déchoir de sa perfection, sous des prétextes si spécieux et si délicats qu'un autre moins spirituel que lui n'eût

pu s'en apercevoir. Ses prédications toutes de feu et de zèle, étant reçues avec approbation et avec grand profit, ce rusé serpent tâche insensiblement de lui persuader de s'y appliquer avec plus d'étude, et de travailler avec grand soin en leur composition; de lire pour ce sujet des livres doctes et polis, pour en tirer de belles pensées, d'écrire des sermons au long, d'observer les règles de la rhétorique, de ne négliger pas la politesse du langage. »

Or le rusé serpent avait bien choisi son point d'attaque. Notre provençal se trouvait moins défendu qu'on ne croirait contre cette tentation de rhétorique. Sculpteur, peintre, graveur, Antoine Yvan n'était certainement pas insensible aux séductions de l'éloquence. Il avait naturellement la flamme, l'image, le nombre, les maîtresses qualités du discours. Avec cela une rare puissance d'application, une culture suffisante, le désir d'apprendre, le souvenir des beaux modèles entendus au cours de sa vie errante, et, dès ses débuts, l'intime confiance que donne aux orateurs nés la muette complicité de leur auditoire. D'ailleurs si humble qu'il fût, il rêvait déjà confusément à de grandes entreprises. En un mot, talents humains et zèle des âmes, tout l'invitait à collaborer innocemment aux « ruses de l'ennemi. »

L'illusion fut courte d'ailleurs. Ni sur les autres, ni sur lui-même il ne s'aveuglait jamais longtemps. Dès qu'il sentit que ses exercices de dévotion et de charité commençaient à se relâcher, il reconnut « qu'il y avait quelque chose d'impur et d'intéressé » dans ces désirs de rhétorique. Aux scrupules et aux reproches intérieurs qui le tourmentaient, il vit « que son cœur n'était pas bien dégagé de toutes choses », et un jour qu'il sondait plus anxieusement sa conscience, il entendit cette claire réponse : « A quoi est-ce que tu t'amuses, cherche Dieu, et ne pense à autre chose. »

Il comprit sur-le-champ. Mais son humiliation et sa contrition furent si vives « qu'il se résolut... non seulement de quitter l'étude et l'exercice de la prédication, mais de se démettre même de la cure des âmes, et de se retirer dans un ermitage, pour y faire pénitence, le reste de ses jours (1). »

Cette résolution fut prise dans les derniers mois de 1612. Le P. Paul, qui mourut quelque temps après (1613), était-il présent à ce moment critique, donna-t-il son approbation, ou spontanément, ou de guerre lasse, nous n'en savons rien, mais, dans tous les cas, cette brusque décision venait bien du P. Yvan lui-même et, de sa part, elle ne doit pas nous surprendre.

Longtemps après, il écrivait à une de ses religieuses : « J'ai dit à la sœur Marie de N... de vous écrire et de s'accorder avec vous comme filles de la Mère de Dieu : *autrement je m'enfuis en quelque désert* » (2); et, avec moins de primesaut, dans un petit livre dont tous les mots ont été pesés : « Les personnes occupées avec Dieu ont honte quand elles voient les personnes, et quand on les regarde. Les saints Pères se cachaient dans des rochers, aux déserts, loin de tous (3). » Nature et grâce, il est tout entier dans ce cri du cœur et dans ces brèves maximes. « Hélas! vivre sans être connu, ni su, ni vu... sans secours, comme Jésus sur la Croix, et mourir tout seul, comme saint Alexis, cela serait riche (4)! » C'est la grâce qui parle, elle regarde avec envie du côté de la solitude, mais elle reste paisible parmi le tumulte du monde aussi longtemps que Dieu le voudra. Par moments, néanmoins, les dégoûts, les scrupules, les décou-

(1) Gondon, p. 66, 67.
(2) *Lettres*, II, 153.
(3) *Premier recueil*, p. 128.
(4) *Ibid.*, p. 123.

ragements, les déceptions, fondent sur l'âme comme une vague furieuse, et dans une brusque impulsion qui ne vient pas toute de la grâce, on menace, on décide de s'enfuir « en quelque désert. »

Toute variation n'est pas signe d'inconstance ou de faiblesse. Certaines âmes, trop diverses pour trouver leur plein épanouissement dans la satisfaction d'une seule de leurs tendances, passent tour à tour par des transformations analogues au rythme des saisons et aux mouvements de la marée. Lorsqu'elles semblent s'abandonner au caprice, leur inquiétude éternelle montre plutôt la complexité et la richesse de leur nature. Un but unique n'absorbe pas leurs efforts; un immuable sillon ne suffit pas à leurs multiples puissances. C'est bien toujours la raison qui, chez elles, garde la direction suprême, mais une raison qui laisse à propos flotter les guides, et qui se contente de réprimer les courses trop folles et les écarts dangereux. De telles vies ne suivent pas une ligne droite, mais prises dans leur ensemble, une courbe régulière dont le va-et-vient ne manque pas d'harmonie. Chez elles, l'imprévu lui-même a ses lois. Vue d'un peu haut, l'apparente brusquerie de leurs décisions rentre dans l'ordre. D'autres marchent d'un pas plus égal et par un chemin plus uni. Semblables au jeune héros de Gœthe, ils « ne portent pas des mains impatientes tantôt sur un objet, tantôt sur un autre » : ils choisissent d'abord ce qui est et sera toujours conforme à leur nature étroite et puissante « et ils s'attachent pour toujours à ce qu'ils ont une fois voulu ».

...und er streckte
Schon als Knabe die Hænde nicht aus nach diesem und jenem;
Was er begehrte, das war ihm gemæss : so hielt er es fest auch (1).

(1) *Hermann et Dorothée*, ch. v. (63-65.)

Rien de mieux. Néanmoins le plus sage des provençaux obéit à d'autres lois. Si tenace que nous l'ayons vu, notre père Yvan « porte ses mains tantôt vers un objet, tantôt vers un autre ». Aujourd'hui il voudrait avoir mille vies pour épuiser l'impétuosité de son zèle. Demain il ne songe plus qu'à s'aller cacher dans un désert. Du clocher de Rians à la prière apostolique de Pourrières, de la cure de Cotignac à l'ermitage de Saint-Roch, du premier ministère aixois au noviciat de l'Oratoire, des prouesses du fondateur à la retraite de Saint-Sulpice, il passe incessamment d'un extrême à l'autre. Mais toujours, hier comme aujourd'hui, la grâce et la raison le conduisent, le bon sens et la foi scandent le rythme de sa vie.

Son histoire nous dira assez quelles furent l'avidité et la ferveur de son zèle. « Je voudrais être mille Yvans pour courir par tout le monde et y fonder des couvents de cet institut. » J'ai déjà cité quelques lignes de cette lettre de sa vieillesse, ce qui suit n'est pas moins expressif : « Hélas ! je me vois vieux et famélique de m'accorder au bon plaisir de la Sainte Mère de Miséricorde sans pouvoir plus rien faire (1). »

« O si je n'étais si vieil, mais si jeune que vous ! — écrivait-il, après le premier triomphe de son institut — il me semble que je voudrais faire des merveilles... Faites autant de plaisir à Dieu que vous pourrez... et mourez pour cela, et travaillez des griffes et du bec, *ex toto corde*...

« Les mauvais esprits pleins de malice et de rage pour contrarier Dieu, ne dorment jamais et ne cessent jamais de perdre les âmes. Hélas, et nous gagneront-ils? Serons-nous plus lâches et moins fervents pour glorifier Dieu?

(1) *Lettres*, I, 336.

Il faut donc d'amour, joyeusement et par charité employer les nuits et les jours, pour nous accorder avec Notre-Seigneur à sauver, conserver, illuminer et attirer les âmes, afin que Dieu prenne en elles son contentement. Faisons des diamants à Dieu. Faisons-le roi de tant de cœurs que les sens, passions et amour-propre gouvernent. Couronnons-le de pierres précieuses de tant d'âmes perdues que les démons conduisent et commandent. Hélas, si nous pouvions faire que ces paroles : *multi vocati, pauci vero electi*, ne fussent pas en pratique, quel plaisir ferions-nous à Dieu ! Au moins si nous ne pouvons faire des mondes et des cieux, faisons des royaumes. Si nous ne pouvons tout sauver et conserver, au moins faisons-le envers quelques-uns; ne nous contentons pas de gagner l'un après l'autre, mais tâchons d'en attirer plusieurs à la fois, comme saint Pierre, saint François, saint Dominique, saint Bernard, saint Augustin, en fondant des communautés (1). »

Lui-même, toujours clairvoyant, il se reprochera parfois l'impatience humaine qui voudrait tout achever « tout à coup et avant que cela soit ». « C'est de l'or qui n'est pas pur, il fait quelque fumée qui salit le creuset (2). » Qu'importe, c'est de l'or surtout et la fumée est si légère que souvent nous ne l'apercevons pas.

Ce brusque retour d'inquiétude va nous ramener au désert.

En effet, au milieu de son activité la plus débordante, dès qu'il se reprend à songer à lui-même, un invincible besoin de silence et de retraite l'envahit. Certes, la solitude ne lui a jamais fait peur, mais son expérience croissante des voies de Dieu et de la malice humaine le

(1) *Lettres*, I, 327-329.
(2) *Id.*, I, 57.

fait soupirer chaque jour avec plus d'ardeur vers cette vision de paix. Sa franchise, sa haute vertu, l'intrépidité de son zèle lui ont fait des ennemis, même — et j'allais dire surtout — parmi ceux qui auraient dû le soutenir. Il écrivait un jour à une religieuse trop confiante :

« Vous avez trop communiqué l'affaire que je vous ai dite, et à des personnes qui n'aiment pas nos filles ni moi... M. de N... et le bon M. N... nous ont toujours contredit... ils se moquent de nos entreprises (1).

« Nous avons eu de très grands travaux, peines et guerres, et des contradictions si étranges qu'un jour une personne me dit, en lui recommandant les affaires de la Mère de Dieu : « Père Yvan, je vous gâterai toutes « les affaires que vous me recommandez ». J'ai eu tant peur que je suis encore tout effrayé. Je crains encore quelque horrible coup (2). »

Celui-ci du moins ne se cachait pas. D'autres montraient moins de franchise.

« Nos ennemis sont ceux de Dieu et de sa sainte Mère; ce n'est pas de nouveau qu'ils nous troublent, mais c'est depuis le commencement de cet Institut qu'ils se sont étudiés et peinés à nous ensevelir. Ce sont personnes spirituelles qui n'estiment rien saint, ni bon, ni sage, ni de Dieu que ce qui est dans leur raison, estime et propre jugement, auxquels j'ai servi de père et de serviteur (3). »

Que de tristesse dans ces lignes, et surtout dans les derniers mots! Quand la défiance venait ainsi de ses propres enfants spirituels et de ceux qu'il aurait crus ses amis, elle l'accablait. D'ailleurs, le plus souvent, il savait très vite à quoi s'en tenir, et comme il aimait les

(1) *Lettres*, I, 66.
(2) *Id.*, I, 332.
(3) *Id.*, I, 264.

situations nettes, dès qu'une âme doutait de lui, il ne voulait plus s'occuper d'elle.

« Quand je vois une personne qui ne me croit pas, je perds la confiance que j'ai en elle, je la laisse (1). »

Les plus confiantes le faisaient souffrir aussi. Il leur demandait beaucoup, et elles ne répondaient pas toujours à son attente.

« Le plus souvent, je suis impatient, et mes passions voudraient gouverner; si je m'écoutais, je me sentirais fort las de souffrir. »

Or, d'où vient cette lassitude?

« Quand les fins que je me suis proposées pour la gloire de Dieu, dans mes desseins, ne sont pas accomplies dans les personnes que je conduis, cela me crève le cœur, j'ai de la peine à avoir patience, et je fais beaucoup de fautes (2). »

Ces peines et ces déceptions du dehors ravivaient le sentiment de sa propre infirmité et les autres tourments de sa vie intérieure. Il n'est que trop porté à se défier de lui-même, à prévoir l'insuccès de tout ce qu'il entreprend.

« Hélas! je suis embarqué — il parle ici des commencements de son Institut; — je ne sais que deviendra ma barque, en un temps le plus mauvais de tous les siècles. Grand miracle si elle se sauve entre les mains d'un pauvre prêtre et d'une pauvre fillette (3)! »

Nous verrons, plus loin, comment cette héroïque « fillette » avait besoin, chaque jour, de lui donner un peu de courage, et, j'allais dire, de le remonter.

Le voici encore tout désemparé :

« Je vous irais voir volontiers, mais je ne sais com-

(1) *Lettres*, I, 55.
(2) *Id.*, I, 275.
(3) *Id.*, I, 75.

ment et quand, car on considère tant de choses. Outre que je ne sais pas quel profit ou quelle consolation je pourrais vous apporter. Je vous assure, ma bonne fille, que je suis bien las et confus. Je ne sais ce que je veux ni ce que je deviendrai. Je n'ai qu'une grande peur de moi-même devant Dieu, sans amour ni dévotion sur laquelle je me puisse appuyer et consoler. Tout ce que j'ai fait toute ma vie pour la gloire de Dieu, et pour sa très sainte Mère, ne me sert guère d'appui... à cause que je vois les fruits si secs et si maigres (1). »

Ce n'est pas la mélancolie banale, la vague désolation qui succède, chez d'autres, à la fièvre de l'action. C'est une souffrance précise, et qui s'analyse elle-même avec une lucidité douloureuse. Je n'ai pas le courage de retrancher une seule ligne à cette autre lettre gémissante. Tout cela est si humain, si vrai, si profond!

« Monsieur, mon très bon ami, je vous salue dans les travaux, peines et souffrances de mon bon maître. Vous croyez que je sois dans toute sorte d'aises et de satisfactions. Hélas! je ne sais qu'est-ce que j'ai et en quel état et manière est ma vie. Je ne sais et ne sens plus que tristesses, que peurs et craintes, rien ne me satisfait ni console.

« Je n'ai rien ni personne qui me réjouisse. Je suis tout confus et tout me manque. Je ne sais et ne puis rien et il me semble que toutes les créatures me haïssent et me font la guerre. Il me semble aussi que tant plus je fais pour Dieu et pour les créatures, tout m'est perdu et inutile pour ceux pour qui je travaille et pour moi; et que tant plus je veux m'approcher de Dieu, tant plus il s'éloigne de moi et tant plus je m'emploie pour les créatures pour l'amour de Dieu, tant plus elles me

(1) *Lettres*, I, 273.

délaissent et m'abandonnent. Je me vois si pauvre et si bas et si peu de chose et si rien que si je faisais quelque œuvre qui parût bonne à mes yeux, je tremblerais.

« Tout ce que je fais et opère me paraît si peu, et si grossier, que je ne l'ose voir ni remarquer. Et je suis si mortifié de ce que je suis tant soit peu bien vu de personnes sages et prudentes, que je me repens quasi toujours d'avoir commencé cette œuvre qui me fait en quelque façon considérer. Je ne sais quelle œuvre j'ai jamais faite qui m'ait consolé et de laquelle j'ai eu quelque satisfaction, que quand je me suis bien confessé. Je n'ai personne et personne ne m'a. Je voudrais quelqu'un, ce me semble, pour appui et personne ne me veut que pour soi et aucun pour moi. Tout ce que j'ai fait et tout ce que je veux, tant soit-il beau et saint, me mortifie, et il me semble qu'il ne paraît aux yeux des autres que laid et sot. Tellement que j'ai perdu quasi courage et je ne veux plus rien faire, si Dieu le veut, que me préparer à bien mourir (1). »

J'aurais voulu montrer cette lettre merveilleuse au grand romancier qui a tourné toute sa vie autour de l'âme provençale sans jamais la deviner dans sa profondeur. « Joie de rue, douleur de maison ». C'est bien là un de ces proverbes qui définissent une race, mais Daudet ne l'a pas compris. Je le transcris, sans hésiter, dans cette histoire, car il s'applique à nos saints, comme à tout le monde chez nous. Au dehors, exubérance, vastes projets, discours entraînants, ardeur et bruit, joie et lumière; au dedans, les retours inquiets, les promptes déceptions, le découragement, la peur des mots, l'horreur du bruit, le sens du néant de tout, le besoin de la solitude. Dans la vie des autres saints, et, notamment

(1) *Lettres*, I, 330, 331.

d'un saint François de Sales, vous ne remarquerez pas ce même contraste, du moins si tranché, cette même opposition entre la rue et la maison. Mais pourquoi veut-on que tous les saints se ressemblent, que la grâce divine, en les élevant au-dessus du commun des hommes, détruise le caractère essentiel de leur race et de leur pays?

« Je n'ai personne et personne ne m'a. » Rien ne peut surpasser l'éloquence concentrée d'une pareille plainte. Si vive et si brève, nous nous la rappellerons tantôt, lorsque nous étudierons, dans son austérité presque inhumaine, la doctrine de ce terrible directeur. Lui aussi, le rude paysan, il a donc eu faim et soif de tendresse. « Personne ne me veut que pour soi et aucun pour moi. » Il a donc voulu, par moment, qu'on l'aimât aussi un peu pour lui-même. Cette grâce ne lui fut pas refusée, et cependant, les meilleures amitiés ne lui ont jamais suffi.

« Tous les voisins m'aiment maintenant, me caressent, me convient, mais rien ne me console. Il me semble que je suis descendu des Séraphins dans un Purgatoire, où durant sept jours, j'ai souffert de grandes violences (1). »

Et pareillement, les plus beaux triomphes de son zèle, loin de le satisfaire, ne semblent avoir eu pour effet que de le dégoûter davantage de la société des hommes et que de renouveler en lui le désir constant de s'enfuir vers quelque désert. Il analyse ce sentiment avec sa clairvoyance ordinaire.

« Fille, *Surrexit dominus vere, alleluia! venite exultemus*. Bénissez Dieu! véritablement tout est plein de miracles, et je ne sais nullement pourquoi, et comment est-ce que... cette compagnie pauvre soit maintenant une Religion... (2) »

(1) *Lettres*, II, 146.

(2) Il vient enfin d'obtenir que l'archevêque d'Aix accepte les bulles du nouvel Institut.

« Joie de rue, douleur de maison. » Après une transition, déjà moins triomphante, voici le revers.

« Mais comme tout surpris de voir que ce que je croyais impossible, encore que je le désirasse de tout mon cœur, soit achevé : je ne puis que m'étonner... Je suis content, sans contentement. Je suis bien aise imperceptiblement, et sans joie que je sache. »

Comme il se connaît bien, et comme il est sûr de sa plume !

« Il n'y a rien qui me puisse réjouir. Je croyais que quand cela serait arrivé, je mourrai de contentement, et tous le croyaient aussi et je me trouve comme j'étais (1) ».

Encore une fois, il ne sera pleinement heureux qu'au désert, loin des hommes, loin du tumulte de l'action, dans le silence, seul avec Dieu.

« Cachez-vous, fuyez tous ! *Totus mundus in maligno.* Tout le monde est malin. Fuyez comme Elie, Moyse, Arsenius, etc. (2). »

« Désobligez tous, pour être détaché de tous, afin que tous vous laissent tout seul avec tout Dieu, sans empêchement. Je l'appelle désobligation parce qu'il faut que cela se fasse rudement, afin qu'ils ne retournent plus vous occuper, empêcher, distraire de la présence de Dieu, ni vous désunir de son état souffrant. Car si vous le faites gracieusement et respectueusement, toujours vous seront après et empêcheront Dieu en vous, et vous en Dieu. Notre-Seigneur dit au jeune homme : « Suis-moi « et laisse ensevelir ton père à d'autres morts (3). »

« Tout seul avec tout Dieu », on voit que par moments, il met une sorte d'emportement à retrancher tout ce qui retarde la jouissance de cet unique bien.

(1) *Lettres*, I, 85, 86.
(2) *Id.*, I, 141.
(3) *Id.*, I, 140.

C'est un exilé qui brûle de rentrer dans sa patrie et qui maudit tous les obstacles.

« O ma fille; c'est le grand désir des belles âmes que d'être dans un désert pour se saouler dans Dieu à loisir. »

Il ne prend pas garde qu'il parle ici de lui-même, mais de pareils cris révèlent le fond d'une âme. Ecoutez d'ailleurs encore, car sur ce sujet il ne tarit pas.

« Le silence est la plus grande gravité et la présence de Dieu est le plus saint silence. C'est elle qui ôte la parole, l'entendement, l'imagination, l'affection, le respect et tout amour-propre... O quel silence, où se passent des choses pour écrire une bibliothèque des merveilles de Dieu! Je ne voudrais savoir que me taire et demeurer seul (1). »

On comprend maintenant pourquoi, après six années de vie active soit à La Verdière, soit à Cotignac, il quitte brusquement la partie. Cette suprême tentation qu'il traverse et dont ses biographes ont exagéré l'importance est tout simplement la dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Les calomnies qui le poursuivent, les déceptions et les crève-cœur qui ont suivi les excès de son zèle, les scrupules, la défiance croissante de soi, l'impatience de tant d'empêchements qui entravent sa prière, en vérité il n'y tient plus et il s'en ira. Vingt fois il s'est dit : « Autrement, je m'enfuis en quelque désert. » Qu'a-t-il gagné à attendre et que valent les raisons qui essaieraient de le retenir? Les âmes? Mais de quel secours peut leur être un misérable prêtre comme lui? A force de courir après elles, sans les atteindre, il a perdu sa propre paix, et ce « tout

(1) *Lettres*, II, 254, 255.

Dieu» qu'elles lui enlèvent, il ne le leur a pas donné (1).

« Il y a dans le terroir de Rians une dévote chapelle dédiée à saint Roch, située sur les rochers d'une petite colline, qui semble n'avoir été bâtie que pour un ermite. » (2) C'est là qu'Antoine Yvan résolut de se retirer. Sa mère rentrerait dans la maison familiale qui probablement n'avait pas été vendue, au départ pour La Verdière, ou, du moins, trouverait sans peine à se loger dans le village. On partit donc pour Rians. Je tâche de me représenter ce voyage, et la bonne vieille installée sur une charrette au milieu du petit bagage. Chemin faisant, elle devait philosopher à sa manière. Sans doute, elle n'avait pas admis sans résistance la nouvelle résolution de son fils. Mais, elle n'en était pas à sa première surprise, et, l'âge aidant, elle avait pris l'habitude de faire bon visage à ce qu'elle ne pouvait empêcher. Elle avait d'ailleurs beaucoup de sens et une foi très sérieuse. Jamais elle n'avait rêvé pour son fils les honneurs ecclésiastiques, et au besoin, elle l'aurait plutôt détourné de toute ambition. Peut-être aussi trouvait-elle qu'Antoine se faisait vraiment « trop de mauvais sang » dans sa paroisse et s'épuisait plus que de raison à secouer l'indifférence de Cotignac. D'elle-même elle n'avait cure et ne vivait plus que pour lui. Bref, s'il faut en croire notre historien, « cette mère... ne consentit pas seulement à la sainte résolution de son fils, mais elle l'encouragea et le fortifia à l'exécuter promptement (3). »

(1) Il écrivait longtemps après et à propos d'un autre poste également abandonné : « Je vous assure que cette vicairie n'aurait été qu'un enfer pour moi... il m'eût fallu courir d'un côté et d'autre. Hélas! que serait devenue la paix de mon âme? » *Lettres*, II, 222.

Gondon, p. 69.

Id., p. 69.

Il semble aussi que leurs compatriotes n'aient pas été trop étonnés de leur retour. Les bonnes âmes de l'endroit qui faisaient de temps en temps l'aumône aux ermites du voisinage — car à cette époque les ermites ne manquaient pas en Provence (1) — se réjouirent à la pensée que Rians aurait aussi son ermite, et soit amitié pour la mère, soit admiration pour le fils, on se mit allégrement à faciliter l'exécution de ce beau projet.

« Les Pénitents de Rians, recteurs de (la chapelle de Saint-Roch), ne surent pas plus tôt le dessein de notre bon père qu'ils en conçurent une grande joie, si bien que sans attendre qu'il la leur demande, ils la lui offrent avec grande civilité. Et de plus, ils s'obligèrent à lui faire bâtir une petite maison joignant, et à lui donner tous les ans une certaine quantité de blé, suffisante pour son entretien et pour celui de sa mère. C'était tout ce que notre ecclésiastique pouvait demander. Aussi accepta-t-il leur offre avec très grande humilité, s'obligeant de prier Dieu pour eux, et de leur rendre service dans les fonctions de leur société... La maison achevée, après s'être fourni de divers instruments de pénitence, il s'y retire et commence la vie angélique qu'il y a menée durant neuf ou dix ans, plutôt par l'appui de la grâce que par les forces de la nature (2). »

Traduisons ces « neuf ou dix ans » en français moderne. Antoine Yvan resta quatre ans dans son ermitage. L'étape est assez longue comme cela.

Ce furent des années de méditation constante et de pénitence.

(1) Dans mon enfance, quelques villages avaient encore leur ermite. Ils se sont éteints peu à peu et on ne les a pas remplacés. Je crois bien, d'ailleurs, que plusieurs d'entre eux ne ressemblaient que de très loin au P. Yvan.

(2) Gondon, p. 70.

« La pénitence de ce généreux solitaire est universelle, parce qu'il se mortifie en toutes choses. Il continue à ne porter aucune sorte de linge, que son rabat et son mouchoir. Dessous sa tunique, quand il quitte la haire de fer blanc, en forme de râpe (qu'il portait à Cotignac), il se charge d'une chemise de fer, ou cotte de mailles, du poids de quinze livres, fort longue et très rude, qu'il serre sur son corps avec des agrafes de fer (1). »

Cependant, ni la chair ni le sang n'avouaient encore leur défaite. « Il souffrit des tentations horribles... et particulièrement contre la continence. » Mais la faim semble avoir été la plus tenace de ses épreuves. Il s'était imposé de terribles jeûnes « et la tentation se mêlant avec les nécessités de la nature, il en était pressé avec tant de violence, qu'il aurait même ôté aux chiens ce qu'on leur donnait, s'il n'eût usé de force contre soi-même pour se retenir. Il nous a déclaré plusieurs fois que cette faim a été un des plus rudes assauts qu'il ait soutenus dans sa solitude. »

Gondon nous rapporte, à ce sujet, une anecdote extrêmement caractéristique.

« Ayant cueilli quelques noix par les champs, le démon prit de là occasion de le solliciter à les manger, avant que l'heure du repas fût venue, sous prétexte de sa faiblesse. Il méprisa d'abord cette suggestion, et ne s'en mit pas beaucoup en peine, ayant découvert la ruse de l'ennemi : mais la tentation redoublant devint si forte, que craignant d'en être surmonté, il eut

(1) Gondon, p. 72-74. « Les religieuses de Sainte-Ursule de Brignoles gardent avec respect sa cotte de mailles et la montrent comme une relique. En effet on en donne des mailles, pour appliquer sur les malades, dont plusieurs en ont reçu du soulagement et même la guérison, ainsi qu'il appert par les attestations que nous en avons reçues, par des personnes dignes de foi. »

recours à ce remède extraordinaire. Comme il savait que le démon n'appréhende rien tant que les macérations de la chair, et que c'est un moyen efficace pour le mettre en fuite que de menacer sa confidente, prenant les noix d'une main, et de l'autre une discipline maillée et armée de molettes d'éperon, qu'il portait toujours sur soi : « Regarde, dit-il, parlant à soi-même, « l'un et l'autre, si tu manges celles-ci, avant le repas, « — disait-il en montrant les noix — il faudra que tu « souffres l'autre, — montrant la discipline, — durant les « sept psaumes pénitentiaux ». Il semble que le démon appréhenda l'effet de ces menaces; parce que la tentation relâcha dès aussitot; mais ce ne fut pas pour longtemps; car à peine eut-il remis la discipline dans sa poche, sans quitter les noix, qui servaient d'occasion au tentateur, que cet ennemi redoubla son attaque, et accrut tellement ses forces, qu'après plusieurs résistances, il le fit succomber.

« Que l'occasion est dangereuse, même dans les moindres choses! Si le bon père Yvan eût jeté les noix, ou qu'il s'en fût éloigné, il n'aurait pas seulement affaibli la tentation, mais il l'eut entièrement vaincue. Il la fortifia, en retenant ce qui en était le sujet; et quoiqu'il se raidît pour quelque temps, si est-ce qu'enfin, il en fut surmonté. Je devrais plutôt dire qu'il en fut victorieux, qu'il ne tomba que pour se mieux relever et qu'il ne se laissa vaincre que pour remporter une plus glorieuse victoire. Car la chute fut fort légère, vu qu'il n'y eut pas même péché véniel, n'ayant rompu qu'un jeûne volontaire; mais le gain qu'il en retira fut très-avantageux; ayant pratiqué la vertu d'une façon illustre et tout à fait héroïque.

« Si le Prophète nous exhorte d'accomplir les vœux que nous avons faits à Dieu, le père Yvan était très-fidèle

à observer jusques à la moindre de ses résolutions : de façon qu'ayant manqué à celle du jeûne, il voulut garder étroitement celle de la pénitence, dont il avait menacé son corps. En effet, avant que d'achever de manger les noix, revenant à soi, il rougit de sa faiblesse, et comme un valeureux soldat qui voulant effacer la honte d'avoir lâché le pied, ranime son courage, et réunit toutes ses forces, pour avoir raison de son adversaire, il tira une cruelle vengeance de l'affront qu'il crut avoir reçu, châtiant son corps par cette rude et extraordinaire macération.

« Il se dépouilla en même temps, pour prendre la posture d'un criminel, ou d'un pénitent, et sans attendre qu'il fût arrivé à sa cellule, se mettant sous un arbre, il se donna la discipline avec violence, durant les sept psaumes penitentiaux (1). »

Exaltée par un semblable régime, l'imagination ajoutait ses propres terreurs à tant d'épreuves volontaires. On en jugera sur une page lugubre, où le calme Gondon n'a presque rien mis de son cru. « Pendant le temps qu'il a demeuré dans l'ermitage de Rians, il allait chaque soir à la minuit faire sa prière pour les morts dans le cimetière de la paroisse, quoiqu'il fût notablement éloigné de son ermitage, et le chemin très-difficile; il y allait, dis-je, nu-pieds, nu-tête, chargé de sa cotte de mailles et de ses chaînes de fer, et bien souvent il y prenait la discipline jusques au sang; et cela en tout temps sans que les changements des saisons, ni les injures de l'air pussent le détourner de ce dévot et charitable exercice.

« Le Démon, ne pouvant souffrir cette dévotion extraordinaire de notre fervent solitaire, lui parut

(1) Gondon, p. 78-81.

diverses fois en chemin sous des formes horribles, excita des bruits épouvantables et de terribles orages pour le détourner; mais comme il ne laissait pas de continuer courageusement l'exercice de la charité, cet ennemi eut recours à une illusion effroyable, de laquelle toutefois notre généreux prêtre demeura victorieux. A peine était-il arrivé au cimetière, que le Démon lui fit voir comme si tout le cimetière se remuât, et que tous les morts sortissent d'une façon horrible de leurs tombeaux. Les cheveux de notre bon prêtre se hérissèrent, tout son corps frémit : néanmoins demeurant ferme sans reculer, et animé par la foi et la confiance qu'il avait en Dieu, il se prosterna à terre, il implora le secours divin; il s'adressa particulièrement à la Sainte Vierge et au glorieux Saint Michel son patron, jusques à ce que tous ces fantômes ayant disparu, il demeura calme et assuré (1). »

Le jour aussi avait parfois ses fantômes, plus effrayants que les cauchemars de la nuit. La malice des possédés volontaires cause plus de terreur et d'angoisse à l'âme des saints que les pires fantaisies du démon, et longtemps après avoir quitté son ermitage, le père Yvan tremblait encore, au souvenir d'une de ces rencontres navrantes.

« Il reçut encore dans sa solitude une autre mortification très-sensible; lors que s'étant avancé dans le bois, il trouva parmi des rochers une femme fort âgée qui par sa posture, ses gestes, et sa parole, lui fit soupçonner qu'elle était une magicienne. Car étant à genoux, les mains jointes, la tête et le corps profondément inclinés, son visage enflammé, et ses yeux étincelants, aliénée d'esprit, et transportée d'une fureur

(1) Gondon, p. 479, 480.

diabolique, elle rendait hommage au démon, et faisait à haute voix des invocations effroyables.

« Cette rencontre étonna d'abord notre solitaire, et le toucha d'une douleur très-sensible, de voir que l'on rendait au Démon les respects qui ne sont dus qu'à Dieu; et il fut encore touché d'une très-grande compassion de l'aveuglement et de la perte de cette misérable : si bien qu'ayant invoqué l'assistance divine et s'etant approché de cette méchante femme, il la fit revenir à soi, et l'interrogea doucement de ce qu'elle faisait en ce lieu-là, pour avoir occasion de l'instruire, et de la retirer de ce malheur. Mais cette mégère ne l'eut pas plus tôt reconnu,qu'elle entra dans une si grande rage, d'avoir été détournée, qu'elle vomit contre lui toutes les injures et toutes les imprécations que sa malice et son désespoir lui suggérèrent. Après quoi elle s'enfuit, sans attendre nulle réponse; continuant ses blasphèmes et ses malédictions, avec d'horribles menaces qu'elle se vengerait de l'injure qu'elle prétendait avoir reçue.

« Notre bon prêtre ne fut point ému de ces menaces, ni de ces imprécations-là, mais il fut touché des blasphèmes qu'elle avait vomis contre Dieu, et de l'état déplorable de son âme; c'est pourquoi il se mit aussitôt à genoux pour en demander pardon à Dieu pour elle, et lorsqu'il fut retourné dans son ermitage, il fit plusieurs pénitences pour sa conversion, se vengeant ainsi de cette femme, à la façon des serviteurs de Dieu, qui rendent bien pour mal, et bénédiction pour malédiction (1). »

Les pères du désert que notre ermite avait pris pour modèles entr'ouvraient parfois la porte de leur cellule

(1) Gondon, p. 83, 84.

à ceux qui voulaient s'entretenir avec eux des choses du ciel. Ainsi le P. Yvan ne fut pas longtemps dans son ermitage « sans être connu et visité de plusieurs ». « De manière que cet ermitage... devint bientôt très fréquenté des habitants de Rians et des lieux circonvoisins; ensuite de quoi, au lieu qu'il était fort pauvre et presque ruiné, on y fit plusieurs belles réparations. Ce qui nous fait voir combien la présence des serviteurs de Dieu est utile et qu'elle répand partout des bénédictions, même sur les choses inanimées.

« Il y eut même — continue le vieil historien qui peut-être exagère un peu — il y eut même des prêtres qui allèrent demeurer avec lui les semaines et les mois entiers (1). »

Ce concours ne plut pas au clergé de Rians.

Ils acceptaient volontiers que l'ermite de Saint-Roch prît sa part des corvées de la paroisse. Enterrements, catéchismes, processions, cela devait suffire au zèle d'un homme qui s'était retiré du monde. Si on avait besoin de direction et de conseils, que ne s'adressait-on au presbytère? Qu'était-ce après tout que ce bizarre personnage qui semblait ne se cacher que pour mieux se faire voir? A Cotignac d'étranges rumeurs circulaient sur lui. Intrigant, sorcier, peut-être, et le prestige du clergé paroissial et le bien de la religion exigeaient qu'on le surveillât de très près.

Aussi, bien loin de calmer les pauvres têtes du village qui commençaient à s'émouvoir, « les prêtres qui servaient la paroisse de Rians semblaient les (encourager) par les soupçons et par les défiances qu'ils témoignaient contre notre pieux ecclésiastique ; car ils faisaient observer et épier toutes ses actions, comme celles d'un

(1) Gondon, p. 76.

méchant homme. Ils faisaient tenir du monde sur le clocher d'où l'on découvrait son ermitage, pour voir quand il sortait ou quand il entrait dans sa cellule, et pour connaître les personnes qui le fréquentaient (1). »

Qu'ont-ils bien pu voir du haut de leur clocher? Un pauvre prêtre qui rentrait paisiblement de ses courses sur les collines, drapé dans « un gros manteau de bure à coque-luchon (2) », portant sur les épaules un fagot de bois mort. Il disparaît pour de longues heures. Le voici encore, lavant ses pinceaux ou modelant de l'argile. Il aperçoit un visiteur. Il rentre dans sa cellule, il ouvre le petit guichet. Courte visite et l'ermitage redevient silencieux. Pas d'incantations, pas de sortilèges. Ils peuvent venir eux-mêmes. On ne leur fera pas de mal, et si chez eux la curiosité l'emporte sur la crainte, qu'ils entr'ouvrent la porte. Ils verront un pénitent, à genoux et les bras en croix, un mur orné de pieuses peintures et, par terre, une discipline toute couverte de sang.

Mais il ne faut pas que ces menus incidents, que ces anecdotes nous fassent négliger la trame obscure et solide, le vrai travail de ce noviciat solitaire. Les quatre années de Rians ont pour la formation mystique du P. Yvan la même importance que les années de Metz pour le développement du génie de Bossuet. C'est au désert qu'à force de méditations intenses, il s'est pleinement assimilé cette doctrine spirituelle dont le P. Paul lui avait appris les rudiments, et qui dès lors, magnifiquement enrichie, rayonnera dans sa direction, dans ses lettres et, plus encore, dans sa propre vie. C'est là qu'il est devenu peu à peu la traduction,

(1) Gondon, p. 83.
(2) *Id.*, p. 88.

l'image, la formule vivante de cette doctrine, si bien qu'en la résumant tout à l'heure, nous ne cesserons pas de peindre le propre portrait du P. Yvan. La véritable histoire de ces quatre années consisterait à décrire ce progrès intérieur, à suivre, une à une, les étapes de cette lente et merveilleuse métamorphose. Mais de telles histoires ne peuvent pas se raconter. On ne voit pas monter la sève d'un arbre ni la fleur s'animer, ni les fruits mûrir, et néanmoins on n'ignore pas que l'hiver et le printemps ont préparé la moisson. Quand plus tard, nous mettrons en gerbe les enseignements et les exemples du P. Yvan, nous n'oublierons pas que cette moisson de grâce a fleuri dans le désert.

CHAPITRE V

BRIGNOLES
1616-1623 (1)

Cependant, les conseils répétés de ses amis, les inspirations de la grâce, ses propres réflexions, et les exigences d'une activité trop longtemps étouffée, amenaient peu à peu Antoine Yvan à comprendre que cette retraite ne pouvait pas durer toujours. « Un pieux ecclésiastique de la ville de Toulon, grand serviteur de Dieu, l'étant allé trouver, tâcha de lui persuader qu'il devait quitter cette sorte de vie; que Dieu l'appelait au secours des âmes... le menaçant que sa vie serait exposée aux illusions du démon, et qu'il courrait risque de se damner, s'il n'obéissait aux ordres de Dieu... »

Notre ermite demanda du temps pour examiner cette affaire, « mais il ne fut pas longtemps à rechercher la connaissance de la volonté de Dieu... » Bientôt « la divine bonté... lui déclara... que la charité étant la reine des vertus, une once en valait mieux que cent livres de pénitence. Enfin, visitant la chapelle de Notre-Dame de Grâces... une voix lui dit sensiblement et distinctement : « Antoine, Antoine, plus d'amour

(1) Gondon, qui aime les chiffres ronds, nous dit que le P. Yvan exerça pendant « dix ans » sa charge de vicaire, p. 118.

« et moins de rigueur. Sors de ta solitude et travaille « au salut des âmes. »

Sur quoi Gondon dit excellemment : « Ces paroles furent assez puissantes pour le déterminer à l'état de vie qu'il devait embrasser. Aussi calmèrent-elles d'abord tous les doutes et toutes les appréhensions que son humilité, et la crainte qu'il a toujours eue de se damner en travaillant à sauver les autres, avaient excités dans son intérieur. Si bien qu'il ne douta plus qu'elles ne fussent de la part de Dieu, sentant l'effet merveilleux qu'elles produisaient dans son âme. Car il n'ignorait pas cette différence que les théologiens mettent entre la parole de Dieu et la parole des hommes, que celle-c n'est que significative, et celle-là est effective : que la parole des hommes étant stérile, nous fait connaître la volonté de celui qui la forme, mais elle n'opère rien : au lieu que la parole de Dieu étant féconde, opère ce qu'elle signifie et produit elle-même l'effet qu'elle demande (1). »

Sur ces entrefaites, il reçut la visite de Jacques Pascalis, curé de Brignoles. Celui-ci cherchait un vicaire, et supplia le père Yvan d'accepter ce poste. On ne tarda pas à se mettre d'accord, et, à la date du 7 octobre 1616, on peut lire dans les registres de l'état civil de Brignoles, cette indication précieuse : « Ici commence le curé Yvan (2). »

(1) Gondon, p. 86, 87. C'est là du beau français, lucide et profond, comme pouvait l'écrire en 1662 un bon prêtre qui ne se piquait pas de littérature. On ne célébrera jamais assez l'influence des études théologiques sur le développement de notre langue.

(2) Je rappelle qu'à cette époque le titre et les fonctions de *curé* correspondaient à peu près aux fonctions et au titre de nos *vicaires* d'aujourd'hui. Le *vicaire perpétuel* était le chef et le bénéficier de la paroisse. Antoine Yvan ne fut à Brignoles que le collaborateur du vicaire perpétuel, Jacques Pascalis.

Sa mère l'avait suivi et s'était remise paisiblement à gouverner le petit ménage (1). On n'a pas d'effort à faire pour la revoir, à peine plus âgée après cette nouvelle étape, grêle, desséchée, transparente comme une cigale, prompte, légère, immatérielle comme un esprit. Hier encore, pensant à elle, j'ai cru la reconnaître, assise au coin du feu, dans un presbytère provençal. La bonne vieille qui m'accueillait était plus que nonagénaire, sourde, presque aveugle, mais alerte et vive autant que jamais. « Je ne suis pas de ce temps, me disait-elle; c'est le siècle des lumières, et le diable tient la chandelle »; et le geste de ses maigres doigts promenant en demi-cercle un bougeoir imaginaire montrait combien les êtres qu'elle contemplait étaient réels et précis. La mère d'Antoine Yvan devait parler de cette façon.

Quelquefois, mais sans amertume, « elle se plaignait... de ce qu'il ne demeurait pas assez longtemps auprès d'elle, et qu'ayant tant de charité pour s'arrêter avec les autres malades, il semblait qu'il en eût fort peu pour elle parce que... il n'y demeurait pas si longtemps qu'elle aurait souhaité. »

« Il réglait... ses prières et ses dévotions... mais aussi prenant quelquefois la qualité de mère spirituelle, elle l'exhortait avec zèle... » Elle semble, en effet, l'avoir toujours encouragé à refuser les dignités ecclésiastiques, contente de le voir dans une position subalterne où il n'excitait l'envie de personne et jouissait d'une plus grande paix.

Lorsque la faiblesse de son âge « ne lui laissa plus le pouvoir de se tirer du lit, pour donner ordre aux petites nécessités de la maison : « Mon Dieu, s'écriait-elle, que

(1) Ils avaient, semble-t-il, avec eux une *nièce* du P. Yvan sur laquelle nous ne savons presque rien.

« dira cet enfant, lorsque, revenant de l'église, tout « lassé de travail, il ne trouvera pas même de feu dans « la maison. »

Encore un trait, sûrement authentique, et nous lui dirons adieu.

« Il n'y avait qu'une seule chose, en quoi elle ne s'accordait pas avec son fils. C'est à savoir touchant le jour de son décès. Car elle témoignait désirer avec ferveur de mourir le jour de Noël, et son fils avait de la peine à condescendre à ce désir, craignant, si cela arrivait, d'avoir trop d'occupation ce jour-là, et ne pouvoir pas l'aider et vaquer aux diverses fonctions de sa charge. Ils eurent quelques pieuses contestations sur ce sujet, l'un et l'autre apportant ses raisons avec simplicité. Mais enfin la providence du Seigneur les accorda, et nous pouvons dire que les souhaits de la mère et ceux du fils ne furent pas tout à fait rejetés. Car elle ne mourut pas le jour de la naissance de Jésus-Christ, ainsi qu'elle l'avait désiré, mais le jour de la conception de la mère de Dieu qui était un des plus tendres objets de sa dévotion (1). »

Elle mourut donc à Brignoles, le 8 décembre, nous ne savons pas en quelle année (2). Le P. Yvan, ajoute Gondon, « qui était d'ailleurs très réservé à ajouter foi à semblable chose, ...nous a témoigné qu'il avait eu quelquefois la pensée que l'âme de sa mère était souvent venue dans sa chambre, pendant le temps qu'elle souffrait en Purgatoire. »

A sa dernière visite, trois mois après sa mort, « elle répandit une odeur si suave et une je ne sais quelle douceur de Paradis qu'elle remplit l'âme de son fils

(1) Gondon, p. 102-109.
(2) Entre 1616 et 1623.

d'une joie singulière. Si bien qu'il se persuada qu'étant délivrée de ses peines, elle venait de prendre congé de lui, et s'en allait jouir de la félicité éternelle (1). »

Cependant Antoine Yvan continuait son ministère apostolique avec une ardeur que nous imaginons sans peine, mais sur laquelle on ne nous a pas renseignés. Le copieux Gondon n'arrive à se rappeler qu'un seul trait, que d'ailleurs il amplifie en conséquence. Un mari brignolais voulait interdire à sa femme la direction trop sanctifiante du P. Yvan. Féroce pour de bon, comme pense Gondon, ou simple matamore, en tout cas désireux d'en venir à ses fins, il aurait menacé notre héros de l'assommer en pleine grande rue de Brignoles. L'autre présenta docilement ses épaules et, ajoute notre prudent biographe, « l'on n'a pu bien savoir si cet emporté le frappa, bien que quelques personnes dignes de foi l'aient assuré. » La victime elle-même, interrogée sur ce point, s'abstint de répondre. « Quand il m'aurait frappé, dit-elle, il n'aurait frappé qu'une grosse bête. » Un autre jour, le mari rentrant chez lui, et n'y trouvant pas sa femme, jure d'exterminer, s'il les surprend au saint tribunal, le confesseur et la pénitente. Or, à cette heure même, la pauvrette, blottie près de la grille, achevait sa confession. « Ecumant de colère », le mari « passe et repasse devant le tribunal ». Mais « il ne les vit point ou du moins il ne put pas les reconnaître, bien qu'il y regardât de fort près et avec attention, le Seigneur renouvelant ce qu'il avait fait jadis en faveur du prophète Elisée, de saint Loup, évêque de Troyes, et de saint Zénon, solitaire sur la montagne d'Antioche. » Mieux encore, notre provençal « étant de retour en sa maison, et y trouvant sa femme, non seulement il ne la menaça

(1) Gondon, p. 110, 111.

plus, mais il ne lui parla pas même du sujet qu'il avait cru avoir de se mettre en colère (1) ».

L'histoire est charmante, mais il aurait fallu l'entendre en provençal, et racontée par le P. Yvan lui-même, à la mode de son pays.

Ici se place un événement révélateur et décisif, qui n'a pas été mis assez en relief par les biographes anciens ou modernes du P. Yvan. Comme on le verra, l'aventure n'a rien que de très ordinaire. Dix lignes suffisent à la raconter. J'espère montrer néanmoins qu'il serait difficile d'en exagérer l'importance. Ecoutons d'abord l'abbé Buathier.

« Il y avait alors à Brignoles une congrégation de personnes pieuses vivant en communauté sous le nom de filles de sainte Ursule. Cet institut fondé au seizième siècle, par sainte Angèle Mérici, dans la ville de Brescia, pour l'éducation des jeunes filles, avait eu pour second législateur saint Charles Borromée qui aida grandement à sa diffusion en Italie (2). »

Or, en ces temps-là, les relations de tout genre, commerciales, littéraires, religieuses, étaient constantes entre l'Italie et la France. La Provence servait d'intermédiaire naturel entre les deux pays, comme nous l'avons déjà remarqué à propos de la fondation de l'Oratoire. Voici d'ailleurs les oratoriens provençaux qui vont acclimater chez nous les premières ursulines.

« Un peu plus tard, — continue l'abbé Buathier qui n'a pas les mêmes raisons que moi pour se permettre ces petites digressions, — un peu plus tard César de Bus, et surtout le P. Romillion établirent cet institut en France, d'abord à l'Isle dans le diocèse d'Avignon (1596), puis

(1) Gondon, p. 114-116.
(2) Buathier, ch. viii.

à Aix en Provence (1602). Ils eurent pour collaboratrice dans cette œuvre la première supérieure française, Françoise de Bermond (1), femme éminente qui devait encore, en 1608, sur l'appel de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation et de Mme de Sainte-Beuve, présider à la fondation de Paris.

« La maison de Brignoles, qui seule nous occupe ici, était fille de celle d'Aix. Son établissement ne datait donc que de peu d'années à l'arrivée du P. Yvan. Il est nécessaire de remarquer qu'à cette époque les ursulines ne constituaient point encore l'*ordre* proprement dit que nous connaissons aujourd'hui; elles n'étaient qu'une congrégation séculière, pratiquant les vertus religieuses, mais sans vœux, sous la juridiction de l'ordinaire (2). L'ordinaire de Brignoles, c'est-à-dire l'évêque de Fréjus, nomma le P. Yvan supérieur spirituel de la jeune communauté... (et) la direction des filles de sainte Ursule prit aussitôt, dans les travaux du prêtre, une place considérable (3). »

(1) Cf. un joli chapitre de Pitton (*loc. cit.*, p. 260-2641).

(2) Cette dernière remarque nous intéresse directement. En effet, dès qu'il eut pris la charge du couvent de Brignoles, le P. Yvan ne cessa pas de travailler à le transformer en une maison religieuse proprement dite. Comme nous verrons, ce projet qui lui tenait fort à cœur n'aboutit qu'après son départ. Brignoles d'abord (1636), puis les autres communautés provençales firent les vœux de religion et se rangèrent sous la règle de saint Augustin. « Si bien que si la bonté des ruisseaux se doit rapporter à leur source, nous pouvons dire que le P. Yvan participe à l'honneur et au mérite des congrégations de sainte Ursule de Provence, puisqu'il en a donné les premières dispositions. » Gondon, p. 100.

(3) Buathier, *ibid.* — Gondon, p. 100. — Cette sorte d'aumônerie, qui s'ajoutait ainsi à ses fonctions paroissiales, amena sans doute le P. Yvan à renouer connaissance avec le P. Romillion qui résidait alors à Aix, et qu'il avait déjà peut-être rencontré — comme nous avons dit — chez le P. César de Bus, avant la fondation de l'Oratoire de Provence. Peut-être aussi l'avait-il déjà revu et ce pourrait être alors sur la recommandation du P. Romillion qu'on lui

« Place considérable. » Non, ce n'est pas assez dire, et quoi qu'il en soit de l'épithète, je voudrais qu'on réalisât pleinement l'importance capitale du chapitre que la Providence commençait alors dans l'histoire du P. Yvan. En réalité nous arrivons au point culminant de cette vie. Certes, nous avons déjà vu de grandes choses, et de plus grandes nous attendent. L'ermite d'hier, aujourd'hui simple vicaire, fondera demain un ordre religieux. Auprès d'une pareille œuvre, il tombe sous le sens que la chétive aumônerie de Brignoles ne compte pas. Autant vaudrait comparer au glorieux fondateur l'humble curé de La Verdière ou de Cotignac. Sans doute, mais ce qui nous arrête ici, dans le présent livre, c'est moins le dessin extérieur — événements, hasards et variations d'une carrière — que la peinture d'une âme. Le cadre, si beau soit-il, ne nous intéresse qu'autant qu'il nous fixe dans la contemplation du portrait. Or, pour faire ce portrait définitif, il aurait suffi d'aller frapper au presbytère de Brignoles. A cette date, le modèle est mûr, si j'ose dire, et il ne manque plus que le peintre. La gloire, qui va venir, stimulera la curiosité des biographes, mais elle n'ajoutera pas un seul trait révélateur à cette figure originale qui dès lors a pris son pli et qui ne changera plus. S'il n'avait pas rencontré Madeleine Martin, Antoine Yvan serait mort sans avoir mis la main à cet institut de la Miséricorde qu'il pressentait vaguement dans les méditations de son zèle, mais dont la réalisation aurait paru chimérique et présomptueuse à ce vieillard affaibli, timoré et toujours pressé de retourner au désert. Dans ce cas, personne aujourd'hui ne parle-

aurait confié la direction des ursulines de Brignoles. Quoi qu'il en soit, le P. Yvan, tout en restant dans le clergé paroissial, se fit alors affilier à l'Oratoire de Provence (1617). — Cf. Ingold, *Notice sur le P. A. Yvan*, p. 27.

rait de lui. Il aurait bientôt rejoint dans l'oubli le P. Paul, son maître, et l'immense foule des saints inconnus. On n'aurait daigné recueillir ni ses notes spirituelles ni ses lettres de direction, et si, par hasard, ces pauvre feuilles et « cahiers », qui aujourd'hui nous ravissent d'admiration étaient tombés sous les yeux de quelque docteur, l'habile homme en aurait fait prompte justice. Le moyen, en vérité, que quelque chose de remarquable sorte de Brignoles ou de Bethléem! Et cependant nous le savons, ces précieux cahiers ont été rédigés, en grande partie, pendant les années de Brignoles et à l'usage des ursulines. Plusieurs de ces merveilleuses lettres, écrites plus tard, sont adressées à ces mêmes religieuses, et continuent les entretiens de cette période féconde. Doctrine, méthode et style, c'est à Brignoles que le P. Yvan a donné vraiment sa mesure et a pris nettement conscience de son génie. Après Rians, après le désert, il lui manquait encore quelque chose pour se révéler tout entier. La semence avait levé, mais la moisson n'était pas faite; la flamme couvait déjà puissamment, mais elle attendait un de ces coups de vent qui déchaînent les incendies. En effet les vrais directeurs n'abordent pas leur mission, armés d'une doctrine toute faite et rédigée une fois pour toutes. Il leur faut une mise au point, une contre-épreuve que seule l'expérience directe des âmes peut leur fournir. Ce qu'ils ont appris sur la montagne, ils ont besoin de le préciser, de le nuancer, de l'enrichir en le comparant à d'autres expériences, en l'adaptant à d'autres natures. D'ailleurs on ne possède, on ne maîtrise jamais une doctrine avant de l'avoir enseignée. On l'apprend soi-même en la communiquant aux autres. C'est alors seulement, dans ce contact vivant avec ses élèves, que tout s'illumine dans la pensée du maître, et que jaillit enfin une inspiration

souveraine. Le plus expert, le mieux préparé des directeurs ne se connaît vraiment lui-même que du jour où il rencontre des âmes dignes de lui.

Voilà pourquoi j'attache tant de prix à cette période, d'ailleurs très effacée, où se produisit, dans la vie du P. Yvan cette rencontre décisive; pourquoi je célèbre avec insistance les humbles collaboratrices qui ont aidé ce grand homme à trouver sa voie. Leur souvenir, leur nom même est perdu et cependant elles doivent rester pour nous les sœurs aînées de cette exquise Madeleine que nous connaissons de si près. Je sais bien que celle-ci est unique. Dès qu'elle paraît, toutes les autres images et même parfois le père Yvan lui-même, semblent s'éteindre. Mais elle n'a pas encore paru, et déjà cependant les ursulines de Brignoles savent tous les secrets de cette doctrine spirituelle sur laquelle, plus tard, elle-même sera façonnée. Ce n'est pas pour elle qu'ont été écrits les précieux livrets, et que fut plantée la *Haie des conseils* (1). Au moment où cette doctrine mystique se précisait, s'épanouissait, prenait sa forme définitive dans les entretiens du P. Yvan avec ses filles spirituelles de Brignoles, la petite Madeleine jouait encore avec sa poupée. L'heure venue, elle a reçu cette doctrine comme les plus jeunes enfants de la famille reçoivent ces livres classiques un peu défraîchis dont les aînés se sont servis avant eux. Le texte est à peu près intact, mais les marges sont envahies par toute sorte de commentaires et la fantaisie des derniers venus ne trouve plus de place blanche où s'exercer à son tour. La comparaison ne pêche guère que sur un point. Dans le manuel du P. Yvan, le texte du professeur et les commentaires des élèves se confondent. Ceux-ci n'ont rien écrit

(1) C'est le titre d'un des petits livres du P. Yvan.

sur le livre et cependant nous savons que, sans leur collaboration obscure, le livre ne serait pas ce qu'il est (1).

Je tenais à célébrer ces inconnues, à rappeler que cette petite communauté religieuse a exercé une influence réelle sur le développement intérieur du P. Yvan, et par conséquent sur la doctrine et les écrits de cet admirable mystique. On l'a déjà remarqué au sujet du P. Paul, et le titre même d'un livre consaoré à la *Provence mystique* nous invite à renouveler cette remarque. Comme les grands artistes, les grands mystiques reflètent, résument et transfigurent dans leurs œuvres les plus personnelles, les impressions, les expériences de la foule anonyme qu'ils ont rencontrée sur leur chemin. Ni les génies, ni les saints ne peuvent être isolés. Mille ruisseaux invisibles ont grossi le vaste courant qui les entraîne, mille rayons obscurs activent la vive flamme de leurs chefs-d'œuvre ou de leurs vertus. Ils ont beaucoup reçu, et ils rendent plus encore. Tous, à leur façon, ils peuvent dire : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté », au public, à mon pays, à ma province natale, à mes ancêtres, à mes parents, à la moindre des âmes vivantes qui m'a laissé lire au fond d'elle-même. Si l'histoire de la littérature commence à peine à entrevoir ces vérités nécessaires, l'Eglise les a depuis longtemps regardées comme un de ses dogmes les plus sacrés. « Je crois à la communion des saints. »

A l'époque où l'aumônerie de Brignoles fut confiée au P. Yvan, la petite communauté n'étant pas encore, à

(1) La lettre LVII du Ier volume des *Lettres spirituelles* (p. 154-156) décrit les *états* extraordinaires d'une des pénitentes du P. Yvan, et la méthode que celui-ci imagina pour la conduire. Or, il me paraît presque certain que cette pénitente appartenait à la petite congrégation de Brignoles.

proprement parler, une congrégation religieuse, on n'était assujetti à aucune règle positive, et on ne faisait pas de vœux. Le nouvel aumônier prêcha vigoureusement les avantages d'une organisation plus régulière et prépara les esprits à consentir enfin à une « réforme ». Ces démarches, qui semblent l'avoir beaucoup occupé et qui ne devaient aboutir que treize ans après son départ de Brignoles (1636), furent du moins pour lui une occasion excellente de s'initier au fonctionnement et aux difficultés intérieures des communautés de femmes. Grand observateur et qui ne s'arrêtait guère aux apparences, c'est à Brignoles surtout qu'il s'est renseigné sur les dessous de la psychologie féminine et qu'il a préparé sa future mission de fondateur d'ordre. Quand plus tard nous le verrons converser avec les miséricordiennes, nous saurons ce que les ursulines lui ont appris.

Gondon a dit tout cela avant nous, avec moins de précision que d'éloquence, mais ces vieux auteurs ont une si belle façon d'agrandir et d'éclairer les plus humbles choses, qu'on ne se lasse pas de les écouter.

« Cette occupation, écrit-il au sujet de l'aumônerie de Brignoles, n'a été que comme un essai du grand ouvrage auquel il était appelé : Dieu ayant voulu l'employer à réformer une maison de filles déjà établies, parce qu'il devait être le fondateur d'un nouvel institut dans son Eglise. Et c'est ainsi que le Seigneur dispose ses serviteurs aux grands emplois pour lesquels il les a choisis, en les occupant en des travaux médiocres et qui en ont de la conformité : comme nous voyons que sa Providence fit apprendre à son serviteur Moyse la politique dans la cour de Pharaon, pour la lui faire exercer dans la conduite de son peuple; et le Sauveur de nos

âmes exerça ses apôtres en des petites missions, dans les bourgs de la Judée, pour les disposer à la mission universelle qu'ils devaient faire dans tous les royaumes du monde (1). »

(1) Gondon, p. 100.

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE D'AIX

1623-1629

§ 1. — *Prise de possession.*

Se sentant mourir, Jacques Pascalis, curé de Brignoles, voulut assurer à sa paroisse les services du P. Yvan. A cette fin, il résigna en faveur de celui-ci son bénéfice, c'est-à-dire la vicairie perpétuelle de Brignoles, par un acte authentique du 20 février 1620 (1). Trois jours après, Antoine Yvan obtint ses bulles du cardinal vice-légat d'Avignon (2), et le 26 février, il fut « installé officiellement en son église Saint-Pierre et Saint-Sauveur avec les formalités et les cérémonies d'usage ».

Par bonheur pour les Aixois, par malheur pour la bonne ville de Brignoles, la légitimité de cette transmission fut contestée soudain, et de deux côtés à la fois.

« Tout d'abord le prieur de l'abbaye bénédictine de la Celle, Philippe Tournier, agissant tant en son nom qu'au

(1) « Pour lui faire la grâce entière, ayant fait sa résignation, il envoya quérir les provisions et les fit annexer au Parlement de Provence, à ses propres dépens, sans l'en avertir, jusqu'à ce que les lui présentant, il le pria instamment de les vouloir accepter. » GONDON, p. 118.

(2) Archives des Bouches-du-Rhône; Parlement, Reg. 19, f[os] 756-763. Les bulles ont été annexées en Parlement le 25 février 1623.

nom de la prieure et des religieuses du monastère, fit valoir le droit de nomination de l'abbaye à la vicairie perpétuelle de Brignoles ; et, sans plus tarder, le 26 février 1623, c'est-à-dire le jour même de l'installation du P. Yvan, il nommait à cette vicairie un prêtre de son choix, messire Honoré Guérin (1).

« Peu de temps après, un autre prêtre du nom de Jacques Maifredy, aumônier de l'archevêque d'Aix, essayait à son tour de se faire adjuger la même vicairie par dévolu. On sait ce qu'était le dévolu dans l'ancien droit canonique. Quiconque pouvait prouver que le collataire d'un bénéfice en avait été irrégulièrement pourvu, recueillait par le fait même le bénéfice en question... Jacques Maifredy dut donc attaquer tout à la fois et Antoine Yvan et Honoré Guérin. On voit que les choses se compliquaient (2). »

Le P. Yvan ne semble pas avoir été bouleversé le moins du monde à la pensée qu'il lui faudrait vraisemblablement renoncer à sa cure de Brignoles. Ni les honneurs ni les servitudes d'une pareille situation ne convenaient à son humilité et à ses goûts d'indépendance. D'ailleurs, s'il en faut croire Gondon, il s'attendait vaguement à quelque surprise, ayant connu « par diverses

(1) « L'abbaye de la Celle était située près de Brignoles. Elle remontait à l'an 1011. Son principal fondateur fut Enguerrand, évêque de Cavaillon, qui donna aux religieux bénédictins de Saint-Victor la vallée d'Avolennazo, aujourd'hui *la Celle*. Il s'y établit peu après des religieuses du même ordre qui furent dirigées par un religieux de Saint-Victor auquel on donnait le nom de prieur. C'est ce qui explique l'intervention de Ph. Tournier dans l'affaire de la vicairie de Brignoles. — Six ans après la mort du P. Yvan, en 1659, le relâchement s'étant introduit dans le monastère de la Celle, les religieuses furent transférées à Aix. » — Buathier, d'après Papon. — Cf. dans les *Débats* (7 avril 1905) l'article de M. A. Hallays sur le monastère de la Celle.

(2) Buathier, chap. ix.

lumières que lui et d'autres dévotes personnes avaient eues que Dieu l'appelait à un autre emploi que la conduite d'une paroisse » (1). Il accepta néanmoins de se défendre, et partit pour Aix en quête d'un avocat (2).

Lorsqu'il fut arrivé dans la métropole, « au lieu de songer à son affaire, et aux choses qui étaient nécessaires pour sa défense, il passa plusieurs jours à faire des dévotions dans les églises, à s'entretenir des choses spirituelles avec ses amis, et à songer aux moyens de servir Dieu et le prochain dans cette ville, comme s'il eût connu par esprit prophétique qu'il y devait faire sa principale demeure.

« Cependant ses amis et plusieurs de ses paroissiens qui s'intéressaient dans sa cause, le pressèrent de choisir un procureur. Il obéit enfin, mais en telle sorte qu'il fait connaître combien il est détaché des créatures et qu'il ne met son appui et ses prétentions qu'en Jésus crucifié, lors même qu'il porte son sac à un procureur, qui, se trouvant pour lors occupé, lui promit de le voir et de lire ses pièces un autre jour. En effet, ce procureur satisfit dès le lendemain à sa promesse. Mais comme il veut tirer les papiers du sac, il se trouve grandement surpris de ce que la première pièce qui se présente à ses yeux est un crucifix de laiton. Si bien que cet objet commença à lui faire avoir cette créance que le P. Yvan n'entendait guère bien le métier de plaider, puisque, au lieu de se servir de machines de guerre contre son adversaire, il produisait un instrument de paix...

(1) Gondon, p. 110.

(2) Il dut arriver dans les premiers jours de mai, ou à la fin d'avril 1623. La dernière signature qu'il y ait de lui dans le registre de l'état civil de Brignoles est du 15 avril 1623. Cette signature, apposée au bas d'un acte de baptême, est la seule qui porte mention du titre de vicaire perpétuel : *A. Yvanus, vic.*

l'image du roi de la paix et du pacificateur de toutes choses.

« Quelques jours après, notre pieux ecclésiastique, étant venu le voir pour apprendre son sentiment, dès que le procureur l'aperçut : « Mon bon père, lui dit-il, je « connais bien que vous n'entendez rien aux procès, et « que vous ne désirez pas plaider. Car à quoi bon ce cru- « cifix que vous avez mis dans votre sac ? Est-ce que vous « voulez que je m'en serve dans votre affaire, ou que je « fasse des méditations sur la mort, au lieu de m'appli- « quer aux chicanes de ma profession (1) ? »

On s'arrangea à l'amiable. Un des compétiteurs, Jacques Maifredy, « possédait au diocèse de Riez le prieuré de Saint-Julien d'Asse, et de plus, au diocèse d'Aix, la chapellenie de Saint-Jean-Baptiste, en l'église de Cucuron. Or, par un acte du 26 février 1624, passé « en la boutique du notaire Espérit Angle », l'aumônier de l'archevêque (Maifredy) cédait ses deux petits bénéfices à Antoine Yvan, lequel en retour cédait à Jacques Maifredy tous ses droits sur la vicairie de Brignoles (2). Par le fait de cet acte, notre vénérable se mettait hors de cause et le procès se limitait dorénavant entre son ayant droit, Jacques Maifredy, et Honoré Guérin, le candidat de l'abbaye de la Celle.

« Pour n'y plus revenir, disons qu'après bien des péripéties, le parlement de Grenoble, par un arrêt en date du 8 août 1625 (3), confirma définitivement Honoré Guérin dans la vicairie de Brignoles, et le prieur de la Celle dans son droit de patronage. Il est donc probable que le P. Yvan ne jouit jamais des deux bénéfices à lui cédés par Jacques Maifredy, et que ce dernier, après

(1) Gondon, p. 126-128.
(2) Archives des Bouches-du-Rhône; fonds Saint-Victor, liasse 128.
(3) *Ibid.*

avoir été débouté de ses prétentions à la vicairie de Brignoles, reprit paisiblement son prieuré et sa petite chapellenie de Cucuron (1). »

Il était assez piquant de voir notre saint traverser avec tant de sereine incompétence le maquis de la procédure canonique. Si l'Eglise met un jour le P. Yvan sur les autels, assurément les plaideurs ne le choisiront pas pour patron. C'est qu'en vérité, l'affaire où il s'engageait par un sentiment de justice ou pour condescendre aux prières de ses amis ne lui tenait pas au cœur. De plus, je ne sais pourquoi, j'imagine qu'il se résignait assez allégrement à quitter sa paroisse de Brignoles. Certes, il n'oubliera jamais les amis qu'il laissait là-bas. Ses lettres nous le montrent bien. Mais enfin, je ne sais quelle mystérieuse prédestination lui faisait sentir que Dieu le voulait à Aix. A peine arrivé et avant même de se renseigner sur les chances de son procès, il s'installait déjà, il organisait sa vie comme un homme qu vient d'aborder au port.

Il restera fidèle à cette ville de son choix et dorénavant, malgré les retours périodiques du mal du désert, il ne l'abandonnera presque plus. De son côté, la noble ville semble l'avoir reçu avec une faveur singulière. Dès ses premières instances, elle l'adopta. On aurait dit qu'elle l'attendait ou que, de prime abord, ce nouveau venu répondait exactement aux idées qu'elle s'était formées sur la sainteté provençale, après une expérience de tant de siècles. Les quelques orages qui s'élevèrent plus tard entre elle et lui ne firent en somme que montrer la solidité de cette sympathie instinctive qui les portait naturellement l'un vers l'autre. Par sa nais-

(1) Buathier, ch. ix. Tout ce chapitre de Buathier est rédigé sur les savantes notes de dom Jaubert.

sance (1), par ses goûts naturels et le caractère propre de sa vertu, par trente années de séjour et de services, le père Yvan appartient à l'Eglise d'Aix, et si la métropole provençale ne peut se vanter d'avoir formé cette âme de saint, du moins elle a su la comprendre et la soutenir. Il lui a beaucoup donné, mais en retour elle lui a ménagé des grâces insignes et la rencontre merveilleuse qui allait changer la dernière période de cette vie en une seconde jeunesse.

D'ailleurs, sa réputation l'avait précédé, il n'arrivait pas à Aix comme un inconnu. Nous voyons en effet, qu'à peine installé, « plusieurs personnes dévotes lui envoyaient des aliments (2) », et, détail plus significatif, les chanoines d'Aix encouragent les premiers projets de son zèle.

« Il y a une chapelle sise au milieu de la ville d'Aix, fort petite, mais très dévote, dédiée à la mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame de Beauvezet : c'était la plus commode station que le P. Yvan pouvait demander, soit qu'il voulût travailler pour le prochain, soit qu'il ne désirât s'appliquer qu'à sa propre perfection...

« Il la fit demander par des amis, à Messieurs du Chapitre de Saint-Sauveur de qui elle dépend, qui non seulement la lui accordèrent avec facilité... mais ils témoignèrent même de la joie, de remplir leur chapelle d'un si excellent prêtre (3). »

Ce qui suit nous le montre pressé d'agir et de s'étendre, improvisant une maison, groupant des auxiliaires, organisant déjà la conquête de la ville.

(1) Nous avons déjà dit que Rians appartenait alors au diocèse d'Aix.

(2) Gondon, p. 130.

(3) *Id.*, 131, 132.

« Il ne se fut pas appliqué longtemps au service de la Chapelle... qu'il y fit paraître des marques de sa libéralité et de sa dévotion : car il employa aussitôt de ses biens pour la réparer, l'orner et la faire servir... Il fit bâtir quelques chambres joignant la chapelle, pour y associer de bons ecclésiastiques, et procurer par leur aide, que le service en fût mieux fait... afin que les fidèles, y trouvant de quoi satisfaire leur dévotion, vinssent rendre leurs devoirs à la mère de Dieu (1). »

Nous voici bien loin du désert! Bâtir une sorte de couvent, l'ouvrir à un groupe de prêtres, fonder un nouveau centre d'activité religieuse dans une ville où

(1) Gondon, p. 131, 132. Sur la chapelle et sur la maison, voici quelques renseignements envoyés à l'abbé Buathier par M. de Berluc. « Le 22 mai 1666, la chapelle de Notre-Dame de Beauvezet fut remise par le chapitre aux religieux de Picpus, ainsi que la maison adjacente, construite par le vénérable. La propriété leur en fut définitivement cédée le 16 juillet 1703. En 1787, les religieux de Picpus furent supprimés et la chapelle fut achetée par un sieur Leydet qui en fit sa maison. M. Sabatier, dans ses additions inédites aux *Rues d'Aix*, nous apprend qu'en 1816, M. Leydet fils, alors étudiant en droit, et plus tard juge de la principauté de Monaco, réunissait dans cette maison ses camarades : Thiers, Michel de Bourges, Martin du Nord et autres, en une société secrète où ils prêtèrent un jour le serment de haine à la royauté. Michel de Bourges jeta plus tard ce souvenir, dans les bureaux de la Chambre, à la face de Thiers, devenu ministre de Louis-Philippe... Actuellement ce local appartient au docteur Caillat. C'est un immeuble ayant à chaque étage trois fenêtres de façade et portant le n° 22 de la rue Beauvezet (aujourd'hui rue Bédarride)... Les derrières de la maison ont vue sur la place de l'Aumônerie vieille, en face d'un arceau muré qui représente, entre deux fenêtres également murées, l'ancienne entrée du couvent de Picpus. — Les chambres construites par le P. Yvan, quoique entièrement remaniées par l'acquéreur de 1787, sont pourtant faciles à reconnaître, car nous savons qu'elles étaient fixées vers le nord de l'immeuble. Elles sont représentées par la partie de la maison Caillat, la plus voisine du n° 24 de la rue Beauvezet, et qui a vue sur la rue Saint-Antoine. » — La chapelle existe encore, mais désaffectée, elle sert d'entrepôt.

ni les églises ni les chapelles ne manquaient, tous ces actes d'initiative et d'indépendance, montrent bien et que le P. Yvan avait une conscience très vive de sa mission, et que le public, prêtres et laïques, le tenait dès lors pour un personnage extraordinaire au-dessus des règles communes. Car enfin, cette idée qui occupait alors notre P. Yvan n'était rien moins que l'idée même de l'*Oratoire* qui allait faire en France une si magnifique fortune, et l'homme qui l'organisait ainsi à brûle-pourpoint, hier encore simple vicaire à Brignoles, n'avait plus aucun titre dans la hiérarchie officielle. J'ajoute que le provençal se laisse voir aussi dans cette fougue de zèle. Tout à la fois patient et impétueux, il avait toujours couvé, dans l'humilité de ses premiers postes, « de fervents désirs de s'employer à la réforme des ecclésiastiques (1) ». Dès que l'occasion d'agir se présente, il la saisit sans plus attendre, tout prêt d'ailleurs non pas à se désintéresser mais à se détacher de son œuvre, aussitôt qu'une inspiration plus décisive ou qu'un signe plus impérieux de la volonté divine l'appellera sur un autre point. En effet, tout nous porte à croire qu'il n'eut pas le temps d'achever cette généreuse ébauche. Des besoins plus pressants ne tardèrent pas à l'absorber, et après quelques années d'un surmenage héroïque il fut pris, une fois encore, par cette passion de la retraite qui alternait chez lui avec la passion de l'apostolat. Plus tard, quand il aura fondé l'institut de la Miséricorde, il essaiera bien encore de grouper autour de lui les jeunes prêtres et de les inviter à des « conférences » de prédication, mais enfin ce n'était pas là sa mission essentielle, « et le Seigneur l'appelait à d'autres choses, ainsi que le temps a fait voir ». « Nous pouvons cepen-

(1) GONDON, p. 134.

dant remarquer, ajoute Gondon, que Dieu inspire souvent à ses serviteurs des desseins qu'il ne veut pas être exécutés en eux jusqu'au bout... Quelquefois... Dieu inspire le même à plusieurs qui l'entreprennent, et il le fait réussir par ceux qu'il lui plaît, comme nous voyons dans l'institution des prêtres de l'Oratoire, que plusieurs ont entreprise, à savoir saint Philippe de Néri en Italie, le bienheureux César de Bus, dans le comté d'Avignon, le R. P. Romillion en Provence, et l'éminentissime cardinal de Bérulle en France (1). »

Cependant la foule se pressait, chaque jour plus nombreuse et plus fervente, dans la chapelle du P. Yvan et c'eût été grand miracle qu'un pareil succès fît plaisir à tout le monde. Quelques habiles s'avisèrent que ce prêtre villageois manquait de doctrine et n'entendait rien à la conduite des âmes. « Cette méprise, comme Gondon le remarque avec sa douceur ordinaire, cette méprise arrive souvent aux gens de savoir et de dévotion, quand ils abondent dans leur sens et ne prient pas assez le Seigneur pour obtenir de sa sagesse des lumières nécessaires (2). » On ne nous dit pas de quelle façon lesdites personnes « persécutèrent l'homme de Dieu », mais il semble qu'on essaya d'abord des chuchotements et des insinuations malveillantes. Mais comme cette première attaque eut un succès tout contraire à celui qu'on en espérait, « ils eurent recours à une autre invention et portèrent des plaintes contre lui et contre sa conduite au seigneur Alphonse du Plessis de Richelieu, pour lors archevêque d'Aix. »

Louis-Alphonse du Plessis de Richelieu, frère aîné du grand cardinal, était un prélat d'une vertu et d'une

(1) Gondon, p. 134.
(2) *Id.*, p. 135.

piété exemplaires. Tout jeune encore, à l'âge de vingt-quatre ans (1605), il avait refusé l'évêché de Luçon qui fut donné à son frère et il était allé s'enfermer à la Grande Chartreuse. Après vingt ans de vie religieuse (1625), il fut tiré de sa cellule, presque malgré lui, par le puissant ministre de Louis XIII, et placé sur le siège métropolitain de la Provence (1). » Il n'eut d'ailleurs pas le temps de faire intime connaissance avec son diocèse qu'il échangea bientôt contre l'archevêché de Lyon (1629).

Etranger et nouveau venu dans le pays, mal préparé par vingt ans de solitude à reconnaître et à déjouer les intrigants, formé d'ailleurs par la discipline monastique à se défier de toute apparence de singularité, l'archevêque d'Aix devait presque fatalement s'en rapporter aux « personnes de science et d'autorité qui lui montraient dans l'influence croissante du P. Yvan un grave danger pour la religion. « Il n'est pas difficile de faire condamner un innocent quand il ne se justifie pas, et qu'étant accusé par des personnes puissantes il n'est protégé par aucun. » On peut bien croire que le malentendu n'aurait pas duré, si l'ancien ermite de Rians, cité devant ce chartreux d'hier, avait voulu plaider sa

(1) Buathier, ch. x. Mgr de Richelieu, qui reçut ses bulles d'Urbain VIII le 27 avril 1626 et qui fit son entrée à Aix le 6 décembre de la même année, succédait à Gui Hurault de l'Hôpital (1624-1625), qui lui-même succédait à son oncle, Paul Hurault de l'Hôpital (1599-1624), petit-fils du chancelier Michel, et nommé par Henri IV à l'archevêché d'Aix du vivant même du fameux Genebrard. — Paul de l'Hôpital, ayant eu des démêlés sans fin avec le Parlement, s'était retiré à Paris et avait abandonné l'administration du diocèse à son coadjuteur et neveu. — Pendant son court passage à Aix, Mgr de Richelieu termina l'établissement de la Chartreuse. Il prit possession de son siège de Lyon en 1629 et fut fait cardinal la même année par Urbain VIII. Il mourut à Lyon le 23 mars 1653. *(Gallia Christiana.)*

cause. Il n'en fit rien et cette entrevue le compromit davantage aux yeux du prélat, qui sans doute ne s'était jamais rencontré avec un paysan de Provence. Le silence du condamné fut pris comme une preuve d'obstination et d'ignorance. L'archevêque « lui interdit l'exercice de la prédication, l'administration des sacrements, le traita avec mépris et d'une façon tout à fait impérieuse. »

Je croirais volontiers que cette disgrâce fut courte, Nous savons en effet que Gondon exagère quand il nous montre le P. Yvan livré sans défense aux machinations hostiles. Les amis ne lui manquaient pas, mais pris sans doute par surprise, ceux-ci n'avaient pas eu le temps de se mettre en ligne. La sentence rendue, ils s'employèrent activement à en obtenir la revision. L'archevêque, soupçonnant qu'on avait abusé de sa confiance, voulut s'en éclaircir « par des personnes de foi et de probité ». Il examina lui-même et fit examiner par d'autres les écrits spirituels du condamné, ces précieuses feuilles dont les religieuses de Brignoles avaient eu les prémices, et qui ne figuraient pas dans le dossier des accusateurs. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire éclater la sagesse de cet ignorant. L'archevêque répara généreusement son erreur et cette éclipse passagère augmenta singulièrement le prestige de l'homme de Dieu.

« Au lieu qu'avant cette persécution, il n'était ordinairement suivi dans ses sermons que par la populace, après que l'orage fut passé, les plus savants et les plus considérables de la ville se rendirent ses auditeurs.

« L'archevêque voulut l'honorer lui-même de sa présence... Ayant un jour chez soi une très illustre compagnie de divers prélats, et de plusieurs autres personnes de grande condition, comme il les eut conviés au sermon de notre zélé prédicateur, la chapelle où il prêchait se trouva presque remplie d'archevêques, d'évêques, et

d'un bon nombre de personnes de grande qualité. »

On se représente sans peine ce beau cortège, que Gondon grossit un peu et où il a peut-être compté trop de robes violettes. N'importe, chaises et carrosses défilent devant nous, du palais archiépiscopal à la chapelle de Beauvezet, prélats, grands seigneurs et beaux esprits, tous plus ou moins friands d'éloquence, et prêts à donner leur avis sur le mérite d'un prédicateur très discuté. Ils ne trouvèrent qu'un saint et oublièrent, pour un moment, les règles de la rhétorique. Plus touché que personne, l'archevêque « avoua hautement, au milieu de cette illustre assemblée, que le P. Yvan n'était pas connu et qu'il n'avait rien de grossier que sa robe, qu'il paraissait pauvre et ignorant au dehors, mais qu'il avait un intérieur très riche et très éclairé, et que l'on pouvait à bon droit dire de lui que c'était un diamant enchâssé dans du plomb (1). »

« Messire de Barreau, archevêque d'Arles (2) », traduisait la même impression par une image plus provençale, « disant parmi les louanges qu'il lui donnait, qu'on le devait comparer à une ruche de mouches à miel, dont le dehors est rude, raboteux et mal poli, mais qui ne laisse pas de contenir au dedans de la cire et du miel, faits avec une merveilleuse industrie ». Gondon, qui s'est contenté de transcrire avec déférence le plomb et le diamant de Mgr de Richelieu, ne peut se tenir de célébrer l'exquise trouvaille de Mgr de Barrault. « La comparaison de cet illustre prélat, écrit-il, est une des plus naïves images que l'on pût faire du P. Yvan. » Il a bien raison. Le P. Yvan est tout entier dans cet aimable et rugueux symbole. D'ailleurs nous retrouverons plus

(1) Gondon, p. 138-139.
(2) Jean Jaubert de Barrault, archevêque d'Arles, de 1631 à 1643.

tard l'archevêque d'Arles, encore occupé du P. Yvan, mais cette fois en compagnie d'Antoine Godeau, évêque de Vence. Quant à Mgr de Richelieu, il va bientôt quitter la Provence, mais pas avant d'avoir fait au P. Yvan une dernière grâce que nous raconterons en son lieu.

Plus on médite sur les premières années que passa le P. Yvan dans la métropole provençale et plus on s'émerveille de l'extraordinaire activité qu'on lui voit alors déployer, et de la sorte de primauté que lui conférait son zèle. Il n'y a pas encore cinq ans qu'il est dans la ville et il semble déjà le grand administrateur de la charité aixoise. Plein de compassion pour les malheureux, « il faisait lui-même des quêtes par les maisons pour aider les pauvres malades, leur distribuant ensuite avec grande discrétion, ce qu'on lui avait départi. Outre ces quêtes, il en faisait une générale par toute la ville, pour trouver des draps, des serviettes et toute autre sorte de linge. » Ces démarches eurent bientôt la régularité d'une fondation, si bien que lorsque plus tard le P. Yvan demanda d'être admis à l'Oratoire, il posa comme condition qu'on lui laisserait continuer toutes ses œuvres de charité. Avant lui « on avait déjà entrepris dans Aix une sorte de confrérie », assez semblable à nos conférences de Saint-Vincent de Paul. Il ranima et réorganisa cette « compagnie », œuvre qui « était encore dans les faiblesses de son commencement ». Cette œuvre « de la miséricorde » existe encore aujourd'hui, bien qu'avec des statuts un peu différents et une allure plus officielle. Dans la salle des réunions, on voit un portrait du P. Yvan, avec l'inscription suivante : *Le P. Ant. Yvan affermit et perfectionna en* MDCXXVIII, *l'œuvre des secours à domicile, établie en* MDXC (1).

(1) Cette œuvre possède aujourd'hui dans sa chapelle le célèbre

On pense bien qu'il avait sa façon à lui de faire l'aumône, et puisque nous sommes sur ce chapitre, j'en rapporterai quelques exemples pittoresques. Lui qui affectait d'ignorer toute espèce de protocole dans ses relations avec les grands de ce monde, il usait envers les pauvres d'une délicatesse infinie. C'étaient, pour l'ordinaire, des visites en coup de vent. Quand on dépliait son aumône, il était déjà parti.

« Il y avait dans Aix une vertueuse femme, qui faisait chez soi les bouillons des pauvres malades. Notre Imitateur (1) la visitait souvent, pour s'informer d'elle, du nombre et de l'état des pauvres, et pour l'encourager à continuer ses soins en leur endroit. Pendant qu'elle lui répondait, ce charitable prêtre lui mettait dans la main des écus et autres pieces d'argent sans lui dire mot ; et aussitôt après lui tournant le dos, il se retirait. Souvent il arrivait que cette bonne femme, ayant à parler à lui, l'appelait, et le pressait de revenir à elle, ou de s'arrêter; mais faisant semblant de ne la pas oüir, il continuait son chemin avec tant de vitesse qu'il semblait s'enfuir, comme s'il eût été poursuivi par quelque voleur.

« Une autre fois, se doutant de l'indigence d'un bon religieux, il lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Le religieux lui avoua qu'il aurait bien voulu un bréviaire et une paire de sandales, dont il avait très grand besoin. Le père Yvan lui ayant acheté ces choses-là, le visita dans sa chambre, et lui laissa son présent avec tant d'adresse que le religieux ne s'en aperçut pas. Il lui

tableau donné par Mgr de Richelieu au P. Yvan, et dont nous parlerons plus en détail.

(1) C'est là un rappel du titre que Gondon a donné à son histoire du P. Yvan : *l'Imitateur de Jésus-Christ ou la vie du vénérable père Yvan,* etc.

mit encore une pièce d'or dans la main; après quoi, il se retira sans mot dire, et sans vouloir écouter le religieux qui, courant après lui, l'appela par diverses fois pour le remercier.

« C'était la coutume de notre prudent ecclésiastique de s'enfuir, toutes les fois qu'il faisait l'aumône; en sorte que quand on la lui demandait devant plusieurs, il faisait semblant de la refuser : mais en même temps faisant signe au pauvre de s'approcher, il la lui donnait par derrière, lui tournant le dos, comme s'il eût voulu le rebuter, en usant particulièrement de la sorte envers ceux qu'il connaissait honteux (1). »

Je transcris pieusement ces anecdotes, parce qu'elles montrent l'homme, au naturel, avec sa bonté brusque et charmante. A propos de ce parfait provençal, il faudrait toujours répéter le mot de l'archevêque d'Arles, évoquer une ruche « raboteuse » et pleine de miel.

§ 2. — *La grande peste* (1629-1630).

A la fin de l'année 1628, ou dans les premiers mois de 1629, il tomba gravement malade, et l'archevêque dut intervenir en personne pour lui faire interrompre ses flagellations et ses jeûnes. « A peine relevait-il de cette maladie que la peste se déclara dans la ville et vint offrir à son zèle un aliment nouveau. » « C'est une des incommodités de Provence, écrit à ce propos notre historien, d'être souvent frappée de ce fléau du Seigneur, à cause du commerce que les provençaux ont avec l'Egypte et beaucoup d'autres pays du Levant et du Midi où cette maladie est presque continuelle. Dans vingt années la ville d'Aix en a été infectée trois fois, en cha-

(1) Gondon, p. 489-490.

cune desquelles le P. Yvan a donné d'illustres marques de son zèle. Mais particulièrement en la première, durant laquelle le mal fut si violent et fit de si grands ravages... qu'elle emporta la plus grande partie des habitants (1). »

Nous ne parlerons que de celle-ci, et nous laisserons la plume à l'abbé Buathier, qui a bien résumé et mis au point les événements qui nous intéressent. Je me contenterai seulement de compléter quelques citations empruntées par lui à la correspondance du P. Yvan.

« Le fléau avait commencé à Digne dès le mois de juin; il y fit en quelques mois de tels ravages que, sur dix mille habitants, quinze cents à peine survécurent. Aix en ressentit les premières atteintes vers la fin de juillet 1629; bientôt les victimes ne se comptèrent plus, et, pendant un an que dura la contagion, douze mille personnes furent emportées. Il faut lire la description de ce terrible mal :

« Les personnes attaquées éprouvaient d'abord une soif ardente, l'insomnie et des pesanteurs de tête; il s'y joignait la lassitude, avec une extinction de voix, des nausées, des vomissements, des ardeurs d'urine, des crachats teints de sang, une sueur abondante, des frissons et des convulsions, accompagnés de délire. Le mal se manifestait ensuite par des bubons de la grosseur tantôt d'une amande, tantôt d'un œuf de poule; quelquefois on n'en avait qu'un, et plus souvent deux, avec des douleurs violentes, quoique sans inflammation; il n'était pas rare de les voir rentrer, mais pour l'ordinaire ils crevaient, et alors les douleurs devenaient insupportables. Outre ces bubons, on avait assez souvent des charbons, quelquefois jusqu'à douze, tantôt

(1) Gondon, p. 154.

noirs, tantôt livides, et tantôt couleur de pourpre, accompagnés d'ardeurs très vives ou de pustules qui rongeaient les chairs. La plupart des malades devenaient enflés. Cependant il y eut beaucoup de personnes qui moururent subitement, sans avoir donné aucun signe de maladie. Les cadavres étaient horribles à voir : ils avaient le visage contourné, les membres raides et ordinairement contractés (1). »

« On comprend l'affolement produit par un pareil spectacle. C'était à qui fuirait le foyer d'infection. Le Parlement lui-même, après avoir hésité quelque temps, abandonna la ville et se retira à Salon, Pertuis, Toulon et Trets. Une partie du clergé, et notamment une partie du Chapitre, ne fut pas plus fidèle au devoir; mais, pour l'honneur du sacerdoce, tous les prêtres ne suivirent pas d'aussi tristes exemples. A Sainte-Madeleine, Messires Félix et Unardy, curé et desservant de la paroisse, moururent à leur poste; l'église fut fermée. Il ne restait dans cette paroisse que deux prêtres : Gastaud, qui succomba bientôt, et Pascalis. A Saint-Sauveur, le Chapitre, nous l'avons dit, s'était réfugié aux champs, mais le prévôt Louis Marchier, les chanoines Lieutard et de Mimata, et un certain nombre de bénéficiers et de serviteurs étaient restés sur la brèche. Une délibération du 3 novembre 1629, au plus fort de l'épidémie, rédigée par Mimata, nous donne la liste de ces hommes dévoués et elle y ajoute : « M. Antoine Yvan, prêtre de Beauvezet, que M. le Prévôt a toujours entretenu pour la nécessité de l'église (2). »

(1) *Histoire générale de Provence*, par Papon, t. IV, liv. XIII.

(2) Ms. 274 de la Méjanes. Ce précieux manuscrit et un autre (275), ont été légués à la bibliothèque par Mgr Rey, mort évêque de Dijon. Ils contiennent une table et de nombreux extraits des délibérations capitulaires. Nous leur ferons plus d'un emprunt.

« De fait, le P. Yvan ne s'épargna point. « Nul, dit Gondon, ne s'exposa avec tant d'ardeur et moins de réserve que lui (1). »

« N'ayant point directement charge d'âmes, affaibli d'ailleurs par une longue maladie, il aurait pu, à plus juste titre que d'autres, s'éloigner de la ville et aller au dehors achever paisiblement sa convalescence. Plusieurs de ses amis le sollicitèrent en ce sens et lui offrirent un asile à la campagne. Loin d'accepter il alla sans retard se mettre à la disposition du Grand Vicaire (2) ; celui-ci, connaissant son homme, lui assigna aussitôt le poste le plus difficile, à l'église métropolitaine de Saint-Sauveur. Le P. Yvan y exerça la charge du curé, célébrant la messe, instruisant et encourageant le peuple, administrant les Sacrements, recevant avec bonté tous ceux qui se présentaient, sans se demander s'ils étaient sains ou malades. Quand on sut qu'il craignait moins que les autres de s'exposer, l'affluence auprès de lui devint telle qu'à lui seul, disent les témoignages contemporains, il confessa la plus grande partie des habitants restés dans la ville.

« Il s'en faut, du reste, que ce ministère à l'intérieur de l'église épuise son zèle. Chaque jour, on le voit dans les rues, allant de maison en maison assister les pestiférés, baptiser les nouveau-nés, distribuer des aumônes, consoler les familles. Il sort même de l'enceinte, et recherche à travers champs les malheureux qu'on oublie et auxquels

(1) Plus tard, se trouvant éloigné d'Aix, il écrivait à une religieuse : « S'il arrivait qu'il y eût du mal contagieux dans Aix, il faut m'en avertir, car aussitôt je m'y en irai. Je ne veux point fuir Dieu ni sa colère qu'en me corrigeant. » *Lettres*, II, 13.

(2) Il n'y avait plus alors d'archevêque à Aix. Mgr de Richelieu venait d'être transféré à Lyon, et son successeur Louis de Bretel, nommé en 1630, ne reçut l'onction épiscopale que deux ans plus tard, le 2 janvier 1632.

il porte à la fois les secours spirituels et les secours temporels. Son cœur va plus loin encore, et il insiste auprès de ses supérieurs pour obtenir d'eux l'entrée des infirmeries où agonisaient les pauvres malades; mais les supérieurs refusent, jugeant avec sagesse que ce vrai prêtre de Jésus-Christ faisait plus de bien ailleurs.

« Pour lui, au milieu du danger, il s'abandonnait sans réserve à la Providence, désirant la mort plus qu'il ne la redoutait, n'ayant souci que de la gloire de Dieu et du salut des âmes : « Dieu, écrivait-il, m'a conservé jusqu'à maintenant sans artifices ni remèdes, ni préservatif aucun. Je passerai outre dans les mains de Dieu; je lui ai déjà, dès longtemps, souvent donné ma vie, mort, maladies, peines, peurs. Je suis d'avis de ne faire aucune recette pour vivre davantage, que les ordinaires que Dieu veut, comme manger, boire, dormir... Je vois que je ne suis pas grand cas pour la gloire de Dieu, au contraire je péche et cours danger de me perdre davantage. Il m'est tout un de mourir de la peste ou de quelque fièvre chaude. Nous sommes bien peu de chose et faisons encore moins pour Dieu. Qu'aucun ne se glorifie de rien qu'il soit, de rien qu'il fasse, de rien qu'il veuille ou ne veuille... Oh! que tout ce qui n'est pas Dieu est bien peu (1)! »

Voici une autre lettre écrite dans ces mauvais jours :

« Ma fille, le Seigneur soit toujours avec vous. J'ai reçu vos lettres lesquelles dans l'ombre de la mort m'ont bien réjoui et contenté, entendant le soin que vous avez toutes de nous... Demandez à Dieu que si nous mourons ce soit en sa paix, en sa bonne grâce et pour lui; et résignés dans les douleurs que cause le mal. Je n'ai peur que de ce côté. Je vous recommande surtout M. N..., car

(1) *Lettres*, I, 44-45. Buathier, ch. xi.

il est nécessaire qu'il soit toujours par la ville avec les consuls, pour les affaires du public. Et j'ai grand peur qu'il ne prenne mal, ce que je ne voudrais pas, pourvu que Dieu en soit content. Pour moi quand je serais mort il y a trente ou quarante ans, il n'en serait que mieux pour mon salut. Il me semble aussi qu'il vaudrait mieux que je mourusse maintenant que d'attendre davantage; car au lieu de profiter, je ne fais que perdre... Saluez votre parent et remerciez-le pour moi de la métairie qu'il m'a offerte pour m'y retirer, car il faut que je ne bouge de cette ville jusqu'à ce que la peste y ait cessé, ou pour mourir ou pour vivre. Grand dommage à l'Eglise de Dieu, quand le P. Yvan serait enseveli il y a cinquante ans! Seulement priez Dieu pour moi et quand je serai en l'autre monde, je ferai office de père très fidèle. »

Il ajoute ce *post-scriptum* deux fois touchant en de pareilles circonstances.

« Mandez moi toujours de vos nouvelles, maintenant dans la veille de notre bon jour, cela me réjouit, comme quand le curé donne du courage aux mourants (1). »

Il n'y a pas un seul mot cornélien dans cette lettre, rien qui sente son héros, et c'est là précisément ce qui lui donne une beauté surnaturelle. On n'est pas plus simple, plus détaché de soi, plus égal, plus calme, plus tendre. Qui croirait qu'une telle lettre a été écrite, au milieu de la plus affreuse contagion, par un homme qui voyait à chaque instant et de tout près « les douleurs que cause le mal. »

(1) *Lettres*, I, 15-16.

CHAPITRE VII

L'ORATOIRE

1630

« La peste avait fait de tels ravages dans les rangs du clergé que la plupart des paroisses étaient sans pasteurs (1). Une des plus éprouvées fut celle de Sainte-Madeleine où, en quelques mois, sept prêtres furent victimes du fléau. Comme cette église relevait du Chapitre, les trois chanoines présents à Aix en offrirent la direction à Antoine Yvan. Le texte de leur délibération nous a été conservé, et il est trop à l'honneur de notre Vénérable pour que nous le passions sous silence : « Du 9 février 1630. Pour remplacer dignement les prêtres morts à la paroisse Sainte-Madeleine, M. le Prévôt, Lieutard et moi, de Mimata, assurés de la capacité et vie exemplaire de M. Antoine Yvan qui a servi depuis quelques années l'église de Notre-Dame de Beauvezet, au grand contentement de tout le monde, et qui, durant le temps d'affliction, a exposé sa vie continuellement pour le salut des âmes à la décharge de nos consciences, ayant confessé la plus grande partie du peuple de cette ville et exercé beaucoup d'autres œuvres charitables, l'ont *(sic)* établi curé de ladite église. Et pour les autres prêtres,

(1) Buathier semble ignorer qu'il n'y avait alors à Aix que deux paroisses, Saint-Sauveur et Sainte-Madeleine.

M. Charles Aillaud, chapelain, M. Paul Aillaud, docteur en théologie, et M. Recourt, natif de Thorame, diocèse de Senèz, desquels aussi la bonne vie et doctrine est assez connue (1). »

« Le précieux manuscrit où nous puisons ces renseignements nous fait connaître encore qu'Antoine Yvan, bien que nommé à Sainte-Madeleine depuis le 9 février, ne put officier dans son église que trois mois plus tard, le 9 mai : ce jour-là seulement l'église fut rouverte et la messe y fut célébrée. Enfin, les mêmes documents nous apprennent que les prêtres auxiliaires désignés plus haut ne vinrent point occuper leur poste, — sans d'ailleurs indiquer pourquoi, — et que, jusqu'à la fin de l'épidémie, le P. Yvan fut seul à la peine.

« Avait-il prévu la pesanteur du fardeau? Toujours est-il qu'il éprouva une vive répugnance à assumer de nouveau la charge pastorale; il ne s'y résigna même que sur l'ordre formel de ses supérieurs. Mais une fois acceptée, il l'exerça avec ce dévouement intrépide qu'il puisait dans son amour pour Jésus-Christ et qu'il portait volontiers jusqu'à l'héroïsme. Logé dans le cloître de la paroisse (2), il rayonnait de là dans la ville entière, se multipliant en quelque sorte, ou du moins multipliant ses labeurs pour répondre à tous les appels et subvenir à toutes les infortunes.

« Cependant la peste cédait peu à peu. Au 31 juillet,

(1) *Extrait des Délibérations du chapitre*, de 1626 à 1639; (Ms. 275 de la Méjanes, p. 116-117.)

(2) L'ancienne église de Sainte-Madeleine a été démolie en 1792. Une rue a été ouverte sur son emplacement et porte le nom de *rue de l'Ancienne-Madeleine*.

Le seul vestige qui existe de cette église est une statue de son illustre patronne que l'on voit aujourd'hui dans le cloître de Saint-Sauveur, sur une colonne qui occupe le centre de la cour intérieure. Le titre paroissial de Ste-Madeleine a été transféré depuis la Révolution à l'église des dominicains (place des Prêcheurs).

on la considérait comme « quasi-éteinte ». Un mois plus tard, la Cour des Comptes et le Parlement rentraient à Aix. Quant au nouveau curé, il songeait plutôt à en sortir. Il avait eu connaissance dans l'oraison que Dieu l'appelait à un autre genre de vie; pareille inspiration lui était aussi venue du dehors, par la bouche d'un saint prêtre; enfin de douloureuses circonstances achevèrent de le décider.

« Nous avons vu que les auxiliaires qui lui avaient été donnés le 9 février n'étaient point venus le rejoindre. A la date du 10 août, le Chapitre fit de nouvelles nominations et lui adjoignit, sans le consulter, MM. Augier, Charles Aillaud et Rovier, auxquels on ajouta bientôt M. Riconet « au deffaut de M. Aillaud (1). » Or, il arriva que ces ecclésiastiques, bien loin d'entrer dans ses vues et de suivre sa direction, lui firent une opposition ouverte, traversèrent ses desseins, suscitèrent des conflits et accrurent de la sorte une charge qu'ils avaient mission d'alléger. L'un d'entre eux le fit particulièrement souffrir : c'était un prêtre peu régulier, qui ne tarda point à devenir un prêtre scandaleux, au point que bientôt les supérieurs ecclésiastiques furent obligés de l'interdire. Notre saint curé l'avait prédit : « Ceux qui ne m'ont voulu croire, écrivait-il, s'en sont grandement repentis, s'en repentent et s'en repentiront. Ils ont tort de ce qu'ils n'ont fait comme je voulais, de quoi je suis grandement affligé (2). »

« Pour une âme aussi profondément sacerdotale, ce genre d'épreuve est une amertume extrême (3) », et peu de temps après la ville d'Aix fut toute surprise d'apprendre que le P. Yvan, brusquement et sans avertir per-

(1) Ms. 275, déjà cité, p. 123.
(2) *Lettres,* I, 56.
(3) Buathier, ch. xii.

sonne, venait de se réfugier à l'Oratoire (17 octobre 1630).

La surprise sera moindre pour nous. Cette volte-face soudaine était, si j'ose dire, fatale et nous aurions pu la prévoir. Après cinq ou six ans d'activité dévorante, la réaction devait venir. Les fâcheuses expériences que l'on vient de raconter, n'ont eu, en réalité, d'autre résultat que de précipiter le dénouement d'une de ces crises intérieures qui reviennent, d'une façon périodique, dans la vie du P. Yvan. Après s'être tout donné, il a soif de se reprendre. Lassé du commerce des hommes, il aspire de nouveau et plus que jamais vers la solitude. Partir avant que le fléau soit définitivement vaincu, il n'y songe pas, mais, une fois le danger passé, il aura bien le droit de ne plus s'occuper que de son propre salut et de se retirer dans un désert.

Ses amis, qui le connaissaient bien, le voyaient venir, et ils faisaient bonne garde. On surveillait habilement ses préparatifs de fuite, avec la ferme intention de le retenir de gré ou de force. « Comme il se préparait à partir, un digne ecclésiastique de ceux qui vivaient avec lui, y ayant pris garde... en avertit aussitôt le président de la Roque, et le pria d'interposer son autorité pour le retenir dans la ville... le pieux magistrat... faisant l'office d'un bon sénateur qui veille pour le bien du public, donna ordre, sans le faire savoir à notre bon prêtre, que l'on empêchât sa sortie. Ainsi, comme, la maladie contagieuse n'ayant pas cessé en tous lieux, on se servait encore de billets de santé qui sont la précaution ordinaire dont on use en ce temps déplorable, ce président défendit à celui qui était commis pour faire les billets, d'en donner au P. Yvan. »

Le commis exécuta fidèlement cette consigne, et force fut bien au fugitif de rester dans sa prison. Peine perdue, on avait affaire à une volonté tenace, et comme

dit l'abbé Buathier, « ne pouvant se retirer au dehors, le saint curé choisit une retraite au dedans ». En effet, explique Gondon, « ayant toujours de plus grandes répugnances, et de plus fortes inspirations de ne pas continuer sa charge de vicaire dans la paroisse de Sainte-Madeleine, après beaucoup de prières, et après avoir pris conseil, il délibère enfin de se retirer dans la congrégation des révérends pères de l'Oratoire où Dieu l'appelait pour quelque temps (1). »

Aixois malgré lui, il explique lui-même la déconvenue qu'il éprouva aux portes de la ville, et les divers sentiments naturels et surnaturels qui, depuis quelques mois, ravivaient en lui le goût du désert.

« J'ai été grandement mortifié quand on ne m'a voulu donner le billet pour vous aller voir, croyant (2) que je ne retournerais plus à Aix. M. le président de la R. a fait faire cela, voulant que je ne m'ôtasse point de la paroisse de Sainte-Madeleine. Je vous voulais communiquer toutes mes petites affaires. Je me suis mis avec les bons pères de l'Oratoire, maintenant sur le dernier de ma vie, pour me recolliger un peu mieux avec Dieu, croyant qu'ainsi comme j'étais, je ne pouvais avoir une vraie paix; ne pouvant venir à l'accomplissement de tous mes désirs, touchant la confrérie de la Miséricorde (3). Quand un homme veut faire quelque chose, il faut qu'il commande et qu'il soit obéi, respecté, craint, aimé et cru. Mais à moi, fille, tout cela manque. Commander et faire, on ne peut rien avancer. Qui m'estime bon, saint; qui fol, sot, imprudent, impa-

(1) Gondon, p. 192-193. Retenons ces derniers mots « pour quelque temps ». Ils nous serviront plus tard.

(2) C'est-à-dire : espérant.

(3) Nous ne savons pas sur quel point portaient ces difficultés avec les confrères.

tient. Vraiment je vois clair qu'il ne se faut assurer ni appuyer sur personne aucune. Ils se sont servis de moi en tout ce qui leur a plu, et puis au bout, on ne trouve plus que du sable de leur part. Je voudrais que sans vous écrire ni parler, vous connussiez tout, pourquoi j'ai laissé mes compagnons de l'église Sainte-Madeleine. Il y a assez à dire. Il me semble qu'il est meilleur pour mon repos. J'étais grandement inquiet en beaucoup de choses comme Marthe. Là où je suis, je ferai ma charge le mieux que je pourrai pour le contentement de Dieu. Tous les pères en sont grandement contents et joyeux. Il me semble que je suis aux pieds de Notre-Seigneur. Je ne regrette que les linceuls de la confrérie de la Miséricorde. Néanmoins si les dames veulent, je ferai toujours la même quête à l'Oratoire, ainsi que les pères me l'ont dit (1). Si M. N. et les N. N. (probablement le prévôt et les chanoines) m'eussent laissé choisir des prêtres, j'eusse un peu continué, et peut-être toujours. Mais me voyant embarqué avec des gens de divers esprits, hélas! je me fâchai contre N. et contre N. N. Hélas! pauvre! qu'est-ce que je n'ai fait, pour les tous contenter. Je leur ai tout conservé et donné ce que j'ai pu. Je me suis mis à la mort dans la paroisse de Sainte-Madeleine durant la maladie contagieuse, faisant le service tout seul, ensevelissant les morts tout seul, et puis, vous voyez comme tout va. Ils voulaient que je retournasse à Notre-Dame (Beauvezet), et ils m'en avaient ôté pour aller à Sainte-Madeleine. J'ai choisi et suis venu à l'Oratoire, me retirant de tous les soins. Maintenant ils se fâchent contre moi, et moi je ne m'en soucie. Je tâcherai de

(1) La permission de continuer ses quêtes pour les pauvres malades, c'était tout ce qu'il s'était réservé en entrant à l'Oratoire.

vous aller voir après la fête de tous les saints (1) ».

Ces confidences éclairent si merveilleusement « l'intérieur » du père Yvan, que je ne me résous pas à abréger cette autre lettre, également lumineuse.

« J'avais loué un cheval pour vous aller voir. Mais on défendit de me donner le billet nécessaire en ce temps de contagion pour ce qu'on doutait que je ne demeurasse tout à fait à Notre-Dame de Grâce (2). Je vous eusse écrit plus souvent si je n'eusse eu espérance de vous aller voir. Vous savez que je suis homme de cinquante et quatre ans. Je me suis pensé de me mettre avec les pères de l'Oratoire, et de ne rouler plus d'un coin et d'autre, et servir à des personnes que je ne sais si Dieu le veut ou non. Je serai plus content. Je n'aurai point à contenter tant de monde, parmi lesquels les uns m'estiment bon et saint, d'autres fou, imprudent, ignorant, sot et impatient. Il me semble que sur le dernier de mes jours ce sera le meilleur. Parmi le monde, on n'est pas cru même des prêtres. On ne fait pas grand fruit... Je ne voulais point être curé, mais on le voulait. Recommandez-moi à Dieu... à Dieu, ma fille, sans adieu. » (3).

Celui qui écrivait de pareilles lettres n'a pas de secrets pour nous. L'homme, le provençal, le saint, nous lisons dans son âme comme dans un livre aux pages limpides. Le voici donc, affamé de Dieu, lassé, déçu, meurtri, découragé par une nouvelle expérience du monde, tendu, de toute la force de son âme ardente, vers la solitude et le silence. Pour comble de misère, la Providence semble vouloir lui interdire l'entrée de ce paradis dont

(1) *Lettres*, I, 63-65. Cette lettre a été écrite entre le 17 octobre 1630 (date de l'entrée du P. Yvan à l'Oratoire) et le 1er novembre de la même année.

(2) Il avait dû prétexter l'intention d'aller faire un petit pèlerinage à Cotignac.

(3) *Lettres*, I, 61-62.

il prenait déjà le chemin. Il sait bien que l'Oratoire n'est pas une société d'ermites, mais il n'a plus le choix de sa retraite, et, faute d'un parfait désert, il court se renfermer à l'Oratoire.

« Fondé en 1600, par le P. Romillion, l'Oratoire d'Aix avait d'abord appartenu à la Congrégation de la doctrine chrétienne. Mais lorsque, à l'assemblée générale tenue à Avignon, le 25 août 1602, le Vénérable César de Bus imposa des vœux à ses disciples, le P. Romillion, bien que son coopérateur de la première heure et son parent, ne crut pouvoir le suivre dans cette voie; il refusa d'accepter une aussi grave innovation qui n'entrait point dans l'esprit primitif de l'œuvre, et il se sépara des Doctrinaires et de leur pieux fondateur.

« Pour être douloureuse, la séparation n'en demeura pas moins, de part et d'autre, pleine de charité, comme il convient à des hommes de Dieu. D'un commun accord, on décida que le P. de Bus et ceux qui voulaient faire des vœux resteraient maîtres de la maison de Saint-Jean d'Avignon, tandis que le P. Romillion et ceux qui voulaient garder l'état purement ecclésiastique posséderaient celle d'Aix (1).

« La séparation une fois consommée, le P. Romillion redoubla de zèle, et en peu de temps, il établit en Provence plusieurs communautés de la Doctrine chrétienne *sans vœux;* mais comme le but et le nom identiques pouvaient les faire confondre avec les communautés du P. de Bus, il fit agréger les siennes, sur le conseil du cardinal Taurugy, à l'Oratoire italien de saint Philippe dont la règle n'exigeait pas de vœux. Une bulle de Paul V, en date du 13 novembre 1615, sanctionna cette agrégation qui porta le nombre des communautés phi-

(1) Cf. Ingold, *Notice sur le père Yvan,* p. 26, 27.

lippiennes de Provence au chiffre de onze : Aix, Arles, Frontignan, Pézenas, Saint-Zoaire, Maleval, Pertuis, Marseille, La Ciotat, Brignoles et Cavaillon.

« Le P. Romillion, qui les avait fondées pour la plupart, voulut établir entre elles un lien spirituel et temporel, sous le gouvernement d'un supérieur général. Mais de Rome, on lui fit observer « que dans la Congrégation de Saint-Philippe de Néri à laquelle il appartenait, les maisons devaient être indépendantes les unes des autres et que, sous aucun prétexte, on ne pouvait y introduire la subordination réciproque (1).

« Cette décision acheva de le pousser vers la jeune Congrégation du P. Bérulle, laquelle tout ensemble excluait les vœux et admettait un chef unique. Nous disons : *acheva,* car plusieurs fois déjà, notamment en 1612, des relations étroites s'étaient établies entre les deux fondateurs, et la similitude de leurs vues avait provoqué naturellement la pensée d'une fusion. Après des pourparlers divers, cette fusion s'accomplit d'une manière définitive le 21 septembre 1619 (2); à dater de ce jour, les onze maisons de l'Oratoire de Provence devinrent des maisons de la *Congrégation de l'Oratoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ en France* (3).

(1) Cf. Houssaye, *le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus*, chap. IX.

(2) D'après de Haitze (IV, p. 123), Urbain VIII l'aurait ratifiée en 1626.

(3) Comme nous l'avons dit (p. 35), la communauté de Cotignac, qui n'avait pas la même origine, s'était affiliée dès 1615 à l'Oratoire de Paris.

Pendant plus d'un an, les Oratoriens (alors Doctrinaires) furent logés à l'Archevêché. Au mois d'octobre 1601, ils s'installèrent dans une petite maison qui portait le nom des Vieilles-Écoles, et l'année suivante ils y annexèrent une chapelle sous le vocable de saint Joachim : c'est là que le P. Yvan vint les rejoindre. Plus tard, en 1638, ils construisirent, à quelques pas plus loin, dans la

Tel est en effet le nom canonique donné à l'Institut de M. de Bérulle par la bulle de Paul V du 10 mai 1613 » (1).

Pendant les premiers mois qu'il dut consacrer à une sorte de noviciat, cette maison, où il retrouvait de saintes amitiés, fut pour lui comme une oasis très reposante : toute activité extérieure n'avait pas cessé, mais il n'était plus son maître et, libre de toute responsabilité, il goûtait les joies tranquilles de l'obéissance.

« Je suis grandement content, écrivait-il, tous les Pères le sont aussi de moi, et je suis marri qu'il n'y a plus longtemps que je suis avec eux. Je n'ai plus ces grands rompements de tête de porter tout sur mon dos. Je commandais, et puis je laissais. Hé, fille! que de choses il faut endurer pour l'amour de Dieu, non pas où je suis maintenant, car ils sont tous des bienheureux!... Bénissez Dieu! je suis grandement content maintenant, je laisse faire à Dieu, je me laisse entre ses mains et des supérieurs de la maison qui ont plus de soin de moi, que je n'en ai jamais eu (2). »

Il ajoute bien, à la fin de la lettre, un tout petit mot qui nous montre la résignation qui se mêle à cette joie. « Si Dieu voulait, j'irais demeurer avec vous, » c'est-à-dire dans une cellule, à Brignoles ou à Cotignac, et loin

rue du Bon-Pasteur, une maison assez spacieuse qui devint leur établissement définitif.

Le local primitif appartient aujourd'hui aux Pénitents bleus de Saint-Joachim; la chapelle de ce nom, d'ailleurs agrandie et modifiée, doit conserver la dépouille mortelle du P. Romillion. Quant au second local, il appartient actuellement aux religieuses de la Présentation, après avoir été occupé par les Carmélites, mais il est très remanié. Des constructions contemporaines du P. Yvan, il ne subsiste que la porte et la cour du nord. (Buathier d'après les notes de M. de Berluc), 15.

(1) Buathier, ch. xiii.

(2) *Lettres*, I, 55.

de l'agitation des villes; mais enfin, visiblement, il se rassérène, il est « grandement content », il se remet du surmenage excessif de ces dernières années. Cependant, à mesure que le calme se rétablit, le zèle de l'apôtre se ranime. Les humbles ministères qu'on lui confie rouvrent à son activité des perspectives nouvelles et chaque jour plus étendues. Il se laisse reprendre, si j'ose dire, à l'infaillible piège que tendra toujours à des natures comme la sienne l'immense détresse des foules et le spectacle de l'universelle souffrance. Ce qui était vrai pour lui hier, l'est encore aujourd'hui. « On n'est pas cru, même des prêtres; on ne fait pas grand fruit. » Aujourd'hui encore, plusieurs le traitent « de fou, d'imprudent, d'ignorant, de sot, d'impatient. » Mais la crise passée, il n'entend plus ni au dedans, ni au dehors, toutes ces voix décourageantes. Il recommence à se donner et à « se perdre » par amour pour le prochain.

Nous allons le voir à l'œuvre, mais auparavant je voudrais achever en deux mots ce qui touche à ses relations avec l'Oratoire. Si l'on me permet de dire simplement ce que je pense, le P. Yvan, tel que nous le connaissons, ne pouvait avoir qu'une vocation de passage. Son extrême indépendance et l'originalité de son allure se pliaient mal aux exigences de la vie commune et au joug d'une discipline régulière. Dès qu'il voyait du bien à faire, il ne s'appartenait plus et poussait au plus pressé par le premier chemin qui s'offrait à lui. Auprès de cette fin souveraine, qui littéralement le possédait, tout le reste n'était que moyen et pouvait devenir obstacle. Une pareille impétuosité de dévouement, suivie par réaction nécessaire de ces crises intérieures que nous avons étudiées chez le P. Yvan, déconcerte l'intervention de l'autorité la plus suave et brise invinciblement les cadres où on essaierait de la

maintenir. Certes, il n'est discipline plus humaine, plus large et plus conciliante que la règle de l'Oratoire. « M. de Bérulle — a-t-on écrit avec un rare bonheur d'expression — a été choisi de Dieu pour être, s'il faut ainsi dire, le libérateur de Dieu même. Il a remis la grâce dans la large étendue de ses pouvoirs et de ses opérations. Il l'a affranchie de la contrainte de certaines méthodes étroites et particulières qui limitaient son action et qui suffoquaient la capacité des âmes; et enfin il l'a tirée de la tyrannie de certains esprits qui ne connaissent qu'une voie pour conduire les âmes — comme si Dieu n'avait qu'une espèce de bénédiction à donner — et qui, par cette indigence, semblent reprocher la pauvreté à celui qui est si riche et si abondant en miséricorde (1). » De son côté, un oratorien anglais et qui n'avait pas non plus beaucoup de goût pour les entraves, admirait dans la règle de saint Philippe quelque chose de la noble liberté athénienne, par opposition avec les rigides attaches des organismes romains. Nous savons, d'ailleurs, à n'en pas douter, que tel était bien l'esprit de l'Oratoire provençal. Le P. Yvan se trouvait, à la maison d'Aix, avec plusieurs de ces anciens disciples de César de Bus qui s'étaient séparés de leur premier maître pour rester pleinement fidèles à l'esprit de saint Philippe (3). Il semble donc

(1) Quelle aisance et quelle précision dans le sublime! Ce mot d'un contemporain est cité par Houssaye (*loc. cit.*), I, 208.

(2) Newman, *Historical Sketches*, III. (*Discipline and influence.*)

(3) Le supérieur de la maison d'Aix, au moment de la réception du P. Yvan, était le P. Jaubert. Il y avait aussi, parmi les confrères, un certain P. Bremond qui semble avoir été plus intimement lié avec notre héros. Son nom revient à plusieurs reprises dans les lettres « Vous savez ce que vous en avait dit le révérend père Bremond, » L. I. 17. « Vous direz à N. que le père Bremond est grandement malade et j'ai grande peur qu'il ne se puisse mieux porter. » C'était le frère des ursulines Françoise et Catherine

que le saint homme ne pouvait choisir plus libre et plus sainte retraite. Nous avons vu avec quelle affection il fut accueilli, et nous devinons, entre les lignes de son histoire, la mansuétude généreuse de ses supérieurs. On lui laissa une liberté qu'on aurait sûrement marchandée à d'autres moins âgés et moins éprouvés que lui. Enfin, la chaîne qui le retenait était si légère et si flexible qu'il put vivre, en bon oratorien, pendant des années, et sans presque se douter qu'il restait sous la dépendance d'autrui.

Cet équilibre ingénieux fut maintenu par les supérieurs du P. Yvan avec tant de souple délicatesse que lorsque après quelques années, il fallut se séparer, notre héros s'aperçut à peine qu'il n'appartenait plus à l'Oratoire. La chaîne le gênait si peu qu'il ne vit pas qu'elle allait se rompre, et l'Oratoire, de son côté, par une vieille habitude, semble avoir continué à le regarder comme un des siens. L'histoire de cette rupture insensible reste assez obscure, je crois cependant qu'il nous faut prendre à la lettre le témoignage du contemporain qui a été cité plus haut : « Il délibère enfin de se retirer dans la congrégation... (de) l'Oratoire, où Dieu l'appelait pour quelque temps. »

A l'époque où se produisit le conflit, l'institut de la Miséricorde fondé par le P. Yvan était déjà en voie de prospérité.

Le terrain où le fondateur avait construit une maison

de Bermond (Bremond) et c'est peut-être ce qui explique son intimité avec Yvan (cf. plus haut p. 75-80 et Pitton, loc. cit., p. 257, 259, 262. J'aime à croire que le P. Yvan rencontra quelques fois le P. Mitre Merindol (fils du médecin de Louis XIII), qui fut supérieur de l'Oratoire deToulon. Ce père Merindol « aimait à recueillir dansd le dialecte des habitants les traces d'une parenté avec les Hellènes ». Il aurait pu se renseigner auprès du P. Yvan. Cf. Houssaye, III, 373.

pour les premières religieuses de cet ordre touchait aux murs de la ville, si bien qu'une des tours du rempart commandait le monastère. Chaque fois qu'il allait visiter le chantier — et c'était presque tous les jours — notre fondateur couvait des yeux cette ruine. Où trouverait-il jamais dans Aix un pareil ermitage et plus à la portée de ses filles? N'y tenant plus, il alla prier « la dame à qui cette tour appartenait de la lui vendre, lui en offrant même un prix qui en excédait la valeur. » Celle-ci ayant absolument refusé de le satisfaire, « cela porta notre bon père, qui savait d'ailleurs quelle était la volonté du Seigneur sur cette affaire, à lui dire ces paroles : Madame.., vous refusez de me vendre cette tour... et j'espère que la sainte Vierge... vous contraindra de me la donner gratuitement. » Ainsi fut fait de point en point. La dame, embarquée dans un procès où sa fortune courait grand risque de sombrer, supplia le P. Yvan de prier pour elle, promettant de lui donner la tour, si elle gagnait son procès. « Le Père la regardant avec un sourire serein... « Ne vous l'avais-je pas dit, lui « répondit-il... allez en paix... j'espère que tout ira « bien (1). » Il tenait sa tour.

« Notre maison est toute achevée, écrivait-il peu après, je vous fais savoir que je n'ai jamais pu obtenir une tour des murailles de la ville, pour y faire bâtir une maison pour moi... Mais par un événement miraculeux, on me l'a donnée pour l'amour de notre sainte Mère de miséricorde. J'y ai fait une maison en laquelle il y a deux chambres au-devant de nos filles du côté de la lice (2). »

(1) Gondon, p. 391-392.
(2) *Lettres*, II, 26. Il semble, d'après Gondon, que le père Yvan avait imaginé un moyen pittoresque de faire taire les médisants. « Le P. Yvan fit d'abord fermer la fenêtre qui avait vue dans le jardin des religieuses », p. 392.

Deux chambres, une pour lui, l'autre pour un de ses confrères de l'Oratoire. Quoi de plus simple! On aménagea sans plus de formalités, et vraisemblablement sans avoir pris l'avis du supérieur sur ce changement de domicile. Pas une seconde, Yvan n'avait songé aux objections que pourrait soulever un projet si plein d'avantages et si merveilleusement secondé par la Providence. Ses amis et ses dirigés eurent bientôt pris l'habitude de ce nouveau chemin. Ils venaient, un peu amusés par l'obstination du bon vieillard et la bizarrerie pittoresque de ses goûts. « Mgr de Richelieu, cardinal de Lyon, allant à son abbaye de Saint-Victor de Marseille, et passant par Aix, visita à son ordinaire notre bon prêtre, et voyant la nouvelle maison, le menaça en raillerie de faire des plaintes à la Cour de ce qu'il s'était emparé d'une tour des murailles de la ville pour brasser quelque trahison » (1). A quoi le P. Yvan répondit le plus sérieusement du monde en racontant une fois encore les circonstances providentielles qui l'avaient mis en possession de son ermitage. Il avait raison, et sa parfaite candeur désarmerait, au besoin, toute critique. A un homme qui ne respire que l'amour de Dieu et des âmes, tout est permis. Mais, de leur côté, les oratoriens estimaient, à bon droit, que de pareilles exceptions n'étaient pas compatibles avec les exigences les plus élémentaires de la vie religieuse. On signifia donc au P. Yvan et à son confrère d'avoir à choisir entre la tour et l'Oratoire. S'ils ne revenaient sur l'heure, on ne les regarderait plus comme faisant partie de la maison. Un seul revint, du moins pour de bon, et ce ne fut pas le P. Yvan (2).

(1) Gondon, p. 392.

(2) Batterel nous donne de précieux renseignements à ce sujet. « Il y eut même, écrit-il, un ordre du conseil du 19 janvier 1639

Le saint homme se fortifia dans sa tour et retrouva sa liberté avec la meilleure foi du monde (1). A vrai dire, il ne l'avait jamais perdue. Pour se reprendre il faut s'être donné, et dans les décisions du P. Yvan, rien ne pouvait être irrévocable, sauf les vœux du sacerdoce, la soumission à l'Eglise, et le désir de suivre en tous points les inspirations de la grâce. Que dirons-nous de cette aventure? Tout simplement qu'elle nous aide à le mieux connaître, et comme c'est ce que nous voulons, je n'ai pas craint de m'arrêter longuement au pied de la vieille tour. Il n'y a rien là qui puisse nous inquiéter sur la sainteté du P. Yvan, rien non plus qui mérite d'être proposé à l'imitation de tous. Ne trouve-t-on pas, dans la vie des saints, nombre de pages semblables qui ne se prêtent ni au panégyrique, ni à la censure, et qui font simplement la joie des historiens?

qui lui fut signifié, portant : « Le P. Yvan ne pourra demeurer hors la maison de l'Oratoire, et pour ce qui est de la direction des filles de la Miséricorde, il prendra garde de ne rien faire sans l'ordre et la direction de Mgr l'archevêque ». Le même historien a trouvé dans les archives oratoriennes d'Aix, un autre « ordre » à la date du 18 août 1640, ainsi conçu : « Les PP. Yvan et Jassant opteront dans deux mois ou de retourner dans leurs demeure et résidence ordinaire de notre maison d'Aix, ou de se tenir exclus de notre congrégation. » « Le P. Jassant obéit, continue Batterel, et le P. Yvan aussi, pendant quelque temps, puisque je le trouve encore sur la liste des députés de l'Assemblée de 1641, mais il n'y est plus en celle de 1644, non plus que sur les livres de la maison d'Aix, au lieu que son compagnon se trouve en l'une et en l'autre, et il prit le parti de quitter, vraisemblablement en 1642, quand il vit son Institut bien cimenté par le bref du Pape qui le confirmait. » BATTEREL, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Oratoire*... (édit. Ingold). Picard, 1903, II, p. 120.

(1) Il fut obligé de la quitter en 1648. Cf. l'appendice.

CHAPITRE VIII

LA VIE DE TOUS LES JOURS

Le P. Yvan était depuis un an à l'Oratoire, lorsqu'il reçut les premières confidences de la jeune sainte qui devait bientôt après travailler avec lui à la fondation d'un ordre nouveau. C'est donc ici qu'il faudrait aborder le récit de cette grande entreprise qui doit tenir une telle place dans les vingt dernières années de la vie de notre héros. Mais cette matière mérite d'être étudiée avec une ampleur que, pour l'instant, je ne pourrais lui donner ici, et comme aussi bien la fondation des miséricordiennes est, avant tout, l'œuvre de Madeleine Martin, nous n'en commencerons l'histoire qu'après avoir achevé le portrait du P. Yvan. Cette méthode offre peut-être quelques inconvénients, mais elle a le grand avantage de ramener notre attention sur les traits essentiels de notre héros. Alors même que le temps ou l'occasion lui auraient manqué de collaborer à cette fondation, le P. Yvan n'en resterait pas moins un des représentants les plus admirables de la Provence mystique, et mériterait de nous retenir soit par l'originalité de sa figure, soit par la beauté de ses écrits. Je sais bien que ses biographes anciens et modernes en ont jugé autrement. L'institut de la Miséricorde est pour eux le point de perspective où tout se ramène, et les soixante

premières années du P. Yvan ne leur semblent avoir été qu'un long prélude à ce chapitre de sa vieillesse. L'œuvre extérieure du saint les intéresse plus que le saint lui-même, et la fondation plus que le fondateur. Ce faisant, ils ne prennent pas garde qu'ils altèrent les vraies proportions de cette œuvre qu'ils se sont promis d'exalter, enlevant à Madeleine Martin tout ce qu'ils donnent à son directeur, et refoulant dans l'ombre une figure de premier plan. A ce point de vue, l'exemple de Gondon a été funeste, mais outre que cet excellent homme n'entendait pas l'histoire des saints comme nous l'entendons aujourd'hui, nous savons qu'il avait les mains liées et qu'il n'était pas libre de présenter cette histoire sous son vrai jour. Lorsqu'il a écrit son livre, la fondatrice vivait encore, inspirant le biographe et le surveillant, page à page. Tout ce qui la mettait elle-même en évidence fut impitoyablement effacé. Elle aurait voulu disparaître tout à fait, et que la postérité retînt seulement les belles actions du P. Yvan. La consigne une fois donnée, les biographes postérieurs l'ont suivie avec une docilité singulière. Il me semble, pour ma part, que cette consigne ne mène pas à la vérité et que l'histoire de la fondation de la Miséricorde se confond avec la propre histoire de la fondatrice et non pas avec celle du fondateur.

En dehors de ce grand événement, rien de bien singulier ne se passe pendant la période que nous abordons. Laissons donc pour un moment courir l'ordre chronologique et donnons-nous le loisir de surprendre notre héros au cours de ces journées qui plus ou moins se ressemblent toutes, et qui sont par cela même plus révélatrices que les imprévus mouvementés et les « faits divers » d'une vie. Voyons le P. Yvan comme l'ont vu ses contemporains, dans son existence de tous les jours, et pour cela groupons en un seul chapitre les « instan-

tanés » et les anecdotes que Gondon a semés libéralement aux quatre coins de son livre.

Dans la rue d'abord, au saut du lit, si j'ose dire, et avant même que les cloches aient sonné l'angélus du matin. Car il ne dormait guère, et « toujours le premier en besogne », il se chargeait volontiers de réveiller son monde. « Les paysans qui ont accoutumé dans Aix de s'aller louer à la place publique pour la culture des champs, dès le grand matin avant le jour, s'étonnaient de rencontrer le P. Yvan dans les rues. » Où allait-il de ce pas léger? Hélas, ses pauvres religieuses vous le diront. « Il était chaque jour, dès les quatre heures du matin, et encore plus tôt à la porte de leur logis, afin de pourvoir à leurs affaires et de les exciter à être diligentes. » Il me semble que je le vois, frappant de son bâton contre la porte, et tout surpris qu'on dorme encore. Jusqu'à la nuit, il ne se reposera plus, les quelques minutes libres étant prises par le pinceau ou le burin.

« Tout son relâchement consistait à se promener quelquefois, encore était-il occupé, car en se promenant, il récitait son chapelet, ou il ruminait quelque belle sentence de l'Ecriture, ou il composait des cantiques spirituels... Nous avons un de ses cantiques qu'il chantait lui-même pendant qu'il peignait... qui en des termes rudes et grossiers contient les plus belles maximes de la théologie mystique (1). »

Dans la rue, on nous le montre « silencieux... les yeux contre terre, pour n'être obligé de regarder personne, et de donner ou recevoir les saluts, si ce n'est des petits enfants qui se présentaient à lui, pour baiser ses mains et lui demander sa bénédiction (2) ».

(1) GONDON, p. [illegible]. — Ce cantique semble perdu.
(2) *Id.*, p. [illegible].

Il marche vite, droit devant lui, et vêtu à sa manière. « Etant appelé de bon matin avec presse pour aller assister une malade qui se mourait, il y accourut, ayant encore sa coiffe de nuit... C'était en lui une simplicité ordinaire d'aller par la ville visiter des malades ou d'autres personnes, même de condition, avec sa robe de chambre, son bonnet carré et ses pantoufles. » « Père Yvan, lui dit un jour l'archevêque, pourquoi « allez-vous vêtu de la sorte... ne craignez-vous pas « qu'on se moque de vous ? » Il répondit qu'il allait simplement où on l'appelait, sans prendre garde comment il était vêtu. »

On pense bien — pour le dire en passant — que ce chapitre des modes était pour lui un livre fermé. Sa simplicité sur ce sujet « était si grande qu'il a cru plusieurs années, et lors même qu'il prêchait que les mouches que les dames mettent sur leur visage étaient des emplâtres qui couvraient quelque blessure ou quelque tumeur; de manière qu'il ne perdit cette croyance, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, que par le discours qu'il en ouït d'un prédicateur. » Que n'étions-nous là, pour l'entendre, le jour où il commentait cette découverte! « Après quoi, s'écrie sagement Gondon, qui s'étonnera s'il n'avait point de respect humain ni de crainte inutile, mais une forte et généreuse confiance, puisque, selon le sage : celui qui marche simplement, marche confidemment (1)? »

« Comme il passait un jour devant une dame de condition qui était sur la porte de son logis, elle, l'appelant par son nom, le pria de s'arrêter; mais le père, continuant son chemin sans faire aucune réponse, la dame s'avança dans la rue, et l'arrêtant elle-même par son

(1) Gondon, p. 525, 526.

manteau, voulut lui parler... Lors le père se tournant vers elle sans la regarder au visage : « Retirez-vous et « me laissez en repos. » — « Mon bon père, je suis la con- « seillère X, mère de la comtesse X. » — « Ce n'est pas le « temps ni le lieu de m'arrêter, laissez-moi aller et ne me « détournez pas de mon chemin (1). »

Non, assurément, pas ombre de respect humain. C'était le moindre de ses défauts. Liberté chrétienne, mépris pour la « bagatelle », rudesse et rondeur paysanne, il n'est pas du monde et veut qu'on le sache. Il le dit un peu trop haut peut-être et force parfois la note, mais ses amis le connaissent et on lui pardonne tout.

« Le cardinal de Lyon étant un jour à l'église des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde pour ouïr la messe, et après s'entretenir avec le P. Yvan, voulut que le même père Yvan demeurât à genoux à ses côtés pendant le sacrifice. Le Père obéit. Mais dès que la messe fut achevée, il se leva tout doucement sans que le cardinal s'en aperçût, et s'en alla dans la sacristie, pour ouïr la confession d'un prêtre, qui se disposait à célébrer. Le cardinal, suivi de plusieurs personnes de condition, sortit du sanctuaire, sans prendre garde au père Yvan : jusques à ce qu'étant arrivé au milieu de l'église, et voulant lui parler, il se tourna, et ne le voyant pas, commanda qu'on le fît venir.

« Le père Yvan tarda un peu, n'ayant pas encore achevé d'ouïr à confesse le prêtre qui l'avait demandé : après quoi, comme il s'approchait : « Père Yvan, lui dit le car- « dinal en souriant, vous êtes bien incivil d'avoir laissé « une personne de ma qualité, sans me faire excuse, et ne « me venir accompagner. » — « Monseigneur, répondit le « Père, l'on m'avait averti qu'un prêtre m'attendait dans

(1) Gondon, p. 538.

« la sacristie pour se réconcilier, ce qui m'a obligé de quit-
« ter votre Eminence, parce que ce prêtre avait besoin
« de moi : mais votre Eminence étant suivie de tant de
« monde, n'a pas besoin de la compagnie d'un pauvre
« prêtre, grossier et ignorant, ainsi que je suis. » — « Vous
« avez beau vous excuser, répliqua le cardinal, vos
« excuses n'empêcheront pas que par pénitence vous
« ne me veniez accompagner jusques à mon logis ». Le père Yvan ayant témoigné qu'il était prêt à lui obéir, le cardinal l'emmena, s'entretenant avec lui jusques à la porte du logis du même père Yvan, où après l'avoir caressé, lui commanda de s'arrêter, ou de retourner dans son église, lui donnant mille témoignages de son estime et de son affection (1). »

Avec un autre cardinal et en plein Paris, ce fut pire encore.

« Il est vrai que cette liberté l'avait souvent fait passer pour un grossier et un incivil dans l'esprit de ceux qui ne connaissaient pas sa vertu; mais ses actions faisaient voir le contraire, comme nous en pouvons juger, par cette rencontre qu'il eut à Paris. Le cardinal de La Rochefoucauld ayant ouï parler de lui et des moules de Notre-Dame qu'il gravait sur le cuivre, désira lui parler, et voir quelqu'un de ses ouvrages. Le père Yvan y étant allé, accompagné d'un ecclésiastique du séminaire de Saint-Sulpice, après avoir salué son Eminence, lui présenta un très beau moule de Notre-Dame qu'il n'avait achevé que depuis quelques jours. Le cardinal l'ayant considéré, et y ayant fait jeter des images, le trouva si bien fait, qu'il voulut le retenir. En effet l'ayant pris dans sa main : « Mon bon Père, dit-il, par-
« lant au père Yvan, ce moule est très-beau ; y a-t-il long-

(1) Gondon, p. 521, 522.

« temps que vous l'avez fait? » — « Monseigneur, répondit le Père, il n'y a que quelques jours que je l'ai achevé. » — « Puisque vous avez fait celui-ci, répliqua le cardinal, « je le retiendrai, et vous en ferez de plus beaux. » — « Non « pas, s'il vous plaît, Monseigneur, repartit le Père, Votre « Eminence ne le retiendra pas : car je l'ai fait pour « moi, pour le porter et le garder toujours, et je ne le « veux laisser à personne du monde. » En même temps il reprit son moule d'entre les mains du cardinal, et le remit dans sa poche, sans autre excuse ni compliment.

« Le cardinal fut un peu surpris de cette action : néanmoins il ne témoigna nullement d'être fâché contre notre bon prêtre; car il le renvoya avec civilité, après lui avoir fait donner des médailles et d'autres images qu'il lui avait demandées. Mais tous ceux qui furent présents à cette action n'en jugèrent pas si favorablement : car plusieurs en murmurent comme d'une action incivile et indiscrète. L'ecclésiastique qui l'accompagnait en rougit de confusion et ne se put tenir de lui en faire des plaintes, après qu'ils furent sortis. Un autre ecclésiastique encore de Saint-Sulpice, des plus familiers du père Yvan, lui en fit de très-grands reproches, le blâmant [qu'il ne savait pas vivre avec les personnes de condition, et disant qu'il devait en cette rencontre avoir obligé le cardinal de la Rochefoucauld, qui étant très puissant, aurait pu le servir dans son dessein de faire à Paris un établissement de ses religieuses de Notre-Dame de Miséricorde]. Le bon père Yvan, qui avait agi par un autre esprit qu'on ne croyait, sans s'émouvoir nullement : « Taisez-vous, répon- « dit-il, vous ne savez pas pour quelle considération j'ai « fait ce refus-là, mais vous le saurez dans quelques « jours. »

« Quelques jours après le cardinal de la Rochefoucauld décéda. Comme donc l'ecclésiastique qui avait fait le plus de plaintes au père Yvan touchant son refus, lui en porta la nouvelle : « Eh bien, lui dit le père Yvan, n'ai-je « pas fait prudemment quand j'ai refusé mon moule à « ce bon cardinal? Quelle reconnaissance en pouvais-je « espérer, puisqu'il devait si tôt mourir? Mon moule « serait maintenant entre les mains de quelque valet qui « n'en connaissant pas la valeur le vendrait à vil prix à « des personnes qui ne s'en serviraient que par intérêt, « ou qui peut-être l'emploieraient à de mauvais usages. « Ç'a été une forte inspiration singulière du Saint-Esprit « qui m'a poussé et m'a fortifié à ne le pas accorder, je « l'en remercie de tout mon cœur! J'ai encore mon « moule, et je m'en servirai pour faire honorer la Mère « de Dieu, Notre-Dame de Miséricorde. »

Le trait est moins héroïque peut-être que Gondon ne se le persuade. Je verrais plutôt là le sans-façon et le bon sens un peu entêté du paysan qui offre volontiers les roses de son jardin, mais qui ne permet pas qu'on touche au rosier. La plaisante idée qu'avait le cardinal de convoiter cette planche de cuivre! Des gravures tant qu'il lui plaira, mais pas le moule. Quant à canoniser ce refus par la prophétie qui l'aurait dicté, non, nous n'irons pas jusque-là. En tout cas, l'ecclésiastique demanda « pardon au bon P. Yvan des plaintes qu'il lui avait faites » et connut « qu'il ne faut jamais censurer les actions des serviteurs de Dieu, quoiqu'elles paraissent dignes de blâme (2).

« Ayant un jour été convié à la noce d'une personne de condition et de vertu, il fut fort étonné en entrant

(1) Gondon, p. 516-517.

(2) Le cardinal de la Rochefoucauld, évêque de Senlis et abbé de Sainte-Geneviève, mourut à Paris le 14 février 1645.

dans la salle du festin d'y voir une grande assemblée de gentilshommes et de dames. La vue de ce grand monde dont il n'avait jamais aimé la conversation le fit aussitôt résoudre de se retirer... C'est pourquoi... s'adressant à un valet de chambre : « Avertissez, lui « dit-il, votre maître que j'ai dit le *Benedicite* et qu'il se « mette à table quand il lui plaira. » Après cela, il « se déroba secrètement ». On se met à table et la place du père Yvan reste vide. Il était déjà loin, on rit, on murmure, « mais la plupart demeurèrent bien édifiés de cet exemple de simplicité et de modestie (1). »

Ses propos étaient à l'avenant, mais une certaine bonhomie spirituelle en atténuait la rudesse. Deux ecclésiastiques lui ayant... intenté un procès, touchant une chapellenie qu'il avait, il les visita avec civilité et ayant connu... qu'ils étaient résolus de plaider : « J'ai « un os, leur dit-il, vous désirez le ronger, le voilà, je « vous le quitte, rongez-le tant qu'il vous plaira (2). » Dans sa belle simplicité, Gondon a logé cette anecdote dans le livre des *Vertus du père Yvan*, et au chapitre x, *de la douceur*.

« Une autre fois ayant été... convié chez un prince, comme il fut assis à table... il prit sa réfection au premier service que l'on fit, mangeant avec sobriété selon... la portée de son estomac. Après quoi... voyant qu'on ôtait les plats, il plia sa serviette, se leva debout pour dire grâces et sortit de table... Le prince... s'adressait à lui : « Mon père, lui dit-il, où est-ce que vous « allez? Ce n'est que le commencement du repas, voici « que l'on apporte le second service. » — « Monseigneur, « répondit le P. Yvan, je ne sais pas si vous avez

(1) Gondon, 518, 519.
(2) *Id.*, p. 527.

« coutume de dîner plusieurs fois le jour, pour moi, « je ne dîne jamais qu'une fois, et après je sors de « table (1). »

Ce prince, s'appelait Louis-Emmanuel de Valois, comte d'Alais, puis duc d'Angoulême, et gouvernait pour lors le comté de Provence (2). Il s'était mis sous la direction du père Yvan dont il goûtait fort la rude franchise. Le père pouvait tout lui dire et ne s'en faisait pas faute.

« Comme ce prince ayant une haute estime de quelques filles de notre Institut (3), à raison de leur vertu singulière les visitait souvent et s'entretenait avec elles, ces visites ne plaisaient guère au P. Yvan, qui tremblait toujours pour l'humilité de ses religieuses. Plusieurs fois, pendant que le gouverneur s'entretenait avec elles à la grille... le père, y entrant sans cérémonie : « Monseigneur, disait-il, qu'est-ce que « vous parlez tant à ces filles? Elles sont des imparfaites, « vous ne devez pas les croire ni vous arrêter à leurs dis- « cours. » — « Mon bon père, répondait le gouverneur, « nous parlons de Dieu, ne vous fâchez pas (4). »

La bonne humeur du prince, le front courroucé du père Yvan, la honte de ces pauvres filles qui courbent la tête sous l'orage, et qui se demandent ce que va penser le gouverneur, c'est tout un tableau, et des plus piquants. Assurément Madeleine Martin n'était rien moins que mondaine, mais sur le chapitre des bienséances, cette âme gracieuse et délicate entendait la sainteté

(1) Gondon, 519.

(2) Il fut nommé gouverneur en octobre 1637 et, s'étant plus tard brouillé avec le Parlement, se retira à la Cour (1650).

(3) C'est-à-dire de Madeleine Martin. On se souvient qu'elle a défendu à Gondon de la nommer.

(4) Gondon, p. 520-521.

d'une autre façon que le père Yvan. La précieuse anecdote qu'on va lire nous édifiera sur ce point.

« En effet étant appelé par le Duc d'Angoulême, pour lors gouverneur de Provence, il en avertit la supérieure de son couvent de la Miséricorde, et lui demanda si elle avait quelque chose à envoyer à ce prince. Pendant qu'il parlait, la religieuse sentit une odeur d'oignon et d'ail si forte qu'elle en fut incommodée, et se doutant que cette odeur vînt du père Yvan : « Mon Père, lui dit-elle, je pense que vous avez manié, « ou mangé des ails, ou des oignons. » — « Oui, fille, « repartit le Père, j'en ai manié et j'en ai mangé et je « suis encore tout parfumé de l'odeur. » — « Ah mon Père, « repartit la fille, je vous conjure de vous laver les mains, « et la bouche, avant qu'aller chez le gouverneur. Ce « prince, et ceux de sa compagnie n'ont pas accoutumé « de flairer cette puante odeur. » — « O fille, répliqua le « Père, vous parlez comme une mondaine. Suis-je un « grand seigneur, ou quelque prélat qui ne mange que « des viandes exquises? Je suis un pauvre prêtre : je « veux que le gouverneur et tout le monde le sache : « oui, que je ne suis qu'un pauvre prêtre qui se nourrit « d'ails et d'oignons. Je m'y en vas en l'état où je suis : « et s'il ne me veut souffrir ainsi, à la bonne heure : je « m'en retournerai, et en serai bien aise. » — La fille n'osant plus répliquer, le Père s'en alla faire sa cour en pauvre prêtre : ce qui n'empêcha pas que le gouverneur ne le reçut avec grande affection, et cordialité (1). »

Cette aventure prouve assurément ce que Gondon voulait prouver, à savoir que notre P. Yvan n'avait pas l'esprit du monde, mais on me permettra d'en tirer une autre morale. Ail et oignon, l'objet, ou, pour mieux dire

(1) Gondon, p. 497, 498.

le prétexte de la querelle, est ici beaucoup moins intéressant que la querelle elle-même. Nous le verrons mieux plus tard. Quoi que dise ou que fasse Madeleine, aux yeux du P. Yvan, elle a toujours tort. Quand la chose est de conséquence, presque toujours il finit par se soumettre à la main tremblante et sûre qui le mène, mais d'abord, il résiste, il se fâche, il mortifie de terrible façon la donneuse de conseils. La nature s'en mêle comme la grâce. Directeur, il est ravi d'enfoncer sa pénitente dans l'humilité ; homme, provençal et paysan tant soit peu têtu, il fait quelque bruit avant de rendre les armes. Dans le cas présent, je ne suis pas sûr qu'il ait donné raison à la mère Madeleine, mais il n'avait pas non plus, au préalable, tant philosophé sur ce détail de savoir-vivre. En tous cas, sa conviction s'est révélée soudain beaucoup plus forte, à la rencontre d'un obstacle inattendu. Rappelons-nous l'histoire du cardinal et du moule. Ici et là, il se butte au premier mot de la conversation, et n'en démord plus. Honni soit qui mal y pense! Les saints n'ont besoin que de la vérité. Aucun sauf-conduit ne les dérobe à la liberté de nos analyses. La merveille, ce n'est pas que d'aventure, ils paraissent tout simplement et misérablement semblables aux autres hommes, mais bien plutôt qu'étant pétris des mêmes faiblesses que nous, ils puissent monter à des vertus qui nous dépassent. La voici, fort à propos, cette beauté surhumaine. Elle rayonne dans deux lettres admirables que le P. Yvan écrivit à ce même gouverneur de Provence. *Incessu patuit*, et dès ses premières paroles, sans qu'il soit besoin de l'artifice des hagiographes, tout le monde la reconnaît.

C'était au moment de la petite révolution qu'on a appelée les *troubles du semestre.* La Cour, représentée par le duc d'Angoulême, était aux prises avec le Parle-

ment. On se battait pour de bon, et les soldats du gouverneur, qui avaient fatalement l'avantage, traitaient villes et villages en pays conquis. On sait ce que ce mot signifiait alors, et, d'ailleurs, le P. Yvan va nous le dire lui-même.

« Mon très cher et bon seigneur. *Pax et gratia Dei tecum.* — Les deux lettres, écrites coup sur coup, sont adressées au gouverneur. — S'il vous plaît, et au nom de Dieu, pardonnez-moi et agréez que je vous aime, et embrasse toujours, et ne vous fâchez point que je vous sois toujours fidèle et vous dise les vérités qui m'arrivent... je me pleure et le cœur me crève que vous vous servez des ennemis de la sainte Eglise. »

Peut-être y avait-il quelques huguenots parmi les troupes. En tous cas, les soldats ne reculaient devant aucun sacrilège.

« Je le dis à Notre-Seigneur et il me semble qu'il veut que je vous écrive ceci, que je ne vous interpréterai point, puisque vous êtes capable de toutes sciences... Monseigneur, les innocents et saints ne vous ont point offensé, ni les pauvres villageois qui crient dans la cruauté infernale de vos soldats et gens d'armes. Je ne crois pas que Dieu les laisse à la fin (*cum ipso sum in tribulatione*) entre les mains de ces lions, loups et dragons. Hé, mon bon Seigneur, que faites-vous ! Cela n'est pas chrétien... Voilà ce que Dieu m'a dit. Pardonnez-moi, mon très bon Seigneur. Or, dans une vengeance, il y a toutes sortes d'abominations, déflorements de vierges, paillardises, oppressions et toutes cruautés... Jugez s'il vous aidera et si la main forte de Dieu sera à votre vengeance... Outre ces crimes, vos soldats rompent, ravagent les églises et les tabernacles, et foulent sous les pieds le très Saint-Sacrement; et ils pressent, désespèrent, tourmentent et lient les pauvres innocents qui périssent et

meurent de faim, et ne mangent que des herbes, comme des bêtes. Encore les soldats les attachent-ils, pendent et les font rançonner. Hé Dieu, hé Dieu, Monseigneur, que faites-vous! Quand on entend dire cela, il faut que le cœur crève, à moins que d'être un démon. Mon très bon Seigneur, qu'est-ce que vous ont fait les pauvres innocents? Ayez-en pitié, sinon vous aurez Dieu contraire... Votre vengeance n'est pas pour la gloire de Dieu, ni pour votre salut, ni pour avoir miséricorde, ni pour avoir la grâce de Dieu finale, ni pour mourir content. Il vaut mieux une once de paix qu'une mer rouge de vengeance. Il faut qu'un prince ait plus de vertu et plus de patience que tout le monde. Il faut qu'il fasse un peu le sourd, l'aveugle... et qu'il soit plus enclin à pardonner que tout le reste des hommes. Mon bon Seigneur, pardonnez-moi, car je suis plus vôtre que mien (1). »

L'autre lettre, moins frémissante, a dû venir quelques jours après la première. Certes, le saint n'est pas consolé, ni même calmé. Cependant il se maîtrise davantage, il s'ingénie à trouver des arguments qui puissent à la fois convaincre et un ami si dévoué et un si haut personnage. Il le prend tour à tour par la crainte des jugements de Dieu, par l'amour-propre et par la tendresse. Menaces, prières, caresses, qui ne se rendrait à de tels accents!

« Vous avez tous les jours la mort à la gorge. Si vous mouriez en cet exercice, vous mourriez hors la grâce et sans honneur. Si vous combattiez un prince, ou un roi, il y aurait de l'honneur, et peut-être point de grâce, mais ici, combattre des innocents, des paysans, des villages! Quel honneur y a-t-il à un cavalier noble de

(1) *Lettres*, I, 99-102.

s'amuser à battre, saccager, violer filles et femmes, brûler les pauvres, faire des sacrilèges dans les églises, dépouiller à nu les pauvres prêtres. Témoin le pauvre vieillard de N..., un bon homme de Dieu. Vous ne savez pas tous les épouvantables dégâts. Eux-mêmes, si vous ne veillez à tout, vous perdront. Vous n'en êtes point le maître. On vous cache toutes les plus grandes cruautés, et cependant tout tombera sur votre conscience.

« Tous se moquent de moi et m'appellent trompé, et mes filles aussi, et me disent : « O père Yvan, voilà votre « saint homme de bien, celui que vous canonisiez et « prêchiez juste et bienheureux ». Alors je demeure confus, me cache et pleure, j'ai mon cœur grevé. »

N'est-ce pas aussi beau que les plus beaux discours, que nous admirons dans les écoles! Mais, écoutons; voici qu'il va presque sourire.

« Quel honneur y a-t-il qu'un évêque se batte avec un petit clerc, un président avec un sergent, un lion avec un rat et un éléphant avec une mouche !

« Mon bon Seigneur, que diront les autres princes de votre Altesse, la voyant se mettre en colère et se venger de la bassesse des pauvres, des innocents, femmes, filles, villages et paysans qui sont sans force ni armes. *Isti qui oves sunt, quid fecerunt?* etc. Quand vous aurez tout foudroyé de votre colère, Dieu fera sa part : mais il embrassera, récompensera et glorifiera les pauvres martyrs...

« Mon bon Seigneur, ne vous fâchez point de ce que je dis ! Il faut qu'un père et un ami prenne licence de dire quelque chose. Pour faire une paix glorieuse, elle se fait... en pardonnant... comme Dieu a fait et fait tous les jours. Mon bon Seigneur, n'attendez plus de pardonner, vous n'aurez pas peut-être le loisir. Hélas ! quand vous étiez avec M. le président de N. et avec moi et mes religieuses,

parlant de Dieu et des vertus, vous pleuriez d'amour! et maintenant que vous êtes avec un conseil de chair, de monde et de diable, vous semblez un foudre de Mars. Je prie Dieu et notre Sainte Mère de miséricorde, de changer votre cœur à pardonner, afin que vous méritiez le pardon vous même (1).

De telles pages livrent le secret d'un homme. J'imagine volontiers qu'elles furent une sorte de révélation pour l'ami qui les a reçues. Assurément le prince ne mettait pas en doute la sérieuse et foncière bonté de son directeur, mais il voyait surtout en lui, tantôt le saint à la conscience inflexible, tantôt le rude paysan aux reparties amusantes. Il ne le savait pas si humain ni si tendre. C'est que, semblable en ce point à la plupart de ses compatriotes, le P. Yvan prenait plaisir à cacher aux autres et à se cacher à lui-même les sentiments les plus spontanés et les plus profonds de son âme. Les bourrus bienfaisants abondent par tous pays. Mais la Provence est un de leurs fiefs. Cette race est moins communicative que d'autres à qui pourtant on a fait, je ne sais pourquoi, une légende de réserve et de froideur. Pour cent anecdotes qui attestent la brusque sévérité et la rudesse du P. Yvan, nous en avons à peine quatre ou cinq qui nous révèlent sa tendresse. Celles-là, par une suite d'instantanés pittoresques, nous aident à le voir, comme on voit un homme dans la rue. Celles-ci nous font deviner le fond de son cœur.

D'ailleurs pour trancher ce genre de controverse, rien ne vaut le témoignage des enfants. Avec eux on se laisse voir tel que l'on est et ces infaillibles observateurs ne s'arrêtent pas aux apparences. Voyez donc si oui ou non le P. Yvan leur faisait peur.

(1) *Lettres*, I, 103-105.

« La douceur du P. Yvan a encore paru en ce qu'il aimait tendrement les petits enfants, et se plaisait de converser familièrement avec eux. Il récitait parfois son office à la porte de l'église, et pour lors les petits enfants du voisinage s'assemblaient autour de lui et y demeuraient sans mot dire, jusques à ce qu'il eût achevé. Leur présence semblait l'animer à faire ses prières avec plus de ferveur, se voyant environné d'âmes innocentes et de leurs anges tutélaires, auxquels s'unissant par amour, par application, il tâchait d'exprimer sur la terre ces louanges que les bienheureux chantent incessamment dans le ciel. Aussi, après qu'il avait achevé son office, il caressait ces petits enfants, et les entretenait familièrement des actions et des accidents de son enfance. Il les instruisait d'une façon admirable à être bien obéissants à leurs parents, à bien prier Dieu soir et matin, à ne pas se quereller, etc; leur racontant des histoires des Saints d'une manière simple et enfantine.

« Quand il allait par les rues, les petits enfants couraient à lui pour lui toucher et baiser les mains. Il les recevait avec une simplicité d'enfant et un amour paternel. D'autres fois les petits enfants courant après lui, s'écriaient : « Père Yvan, père Yvan, dans sa bourse « n'a point d'argent. » Ce bon Père faisant approcher ces enfants, leur demandait qu'est-ce qu'ils disaient, les enfants répétaient le même que dessus : « Père Yvan, « père Yvan, etc. » Il leur répliquait avec une douceur et simplicité singulières : « Cela est vrai, mes enfants, cela « est vrai; » puis il s'entretenait avec eux, comme s'il eût été un enfant. Aussi avait-il acquis cette glorieuse enfance, qui nous est nécessaire selon l'Evangile, pour entrer dans le Royaume des Cieux (1). «

(1) Gondon, p. 532.

C'est ici le lieu de recueillir les souvenirs qu'on nous a transmis sur l'apostolat quotidien du P. Yvan. Nous ne le suivrons pas encore au confessionnal, réservant cette riche matière à un chapitre spécial, mais nous entrerons avec Gondon dans les églises d'Aix qu'ébranla pendant longtemps cette « trompette du ciel. »

Il ne prêchait guère que sur les sujets de « crainte et de terreur », et il les traitait, fond et forme, « d'une façon qui n'était propre qu'à lui ».

« Il y avait une si extraordinaire affluence de personnes qui se pressaient pour ouïr ses sermons qu'une partie était contrainte de s'en retourner... toutes les places se trouvant remplies plusieurs heures avant qu'il commençât sa prédication ».

Un peu gâté par l'air de Paris, l'honnête Gondon s'y reprend à plusieurs fois avant d'oser avouer « un des charmes innocents » qui attiraient tant de monde aux sermons du P. Yvan. « Sa façon de prêcher était... extraordinaire eu égard à la manière dont la plupart se servent, quoique nous devions l'appeler ordinaire, si nous considérons comment les apôtres... ont annoncé la parole de Dieu. » D'un mot, il prêchait en provençal. « Une personne de condition » lui en avait donné le conseil, et « la chose réussit merveilleusement bien ». La chose était, semble-t-il, nouvelle, ce qui, soit dit en passant, ne me paraît pas à l'éloge des prédicateurs de ce temps-là (1).

« Quelques-uns y allaient pour rire, et se gausser de la simplicité du prédicateur qui, pour se rendre plus intelligible, cherchait les mots les plus grossiers. Il y en

(1) Un gentilhomme aixois du siècle dernier, Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats, prêchait en provençal. Au cours de ses visites pastorales, quand les enfants lui débitaient de beaux compliments en français, il leur répondait : *Pichot, parlo ta lengo !*

eut aussi — oh! je les entends — qui voulurent blâmer cette façon de prêcher comme trop basse, trop ravalée et injurieuse à la dignité et à la gravité de la parole de Dieu, mais la suite fit voir qu'il n'en est point de plus utile pour instruire le peuple ni de plus efficace pour l'émouvoir. »

Ceci nous remet en mémoire ce qui advint, peu de temps après, à un autre prédicateur provençal, le P. Honoré de Cannes, dont l'accent « déchirait » les oreilles parisiennes, et dont la liberté épouvantait le vénérable M. Tronson.

Le P. Honoré, qui prêcha dans les plus fameuses chaires de la capitale, ne parlait, à vrai dire, ni français ni provençal. « Les provençaux même le désavouaient », mais enfin il convertissait tout le monde.

« M. Grandet demanda un jour à M. Tronson et à M. Baudrand, s'il ne serait pas à propos d'avertir le P. Honoré de retrancher de ses sermons plusieurs expressions basses et choquantes, diverses histoires et manières ridicules, capables plutôt de faire rire que d'édifier le peuple, surtout à Paris où les gens sont plus délicats qu'en province. M. Tronson et M. Baudrand lui ayant dit que oui, il porta au P. Honoré une grande liste de toutes ces expressions, le priant, comme il ne cherchait que la gloire de Dieu et le salut des peuples, de les retrancher... Le P. Honoré, qui allait monter en chaire, l'embrassa et le remercia de sa charité, lui disant qu'il ne manquerait pas de profiter de ses avis. Mais, comme l'habitude est une autre nature, quand le P. Honoré fut une fois échauffé, il tomba dans toutes les fautes qu'on l'avait prié d'éviter... M. Baudrand, qui était à ce sermon auprès de M. Grandet, étouffait de rire et lui disait tout bas à l'oreille : « Assurément le « père a bien profité de vos avis. » Après le sermon, le

père trouve M. Grandet. « Mon cher ami, lui dit-il, je « vous demande pardon! Je suis tombé dans les cas, je « vous demande pardon (1). »

Le même M. Grandet écrit encore, au sujet du P. Honoré, ces lignes qui s'appliquent sans doute aussi bien aux sermons du P. Yvan. « J'expérimentai plusieurs fois ce qu'il m'avait dit avant la mission : « N'en « soyez pas surpris, je vous rebuterai et même je vous « scandaliserai (2). »

Quoi qu'il en soit, les succès oratoires du P. Yvan furent très grands. « On a compté dans ses sermons tout à la fois jusqu'à cinq ou six prélats. Le gouverneur de la province y assistait presque toujours. Il était ouï... d'une si grande foule de peuple qu'on était quelquefois contraint de mettre des gardes aux portes des églises pour empêcher le désordre et la confusion. »

Les lettres du P. Yvan nous donnent une idée exacte de ce que devaient être ses discours. Aucun souci de rhétorique, aucune « division » rigoureuse n'entravait cette éloquence. Il suivait — dit excellemment Gondon — les démarches des « animaux qui traînent le chariot de gloire... dans les prophéties d'Ezéchiel ». « Bien souvent, il ne s'arrêtait au même sujet, mais il parlait de diverses choses... *ubi erat impetus spiritus, ibi gradiebatur.* Il marchait où il était porté par l'impé-

(1) P. Henri de Grèzes, *Un grand missionnaire capucin.* Vie et missions du P. Honoré de Cannes. Poussielgue, p. 47. Ce P. Honoré, qui est presque contemporain du P. Yvan, présente avec lui plus d'un trait de ressemblance. « Pour qu'un missionnaire prêche avec fruit, disait-il, il faut qu'il soit trente ans dans le désert. » *Ibid.*, p. 16. Je transcris la note mélancolique dont un vieux chroniqueur fait suivre le récit d'une des plus belles missions du P. Honoré. « Quelques mois après, Montpellier aussi bien que Toulouse et d'autres lieux où la mission avait fait des changements admirables, était revenu à son premier état. » *Ibid.*, p. 219.

(2) *Ibid.*, p. 44.

tuosité de l'esprit. » C'est là, semble-t-il, le trait dominant et caractéristique de cette prédication, le vrai secret de sa puissance. Un jour qu'on blâmait devant Gassendi ces digressions incohérentes, celui-ci, « très versé dans les saintes lettres et qui a été réputé un oracle de notre siècle dans les sciences humaines », répondit que cette manière était la plus conforme à celle des prophètes... et de l'apôtre saint Paul, lesquels traitent diverses matières dans un même chapitre, et le plus souvent sans nulle suite et nulle liaison apparente ».

« Il ne se préparait à prêcher que par la lecture de l'Ecriture sainte, par la prière, et par les pénitences qu'il faisait devant et après ses sermons, pour le salut de ceux qui le devaient ouïr. Il n'écrivait aussi ses prédications qu'en abrégé, ne mettant sur le papier que les chefs principaux dont il devait traiter : afin, disait-il, de n'empêcher l'Esprit de Dieu, et d'être plus libre pour recevoir ses lumières et suivre ses mouvements. C'est pourquoi il avait accoutumé de se recueillir profondément, même pendant ses prédications, pour écouter la voix de Dieu dans son intérieur, tandis qu'extérieurement il faisait ouïr la sienne. Il se disposait, dis-je, à recevoir les lumières de l'Esprit Divin, lors même qu'il les communiquait au peuple : de manière qu'il se rendait attentif aux mouvements de la Grâce; au même temps que l'auditoire écoutait ses paroles avec attention.

« L'on remarquait effectivement en lui ce que je viens de dire, par sa modestie, par son recueillement extérieur et par les divers enthousiasmes dont il était souvent ému tout à coup et quelquefois hors de propos en apparence; mais toujours avec le profit de quelqu'un qui était divinement touché. Mais il le découvrit lui-

même un jour, au milieu de sa prédication, en cette sorte. Comme il prêchait une fête solennelle, outre le tumulte des personnes qui se pressaient pour l'ouïr, il y avait des petits enfants qui pleurant et criant l'obligèrent d'interrompre son discours, afin de prier les mères et les nourrices de les apaiser et leur remontrer le désordre qu'elles causaient et qu'elles faisaient très-mal de les emmener au sermon.

« Après cette briève remontrance, il continua sa prédication; mais les enfants ayant repris par diverses fois leurs pleurs et leurs cris avec grand trouble des auditeurs, ce zélé prédicateur, se plaignant avec simplicité du peu de respect que son auditoire rendait à la parole de Dieu, et s'adressant à celles qui avaient les enfants et qui faisaient difficulté de sortir, pour ne perdre le reste de la prédication : « Hé bon Dieu, dit-il, vous n'avez « point de pitié de moi! qu'est-ce que peut faire un pauvre « homme qui est attentif à écouter Dieu en vous parlant « et qui tâche de recevoir du Saint-Esprit le pain de la « parole divine, lors même qu'il vous la distribue? Com« ment peut-il faire l'un et l'autre si vous le détournez, et « si vous l'interrompez par votre immodestie, au lieu de « l'aider par votre attention? »

« Peut-être que le démon avait excité ce bruit pour empêcher le profit du sermon de ce prédicateur apostolique; mais Dieu s'en servit pour tirer de sa bouche ces belles paroles, et nous découvrir par icelles l'état éminent de son intérieur et les excellentes dispositions qu'il avait en prêchant sa sainte parole : car il est bien facile de connaître par ces mots, qu'il faisait deux personnages tout à la fois; de disciple, et de maître, d'auditeur, et de prédicateur; qu'il était en même temps dans le ciel, et sur la terre; à soi, et aux autres; qu'il se tenait ensemblement et dans le centre et dans

la circonférence comme les roues mystérieuses du chariot d'Ezéchiel, qui étaient tout à la fois au milieu et à l'extrémité, et qu'il imitait les Anges Gardiens qui contemplent la face de notre Père qui est dans les cieux, lors même qu'ils travaillent pour nous sur la terre (1). »

(1) Gondon, 168-175.

CHAPITRE IX

VIE INTÉRIEURE DU P. YVAN

Un aimable et savant homme, Levesque de Burigny, ayant cru devoir rapporter, dans son histoire du cardinal du Perron, une historiette passablement gauloise, s'explique à ce sujet en une note significative. « On n'aurait pas répété cette petite anecdote, écrit-il, si on ne s'était fait une loi de ne rien omettre, et si l'on n'eût pas été persuadé que ces petits détails peuvent et doivent entrer dans des vies particulières ». Nous avons eu déjà, nous aurons encore plusieurs fois l'occasion de nous conformer à cette règle qui semble excellente pourvu qu'on en observe l'esprit. Ce serait, en effet, plus qu'une injustice, une sottise, d'exagérer la valeur révélatrice de « ces petits détails ». Le moindre de nous vaut mieux que ses propres bizarreries, que ses manies les plus invétérées, et, si l'on peut dire, que les tics de son visage et de son âme. De tels riens nous sont précieux, non pas tant parce qu'ils nous aident à pénétrer le secret des cœurs, que parce qu'ils nous aident, nous forcent même à évoquer, à voir revivre, en chair et en os, les personnages qui nous intéressent. Les grands hommes trop uniment et trop constamment parfaits

(1) Burigny, *Vie du cardinal du Perron* (de Bure, 1768), p. 80.

échappent à notre imagination, et cette faculté ne se meut jamais plus à l'aise que lorsqu'elle tâche de ressusciter et de peindre des héros qui prêtent à rire. Il n'est statue qui vaille un trait plaisant pour perpétuer le souvenir d'un héros dans l'esprit des foules, et, — pour revenir à notre sujet, — notre P. Yvan n'aurait pas survécu si longtemps dans les traditions provençales, sans les souvenirs amusants qui sont en quelque sorte liés à son nom.

Mais, encore une fois, ces traits pittoresques ne sont à la vie intérieure d'un saint que ce que le cadre est au tableau, la marge au livre. C'est aux notes intimes, aux lettres du P. Yvan qu'il faut demander le secret de cette magnifique nature, le sens profond et la vraie couleur de cette vie. Il est temps de faire trêve aux historiettes et de nous aventurer dans ces profondeurs, mais auparavant, pour que la transition ne soit pas trop brusque, restons encore quelques instants au seuil de cette vie intérieure, sur le portique où les vives imaginations du poète et de l'artiste préparent les sublimes contemplations de notre mystique provençal.

§ 1. — *Les images.*

Il est paysan, il est peuple dans sa dévotion comme dans toute autre chose. Il aime le cliquetis des médailles, et l'apparition prévue des belles images qui l'attendent à chaque page de son bréviaire. « Si vous trouvez à Paris quelque image de laiton de Notre-Dame de la longueur du doigt, achetez-la-moi (1). » Ainsi parle-t-il dans les dernières années de sa vie à un avocat de ses amis.

(1) *Lettres*, II, 179.

Le désert, tel qu'il le comprenait et l'aimait, devait être peuplé de saintes images. Gondon nous donne à ce sujet quelques détails intéressants sur l'ermitage de Rians qu'il avait sans doute visité avant d'écrire son livre. Il mit des images, nous dit-il, « dans les deux cellules de son petit logement, étalant en l'une celles des saints anachorètes, et en l'autre, celles des divers supplices des saints martyrs. De plus, ayant une dévotion particulière à saint Antoine et à saint Jérôme, quoiqu'il en eût les images avec celles des autres saints, il les peignit encore sur les deux portes de la sacristie, pour les regarder, quand il entrerait et sortirait, comme deux grands modèles de la vie solitaire et pénitente. Mais le principal objet de sa piété et de son imitation, étant Jésus-Christ... et la sainte Vierge, il ne se contente pas d'en avoir les images, et d'en peindre les mystères en divers endroits de sa cellule et de sa chapelle, mais encore il les porte continuellement sur soi, c'est à savoir une image du Crucifix de cuivre en bosse, et une ou plusieurs de la sainte Vierge tenant son enfant entre ses bras (1). »

Ce serait ici le lieu d'étudier la valeur d'art et le caractère mystique des fresques, des tableaux et des gravures du P. Yvan (2). Par malheur son œuvre a disparu presque tout entier, et des quelques morceaux qu'on lui attribue, aucun, sauf peut-être une planche de scapulaires, ne nous paraît d'une authenticité certaine. En revanche, on garde encore à Aix l'image de Notre-

(1) Gondon, p. 71, 72.

(2) Voici, dans ses lettres, quelques mots à ce sujet : « Il y a dans la garde-robe de ma chambre des petits fers dont je me sers pour graver. Mandez-les-moi avec une grande brosse qui ressemble à un pinceau de fils de réchal; mettez le tout dans la même boite, avec les mêmes burins, car cela me servira de récréation... » *Lettres*, II, p. 83.

Dame des Sept-Douleurs, cette fameuse peinture qui n'est pas de la main du P. Yvan, mais qu'il a faite sienne en quelque sorte, à force de la contempler. La délicieuse histoire de sa dévotion pour ce tableau remonte aux premières années que le saint homme passa dans la ville d'Aix. Mais j'ai cru devoir la réserver pour le présent chapitre, et Gondon va nous la dire.

Mgr de Richelieu « avait dans une salle de son palais une grande et très belle image de Notre-Dame de Miséricorde, représentée dans un état de douleur et d'amertume, environnée des mystères de la passion de son fils, avec cette inscription au plus haut du tableau : *Amaritudine plena sum.* Il fallait qu'il y eût à cette image quelque chose de divin, car d'abord que notre pieux ecclésiastique la vit, il la trouva si belle et si douce qu'il ne pouvait se lasser de la venir voir et d'y faire des prières. Il semblait même qu'il en fût charmé et qu'il y eût quelque chaîne invisible qui l'attirât, puisque tous les matins après avoir célébré la sainte messe, il venait passer quelque temps devant cette image, avec des démonstrations de joie qui découvraient assez les mouvements et les transports de son intérieur. Un jour l'aumônier de l'archevêque, ayant pris garde à l'assiduité et à la dévotion de notre bon prêtre envers ce tableau, l'attendit en cachette à l'heure qu'il avait accoutumé d'y venir. Il ne manqua pas à sa visite ordinaire. Comme donc il était dans l'ardeur de sa prière qu'il accompagnait de regards et de soupirs amoureux, l'aumônier l'embrassant tout d'un coup par derrière : « Mon bon Père, lui dit-il, je vous surprends « dans le pieux larcin qu'à mon avis vous désireriez faire « de cette image dont vous montrez être fort passionné. » — « Vous avez raison, répondit le bon P. Yvan, j'en suis « si amoureux que je ne saurais passer une seule journée

« sans lui venir rendre mes hommages. » — « Il faut, poursuivit l'aumônier, que je dispose Monseigneur à vous le « donner. » — « Ah ! mon bon monsieur, répliqua le père, « le regardant d'un œil reconnaissant, que je vous serais « obligé et que je prierais de bon cœur la mère de Dieu « pour vous. Je fais plus d'état de cette image que de « tous les autres biens de l'archevêché. » Ensuite l'archevêque ayant été averti et disposé par son aumônier et voulant être lui-même témoin de la ferveur du P. Yvan envers son image de la sainte Vierge, se mit dans un lieu d'où il pouvait le voir sans être aperçu. Il admire les tendresses et les respects que ce serviteur de la mère de Dieu témoignait avoir pour sa souveraine maîtresse. Il en est touché, et la grâce achevant les dispositions que son aumônier lui avait déjà données, il se résolut de lui en faire un présent. Et ainsi, s'étant fait voir et s'approchant de lui avec un visage riant et d'une façon obligeante : « Je pense, bon Père, lui dit-il, que vous êtes « amoureux de ma Vierge, puisque vous venez tous les « jours lui faire la cour comme à votre princesse. » — « Il est « vrai, Monseigneur, répondit le Père, que je l'aime de « tout mon cœur et je sens je ne sais quel attrait qui « m'attire à elle si tendrement et si puissamment que « j'aurais de la peine à me contenir de la venir voir « tous les jours. » — « Je ne veux pas, répliqua cet illustre et généreux prélat, « que vous ayez dorénavant cette « peine. Je vous la donne, à condition que vous la prierez « pour moi. » En même temps, ayant appelé un de ses domestiques, il lui commanda de la faire porter à cette heure-là même dans la chambre du P. Yvan. Je ne saurais dire quelle fut la joie de ce bon prêtre, et les sentiments de reconnaissance qu'il montra à ce magnifique prélat qui, en effet, lui donnait la plus rare pièce de son palais, en lui donnant cette image, dont il fai-

sait un état singulier, l'ayant fait venir d'Italie comme un ouvrage extraordinairement beau. Notre fervent ecclésiastique l'accompagna donc par les rues, avec plus de satisfaction que si on lui eût fait un présent de la croix archiépiscopale (1). »

Plus précieuses, je crois, que cette belle image ou que les meilleures gravures du P. Yvan, ses lettres nous font voir quelle activité son imagination de peintre conservait dans les exercices de sa vie mystique.

« Voyez, disait-il en parlant de la sainte Vierge, voyez devant les yeux de votre âme, son naturel, sa façon, son soin, son état, son marcher et toutes ses actions... moulez-vous... dans les intentions et désirs de la Mère et de l'Enfant (2). »

Il n'avait guère lu que sa bible, mais il l'avait lue en artiste. L'image biblique est toujours à la portée de sa main.

« Les péchés et les imperfections de votre vie passée vous causeront des distractions; mais moquez-vous de tout cela... tous ces Egyptiens sont noyés dans la mer Rouge (3). »

Toujours rapide et concis, il marque d'un trait pittoresque les « figures » dont son imagination s'est nourrie :

« Adam s'étant vêtu du péché et d'une peau, hélas neuf cents ans de peine! Abel se laissa tuer comme un Jésus. L'arche de Noé sur le déluge... Joseph vendu, jeté dans le puits et emprisonné; Moyse jeté sur le fleuve, au hasard. Daniel, Jérémie, les trois enfants

(1) Gondon, p. 139-141. Cette image, malheureusement bien noircie, est encore conservée à Aix, dans la chapelle de la Miséricorde (Bureau de bienfaisance).
(2) *Lettres*, I, p. 236, 237.
(3) *Id.*, II, p. 9.

dans la fournaise, et les autres deux dans le lac des lions; Job mangé, pourri sur le fumier; Jonas dans la baleine; Eléazar écrasé sous l'éléphant... tous figures de l'état souffrant, crucifié de Monseigneur Dieu et Maître Jésus-Christ (1). »

Ainsi encore, prêchant l'union à ses religieuses :

« La personne de confusion, — écrit-il, — de querelle, de désordre et de désunion n'a point de Dieu que la nature, elle ne peut que périr dans son bruit et confusion... elle mérite... d'être tuée des lions comme le prophète de Jéroboam; mangée des chiens, comme Jézabel; abîmée dans les enfers toute vive, en corps et en âme, comme Coré, Datan, Abiron; foudroyée comme les quatorze mille de Coré;... brûlée toute vive comme Abiu et Nadab; mangée des serpents, comme les murmurateurs du désert;... elle mérite d'être... changée en pierre comme la femme de Lot... et d'être ensevelie avec la grande paillarde dans l'abîme, avec la coupe de son cœur tout plein de venin et de la malédiction éternelle (2). »

Le monde invisible ne lui est pas moins présent que l'histoire sainte. Les démons, les anges, c'est pour lui une vision constante. Aussi comme il se prête, de tout son esprit et de tous ses sens, aux visions proprement dites que ses filles spirituelles lui racontent! Il les voit comme elles, il tremble et se réjouit avec elles.

« Tout à coup se présenta un furieux, gros et épouvantable serpent, ayant beaucoup de plis, jetant des

(1) *Lettres*, I, 146, 147.

(2) *Id.*, I, 190, 191. Il revient souvent à cette image terrible. Cf. *v. g. ib.*, I, p. 193. « Ils sont la grande Babylone qui avec le venin de la coupe ensevelit les rois tout vifs en corps et en âme dans les enfers. » — Des passages de ce genre nous donnent sans doute une idée des sermons du P. Yvan.

flammes de feu de sa bouche qui éclairaient toute la chambre (1). »

« Notre monastère, écrit-il ailleurs, semble tous les jours celui de saint Antoine. » Cette petite ligne en dit long. Puis il ajoute :

« Il est vrai que nous avons la Mère de Dieu qui nous aide visiblement et saint Michel et les bons anges... O filles, si vous saviez combien ces guerres sont subtiles et épouvantables... Si vous saviez de quelle manière les esprits examinent les âmes, vous marcheriez plus vite que le vent pour vour sauver (2). »

Qu'elles soient le résultat de ses propres réflexions, ou qu'elles redoublent d'intensité dans la fréquentation de ses pénitentes, de telles impressions restent néanmoins, si l'on peut dire, à la surface de cette vie intérieure. La vraie doctrine mystique du P. Yvan est tout à la fois plus simple, plus solide et plus profonde, dure doctrine, comme on va voir, et cependant consolante, simplifiante, j'allais presque dire, tentante, quand les saints nous la proposent et la pratiquent devant nous.

§ 2. — *Doctrine mystique du père Yvan.*

« J'ai une chose à vous dire, — écrivait le père Yvan à une de ses religieuses, — c'est qu'il y a ici (à Aix, selon toute vraisemblance) une troupe de jeunes prêtres de bonne volonté qui vous prient de m'envoyer tous les billets que je vous ai écrits de ma chambre. Autrefois le père N. les porta à Paris et vous les rendit après les avoir fait lire à Monseigneur le cardinal de Bérulle. On veut les ramasser pour la gloire de Dieu (3). »

(1) *Lettres*, I, 298.
(2) *Id.*, II, 99, 100.
(3) *Id.*, II, 100, 101.

Ces petits billets spirituels, extrêmement denses, il avait commencé de les rédiger, dès ses premières années de ministère, et depuis, il n'avait cessé de les retoucher, de les resserrer, les adaptant aux besoins précis des âmes qu'il avait à conduire, et les enrichissant d'après sa propre expérience des choses de Dieu.

On les trouve réunis dans un tout petit livre qui fut publié du vivant même de l'auteur et dont les éditions postérieures ont pieusement respecté la simplicité rugueuse. En 1654, peu de mois après la mort du saint fondateur, le P. Léon fit paraître une excellente édition de ce *livret* qu'il avait manifestement médité lorsqu'il préparait l'oraison fnnèbre du P. Yvan. Sauf quelques cerrections sans importance, il se donna bien de garde de traduire son auteur. Il s'explique à ce sujet dans un *avis aux âmes dévotes* qui est une merveille de sens critique et de goût. C'est une joie de voir un homme si éloquent savourer ainsi la prose des saints. « Dans ce recueil, lisons-nous dans l'avis au lecteur, je n'ai presque changé que ce que les copistes ou les imprimeurs semblaient avoir mis hors de sa place. Du reste, j'ai cru qu'il est important de laisser l'or dans sa minière, et le diamant dans son rocher. Il faut laisser parler les saints à leur mode qui est celle du ciel, non pas de la terre. Oter de leurs ouvrages ces divines saillies, ces saintes impressions et ces sacrés mouvements qu'Ezéchiel appelle *impétuosités* de l'Esprit de Dieu, c'est en arracher ce qu'il y a de plus précieux (1). »

D'ailleurs, en suivant cette consigne, le P. Léon se conformait à la volonté expresse du père Yvan.

« Qu'on ne change point le sens, — avait en

(1) Cet avis ne se trouve pas dans l'édition de 1654, je l'emprunte à la 3e édition (1657).

effet recommandé le saint homme à l'ami qui s'était chargé de publier « ces petits conseils spirituels » — ni la naïveté : car cela le fait aimer (le livre) des spirituels et des simples... ils honorent et respectent tout, comme venu de Paradis. »

Et, entrant dans plus de détails sur la composition première de cet ouvrage, il ajoutait ces lignes d'or :

« Quand je donnais ces conseils, je regardais l'état de Notre-Seigneur, et ses désirs, plaisirs, volontés, complaisances, délices, qu'il voulait dans les âmes et je les voulais toutes transformer en Jésus-Christ... Et quand je les écrivais, j'écoutais et regardais intérieurement ce que Jésus-Christ voulait, et j'étais attentif en son état. Il semble que je lisais et voyais ce qu'il désirait dans cette âme... Les filles d'Avignon ont un autre cartable, là où il y a d'autres choses pour elles, qui sont plus grandes. La mère d'Avignon l'a gardé longuement, on en pourrait copier quelques-uns, pour y ajouter (1). »

Je ne crois pas que ces détails, chers aux simples et aux spirituels, puissent ennuyer les profanes, ceux-là du moins qui estiment que l'histoire intime, la genèse d'un livre est presque aussi intéressante que le livre lui-même. Rien chez le père Yvan qui trahisse l'auteur de profession, l'homme qui se propose un beau matin de faire un livre, et qui, bon gré mal gré, même lorsqu'il semble abîmé dans la contemplation des attributs de Dieu, louche un peu, si j'ose dire, du côté de ses lecteurs.

Il faut noter, — écrit encore cet écrivain sans le savoir — que dans ce livret sont tous les conseils spirituels qui depuis environ quarante ans ont été donnés à des religieuses et à d'autres personnes spirituelles des deux sexes : et la plus grande partie ont été pratiqués

(1) *Lettres*, I, 149, 150.

et celui qui a dressé ces conseils et avis, a eu toujours intention, et fin de ... les transformer tous en crucifix (1).

Auteur, notre saint l'est encore moins, s'il est possible, dans ses lettres, les plus directes, les plus jetées, les plus impétueuses que je connaisse. Les lire dans les deux incomparables volumes que nous devons encore à la piété de Gondon, les lire, c'est l'entendre parler lui-même, derrière la grille du confessionnal, hachant sa pensée en petites phrases pressées, s'oubliant parfois jusqu'à laisser déborder le trop plein de son âme, puis coupant d'un geste saccadé la période commencée, toujours brusque et toujours ardent, sévère et, tout à la fois, cassant et timide, souverainement à l'aise dans la manifestation des vérités les plus profondes et atteignant, sans jamais la chercher, à la plus haute éloquence.

Dans son oraison funèbre du P. Yvan, le P. Léon résume excellemment la doctrine mystique à laquelle se ramènent tous les écrits du saint prêtre. « Toute sa conduite roulait sur ces trois points. Se séparer de tout pour mourir à soi-même; s'unir plutôt aux hontes et aux souffrances d'un Dieu crucifié, réservant pour le paradis les gloires et les consolations de sa divinité; et par un amour pur, désintéressé, très généreux et très héroïque, le servir en esprit et en vérité. » Détachement de la créature, adhésion pratique aux mystères de la passion, pur amour de Dieu, ainsi décharnée, la doctrine du P. Yvan n'offre rien de rare, mais ces quelques vérités que les plus habiles rhéteurs ne parviennent pas à rajeunir, sont ici comprises, senties, vécues avec tant d'intensité, exprimées d'un tel élan, qu'elles paraissent originales, neuves, hardies même, et qu'on peut placer

(1) *Lettres*, I, 144.

sans hésiter ce prêtre ignorant à côté des Bérulle, des Olier, des Condren, en un mot, des plus beaux génies que la littérature mystique française ait produits en son âge d'or.

« Ce qui est nous en nous, il faut qu'il soit comme mort afin que rien n'empêche Dieu (1). »

Tel est en un mot le programme de détachement — ou pour reprendre un robuste archaïsme malheureusement presque passé de mode, — le programme de désappropriation que prêche le P. Yvan.

« Quand vous ne paraîtrez et ne serez plus vous, ni humaine, ni nature, ni vie, ni vouloir; alors il y aura quelque bonne espérance en vous de miséricorde (2). »

Si vous étiez plus détachée, écrit-il à une de ses filles, « vous ne seriez tant confuse et inquiète, vous ne sauriez s'il y a un monde, des mauvais, des bons, des maux, des guerres, des pestes, des famines, si on vous aime, ou hait, si on vous connaît, si on vous aime ou méprise, ou si on vous loue... vous ne connaîtriez ni verriez ni ciel ni terre, ni homme ni femme. — Vous ne craindriez ni vie, ni mort, ni enfer, ni damnation..., ni danger, ni pauvreté... mais sans aucun souci, comme si vous n'aviez point de corps, ni vie, ni volonté... vous souciant aussi peu de ce qui est ici-bas qu'un séraphin, vous souvenant aussi peu de tout ce qui est créé et qui n'est point Dieu, comme d'une chose qui n'a jamais été parmi les personnes. Celle qui parle, qui reprend, qui raisonne, qui se complaît, qui s'excuse, qui se justifie, qui contredit, et qui veut, oh que cela va mal en telle âme! O fille, si vous étiez Notre-Seigneur crucifié, vous

(1) *Lettres*, I, 200.
(2) *Id.*, I, 174.

auriez autant de soin de vous comme... d'un barbare, d'un loup, et d'un chien mort (1). »

« Si vous voulez l'héritage du ciel, il faut être habillé de la peau d'une bête morte, comme Abel, Jacob, Elie... (2) »

Comme on voit, il parle d'abondance, il passe, il repasse, sans même écouter le bruit de son propre discours, poussé de l'avant par la sainte passion qui le remplit. Car on sent bien que ce bouillonnement de mots sort des profondeurs de l'âme. A côté de certaines images où l'on reconnaît le primesaut de la verve populaire, il en est d'autres qui expriment des années de réflexion. Celle-ci entre autres, admirablement choisie pour rendre sensible et pittoresque l'absolu détachement où l'on nous propose d'arriver.

« Seule à seule, sans nul ressouvenir d'aucune des créatures, comme avant que Dieu les eût créées... submergez-vous toute dans Sa Majesté (3). »

On croirait que c'est là le dernier mot, mais non, écoutez encore.

« Soyez comme avant que Dieu vous créât toute seule avec lui, dans lui : sans aucun être que le sien, toute rien, et toute Dieu (4). »

D'autres images moins imprévues n'en prennent pas moins sous sa plume une réalité saisissante.

« Il voudrait être anéanti, tué, méprisé, mort... et que tous les autres eussent les mérites et les couronnes, et lui tout seul fût oublié comme les morts éternels (5). »

Cette désappropriation s'étend à tout : — « N'obligez personne, plutôt, désobligez tout le monde de se sou-

(1) *Lettres*, I, 3, 4.
(2) *Id.*, I, 200.
(3) *Id.*, II, 33.
(4) *Premier recueil*, 80.
(5) *Ib.*, 84.

venir de vous (1) », — et même aux propres consolations de la grâce. Toute joie sensible reste suspecte à ce terrible directeur.

« Les personnes qui veulent les consolations sont incapables de Dieu crucifié (2) ».

« Ne vous fiez guère à ces grands attraits et amours des autres, ni à leur vouloir : car Platon, Socrate, Apollonius Thianeus, Trismegiste, et mille autres ont eu des plus grands ravissements que tout cela, et néanmoins ils étaient païens. Tenez-vous au pur et nu amour de la volonté, et laissez-moi tout cet amour perceptible et expérimental (3). »

Il revient sans cesse à cette différence entre la dévotion « expérimentale et perceptible », et ce qu'il appelle « le bon amour essentiel » (4).

« Contentez-vous dans ce grand anéantissement... car c'est là où l'on trouve tout, tout Dieu, tout amour. Dieu veut faire d'un vicieux un saint, d'un vieux renard un petit enfant tout nu... L'amour n'a point d'exercices, car il est tout abandonné à l'Epoux qui l'attire, l'aborde, l'anéantit, et le transforme en lui; et lors, il ne sait rien, il ne peut rien, il ne sait vouloir aucune chose. Vous voudriez sans doute une union et un pâtir perceptible... connaissez que Dieu est purement esprit et vie et retenez-vous de la sorte dans un amour nu et vide de tout sentiment. Il ne faut pas une assurance en votre pâtir, mais unissez-vous en esprit avec une grande confiance. Il ne faut pas une jouissance expérimentale, ni des lumières perceptibles, ni élancements, mais il faut vous tenir en

(1) *Premier recueil*, 97.
(2) *Lettres*, I, 153.
(3) *Id.*, II, 97.
(4) *Premier recueil*, 72, 73.

Dieu par vive foi et nu amour. Il me semble que l'amoureux en cet état ne connaît ni soi ni personne et qu'il doit se tenir dans son sépulcre, comme un mort... (1). »

D'ailleurs « qui veut des consolations... il faut qu'il les gagne ».

« Les pleurs seront au soir et la joie au matin (au lendemain). Il faut mourir avant que ressusciter... Jacob ayant passé le Jourdain, vit Dieu en son trône au bout de sen échelle... Saül, ayant gardé les ânes nuit et jour dans de grandes souffrances, et David son troupeau, et s'étant battu contre les lions, ours et Goliaths, furent rois (2) ».

Qu'on lise enfin, et qu'on médite sur ce sujet une magnifique lettre, ardente, haletante et lumineuse dont je transcris ici les dernières pages — séduit que je suis, hélas, comme un profane, par la vivacité pittoresque des raccourcis bibliques où notre P. Yvan excelle.

« Que je m'approprie la jouissance de Dieu et sa gloire qui n'est pas mienne... ce serait faire un sacrilège, comme Simon Magus, comme Lucifer et tous ses compagnons. Eve s'appropriant la pomme, la paya, comme Lucifer son outrecuidance; Saül, l'office de prêtre et Osias, roi, l'un fut réprouvé et l'autre lépreux; Coré, Datan et Abiron, s'appropriant la dignité du pontife, tombèrent vifs dans l'enfer; Giesi s'appropriant le miracle d'Elisée, fut lépreux et tous ses enfants. Jézabel s'appropriant la vigne de Naboth, les chiens la mangèrent toute vive... et moi, je m'approprierais la jouissance et la gloire de Dieu... oh la grande superbe! Hélas! *Domine, non sum dignus... Exi a me Domine...*, disait le bon saint Pierre... Moïse se déchaussa

(1) *Lettres*, II, 105, 106.
(2) *Id.*, I, 130, 131.

devant le buisson; David n'osa boire de l'eau de la citerne de Bethléem; Moïse refusa cinq fois l'honneur de Connétable de Dieu... Le Verbe éternel se désappropria en quelque façon de sa gloire... Donc à terre, à terre, et désapproprions-nous. Tout prêtre, tout religieux qui n'est désapproprié de tout est un corps de fumier sans âme. Hélas! pauvrets devant Dieu, se croire mériter quelque chose; cela fait trembler les spirituels, et les personnes de grâce devant Dieu... Les justes trembleront, les colonnes du ciel trémoussent, toute la milice du ciel sera étonnée (1). »

Le lecteur est déjà, me semble-t-il, en possession de juger entre les admirateurs du P. Yvan et le P. Batterel, bio-bibliographe de l'Oratoire. Ce savant homme s'exprime ainsi au sujet des deux volumes de lettres que nous n'avons pas craint de comparer aux lettres du P. de Condren lui-même. « Je (n'y) trouve absolument rien qui vaille la peine d'être observé, rien de recommandable ni pour le style des lettres qui n'est rien

(1) *Lettres*, I, 119, 120. — Est-il nécessaire d'attirer l'attention du lecteur sur le relief parfois un peu excessif que le P. Yvan donne à cette doctrine? Deux ou trois passages feraient dresser l'oreille à un théologien. En voici un, par exemple : « N'avoir point d'être, de vie, de cœur, d'âme, de paradis, de gloire éternelle, de *possession et jouissance de Dieu;* n'avoir point de vertus, de sainteté, de perfection; point de Dieu même pour vous, mais le tout pour le seul contentement et gloire de Dieu : purement, sans qu'il s'y trouve une seule petite goutte pour nous ; ni pour récompense, ni pour notre intérêt particulier, ni pour aller en paradis, ni pour éviter l'enfer ». (*Premier recueil*, p. 140-141; cf. *Lettres*, I, 201). J'aurais voulu soumettre ce paragraphe à Bossuet, mais en 1649 les docteurs lurent et relurent cet « excellent livret » sans y rien trouver que de très conforme à la plus pure orthodoxie. J'aime moins cet autre paragraphe du même livre : « Tout ce que nous aimons pour Dieu n'est pas agréable à Dieu. Que savons-nous s'il nous veut bien ou mal? » (*Premier recueil*, p. 124.) Tout cela, manifestement, ne doit pas être pris à la lettre.

moins qu'élégant et pur, ni pour les sentiments, affectifs à la vérité, mais dictés par une imagination plus vive que juste (1). » Pour le style, le P. Batterel et moi, nous nous expliquerons tout à l'heure, mais j'avoue que l'autre reproche me chagrine tout à fait. « Imagination plus vive que juste », oui peut-être, du moins par endroits, mais au service d'une doctrine qui est le fond même de l'Evangile! Exagération provençale qui force un peu le relief de la vérité sans fausser la vérité elle-même. Chez d'autres, la modération est dans les termes, l'outrance dans les idées, et le danger semble d'autant plus grand que rien ne nous avertit de nous tenir sur la défensive. Ici, au contraire, l'excès, le fracas de certaines expressions, nous rappellent qu'après tout, il faut un peu en rabattre. « Le P. Bertaud — c'est le P. Yvan qui parle — le P. Bertaud, grand lecteur en théologie, me dit : « Mon père, votre livre est bon, mais il n'y en a « point de cet état ». Sans doute, et l'auteur le savait mieux que personne, mais comme le remarque sagement le R. P. Léon : « Si l'on n'en peut prendre tous les effets, au moins on en doit prendre l'esprit. Si quelques pensées semblent trop fortes et trop rudes, l'auteur les adoucit lui-même peu après. Outre qu'il suivait l'esprit de grâce, et qu'il parlait à l'âme qu'il conduisait, il renvoie toujours à la sage et bonne direction. Enfin nos glaces n'ont pas besoin d'un moindre feu (3). »

Cette désappropriation, si extrême, si rigoureuse, qu'est-ce d'ailleurs autre chose, dans la pensée et dans la vie du P. Yvan, qu'une adhésion cordiale à l'exemple du Sauveur crucifié?

« Celui qui a dressé ces conseils... a eu toujours inten-

(1) Batterel (*loc. cit.*), p. 122.
(2) *Lettres*, I, 157.
(3) *Premier recueil* (*Avis* à la fin de la première édition), p. 180.

tion... de les transformer tous (ses lecteurs) en crucifix (1). »

Il avait déjà écrit dans son *livret*:

« Vous n'avez à étudier qu'à vous transformer aux délaissements, amertumes, douleurs et souffrances du Fils de Dieu (2). »

Il revient constamment à ce principe avec les redoublements d'images qu'il affectionne.

« La Passion, les douleurs... de Notre-Seigneur... soient votre cœur, vie, affection, joie ; vos richesses, couronnes, trésors, paroles, états, entretiens, jouissances, suavités; votre demeure, religion, couvent, chambre, oratoire et paradis (3). »

Ou bien se fixant à une seule image, il la retourne, et si l'on peut dire, il l'appuie, il la fait entrer de vingt façons.

« Mettez-vous en prison dans ces plaies, vous dans elles-mêmes et elles-mêmes dans vous, elles toutes vous, et vous toutes elles; en sorte qu'il n'y ait point de douleur en N. S. sans vous : en cet état, aimez, embrassez, mourez d'amour de ses amertumes (4). »

Comme on le voit sur ce dernier exemple, on ne saurait dire si cet évangile de souffrance est plus rude que suave. Impitoyable quand il le resserre dans son livre, en quelques formules sanglantes, le P. Yvan s'attendrit, dans l'épanchement de ses lettres, et nous montre comment, dans sa pensée, amour et souffrance se confondent.

Les épreuves de toute sorte lui font l'effet « d'un grand feu d'amour » où « tous les excréments de la nature » se brûlent (5).

(1) *Lettres*, I, 144.
(2) *Premier recueil*, 112.
(3) *Ib.*, 41.
(4) *Lettres*, II, 254.
(5) *Id.*, II, 256.

« Croyez, ma fille, que celui qui endure est tout Dieu, le plaisir, le contentement, les délices... l'unique Fils de Dieu le père... tout, tout Dieu, tout, tout amour. La joie, beauté, clarté, le soleil, le Paradis... tout cela est tout, tout amour. O quel amour! si Dieu pouvait mourir, l'amour le tuerait tout autant de fois qu'il y a des créatures raisonnables, et toute cette essence infinie et immortelle se laisserait souffleter, battre, mépriser, fouetter, couronner, clouer, crucifier (1). »

Ecoutons-le encore, ravi hors de lui-même par la contemplation de ces vérités, et le souvenir d'une expérience qui semble durer, ou du moins qui se renouvelle au même moment qu'il tâche de la décrire.

« De là l'amour naît toutes ses flammes, comme le fleuve du trône de Dieu, qui emporte et consomme tout ce qui n'est Dieu ou de Dieu dans l'âme, et la remplit de Dieu et de suavité, joie, douceur, consolation, qu'il lui semble que c'est la cité de Dieu céleste, pleine de la gloire, et beauté et splendeur de l'agneau... C'est comme Jacob en la vision de Dieu, sans se souvenir qu'il était dans un désert, couché sur une pierre en une sombre nuit et épaisses ténèbres. Ainsi l'âme submergée dans les consolations d'amour, ne sait s'il est nuit ou jour. Elle ne voit rien, elle ne pense à rien, que tout Dieu et tout anges, elle ne peut vouloir, ni savoir, ni désirer, ni être que Dieu... Elle est toute pleine d'odeurs, douceurs, consolations de Dieu, en Dieu dans elle; comme quasi ceux qui jouissent déjà de la gloire au ciel. Elle est dans la présence de Dieu amoureuse, dans ce vaste glorieux solitaire, dans les ardeurs du soleil divin, qui semble n'être que pour elle toute seule, que peu s'en faut qu'elle

(1) *Lettres*, II, 256, 257.

ne meure. Car comme elle est une petite créature, elle ne peut pas supporter ce grand fleuve qui sort si impétueusement du sein de Dieu sur elle. Elle est pleine et regorge de consolations de Dieu inconnues, qui étonnent ses conducteurs : ce qui la fait mourir en la nature, et la ressuscite dans des plus vives connaissances de Dieu et de son rien. »

Et soudain, se ravisant, craignant d'en avoir trop dit, il ajoute :

« Il faut que le confesseur soit très spirituel, et pratique de longues expériences et bien avisé. Car la nature, l'amour propre sont dans les consolations si finement que les plus grands spirituels y sont trompés. Les amertumes, ténèbres, désolations sont plus assurées en la vie chrétienne, que toutes ces consolations suaves, auxquelles il ne se faut arrêter (1). »

Enfin voici une autre page, qui rappelle les plus beaux cantiques inspirés par l'amour divin, et qui néanmoins par son mouvement, ses brusqueries, son désordre, ne peut être que du P. Yvan.

« O Dieu, quel amour ! Je me meurs de douleur, quand vous me brûlez de cet amour. Et qu'aimez-vous, si vous n'êtes amoureux des tourments, des peines et mortifications de mon cher maître ? Amour, amour, amour, que n'êtes-vous aimé ! Hé, soyez aimé ! Ma fille, au nom de Dieu, ne faites rien par crainte de l'enfer, pour le paradis, ni pour avoir des grâces, ni pour aucun contentement, mais pour le seul contentement de ce tout, tout, tout, tout amour, amour tout Dieu. Amour, amour ! Hé, ma fille, brûlez, et soyez toute Jésus-Christ. N'attendez point à demain, mais tout maintenant. Hé, amour, amour, où êtes-vous ? Avec tant de

(1) *Lettres*, I, 125, 126.

plaies, tant de peines et de tourments! Pourquoi ne meurs-je pas tout maintenant? Hé, amour! pourquoi me faites-vous mourir en désirant de mourir dans vous, de vous, pour vous? O quel tourment d'être privé de ce qu'on aime. Si vous me croyez, vous ferez vite... O amour, ma fille, je ne puis dire plus qu'amour, amour. Hé, amour divin, amour de mon très bon et très cher maître; hé, beau, grand et infini amour, que ne brûlé-je, que ne meurs-je d'amour et pur amour! O beaux et tout enflammés chérubins, que ne brûlé-je de votre feu! Eh bien, à la croix, à la croix, et là, mourir, brûler, crever d'amour (1) ».

De telles effusions, de telles confidences ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus rares. Peu de temps avant la mort du P. Yvan « un vertueux prêtre, l'étant venu visiter, comme il le trouva sortant de sa prière, il lui demanda familièrement qu'est-ce que Dieu lui avait dit : « Dieu est sage, répondit le P. Yvan, il parle fort « peu. » Environ ce même temps, ses religieuses l'ayant fait appeler à la grille de la sacristie pour leur faire conférence : « Mes filles, leur dit-il, adorez le silence que « Dieu a gardé durant l'éternité, méditez-le, aimez-le. « O que ce silence est étonnant et plein de merveilles! » Il dit ces paroles d'un ton de voix si animé et d'une manière si touchante, qu'il parut bien qu'il était ému par quelque communication extraordinaire de l'esprit de Dieu. En effet, perdant la parole, il fut contraint de se retirer : si bien qu'il alla se mettre en un coin du sanctuaire de son église, pour s'abandonner aux lumières et mouvements de l'esprit divin, et contempler ce même silence qu'il venait de proposer à ses religieuses » (2).

(1) *Lettres*, II, 286, 287.
(2) Gondon, p. 554.

D'ailleurs cette doctrine qu'il s'oublie parfois à traduire d'une façon extatique, dans la pratique, il la ramenait, je ne dis pas toujours suavement, mais sagement, à la portée de ses pénitentes. A bien les entendre, rien de plus « simplifiant » que ses conseils·

« Soyez simples, dit-il, comme Marie, mère de Dieu, comme l'Agneau de Dieu, comme un séraphin, comme le bon Job, comme ceux du Paradis, comme un enfant d'un an, sans finesse, sans contradiction, sans savoir rien que notre bien-aimé crucifié (1) ».

Je citerai, en terminant, pour donner une idée du ton ordinaire de ses lettres, un petit billet, qui n'est pas moins sublime que les passages que nous venons de lire, mais qui semble faciliter, humaniser ces hautes leçons.

« Ma fille, je vous salue en Notre-Seigneur, et vous désire toutes les bénédictions éternellement, et veux du plus bas de mon cœur que vous soyez toute lui, humble, mansuète, patiente, bénigne, crucifiée, paisible, véritable, charitable, amoureuse, miséricordieuse, pauvre de volonté et fille du Très-Haut. Soyez tout cela. Quand je ne vous écrirais que cela, c'est assez, et cela suffit pour tout jamais. Celui qui sait bien s'unir, simplifier, dépouiller et adhérer à Dieu est tout cela. Tout cela se fait dans l'âme amoureuse. Il n'y a rien de si assuré que d'aimer une chose belle, riche, immortelle, sage, bonne, agréable, réjouissante, c'est-à-dire Dieu qui est tout ce que les séraphins et tous les autres bienheureux esprits sauraient dire. Dieu est tout ce que Dieu nous pourrait raconter, et tout, tout amour. Hé bien, donc, ne vous ennuyez pas d'aimer et de vous transformer en lui. Soyez toujours dans la sainte indif-

(1) *Premier recueil*, 149, 150.

férence et vivez en paix. Que vos petits exercices marchent avec repos et tranquillité. Et mandez-moi quand vous vous trouverez mal, car vous êtes ma fille en Notre-Seigneur (1). »

§ 3. — *Le P. Yvan directeur.*

Telle doctrine, telle direction. Celle que le P. Yvan donnait à ses pénitents et pénitentes, ou, comme on disait alors, la conduite du P. Yvan, clairvoyante, rigoureuse et cependant suave, nous fera mieux approfondir la doctrine spirituelle qu'elle reflète, et en même temps nous aidera à le mieux connaître lui-même.

« Clairvoyant » est presque trop doux, « méfiant » conviendrait plus exactement à ce villageois transformé en directeur de conscience. « Les choses meilleures, je les tiens suspectes (2) », « ne vous fiez à personne, quelques œuvres qu'ils fassent (3) », « ne vous fiez à aucune, — écrit-il encore, et cette fois à une supérieure, — tenez-les toutes suspectes, mais qu'elles ne le connaissent nullement (4). » Ne craignez pas que les beaux semblants ni les simagrées de vertu lui en imposent :

« Les personnes qui tout à coup pleurent, lamentent leurs péchés et qui veulent tant faire de pénitences, et qui toujours se veulent confesser, jeûner, toujours parler, toujours demeurer à l'église, aller en dévotions, en pèlerinages, et qui disent qu'elles ont été malheureuses et qu'on ne peut les apaiser, telles personnes sont malades, deviendront folles, et puis diront que la dévotion

(1) *Lettres,* I, 35, 36.
(2) *Id.*, I. p. 92.
(3) *Premier recueil,* 118.
(4) *Lettres,* II, 59.

a fait cela : ou bien cela passera, et retourneront à leurs péchés (1). »

Cette défiance universelle a pourtant ses objets préférés. Les femmes d'abord. En effet, tant d'années passées à observer la malice et la fragilité féminine avaient, en quelque sorte, exaspéré la prudence et la sainte sauvagerie du P. Yvan.

« Ne vous y fiez guère, car il n'y a rien d'assuré. Le matin elles vous réjouissent, et le soir elles vous désolent... Ne vous fiez guère aux esprits des femmes (2). »

Ce disant, il ne pense faire autre chose que de commenter l'Evangile.

« Les femmes ont besoin d'une plus forte chaîne que les hommes. Sainte Magdeleine était la plus dévote d'entre les femmes qui suivaient Notre-Seigneur et néanmoins il ne voulut pas qu'elle le touchât, et il voulut que saint Thomas, le moins fidèle d'entre les apôtres, mît la main dans son cœur. Notre-Seigneur a donné les clefs et la conduite de son Eglise à saint Pierre et non à sa très sainte mère, encore qu'elle soit la plus grande et la plus parfaite créature qu'il puisse faire (3). »

Il sait que les plus vives flammes de dévotion s'éteignent comme feux follets et qu'il n'y a pas loin de l'extase à la tiédeur, de la tiédeur aux pires désordres.

« Ma fille, les dévotions se commencent avec de grands et saints désirs d'aimer Dieu... tellement qu'on semble des anges, des agneaux et des Jésus... Mais peu après cela on se refroidit. On s'ôte de son silence, de la solitude et présence de Dieu. Alors tout se change à com-

(1) *Premier recueil*, 118.
(2) *Lettres*, II, 166.
(3) *Id.*, II, 158, 159.

muniquer, caqueter, deviser des choses de Dieu, de là des choses indifférentes, puis pires, s'emportant en des complaisances, affections, plaisanteries, devis, visites, respects humains, compliments, amitiés; aller, venir, conférer et badiner (1). »

Tel autre instantané de couvent est plus sévère encore; avec ce mot de la fin, toujours un peu outré, mais au fond, d'une si vive justesse.

« Vous la verrez presque toujours — (la religieuse esclave de son amour-propre) — chagrine, impatiente, sèche, occupée dans elle-même et peu dans Dieu. Elle se plaint, s'excuse, se défend, elle murmure, elle pleure. Il n'y a en elle que venin. Car comme elle désire d'être aimée, caressée, estimée, crue et suivie, quand cela n'arrive pas, elle se meurt : elle parle, dit, écrit, traîne et fait tout ce que le diable veut. Elle marche avec finesse, hypocrisie, mensonge. Au lieu de faire oraison, elle ne pense qu'à ses intérêts, et à se faire adorer comme la Babylone de l'Apocalypse (2). »

On entend bien que cette défiance ne l'empêche aucunement de s'intéresser aux âmes. S'il ne fait pas d'avances, il ne se retire du moins que lorsqu'il a perdu l'espoir d'être utile.

« Il y a longtemps, dit-il, que M. ne se conseille point par moi... et que je ne me mêle point de lui. Quand je vois une personne qui ne me croit pas, je perds la confiance que j'ai en elle, je la laisse (3). »

Une fois seulement, nous le verrons à bout de patience. Il s'en explique sans ambages dans un petit billet que nos directeurs d'aujourd'hui auront sans doute plaisir à lire.

(1) *Premier recueil*, 100, 101.
(2) *Lettres*, II, 47.
(3) *Id* , I, 55.

« Mme N. me menace de venir en Avignon. Dites-lui de ma part, et lisez-lui ma lettre, en sorte qu'elle l'entende bien, que si elle venait, elle perdrait son temps, car elle dépenserait ce qu'elle a, et qu'elle n'aurait plus rien pour retourner. Elle ne me verrait point et ne me parlerait point : elle me ferait fuir et ne gagnerait que sa désolation. Je n'ai affaire d'elle, qu'elle travaille et qu'elle s'adonne à la vertu et qu'elle soit ménagère. Au lieu de me réjouir, elle m'a toujours désolé (1). »

Visiblement, elles l'embarrassent. Lui tout d'une pièce, il les sent insaisissables : « l'une croit à la lune, l'autre croit au soleil (2) ». Plus gênantes encore, plus décevantes, lorsqu'elles lui apportent des visions ou autres récits de faveurs merveilleuses qui d'une part enchantent sa propre imagination, et de l'autre alarment sa rude sagesse. Une longue lettre de lui nous le montre sur le vif, au plus fort de cet embarras.

« Je vous veux raconter dans la confiance de père que j'ai en vous une tromperie bien étrange qui est arrivée, il y a quelques années, à une fille qui venait à moi, et cette tromperie dura environ trois mois.

« C'était une fille tout à fait simple et grossière, et qui n'avait pas fait de péchés mortels. Il lui était déjà arrivé plusieurs visions et autres choses étranges, mais craignant que cela ne fût un piège du diable, comme il était vrai, son confesseur (le père Yvan lui-même) lui avait souvent défendu de ne rien recevoir d'extraordinaire.

« Un soir donc se présentent à elle deux beaux hommes, qui avaient beaucoup d'argent, et le lui offrirent si elle le voulait recevoir, pour se faire religieuse, car c'était une pauvre fille. Elle se souvint de la

(1) *Lettres*, II, 123, 124.
(2) *Id.*, II, 73.

défense... et répondit, se tournant à Dieu : « Mon grand Jésus, je n'ai pas licence, » et les esprits s'évanouirent. Le second soir vint un ange fort beau, qui lui dit : « Prie « Dieu, je suis ton bon ange. » Elle répondit encore : « O « mon bon Jésus, je n'ai pas licence de vous croire », et cet esprit s'enfuit comme les premiers. Le troisième, vint un autre esprit, en la forme de la Mère de Dieu... il en vint un quatrième en forme de crucifix, pour se faire adorer, mais la fille faisant de même qu'aux autres, l'Esprit disparut. Or le démon ne gagnant rien de cette façon, changea la tromperie (envers cette fille), que tout le monde estimait sainte contre le cœur et la volonté de son directeur.

« Car il doutait toujours, et la tenait suspecte, et était fâché, et se mettait en colère contre ceux qui l'honoraient, l'aimaient et caressaient comme une sainte, et leur disait : « Vous me ferez de cette fille une magicienne et une sorcière... » Il se mettait aussi en colère contre la fille, la menaçant que les démons la rendraient une sorcière, mais il ne put tant faire qu'elle ne fût ravie tout étrangement durant cinq heures, d'autres fois quatre, d'autres fois trois tous les jours, et fort souvent d'une telle façon qu'elle semblait toute morte, avec de grandes douleurs de tête, des mains, des pieds et du côté, tellement qu'elle semblait un crucifix avec une grande flamme de feu dans le cœur et de grands soupirs d'amour, criant et disant : « O amour, amour, et grand amour ». Si bien qu'elle enflammait d'amour et convertissait tous ceux qui la voyaient... elle avait, ce lui semblait, la vision de la gloire de Dieu... elle savait tout l'état des personnes et les avertissait de se convertir... elle déclarait aussi leurs péchés à toute sorte de personnes. Elle savait tout, ce semble, et des présents et des absents, et de loin et de près, et tout le mal qui se faisait dans le

monde, et dans les enfers et purgatoire. Elle était caressée de Dieu et de sa mère, à ce qu'elle croyait, et sentait, comme un séraphin. Elle entendait ordinairement les anges chanter... Tous ces esprits qui lui apparaissaient... lui ordonnaient d'être bien obéissante à son père spirituel, ce qui était une bien grande et fine tromperie. Elle obtenait de Dieu tout ce qu'elle demandait... elle souffrait de grands maux et de grandes douleurs avec patience et pour l'amour de Dieu. Elle demeura trois mois ou environ sans pouvoir manger, endurant le tout avec patience. Et cependant, mon bon monsieur, tout était tromperie et illusion du démon (1). »

Cette défiance, que ses propres dirigées inspirent au P. Yvan, atteint, par ricochet, les directeurs, en général, et la direction elle-même.

« Touchant ce que vous me mandez de communiquer à ce bon père, je ne le connais pas. Vous pourrez prier Dieu et suivre l'attrait de la paix de votre âme... mais ne parlez guère de l'intérieur. Pourvu que vous le régliez aux fruits du Saint-Esprit, demeurez en paix (2). »

Ainsi répondait-il à un ami qui le consultait sur le choix d'un directeur. Il écrit encore dans le même sens :

« Je vous conseille et trouve bon que vous soyez solitaire, et ne communiquiez rien à personne, si ce n'est que vous parliez quelquefois à N. si vous avez peur de quelque chose. Les fruits et dons du Saint-Esprit vous diront ce qui est bon et de Dieu en vous. On connaît assez la vérité, et le mal s'aperçoit auprès de la sainte humilité. Tant parler, tant faire, tant deviser, tant communiquer, c'est une vraie tentation, amusement et empêchement (3). »

(1) *Lettres*, I, 301-304.
(2) *Id.*, II, 64.
(3) *Id.*, II, 78, 79.

« Tant de règles, conseils, moyens, tant d'exercices, tant de confesseurs et conducteurs empêchent d'aimer, de posséder et de jouir de Dieu. Toujours semer et labourer ensemble, jamais le grain ne produira (1). »

Puisque, bon gré mal gré, il faut un directeur, le P. Yvan veut qu'on le choisisse entre mille.

« Je vous voudrais quasi dire de ne vous fier ni croire à toute personne, quelque réputation de sainteté qu'il ait. Car tous sont sujets à tentation. Mais puisque toujours il vous faut un conseil, choisissez le plus saint... et tenez-vous de loin (2). »

« Prenez conseil des plus spirituels et amis de Dieu... et qu'ils soient vieux, encore qu'ils ne soient pas si savants (3). »

Saint, âgé, ce n'est pas encore assez exiger, il faut que le directeur soit de peu de paroles et aide sa pénitente à « se tenir loin » de lui.

« Fuyez les conducteurs qui parlent et caquetent tant (4). »

« Laissez, dit-il encore, le secret du cœur à Dieu... j'ai éprouvé que les conducteurs curieux ne sont pas les meilleurs et qu'une âme court un grand danger sous leur conduite. Vous savez ce que vous en avait dit le R. P. Bremond... laissez souffler les vents, tomber les grêles, gronder les tonnerres et cachez-vous dans les trous de la pierre. Ne parlez qu'à grande nécessité... Les affaires intérieures ne se déclarent que rarement. Ne dites rien de votre intérieur même à N. et ne soyez nullement curieux de savoir le sien... croyez-moi, tout cela empêche l'époux (5). »

(1) *Premier recueil*, 107.
(2) *Ibid.*, 112.
(3) *Lettres*, II, 26.
(4) *Id.*, II, 213.
(5) *Id.*, I, 17, 18.

Le pire des directeurs, — je parle toujours au nom du P. Yvan, — c'est le directeur complaisant, doux, pitoyable et condescendant.

« Un confesseur complaisant vous jettera dans le Purgatoire, et plutôt dans les enfers... Coré, en flattant, traîna avec lui deux cent et cinquante Hébreux, et quatorze mille que la foudre brûla, Absalon trente-trois mille au massacre où il fut pendu par les cheveux (1). »

Nous avons déjà vu, sur quelques traits saisissants, que le P. Yvan n'avait rien à se reprocher à cet égard. A chacune de ses pénitentes, il tint la terrible promesse qu'il avait faite à une d'entre elles.

« Je ferai tout ce que je pourrai pour vous chasser du Paradis terrestre, avec le glaive de feu d'amour, pour vous faire gagner le céleste à la sueur de votre visage (2). »

Et toutes, il les a aidées, mais comme il savait faire, à réaliser l'étrange idéal qu'il leur proposait.

« Se voir et regarder comme boue, fange, charogne puante, peste, venin, poison; se cacher de peur d'empoisonner et tuer les personnes... N'oser regarder le ciel et s'ensevelir dans son rien tout à fait (3). »

Ses lettres nous en sont un témoignage d'autant plus expressif que, d'après son propre aveu, il n'ose écrire que la moitié des choses qu'il dirait dans la simplicité d'un libre entretien.

« Je ne vous ose écrire ce que je vous dirais de bouche (4). »

Comment leur parlait-il donc, juste ciel! Qu'on en juge plutôt sur ce qu'il leur écrivait.

« Tenez-vous indigne d'être à la compagnie des gens

(1) *Lettres*, I, 217.
(2) *Premier recueil*, 50.
(3) *Ib.*, 137.
(4) *Lettres*, I, 34.

de bien. Laissez-vous maltraiter, tourmenter, mépriser, tuer, écraser en ce monde à tous, comme coupable d'avoir perdu tout le monde et tué Dieu : et brûler comme celle qui a mérité tant d'enfers. Hé, fille, que vous feriez bien de ne parler jamais! Hélas, et vous vous voyez, regardez, plaignez, et vous jugez, reprenez, corrigez les autres! Gardez, fille, faites vite, cachez-vous dans quelque trou, comme une punaise, araignée, scorpion, autrement vous envenimerez quelque sainte âme (1). »

Il tourne, il retourne sans pitié la dure doctrine.

« Hélas! je crains fort que vous ne soyez pas encore bien morte à vous-même... quel mal y aurait-il, si vous mouriez toute seule sans aide d'une goutte d'eau, pourvu que vous fussiez en grâce... Quand vous seriez bien damnée... quel dommage et perte serait-ce à la gloire de Dieu? Il n'a affaire de nous... Quand on vous donnerait à manger aux lions, ours et chiens enragés; quand on vous écorcherait bien toute vive et qu'on vous jetterait dans les fournaises, qu'est cela en comparaison de l'enfer (2) ? »

« Je trouve bon qu'on vous traite comme le fils de Dieu et comme ses saints. Je trouve bon qu'aucun ne fasse état de vous ni de tout ce que vous ferez. — Il vous sera plus grande miséricorde qu'on vous crache au visage, qu'on vous arrache les yeux... que de vous honorer. Je trouve bon que vous soyez abandonnée... et que dans cet état tous vous soient des bourreaux... comme à Jésus-Christ (3). »

Dans les solutions qu'il donne aux difficultés particulières qu'on lui propose, il ne se montre pas plus

(1) *Lettres*, I, 41.
(2) *Id.*, I, 246, 247.
(3) *Id.*, I, 175.

accommodant. Nous avons déjà lu cette rapide sentence :

« Touchant vos cahiers, brûlez-les tous. Qu'il ne s'en parle plus jamais. Humiliez-vous une bonne fois (1). »

Mais voici une autre décision qui paraît, à juste titre, encore plus étrange.

« Mon bien cher ami, *salus in Christo!* Désobligez tous, pour être détaché de tous : afin que tous vous laissent seul, avec tout Dieu, sans empêchement. Je l'appelle désobligation, parce qu'il faut que cela se fasse rudement, afin qu'ils ne retournent plus vous occuper, empêcher, distraire de la présence de Dieu, ni vous désunir de son état souffrant. Car si vous le faites gracieusement et respectueusement, toujours vous seront après, et empêcheront Dieu en vous, et vous en Dieu. Notre-Seigneur dit au jeune homme : Suis-moi et laisse ensevelir ton père à d'autres morts (1). »

Non, ce sont bien là par moment les propres paroles des saints et du Fils de Dieu lui-même, mais de tels propos, isolés, pris en rigueur et dans l'abstrait, ne traduisent pas le véritable esprit de l'Evangile. Et puis, si l'on veut bien apprécier les duretés du P. Yvan, il faut se rappeler que, provençal, il s'adresse le plus souvent à des provençaux. Entre gens d'un même terroir, on sait ce que parler veut dire, et pour m'en tenir à cette dernière citation, le correspondant du P. Yvan n'ignorait pas que son directeur mettait au service du prochain un temps qu'il eût mieux aimé consacrer à la solitude. Il exagère, c'est entendu, mais passé la terreur des premiers anathèmes, les âmes les plus délicates reviennent à lui, vite endurcies à tout ce fracas, confiantes dans la très grande bonté, naturelle et surnatu-

(1) *Lettres*, I, 40.

relle, qui tâche en vain de se dissimuler sous le masque d'une impitoyable rigueur.

En un mot, il faut toujours en revenir à une « des plus naïves images que l'on put faire du P. Yvan », et le comparer « à une ruche de mouches à miel, dont le dehors est rude, raboteux et mal poli, mais qui ne laisse pas de contenir au dedans de la cire et du miel, faits avec une merveilleuse industrie (1). » Ainsi, par exemple, bien qu'il tienne à passer pour un directeur farouche, il ne permet pas à ses filles de l'imiter en ce point. Qu'on parcoure plutôt les avis qu'il donne à plusieurs reprises aux supérieures de la Miséricorde.

« Le Saint-Esprit descendit en langues de feu. Faites qu'amour reprenne, faites que vos répréhensions soient de feu d'amour, et qu'elles donnent de l'amour et de la crainte.

« L'huile entretient la lumière. La douceur avec sagesse entretient l'esprit de Dieu, et les grâces, et l'amour en une âme; et la rudesse imprudente chasse toutes les bénédictions...

« La Supérieure ne doit être ni âpre, ni rude, ni arrogante, dépiteuse, partiale, haute de cœur, impérieuse, colérique ni injurieuse, mais affable, bénigne, miséricordieuse envers celles de bonne volonté encore que sottes.

« Quand vous consolerez l'esprit triste, faites-le avec joie, gracieusement, et qu'elle connaisse que vous l'aimez.

« Quand vous voudrez éteindre et apaiser la colère de quelqu'un, faites que ce soit par douces et sages paroles de Jésus-Christ, et ne lui donnez point tort, encore qu'elle l'ait, que tout le feu ne soit éteint (2). »

(1) Gondon, 139.
(2) *Lettres*, I, 223-231.

« Quand on fera quelque imperfection en votre présence toute seule, faites semblant de ne l'avoir pas vue. Pourtant ne l'oubliez pas pour une autre fois...

« Aux choses qui ne sont point de conséquence ne soyez point rigoureuse, mais faites semblant de ne les voir pas (1). »

Certes, il entend bien qu'elles corrigent leurs sœurs, mais, « il faut vite faire cela et en passant seulement (2). » Lui-même, d'ailleurs, il s'accommode à la complexion d'une chacune.

« Je trouve bon que vous ne jeûniez qu'un jour de la semaine, quand vous êtes en bonne santé, et que vous fassiez une bonne collation. Faites l'oraison en telle sorte que vous ne tombiez malade, le tout prudemment. Lisez quelquefois la troisième partie de la *Volonté de Dieu*, mais doucement, et sans vous faire violence en ce que vous ne pourrez entendre (3).

« Quand vous pourrez, faites l'oraison à genoux; sinon faites-la assise. Elle sera autant agréable à Dieu, pourvu que le cœur soit humble et la volonté à genoux. Croyez-moi, vous pouvez même la faire étant couchée, quand vous serez mal disposée... jeûnez seulement le vendredi quand vous serez en santé, mais point du tout étant indisposée, et ne soyez nullement scrupuleuse, mais renforcez-vous dans l'amour... soyez notre Seigneur humble, amoureux, bon, bénin, mansuet (4). »

On voit qu'il réserve ses tonnerres à quelques âmes de choix et qui le connaissent depuis trop longtemps pour douter de sa rude tendresse. Car, à toutes, il laisse voir qu'il les aime, et du plus profond de son âme.

(1) *Lettres*, II, 270, 275.
(2) *Id.*, II, 268.
(3) *Id.*, p. 86.
(4) *Id.*, II, 29, 30.

« Mon Dieu que j'ai de désir de vous aller voir! Enfin, je le ferai. J'y veux aller, ma fille (1). » « Ma fille, je ne puis me saouler de vous donner ces grandes bénédictions, il faut que je recommence (2). » « *Révérendissime Pater*, je vous salue mille fois tous les jours. Plus je pense à vous, plus je vous aime (6) ».

D'autres affectueuses saillies du même genre abondent dans sa correspondance. « Hélas, dit-il encore d'une façon plus pénétrante, je sens d'ici vos croix et vos tristesses (4). » « Je sentais quasi son état quand je voyais qu'elle ne me mandait rien (5). » « Il me semble que je vois tout d'ici (6) ».

De tels petits mots en disent long sur cette amitié toujours en éveil. Que le lecteur veuille bien s'en souvenir. Nous en aurons besoin tantôt, pour ne pas trop nous épouvanter, quand nous verrons, à l'œuvre, ce terrible directeur.

§ 4. — *Le P. Yvan écrivain.*

« Le style de ses lettres est un vrai jargon, plus provençal que français; » ainsi prononce le P. Batterel dans la notice qu'il a consacrée au P. Yvan. « Plus provençal que français », et quand cela serait, ce style en vaudrait-il moins? Traduire, vaille que vaille, en langue d'oïl, le mouvement, la couleur, le rythme de la langue d'oc, est-il bien sûr, après tout, que Montaigne ait jamais fait autre chose, je dis *Montaigne* pour citer un nom,

(1) *Lettres*, I, 55.
(2) *Id.*, II, 292.
(3) *Id.*, II, 61.
(4) *Id.*, II, 57.
(5) *Id.*, II, 67.
(6) *Id.*, I, 59.

mais s'il fallait reconduire aux frontières de notre littérature tous ceux de nos écrivains qui ont gardé l'accent de leur terre natale, la liste de proscription n'en finirait pas. Pour moi, j'aime d'amour ce merveilleux français, sublimé, spiritualisé, *centralisé, dérégionalisé* qui ne triompha guère chez nous qu'avec Fontenelle, image, lucide, froide et rayonnante de notre raison française, mais enfin cette perfection immatérielle nous semble parfois monotone et froide, et une sorte de nostalgie nous ramène, non pas seulement à Pascal, à Molière et à Bossuet, mais encore à l'exubérante jeunesse du seizième siècle, à la verdeur et au panache des contemporains de Louis XIII.

« Tous les séraphins en un, et tous les saints en un, quand il y aurait d'un chacun autant comme il y a de gouttes d'eau dans les mers et déluge, et de sablons en toute la terre, si elle était toute en poudre, ils ne pourraient faire un Jésus-Christ ni l'état de sa perfection » (1).

Si cette phrase du P. Yvan est du provençal, c'est tant pis pour le français. Assurément, ce n'est pas encore Pascal, pas plus que Scarron n'est Molière, mais le rude paysan qui écrivait de la sorte, qu'il soit latin, provençal ou français, mérite une place dans l'histoire de notre littérature religieuse, parmi ceux qui ont préparé la langue de Pascal et de Bossuet.

En tout cas, « jargon » n'est pas le mot juste. Somme toute, les idiotismes du cru sont rares chez le P. Yvan. Il ne lui arrive qu'une ou deux fois de « se languir » (2). « Vous me revenez » (3), dit-il bonnement à un de ses amis, et je trouve un « pas moins » qui ne manque pas de saveur.

(1) *Premier recueil*, 90, 91.
(2) *Lettres*, II, 65.
(3) *Id.*, II, 152.

« Autre fois, quand j'ai dit une messe pour quelque affaire, tout a été accompli ainsi que je voulais, maintenant j'en ai dit cinquante, et pas moins, tout va comme va (1). »

Incorrect sans doute, et de peu de grammaire, mais le plus souvent parce qu'il se contente d'indiquer sa pensée d'un trait de plume.

« Que celle qui conduira les pensionnaires témoigne plus d'amitié à la plus pauvrement habillée, moins belle, et moins de jugement, sans reproche, ni d'état, ni de parents (2) ».

Mais ce défaut n'est peut-être que le revers d'un mérite rare. On l'a déjà dit, jamais le P. Yvan ne s'est piqué de littérature. Il écrit exactement comme il parle, et, chose encore plus rare, cette bonhomie, ce sans-façon, loin de dégénérer comme il arrive presque toujours en verbiage, conduit le P. Yvan à rendre sa pensée avec une concision, une densité extraordinaires. « Il a fallu, dit-il à une de ses correspondantes, que tout d'un coup je vous aie écrit ces trois mots qui sont un abrégé d'un monde de paroles (3). » Or, il écrit toujours, plus ou moins, dans des conditions analogues. Silencieux comme un homme d'oraison, sentencieux comme un paysan, il évoque, il fixe, par de brusques séries d'ébauches, le monde de pensées et de sentiments qui fermente en lui. Le lecteur s'en est déjà rendu compte, et pour éclairer sa religion à cet égard, il nous suffira de réciter encore quelques-unes de ces vives phrases, de ces sténographies impétueuses.

(1) *Lettres*, I, 353.

(2) *Id.*, II, 275.

(3) *Id.*, II, 121. Cf. *id.*, I, p. 120. « Je vous mets ici tout brief, sans cotter rien, et vite... croyant que vous savez tout et qu'en un mot vous comprendrez tout. »

« Plus la récompense vous est inconnue, comme Dieu (car tout nous est une forte énigme), plus elle sera grande (1). »

« Tout ce qui crie qu'il veut aimer, c'est la nature qui veut être assurée et connaître son amour perceptiblement, expérimentablement; rompant la tête à ses confesseurs, jusqu'à ce qu'ils lui donnent quelque connaissance ou assurance qu'ils aiment (2).

« Tout l'enfer tremble aux mortifications des prédestinés, de peur qu'elles n'augmentent leurs couronnes. Il tremble aussi, voyant celles des méchants, de peur qu'ils n'aient miséricorde, puisqu'il n'y a point de plus assuré moyen pour l'obtenir (3). »

« Quittez l'affection du rien, et résignez-vous à l'amour et au pâtir d'un tout infini (4) ».

« Ma fille, il faut être tout à fait crucifiée, et dedans, et dehors (5) ».

« Garde, garde, garde, fille de toi! Pour peu qu'il y ait même une goutte de toi elle gâtera tout. Hé, fille, que la nature est fine!... Tu penseras quelquefois être tout Dieu, tout amour, et tu seras toute toi. Ma fille, au nom de Dieu, si tu me veux plaire, sois Notre-Seigneur tout crucifié, mort, délaissé, pauvre, méprisé, ignominié, craché, flagellé... autrement je n'ai affaire ni de toi, ni d'aucune de vous autres. Hélas! quand est-ce que l'on m'apportera des nouvelles que vous n'êtes plus vous? Si vous étiez amoureux, je le saurais, car à l'amoureux, l'enfer lui est court (6) ».

(1) *Lettres*, II, 158.
(2) *Premier recueil*, p. 105.
(3) *Lettres*, I, 138.
(4) *Id.*, I, 279.
(5) *Id.*, I, 21.
(6) *Id.*, I, 40.

« Si on me défendait l'oraison qui n'est que de deux heures, tout le jour me serait oraison, qui est de douze heures (1) ».

« Dieu est le cœur des âmes de bonne volonté (2) ».

Comme son esprit, son imagination est ramassée, drue et dense, imagination d'un villageois fécond en proverbes et qui s'absorbe dans le moment essentiel d'une scène ou d'un tableau.

« Il vaut mieux une lancette d'acier que de sucre (3) ».

« Un homme sage et fort ne s'effraie pas au bruit des canons, ni au bruit des cloches, tambours, tonnerres, ni au bruit des chiens, mais il poursuit son chemin, comme s'il était sourd (4). »

« Elle est (la volonté propre) comme le feu allumé dans une maison ou dans un grenier à foin, ou comme un trou au fond d'un navire, ou comme une plaie auprès du cœur (5). »

« Toutes vos croix ne sont que de l'eau claire. Tout cela n'est qu'allumettes pour allumer un plus grand feu d'amour (6). »

« Demander un avis à un prêtre, tantôt un conseil à un religieux, tantôt un doute à une autre personne, tantôt suivre l'un, tantôt l'autre, c'est comme les bêtes qui boivent à toutes les eaux qu'elles rencontrent, une plume en l'air, une barque sans patron (7). »

« Je voudrais vitement ensevelir tout cela comme la pomme que mordit Adam (8). »

(1) *Lettres*, I, 30.
(2) *Id.*, I, 10.
(3) *Id.*, I, 216.
(4) *Id.*, II, 94.
(5) *Id.*, II, 46.
(6) *Id.*, I, 29.
(7) *Premier recueil*, 103, 104.
(8) *Lettres*, II, 200.

On a déjà constaté, j'espère, que cet écrivain, qui n'a rien d'un homme de lettres, a reçu le don incommunicable, l'ardeur, l'élan, en un mot la vie. Il nous prend, et, bon gré mal gré, il nous entraîne après lui.

« Pour vous, à la croix, à la croix, à la croix (1)! »

« Croyez-moi, ne soyez plus vous, mais le Crucifix pâtissant, ensanglanté, cloué, crucifié, délaissé, tout nu, pauvre, seul, moqué, bouffonné, etc. (2). »

Mais de cette phrase haletante, harcelante, de ces avalanches d'images, de maximes, de souvenirs bibliques, j'ai donné trop d'exemples, et le lecteur se demande peut-être si, brisée par tant de saccades, la pensée du P. Yvan ne s'émiette pas en route. Qu'on relise plutôt cette autre lettre si bien menée, et d'un rythme si entraînant.

« Vous me demandez un moyen qui renforce l'amour et la foi que vous devez au très saint sacrement. Assurez-vous que c'est un secret de Dieu aussi difficile que son Incarnation, et qu'il n'est pas raisonnable que vous et moi et tous les plus beaux esprits du monde en sachent rien. Ce sont des ordres secrets de toute la très sainte Trinité. C'est le très grand secret des plus grands secrets de Dieu. Il ferait beau voir que Dieu ne pût rien faire en ses très grands secrets que nous ne puissions comprendre et commenter. S'il n'y avait rien de difficile ni rien d'admirable et de mystérieux, il ne serait secret de Dieu. Notre-Seigneur a fait en ce saint sacrement la merveille des merveilles et le secret de ses secrets. Les démons, tous ensemble n'ont jamais pu connaître le moyen que Dieu a tenu dans son Incarnation. Ils sont encore plus dépités en l'institution du très saint sacrement. Car en l'Incarnation, nous sommes rachetés une fois,

(1) *Lettres*, I, 169.
(2) *Id.*, I, 61.

mais au saint sacrement, confessés et contrits, nous sommes rachetés cent mille fois et plus, ce qui désespère l'enfer... C'est l'invention la plus grande que la sagesse de Dieu ait pu faire pour sauver toute la nature et pour désoler ses ennemis. Le soir du Jeudi Saint, il voulait que tous fussent Dieu... Or qu'a-t-il fait?... Il nous a voulu nourrir lui-même. Et s'il n'eût fait ainsi, jamais il n'y eût eu d'Antoine, Benoît, François, Dominique, et tant d'autres saints confesseurs. Qui se serait laissé massacrer, tuer, brûler, écorcher, si Notre-Seigneur ne se fût pas donné en viande, en vie, en sagesse, science, entendement, conseil et force en ce saint sacrement? Or tout en un mot, si Dieu n'eût pas fait ainsi, il n'eût pas si bien fait... puisqu'il n'y avait point de moyen plus grand, plus amoureux, plus unitif, plus capable de nous faire conformes, uniformes, deïformes et tout Dieu que celui-ci. Or voilà mon petit avis de mon cru, comme vous me l'avez demandé (1). »

Enfin, une autre lettre nous le montre s'absorbant sur une seule et même pensée, la poussant, l'amplifiant, l'orchestrant par une suite d'images pittoresques, et témoignant par là, une fois de plus, de l'extraordinaire intensité de cette vie intérieure, qui ne se développe qu'en profondeur et ne s'éparpille jamais. Les pages qu'on va lire sont adressées à une supérieure du couvent.

« Faites bien tout et pratiquez-le. Le feu brûle ce qui lui est plus proche. Si vous aviez l'amour, vous vous brûleriez la première, et puis tous ceux qui s'approchent de vous. Si vous ne brûlez personne, c'est signe que vous n'aimez pas bien.

« Elie prit le pain le premier, puis il le donna à la veuve. Il se faut premièrement faire saint.

(1) *Lettres*, II, 89-91.

« Il faut que le soleil ait de la clarté pour la lune, et pour les étoiles. Mais s'il s'éclipse, toute la nature est dans les ténèbres. Ainsi il faut qu'un supérieur, supérieure, et père, mère, soient tout Dieu, toutes clartés et vertus. Autrement tout est en désordre, comme un enfer.

« Quand les racines de l'arbre sont saines, et le pied, les fruits sont beaux. Quand vous serez sainte et selon le cœur de Dieu, tous vos gens seront des anges.

« Que la poule coure et aille où elle voudra : tous les poussins qui sont auprès feront comme elle. Si la supérieure ne marche pas dans la vertu, tout sera mal et imparfait, toutes feront pis.

« Quand une rivière déborde, tous les ruisseaux qui en sortent pour arroser la terre, se remplissent de sable et les poissons meurent... quand les supérieurs, père, mère, débordent, tout est confus, désolé et perdu.

« Quand la grande roue d'une horloge se détraque, tout est confus et s'entend de toute la ville, et toutes les autres roues sont en désordre...

« Quand Jéroboam laissa Dieu, tout Israël laissa Dieu, comme lui. Quand Saül et Abimelec se tuèrent, leurs pages en firent autant.

« Caïphe cria tout le premier : *crucifigatur*, quant et quant tous crièrent de même : *crucifigatur*. Et ainsi tels sont les rois, princes, supérieurs, pères, mères, maîtres, curés, tels sont les sujets. O que de damnés les uns pour les autres!

« Quand un gros rocher tombe d'une montagne, il traîne après soi beaucoup de petites pierres. Comme Lucifer entraîna une partie des anges dans son malheur, ainsi les supérieurs.

« Voyez comme les supérieurs emmènent tout à la mort.

« Les supérieurs d'Israël se jetèrent tous les premiers dans la Mer Rouge, et dans le Jourdain et tous se sauvèrent. Si une supérieure se mortifie la première, toutes sont ainsi.

« L'eau retient la mauvaise odeur du canal où elle passe, les rayons du soleil la couleur de la vitre, et une fille le naturel de la mère.

« L'eau qui sortait de la Mer Rouge était rouge... tel esprit qu'a une supérieure, toutes les autres l'ont...

« Quand Adam pécha, toute la nature pécha aussi en lui. Quand Acan offensa, sa femme, ses enfants, son bétail, tout fut lapidé et brûlé. Quand la supérieure offense, toute la maison est perdue avec elle (1). »

On voudrait que ce chapelet de textes rappelât au lecteur profane que nos ouvrages spirituels font partie intégrante de la littérature française. Une telle langue, sous la plume d'un paysan provençal, contemporain de Balzac et de d'Urfé, nous ne trouverions pas cet incident négligeable si les Nisard et autres historiens officiels n'avaient si arbitrairement rétréci le champ des études littéraires. Les François de Sales, les Pascal, les Fénelon et les Bossuet, auxquels, bon gré mal gré, il faut faire place, ne sont pourtant pas le produit de je ne sais quelle génération spontanée, et sans rien perdre à nos yeux de leur valeur incomparable, ces grands écrivains nous paraitraient peut-être moins imprévus, si nous nous avisions d'étudier les humbles mystiques, à l'école desquels, fond et style, ils se sont formés.

Mais la plaisante idée de citer Nisard ou M. Lanson dans une histoire du P. Yvan! Le saint homme aurait fait un beau tapage, s'il avait lu nos analyses. Plus que la saveur de cette langue neuve, il nous faut admirer

(1) *Lettres*, I, 225-229.

dans ces lettres « l'abondance de l'esprit de Dieu » qui les soulève et les entraîne. « Elles sont, écrivait leur premier éditeur, elles sont les expressions de ses sentiments et les images de ses actions. » « Il ne dit que ce qu'il a fait, de manière que dans ces lettres on y voit au naturel le portrait, la représentation de ce digne prêtre. » « Il n'est pas besoin de louer ces lettres, » écrit encore le P. Léon, et il ajoute cependant ces quelques mots d'une si vive et définitive justesse : « On n'a pas trouvé à propos de les mettre en des termes plus polis, par la vénération que méritent les pieuses reliques de l'esprit qui, comme dit saint Jérôme, doivent être plus vénérables que celle des corps, à qui on n'oserait ajouter des dorures ni des couleurs. On en a usé de la sorte envers les écrits des saints, et même à ceux des apôtres et évangélistes. Et assurément les âmes simples et humbles liront avec beaucoup d'agrément et de consolation un style qui, approchant de celui de la sainte Ecriture par sa rudesse et simplicité, en approche aussi par le poids des sentences, (*Oh! que cela est bien dit !*) et l'onction de l'esprit divin (1). »

(1) *Lettre à la reine mère* et *Avis au lecteur*, en tête du premier volume des lettres *(passim)*.



VERITABLE PORTRAIT DE LA VE. MERE MAGDELEINE FVNDATRICE DE L'ORDRE DES RELIGIEVSES DE NOSTRE DAME DE MISERICORDE. DECEDEE AN AVIGNON LE 20 DE FEVRIER 1678. AGÉE DE 66. ANÉES

CHAPITRE X

MADELEINE MARTIN

Comme nous avons déjà dit, du bonhomme Gondon à l'abbé Buathier, les biographes du P. Yvan placent au cœur même de leur œuvre le long et magnifique chapitre où sont racontées les origines de l'Institut de Notre-Dame de Miséricorde. Cet ordre nouveau, dont la fondation occupa les vingt dernières années du vieux prêtre, ils le célèbrent à l'envi comme « son chef-d'œuvre, le couronnement de tous ses desseins, et le principal emploi auquel Dieu l'avait destiné, en sorte que tout le reste de sa vie semble n'en avoir été qu'une précédente disposition (1). » Cet ordre, disent-ils encore, c'est « son cher Benjamin, le plus doux fruit de ses travaux, la plus riche récompense de ses vertus, le plus beau fleuron de sa couronne... le plus illustre monument de sa gloire, le caractère ineffable de ses mérites, et le dernier trait de la ressemblance de sa vie avec celle de Jésus-Christ (2). »

En un sens, ils ont raison. Jamais notre héros ne travailla à une œuvre plus considérable et plus féconde. Néanmoins j'ai cru devoir raconter tout d'une haleine l'histoire du P. Yvan, sans presque souffler mot de

(1) Gondon, 176.
(2) *Id.*, 176.

cette fondation glorieuse. J'ai déjà demandé grâce pour ce paradoxe, et dit pour quelles raisons il convenait de replacer au premier plan de cette seconde partie de notre histoire l'image héroïque et charmante de la jeune provençale sur qui porta tout le poids et à qui revient le principal honneur de l'entreprise. On le verra bientôt, dès que Madeleine Martin paraît sur la scène, on ne peut plus avoir d'yeux que pour elle : les autres personnages, et le P. Yvan lui-même, semblent s'éclipser ou, du moins, si j'ose dire, lui et les autres, ils ne sont plus intéressants que par elle, le courage qu'elle leur donne, les démarches qu'elle leur dicte, par les épreuves qu'ils lui font souffrir.

Un autre scrupule — tout littéraire celui-ci — m'obligeait encore invinciblement à bouleverser le plan de mes devanciers. S'il est vrai, en effet, qu'un critique doit, pour ainsi parler, changer de plume à chaque œuvre nouvelle qu'il veut décrire pour modeler insensiblement son propre style sur celui des écrivains dont il tâche de pénétrer le secret, il n'est pas moins nécessaire qu'un « amateur d'âmes » religieuses, modifie sa méthode au gré des physionomies différentes qui s'offrent à lui. C'est déjà commettre un contresens initial et fausser l'histoire que de parler sur un même ton de saint Jérôme et de saint François de Sales, de sainte Thérèse et de sainte Chantal. Bien loin d'abuser nos lecteurs en leur faisant croire que tous les saints se ressemblent, notre premier devoir est de leur révéler, non point par des affirmations vagues et sommaires, mais par notre manière même d'écrire, l'infinie souplesse de la grâce divine et la merveilleuse variété des saints. Or je ne sache pas un plus rare exemple d'une telle variété que l'histoire d'Antoine Yvan et de Madeleine Martin et je ne pourrais me résigner à dessiner d'une même main, sur une

même page, des figures aussi dissemblables. Au premier abord tout semble les séparer, et auprès de ce contraste les différences que l'on remarque entre saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal ne sont rien. Nous connaissons le P. Yvan. Madeleine Martin est la délicatesse et la grâce mêmes. Malgré soi, on tremble pour elle quand on voit, par une fraîche matinée de novembre, cette enfant de dix-huit ans s'agenouiller pour la première fois aux pieds du saint, et s'abandonner pour toujours à sa direction impitoyable. Si frêle, si généreuse, que fera-t-il d'elle, et de quelle main rude et brusque ce terrible graveur ne va-t-il pas creuser en elle l'image du crucifié?

Scalpri salubris ictibus
Et tunsione plurima...

C'est là ce qui m'a ému dès que j'ai entrevu, sous les phrases paisibles des chroniqueurs, le mystère frémissant de cette rencontre; c'est là ce qui m'a soutenu dans une besogne qui n'était pas faite pour moi et dont les mille détails auraient bientôt lassé ma courte patience. La formation laborieuse, les bizarreries, les aventures, les livres, les lettres du P. Yvan, c'est pour elle, pour Madeleine Martin que j'ai voulu tout savoir de ce grand saint. Je ne l'ai suivi d'aussi près que pour me préparer à mieux écrire l'histoire de cette autre vie plus aimable et plus touchante qu'il devait façonner sur le modèle de sa propre vie. Il arrive parfois que le maître soit moins attachant que l'élève et qu'on n'étudie le premier qu'en vue de bien connaître le second. Je voulais donc deviner le secret joyeux et douloureux tout ensemble qui rapprochait ces deux âmes si différentes l'une de l'autre, démêler l'obscure Providence qui livrait à la sublime tyrannie de ce paysan une des enfants

les plus exquises de la ville où je suis né. Car on ne les comprend pas pleinement l'un sans l'autre, et tout le but du présent livre est d'enchanter le lecteur du spectacle de leur union intime et profonde. En eux, la Provence mystique nous découvre ses trésors d'austérité et de grâce. Sur la sèche colline aux arbres tordus par le vent, des parfums délicieux s'exhalent d'imperceptibles calices. Une adorable lumière noie les aspérités de ce calvaire fleuri où de jeunes orantes, à qui rien d'humain n'est étranger, montent avec une allégresse radieuse. Si les rugueuses leçons du P. Yvan vous épouvantent, contentez vous du vivant commentaire que nous en offre l'histoire de Madeleine Martin. C'est bien toujours la même tige, mais elle a donné sa fleur.

Je renonce à dessiner cette délicate figure que ni le pinceau ni les mots ne peuvent rendre. Jolie, il semble que non ; mieux que jolie, elle a ravi, elle a séduit tout le monde et je ne songe pas sans une certaine colère aux quelques malheureux qui l'ayant vue, l'ayant entendue, ont néanmoins cherché à lui faire du mal. Un de ses biographes, écrivain poncif et sans âme, après plus de quatre cents pages inanimées, paraît enfin se réveiller et il écrit, d'une plume encore glacée, la petite phrase impuissante mais inépuisable et qui dit tout « On ne pouvait s'empêcher de l'aimer (1). » Ces pauvres mots nous promettent une ample moisson de légendes. Qu'est-ce en effet que la légende, sinon un effort, à peine plus menteur que l'histoire, pour traduire l'ineffable beauté d'une âme que la nature a faite charmante et que la grâce a divinisée.

L'humble maison où elle naît, le 3 juin 1612, se

(1) *La vie de la mère Madeleine de la Trinité*, par le R. P. Grozes, S. J., p. 451.

cachait dans une des vieilles rues aixoises qui mènent à la cathédrale. Son père, Amand Martin, « soldat de profession, » « était né à Tours et s'était marié dans la ville d'Aix ». Grâce à sa fille et peut-être aussi à ses airs de gentilhomme, il a sa légende. « Quoiqu'il ne fût qu'un simple soldat, quelques-uns étaient persuadés qu'il était le cadet de quelque bonne maison de Touraine, que la pauvreté ou quelque autre raison avait obligé de chercher fortune à la guerre et de s'établir dans une province étrangère. Ce qui leur inspirait ce sentiment, c'est qu'on remarquait dans ce soldat de l'honneur, de la probité et l'éducation d'un homme de qualité. D'ailleurs il voulait que sa fille fût toujours habillée au-dessus de la portée de sa condition (1). » Toujours est-il que plusieurs nobles familles de Provence semblent s'être intéressées à ces petites gens d'une façon particulière. Le parrain et la marraine de notre Madeleine sont personnes de qualité et quand l'enfant fut en âge de quitter sa mère, nous la voyons, à plusieurs reprises, fréquenter dans le grand monde (2).

(1) Grozes, p. 5.

(2) Archives de l'état civil au greffe du tribunal d'Aix : Paroisse Saint-Sauveur, registre des baptêmes, 1602-1621, folio 34, année 1612, mois de juin « Magdalena filia Amati Martini et Margaretæ Qualitadæ, fuit tertia die baptizata. P. d. Joannes Baptista de Vente, et M. d. Margarita de Garnier. A. Allioti, curatus. » — La famille de Vente ou de Vento, qui possédait en Provence le marquisat des Pennes, a laissé un livre de raison auquel Charles de Ribbe a fait de larges emprunts, dans ses études sur les anciennes mœurs domestiques, et qui la classe parmi les familles modèles. Marguerite de Garnier était fille de Charles, sieur de la Galinière, et de Madeleine de Rasca-Rousset. Elle était mariée à Gaspar de Joannis, seigneur de la Brillane, près Forcalquier. Une de ses petites-filles, Louise de Joannis Labrillane, entra plus tard à la Miséricorde. Comme on le voit, l'acte de baptême latinise le nom de la mère « Charité » et celui du curé « Aillaud ».

« Etant retourné à la guerre en Piémont », Amand Martin mourut deux ans après la naissance de Madeleine. Nous ne parlerons donc plus de lui. Tout au plus, penserons-nous à ce beau mousquetaire quand nous verrons un goût très vif pour la parure chez l'enfant dont il a flatté la coquetterie naissante, et chez la fondatrice persécutée, un courage et une intrépidité à l'épreuve. La mère de Madeleine nous intéresse davantage, bien que son histoire, légèrement embellie par l'imagination des contemporains, tienne en peu de lignes. Son nom est déjà une séduction. Elle s'appelait Marguerite Charité, ou, à la provençale, Carita. « Cette femme, écrit le P. Grozes, qui portait le nom de Charité, soutenait ce grand nom par la pratique de toutes les bonnes œuvres, particulièrement de la charité envers les pauvres; leur donnant l'aumône et logeant les pèlerins dans sa maison (1). »

« En ce temps-là, raconte une chronique inédite, un bon ermite fort âgé, qui venait d'Italie, arriva à Aix, demanda à cette bonne femme la charité : en même temps qu'elle la lui accorda, elle le nourrit et logea dans sa maison jusqu'à un accident qui lui arriva. On faisait alors des prières particulières pour le roi.

Un jour, comme les cloches sonnaient pour convier le peuple de venir à l'église pour y assister, quelqu'un remarqua que le bon ermite demeurait couvert et l'avertit; et comme il répondit en son langage quelques paroles qu'on ne comprit pas, on crut qu'il avait mal parlé à propos du roi : on le prend pour un espion et on le garrotte, et on le mène en prison. Dans le même instant on lui fait son

(1) Grozes, p. 8. Il est vraisemblable que c'était un enfant « de la Charité » et c'est là peut-être ce qui explique ses relations avec plusieurs familles nobles de la ville.

procès, et aussitôt il est condamné d'aller aux galères, après qu'il aura fait amende honorable par toute la ville, le flambeau à la main. Cependant la bonne hôtesse est dans une consternation étrange, elle verse des torrents de larmes et court de tous côtés pour défendre son ermite. Mais toutes ses peines et diligences sont inutiles; il fut contraint de subir cette sentence donnée sur un faux témoignage. Elle ne perd pourtant pas courage... et comme le feu roi Louis XIII d'heureuse mémoire vint à Marseille l'an 1622, elle prend la résolution d'y aller pour se jeter aux pieds de Sa Majesté. Elle fut si heureuse que, passant devant son palais, elle le voit à une fenêtre. Elle se met à genoux au milieu de la rue, les mains jointes et les larmes aux yeux, sans se mettre en peine des gardes qui l'empêchaient d'approcher et du peuple qui se moquerait infailliblement d'elle... Le roi, qui n'entendait pas son langage, demanda ce que disait cette femme... et l'ayant compris il ordonna sur-le-champ que le bon ermite fût délivré. Aussitôt elle court aux galères, elle le ramène dans la ville d'Aix... lui fait faire derechef un habit d'ermite et lui conseille de se retirer dans son pays de peur qu'on ne lui joue encore quelque mauvais tour. »

L'histoire, véritable sans doute en son fond, mais qui vient de loin et qui s'est un peu embellie en route, s'achève sur une prédiction merveilleuse. Avant de reprendre sa route, le bon ermite aurait béni la petite Madeleine en disant : « Voilà la petite bergère qui gardera le troupeau du Seigneur (1)! »

Après la mort de son mari, Marguerite Charité « prit le petit négoce de vendre des choses propres pour

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 3-6. (Je cite d'après la copie.)

la nourriture (1). » Il paraît que Madeleine, dès qu'elle sortait de la boutique maternelle « se joignait toujours aux filles de plus grande qualité qu'elle, et se plaisait à passer pour leur compagne (2). » Ce fut le plus grand péché de sa vive enfance.

Néanmoins, d'assez bonne heure, elle comprit que la vanité n'était pas faite pour elle, et quand ses amoureux lui offraient « des bouquets de fleurs d'orange et de jasmin », donnant les plus beaux à ses amies, elle rendait les autres à ceux qui les lui avaient donnés, lesquels « étaient si touchés de Dieu qu'ils quittaient le monde ». Le plus empressé de la bande, un jeune aixois qui l'avait poursuivie d'Aix à Pertuis et de Pertuis à Tarascon, au moment de la grande peste, « fut un de ceux qui reçurent cet avantage, se rendant capucin où il est mort très bon religieux (3). »

D'autres noces l'appelaient dont elle entrevoyait confusément la fécondité merveilleuse et dont sa jeune impatience aurait voulu hâter les fêtes sanglantes. Inquiète, attentive à reconnaître le signe de Dieu, elle cherchait dans l'ombre la main du prêtre qui la conduirait à l'autel. Or, à ce moment, notre P. Yvan, agité lui aussi de pressentiments analogues et d'une ambition qui le faisait trembler lui-même, regardait, attendant, comme jadis le serviteur d'Abraham au pied de la fontaine, la future épouse d'Isaac. Ils se virent pour la première fois, le 4 novembre 1631, à Aix, dans l'église de l'Oratoire. Trente ans après, dans le couvent de Paris qui gardait la tombe du P. Yvan, la mère

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, 2.

(2) *Ib.*, 3.

(3) *Ibid*, p. 10, 11. La peste dont il est question est sans doute la peste de 1630. Madeleine, alors âgée de 18 ans, avait quitté la ville avec « madame la conseillère de Saint-Marc » à qui sa mère l'avait confiée.

Madeleine, évoquant ses chers souvenirs à travers le prisme de sa foi naïve et de la dévotion reconnaissante qu'elle avait vouée à son directeur, dictait à son aumônier, Gilles Gondon, le récit de cette entrevue mémorable. Cette page qu'on va lire porte sans doute l'empreinte du secrétaire qui romançait un peu les choses à la mode de son temps, mais elle me paraît, dans son ensemble, d'une vérité indiscutable et d'une parfaite beauté.

« Il n'y avait pas longtemps qu'il (le P. Yvan) était entré dans la congrégation des pères de l'Oratoire et qu'il exerçait son zèle et sa charité en la manière que nous avons dite, lorsque Dieu lui envoya la première fille de son Institut : mais d'une façon merveilleuse. Cette fille (de qui l'humilité et la modestie m'imposent le silence) se sentant appelée à une haute perfection et à quelque chose d'extraordinaire, demandait à Dieu depuis longtemps un confesseur fidèle qui fût selon ses divines intentions, et qui l'aidât à accomplir sa sainte volonté; un confesseur, dis-je, qui fût avancé en âge, qui eût l'expérience, qui fût mortifié et très exact, et qui inspirât le détachement des créatures et l'amour de la mortification. Chose admirable! elle demandait le P. Yvan sans le connaître, parce qu'il avait toutes ces qualités dans un degré éminent. Mais la merveille est encore plus grande, de ce que le P. Yvan demandait à Dieu cette fille, sans l'avoir jamais vue que dans l'oraison. Cependant Dieu différa d'exaucer leur demande, et ce ne fut qu'après plusieurs mois qu'il la leur accorda.

« Un soir donc cette dévote fille, après avoir fait son examen et ses prières accoutumées, se sentit intérieurement pressée d'aller le lendemain à confesse chez les pères de l'Oratoire; mais pressée si sensiblement, et

avec tant de force, que n'ayant pu dormir de toute la nuit elle eut de la peine d'attendre le jour pour se lever. Néanmoins parce qu'elle était encore fort jeune, la modestie ne lui permettant pas de sortir seule de son logis, elle fut contrainte d'attendre une damoiselle avec qui elle avait accoutumé d'aller. Mais bon Dieu! quelles inquiétudes ne souffrit-elle pas durant ce peu de temps? Car à peine a-t-elle la patience que sa compagne soit habillée, qu'elle la contraint de venir avec elle chez les pères de l'Oratoire. Pendant le chemin elle ne se sentait pas, elle marche comme si elle était portée par une main invisible, sans toutefois savoir pourquoi elle est si fort pressée, si ce n'est qu'elle sait bien qu'elle a résolu d'aller à confesse.

« La voilà arrivée dans l'église des pères de l'Oratoire, où elle n'a pas loisir de faire longues prières; parce qu'aussitôt elle est puissamment inspirée d'entrer dans un confessional. Elle en approche, et à même temps son cœur se trouve saisi d'une sainte frayeur mêlée de je ne sais quelle joie qui lui fait attendre quelque extraordinaire événement. Toutefois sans faire aucune réflexion sur ces mouvements-là qu'elle sent dans son cœur, elle passe outre et se jette aux pieds du confesseur qu'elle ne connaît point et de qui elle ne croit pas être connue : mais elle apprend bientôt que l'Esprit de Dieu l'a pleinement informé de tout ce qui la regarde. En effet ce confesseur était notre V. prêtre, le P. Antoine Yvan, qui ayant su par révélation divine que cette vertueuse fille devait venir à lui ce jour-là, ayant encore su par la même voie son nom, les dispositions de son intérieur et les instructions qu'il fallait lui donner, s'était logé dans son confessionnal dès la pointe du jour, pour l'attendre et pour la recevoir. Aussitôt donc qu'elle se fut jetée à ses pieds,

l'appelant par son nom quoiqu'il ne l'eût jamais vue, ni ouï parler d'elle : « N., lui dit-il, voulez-vous pas bien « aimer Dieu? » Il profère ces paroles d'une manière si efficace et accompagnée d'une onction si abondante de l'Esprit de Dieu, qu'elles produisent d'abord des effets merveilleux dans l'âme de cette fille : aussi sont-elles reçues dans son cœur comme la rosée, ou la pluie; quand elle tombe sur un bon champ, bien cultivé, mais sec et aride depuis longtemps.

« La fille se trouve fort surprise d'ouïr prononcer son nom par ce confesseur qu'elle n'a jamais vu et de qui elle n'a jamais ouï parler, mais son étonnement s'accroît lors que ce même confesseur lui découvre ce qu'elle a dans son intérieur, jusques à la moindre de ses pensées et de ses affections, beaucoup mieux qu'elle n'aurait su le lui déclarer elle-même. Ainsi dès qu'elle eut reçu l'absolution de ce confesseur inconnu, l'interrogeant avec simplicité : « Mon Père, lui demande-t-elle, « comment me connaissez-vous, m'ayant appelée « par mon nom, et m'ayant déclaré l'état de mon « intérieur? Je ne sache pas de vous avoir jamais vu, « ni que vous m'ayez jamais parlé. » — « Ah! ma fille, » s'écrie le père, « qu'il y a longtemps que Dieu m'a « donné la connaissance, et de votre nom et de votre « état, et qu'il m'a révélé que vous deviez venir à moi « pour les desseins que la Providence a ordonnés. Il m'a « encore commandé d'avoir un soin singulier de vous, et « c'était par son ordre, que dès le matin je vous ai « attendue dans ce lieu. Soyez la bien venue! O que j'ai « de la joie de votre arrivée! soyez fidèle, et croyez bien « ce que je vous dirai pour votre salut (1). »

Ils se cherchaient, ils s'attendaient, ils se rencontrent,

(1) Gondon, p. 176-179.

ils se reconnaissent. Quoi de plus simple! Et l'amour et l'amitié font, chaque jour, des rencontres de ce genre, et toute une vie de réflexion ne suffirait pas à éclairer le mystère de ces préparations inconscientes et de ces pressentiments réalisés. « Parce que c'était lui, parce c'était moi. » Les saints ajoutent : parce que Dieu nous voulait unis, nous destinait l'un à l'autre, et ici encore la philosophie des saints voit plus juste et plus loin que nous.

Nous réprimions tantôt un mouvement de compassion naturelle, à la pensée de cette douce jeune fille ainsi prise à la céleste embuscade et abandonnée sans défense à la domination d'un pareil directeur. Pour être tout à fait dans le vrai, il nous faut aussi prendre en pitié le pauvre homme qui va perdre, à cette même rencontre, sa dernière chance de solitude et de repos. Lui qui se défie toujours et de sa propre misère et de celle des autres, il n'est plus à l'âge où l'on s'embarque d'un cœur léger dans les longs espoirs et les aventures laborieuses. Soit humilité, soit lassitude, il voudrait repousser le calice que lui tendra pendant des années la main de cette enfant généreuse, les témérités d'une fondation toute nouvelle, le poids d'une œuvre persécutée qui semble ne reposer que sur lui. Directeur de Madeleine, oui, sans doute, et nous verrons s'il ignore les droits et les devoirs de cette mission, mais dirigé autant que directeur, conduit, poussé par elle avec une suavité inflexible qui ne lui laissera plus de trêve. Sans elle, il aurait vingt fois reculé devant les difficultés incessamment renouvelées de cette entreprise, mais elle le ranime et lui inspire son propre courage. Chose touchante et piquante, le bon vieillard ne semble pas se douter que tout le long de l'épreuve, il marche appuyé sur son Antigone, et il succombe parfois accablé

sous la faiblesse de celle qui, en réalité, le soutient. « Hélas! écrivait-il, que les commencements sont pleins de difficultés : et surtout quand une pauvre fille et un pauvre homme commencent; rien ne se peut avancer sans miracles, ce qui ne se fera pas en notre personne (1). » « Hélas, — disait-il encore plus expressivement, — hélas, je suis embarqué, je ne sais que deviendra ma barque, èn un temps le plus mauvais de tous les siècles! Grand miracle, si elle se sauve entre les mains d'un pauvre prêtre et d'une pauvre fillette en ce temps. Nos filles ont toujours plus grand courage, et ferme confiance; mais moi qui vois l'affaire grandement difficile, et tous les empêchements et les conséquences, et qu'elle ne se peut avancer ni achever sans miracle, je m'effraie tout et vois tout impossible sans une forte main de Dieu : et d'ailleurs je crois que nous ne sommes ni capables, ni dignes d'une telle affaire : si je n'étais indifférent et résigné à la volonté de Dieu, je n'aurais du tout point de courage ni d'espérance. Enfin c'est une grande et difficile affaire (2). »

Il avait d'ailleurs mille raisons de trembler, et de croire qu'il portait à lui tout seul le fardeau de ces responsabilités écrasantes. Aux contemporains qui ne tenaient pas comme nous tous les fils de cette histoire, Madeleine devait paraître la faiblesse même. Si jeune, — elle n'avait pas encore vingt ans, — elle était en proie à de longues crises que les médecins impuissants observaient dans une sorte de crainte religieuse. De plus, elle est femme, simplement femme, et sa fermeté indomptable, loin de s'affirmer jamais, se répand insensiblement autour d'elle, par une sorte de rayonnement invisible.

(1) *Lettres*, I, 78.
(2) *Id.*, I, 75.

Au moment même où d'un geste à peine ébauché elle ranime la confiance, sa petite main semble trembler encore. C'est une Jeanne d'Arc sans cuirasse et qui reste loin de la bataille, mêlée aux autres femmes qui pleurent. Ou si l'on veut une image moins sublime, Madeleine, cédant toujours, plie néanmoins tour à tour à ses volontés, son tyrannique directeur, ses filles rebelles, l'archevêque d'Aix et le gouverneur de Provence, comme jadis, Marguerite Charité sa mère, fine et délicate provençale, faisait obéir son beau soldat tourangeau. Au demeurant, Madeleine n'en sait pas beaucoup plus long que sa mère, laquelle, on s'en souvient, harangua le roi Louis XIII en une langue que celui-ci n'entendait pas. N'en déplaise à Gilles Gondon qui la paraphrase en style balzacien, sa première confession dut se faire en provençal, et je suis sûr que dans l'intimité de la direction ou des grandes colères, le P. Yvan n'avait pas besoin, avec elle, de traduire sa pensée en beau langage. Dans ce monde élégant qu'elle a jadis beaucoup fréquenté, Madeleine a sans doute appris ce joli français que la reine mère, Anne d'Autriche, entendra quelque jour sans nul déplaisir, mais, je crois bien qu'au moment où elle fonda son ordre, elle ne savait pas encore écrire. Elle s'y mit lorsqu'il lui fallut diriger de loin son monde, correspondre avec prélats et seigneurs, et tant bien que mal elle réussit. On nous a conservé quelques-unes de ces pages d'écriture, longues lettres ou petits billets, où chaque mot trahit l'application d'une main novice. L'orthographe est à l'avenant, et la plume, moins souple que la voix, reste fidèle aux façons de la langue d'oc. Mais quelle banale calligraphie vaudrait pour nous ces humbles bâtons? « Nous vous remarsions comme à un ange, écrivait-elle à un avocat d'Avignon, et nous vous demandons en toute humilité la continuation de votre affec-

tion pour achever la faire aynsin que Dieu le désire. » « Nous avons donné cette bouite..., — écrit-elle à une religieuse en lui envoyant des cadeaux pour tout le couvent, — pour la vous donner et la faire voir à la bonne mère supérieure il et si bone que sa charité aura la bonté de la vous rendre quand elle l'aura veue... nia une petite bouite pour vous et pour la fille de saint Fransoy... nia une pour la sœur des Anges... et nia quelques mères de Dieu, et quand après à le partager ces trois petites niches pour celles qui l'aurons mérité. » « Donnez sesi amachere Madelon que jamais jenai tant ayme fille parce qu'elle ayme bien ces deux bonnes mères. » Une de ces religieuses à peu près aussi lettrée que sa « bonne mère, écrit sur la marge d'un de ces charmants billets, « Cete lestre vieins delle elle ma fey loneur de melescrire (1). » Comme on voit, elles ont l'*accent* toutes les deux quand elles écrivent. Je n'ai garde d'en rougir pour elles, et il ne me déplaît pas que jusque dans les plus chétives reliques de la mère Madeleine, on reconnaisse la Provence.

(1) Ces précieux fragments sont conservés aux archives du couvent de Paris.

CHAPITRE XI

LES ORIGINES DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE MISÉRICORDE

1632-1633

Une fois sous la conduite du P. Yvan, Madeleine passa encore de longs mois sans connaître les secrets desseins de Dieu sur elle. Le bon vieillard n'était pas homme à brusquer les choses. D'ailleurs il n'osait pas se formuler à lui-même les confuses pensées qui montaient en lui depuis de longues années, ni bien comprendre les mystérieux avis que plusieurs saintes âmes lui apportaient de la part du ciel. Il se contentait de travailler à la sanctification de Madeleine avec une sollicitude particulière que ses autres pénitentes « ne purent voir sans jalousie (1) ». La jeune fille passait de longues heures en oraison soit dans l'église de l'Oratoire, soit, à la cathédrale, dans la chapelle de Notre-Dame d'espérance. « C'est là qu'elle paraissait, le visage enflammé, fondant en larmes, et si pénétrée de la pré-

(1) « Comme il n'y a point de roses sans épines, il fallut bientôt souffrir de petites persécutions que lui firent les autres filles dévotes qui, se confessant au P. Yvan, ne pouvaient voir sans jalousie les soins particuliers que ce charitable directeur prenait de sa nouvelle pénitente. Tel est le caractère de plusieurs dévotes imparfaites qui murmurent en secret contre leur père, et hautement contre ses filles quand elles voient de pareilles distinctions... » Grozes, p. 30.

sence de Dieu qu'il fallait l'arracher du pied des autels, autrement elle y eût demeuré toute la nuit. Elle était si transportée hors d'elle-même... qu'elle s'égarait dans les rues, sans savoir où elle allait. C'est ce qui obligea le P. Yvan à lui défendre d'aller à l'église sans compagne. » Fort à propos, vers ce même temps, elle se lia d'une étroite amitié « avec une jeune demoiselle de Marseille, nommée Bontemps, veuve de M. Barthélemy, qui devait être une de ses premières compagnes et l'un des plus fermes appuis de son ordre (1) ».

Cependant la lumière commençait à se faire. Avant la fin de 1632, Madeleine qui avait pensé un moment à entrer chez les capucines, comprit assez clairement que Dieu l'appelait à fonder un nouvel ordre de religieuses. Cette vague indication allait se préciser, l'année suivante, au cours d'une maladie très longue et assez étrange qui semble avoir impressionné l'entourage de la jeune fille. Friands de termes abstraits, les vieux biographes nous donnent néanmoins sur cette série « d'accidents » quelques indications précieuses.

« Elle fut attaquée d'un violent mal de gosier, l'an 1632, le jour de saint Jean l'Evangéliste, pendant la prédication que faisait son directeur, dans l'église des ursulines. La violence de la douleur l'obligea de sortir de la prédication et d'aller chez sa mère; on lui tira d'abord du sang, pour arrêter le cours de cette dangereuse fluxion, mais bien loin que son mal diminuât, elle fut saisie d'une très ardente fièvre, accompagnée de plusieurs fâcheux accidents qui donnèrent bien de l'exercice à deux habiles médecins qui, étant charmés de sa vertu, firent tous leurs efforts pour lui rendre la santé. Ils connurent bientôt que cette maladie était à l'épreuve

(1) Grozes, p. 44, 45.

de tous leurs remèdes et qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et de merveilleux dans l'âme de Madeleine, qui était la cause des cruelles douleurs qu'endurait son corps; parce qu'on la voyait toujours occupée de Dieu, comme une personne ravie en extase, insensible à toutes les douleurs... C'est ce qui fit dire à M. de Foresta, qui était un très grand homme de bien et un très habile médecin, qu'il ne pouvait assez admirer Madeleine dans cet état, et que toutes les fois qu'il entrait dans sa chambre pour la voir, il lui semblait entrer en paradis (1). »

Pendant plusieurs mois, elle ne bougea de sa chambre que pour aller entendre la messe, chaque matin, dans l'église la plus proche. La longueur et les curieux symptômes de cette maladie, les visites continuelles des médecins et du confesseur, il n'en fallait pas davantage pour mettre en branle les commérages du quartier Saint-Sauveur où tout le monde connaissait l'aimable enfant de la boutiquière Marguerite.

« Dès que l'infirmité de cette personne fut sue, on commença à la calomnier comme folle et extravagante et comme n'ayant point d'autre incommodité que les rêveries de son esprit. Il est vrai que la nature de sa maladie semblait donner lieu à cette détraction, parce que la cause qui en était extraordinaire n'était connue que du P. Yvan qui défendait expressément à la fille d'en parler à aucun. Ainsi les médecins, les parents et plusieurs autres qui la visitaient, même les prêtres et les religieux, l'imputaient à folie ou à faiblesse d'esprit. Il y en eut même qui passèrent plus avant, faisant des jugements très injurieux à l'honneur de cette innocente et vertueuse personne.

(1) Grozes, p. 47, 48. De son côté, Gondon attribue la maladie « aux empressements intérieurs » que ressentait Madeleine et à la peine que lui donnaient les hésitations du P. Yvan. (P. 197.)

« Mais la calomnie ne s'arrêtant pas à elle s'étendit jusques au P. Yvan, de manière qu'il en souffrait les plus rudes assauts. Car toutes les plaintes qu'on faisait contre la fille tombaient sur ce bon père qu'on accusait d'être l'auteur des folies de sa pénitente. Les uns disaient qu'il était un bon homme, mais qu'il commençait à radoter, et qu'étant ignorant et ne sachant pas bien la façon de conduire les âmes, il les faisait devenir folles par trop de pénitences et par trop de dévotions. Les autres ajoutaient qu'il avait grand tort d'entretenir cette fille dans ses imaginations qui la rendaient malade; que les supérieurs doivent l'ôter de sa direction et qu'autrement elle perdrait entièrement l'esprit...

« Notre patient ecclésiastique savait très bien les plaintes qu'on faisait contre lui, car il les oyait même de ses propres oreilles, et en recevait de diverses personnes mille reproches, mille mépris et une très grande confusion. Mais loin de se rebuter et d'abandonner sa pénitente, il lui redoubla ses soins et visites, ne passant presque aucun jour sans la consoler de sa présence... la visitant même plusieurs fois le jour quand il le jugeait nécessaire (1). »

Le saint homme suivait donc avec une curiosité inquiète et tendre le progrès de cette maladie mystérieuse. Sa propre expérience des voies mystiques lui avait fait voir, comme dit admirablement le vieux biographe, « que sa pénitente était plus infirme par l'abondance de ses grâces que par les défaillances de la nature », et quand l'heure fut venue des confidences décisives, quand il connut enfin le secret de cette épreuve lumineuse, il ne put se dérober longtemps aux ordres du ciel.

(1) Gondon, p. 198.

« En effet, ajoute le même écrivain, tout le temps de la maladie [de Madeleine] ne fut presque autre chose qu'un continuel recueillement où Dieu l'attira pour l'instruire pleinement du dessein de l'ordre de Notre-Dame de Miséricorde (1). »

La lettre suivante, écrite par le P. Yvan au moment de la crise, résume d'une façon saisissante ce qui se passait alors entre ces deux âmes (2).

« Ma fille en Jésus-Christ... Je vous crois une fille prudente et fidèle, et qui veut craindre et aimer Dieu, et chercher en tout son bon plaisir, et pour ce, j'ai une grande affaire à vous communiquer dans le secret, afin que vous la recommandiez à Dieu... Il y a une de nos filles spirituelles, malade depuis longtemps, en laquelle maladie se passent de grandes choses et merveilles, lesquelles quand elles seront accomplies et achevées, et le tout vu et examiné et approuvé par l'Eglise de Dieu, on les mettra au long, et réjouiront tous les gens de bien. Or, cette fille étant au lit fort malade, et ne parlant qu'avec grande peine, m'a dit : « Mon Père, hélas, et que doivent faire les pauvres filles, si aucune ne peut être épouse de Dieu que les riches et celles qui ont une dot. Et que deviendront les filles des nobles, des bourgeois et des marchands ruinés, desquels tout le monde est plein, qui n'ont rien pour se marier, ni pour se faire religieuses et qui sont contraintes le plus souvent pour

(1) Gondon, p. 199.

(2) Le P. Grozes a eu, dit-il (p. 31), entre les mains une sorte de journal où le P. Yvan marquait « jour par jour, le détail de tout ce qui est arrivé dans le commencement de la fondation de son ordre ». Je n'ai pas trouvé trace de ce document que malheureusement l'élégant biographe a cru devoir résumer ou paraphraser en beau français. Le P. Grozes, d'ailleurs, ne nous apprend rien qui ne soit déjà contenu dans la présente lettre, écrite probablement à une religieuse de Brignoles.

s'entretenir, d'offenser Dieu et s'abandonner au péché? Mon père, il faut, s'il vous plaît, faire une maison de ces pauvres filles, de celles qui seraient sages, de bonne réputation, de bon sens et entendement et de meilleure volonté. Nous travaillerons toutes et tâcherons de gagner notre vie et ainsi Dieu nous aidera. » — Entendant ces paroles, et voyant l'affaire être grandement difficile, et de grande peine, et une œuvre de saints personnages et de puissantes mains, je fus étourdi, et aussitôt lui répondis : « Fille, il ne faut pas parler de cela; car ce que vous dites est une grande affaire, et d'une très puissante main. Vous êtes encore une enfant, je suis un pauvre prêtre vieux, ne me parlez plus de cela, il faut qu'une puissante main le fasse. » La fille s'est tue; mais quinze jours après étant inspirée davantage, elle m'a attaqué de la même chose, et m'a fait la même demande. Je me mis en colère, la mortifiant sans miséricorde, disant que tout cela n'était que superbe, que si elle en parlait une autre fois, que je la quitterais; et pour la détourner d'en parler davantage, je lui racontai une chose qui l'a faite toute trembler : c'est à savoir qu'en une riche ville, une personne de mon temps, et que j'avais connue avant que je fusse prêtre, avait fait une compagnie de filles qui, dans quelque temps, furent le scandale de la ville par leurs mauvais déportements. La fille désolée s'est consolée avec Notre-Seigneur et sa très sainte mère de Miséricorde; mais, quelques jours après, étant encore fortement inspirée de me dire la même chose et ne rien faire sans ma licence, elle me dit avec grande peine et mortification : « Mon père, pardonnez-moi, il faut que je vous dise encore une fois que Dieu voudrait cette maison de pauvres filles, et si vous le trouvez bon, je commencerai. » — Hélas, fille, considérant une telle affaire en un temps de guerre, pauvretés, mépris

et mortifications, et voyant la fille si jeune, car elle n'a pas encore dix-huit ans (1), et me voyant impuissant, je lui dis en soupirant : « Ayez patience, il faut qu'une puissante main le fasse. » La fille a répondu : « Mon père, vous commencerez, et la main puissante vous aidera. Commençons. » — Je l'ai quittée en paix et m'en suis allé. Voilà cette affaire que je vous prie de recommander à Dieu. Bien est véritable que je vois le grand besoin et nécessité de cette entreprise dans l'Eglise de Dieu, que l'on ferait un grand plaisir à Dieu de faire des maisons religieuses pour y mettre les filles de condition et autres qui n'ont pas de quoi se marier ni se faire religieuses et qui causent de grands désordres et maux dans les villes. S'il n'y a que les riches qui se puissent faire religieuses, hé! que deviendront les autres pauvres? Faut-il les laisser périr? Je crois bien que tout le monde doit s'aider à faire cette grande miséricorde de sauver la vie et la pureté de tant de pauvres vierges. Hélas, il y a bien longtemps que j'ai la même inspiration que cette fille. Mais j'ai grande peur de moi, et ne me fie en rien qui soit en moi. Cette fille me dit des merveilles, sur ce que Dieu et la sainte Vierge feront pour cette grande œuvre, et elle a une confiance merveilleuse qui m'encouragerait beaucoup, si cela regardait un autre. Mais que j'entreprenne cette grande œuvre, et je ne suis qu'un pauvre prêtre grossier et simple et ignorant. Hélas, faites-moi la charité de bien prier pour moi que j'aie bon conseil et que je ne fasse jamais que la volonté de Dieu et son bon plaisir (2). »

Quelles émouvantes et claires visions n'évoque pas cette page infiniment précieuse! Cette malade exténuée,

(1) Elle avait alors de vingt à vingt et un ans.
(2) *Lettres*, I, 309-313.

qui déroule avec un douloureux effort le programme d'une pareille entreprise; cette enfant timide et soumise qui plie sous l'orage et se tait au premier geste impatient de son directeur; cette extatique, cherchant en vain à fuir l'étreinte de l'esprit qui l'inspire, et revenant suavement à la charge auprès de celui qui ne voudrait pas l'entendre. Oh! que déjà, elle le connaît bien, comme elle sait le prendre et le gagner insensiblement à la contagion de sa propre confiance invincible! Et lui, dont le grand cœur hésitant s'ouvre d'abord avec transport à cette pensée généreuse, et bientôt se resserre dans un sentiment de lassitude et d'impuissance! Il a déjà entrevu, commencé, abandonné tant de beaux projets, et il montre, découragé, ses vieilles mains ridées et sans force. Et ces deux misères, l'enfant malade et le vieillard, soulevées d'un même élan par l'immense pitié que leur inspirent d'autres misères. En vérité, l'imagination et le cœur s'enchantent à un pareil spectacle, et à la présence, rendue presque sensible, de « la main puissante » qui prépare une œuvre si grande avec de si pauvres moyens,

La lettre qu'on vient de lire suffit à nous renseigner sur l'objet spécial de l'ordre religieux que Madeleine Martin allait fonder avec le concours du P. Yvan. « Pourquoi un ordre nouveau, — se demande ici Gilles Gondon, — comme s'il n'y en avait pas assez pour toutes sortes de personnes, en quelque état qu'elles soient appelées, soit austère, soit doux ou mitigé; de la vie active, de la vie contemplative ou de la vie mêlée? N'y en a-t-il pas de toutes ces façons? Pourquoi est-ce donc qu'on en veut instituer des nouveaux, au lieu de perfectionner les anciens? »

Après avoir répondu à cette question par les vérités surnaturelles qui priment tout en un pareil sujet, à

savoir « que ce ne sont pas les créatures qui ont trouvé le dessein de cet ordre, mais le Créateur », il ajoute que « quand il n'y aurait rien eu de surnaturel ni d'extraordinaire dans l'entreprise et l'établissement de cet institut, la seule connaissance de sa fin particulière, et de son emploi, fait assez voir quelle en est l'excellence, l'utilité, et la... nécessité ».

En effet, cet ordre a été entrepris et établi « pour servir d'asile aux pauvres damoiselles, et autres filles d'honnête condition, qui étant appelées à l'état religieux n'ont pas de quoi se faire recevoir dans les autres monastères, ni assez de bien pour se marier selon leur rang, si bien que les religieuses de cet ordre font une profession singulière et expresse de les recevoir avec ce qu'elles peuvent apporter... Au reste, cet amour de la pauvreté et des pauvres damoiselles, est tellement propre à cet institut de la Miséricorde que le bon P. Yvan a écrit dans les premières constitutions de l'ordre, que les pauvres damoiselles en sont les enfants légitimes et que les riches n'en sont que les enfants adoptifs. Et afin que cet esprit de recevoir les pauvres damoiselles avec le peu qu'elles ont persévère dans cet ordre, et qu'il ne soit pas permis aux religieuses d'icelui de s'en dispenser sans des causes légitimes, outre les trois vœux de la religion, elles en font un quatrième, par lequel elles s'obligent de ne refuser jamais leur suffrage à une fille, pour la seule insuffisance de sa dot... Ce seul point... fait voir la dignité, la nécessité, l'utilité de cet ordre, puisqu'il semble n'y en avoir point dans l'Eglise, qui fasse une profession plus conforme à l'esprit charitable de Jésus-Christ, ni plus utile au public; tendant au soulagement de pauvres familles nobles, et autres d'honnête condition, pour l'établissement de leurs filles, qui est la chose la plus importante et la plus délicate des villes et des royaumes. »

Quant aux moyens de faire subsister de semblables communautés, Dieu aidant, les aumônes et le travail manuel y suffiront. Du reste, les religieuses de Notre-Dame de Miséricorde devront vivre de la manière que la Sainte Vierge « a vécu après l'ascension de son fils; lorsque ayant admis en sa compagnie des pauvres filles, elle menait avec elles une vie mêlée d'action et de contemplation; priant avec elles, chantant les louanges du Seigneur et gagnant sa vie par le travail de ses mains (1) ».

Je n'en dirai pas plus long sur la fin particulière, l'esprit, les règles et la vie intérieure de cet ordre dont, aussi bien, je n'ai pas entrepris d'écrire l'histoire. Je n'insisterai pas davantage sur les diverses révélations qui annoncèrent vers le même temps, l'œuvre originale et presque téméraire de Madeleine Martin et du P. Yvan. Le mal que ces deux nobles cœurs voulaient guérir n'était alors que trop criant, et l'on comprend sans peine que, même avant la naissance de Madeleine, Antoine Yvan ait eu « la même inspiration que cette fille ». Un jésuite d'Aix, victime de la peste de 1630, avait conçu un projet analogue, et, sans aucun doute, alors comme aujourd'hui, hélas, une foule de confesseurs gémissaient en silence sur la situation lamentable de tant de jeunes filles qui ne sont assez riches, « ni pour se marier ni pour entrer au couvent ». Quand celle qui devait un jour s'appeler la mère Agnès et jouer un si grand rôle dans l'histoire religieuse du dix-septième siècle, manifesta à ses parents le désir qu'elle avait de se consacrer à Dieu, sa mère lui répondit : « Que veux-tu « devenir, misérable fille ? Tu sais bien le peu de moyens « que nous avons, ils ne sont pas capables de te faire

(1) Gondon, p. 221-227.

religieuse (1). » D'ailleurs Madeleine était comme préparée, dès sa petite enfance, à réaliser l'insigne détresse des grandes familles ruinées. Il est même étonnant que les précédents biographes n'aient pas insisté davantage sur ce détail très significatif et qui me touche beaucoup plus que certains traits merveilleux de sa légende. Marguerite Charité, sa mère, avait, nous dit-on, « une inclination plus particulière à soulager les personnes de qualité qu'elle savait gémir sous le poids de la pauvreté. Dès qu'elle connaissait quelques personnes de ce caractère, elle leur portait ses aumônes en secret : sachant fort bien que ces pauvres honteux sont plus dignes de compassion que les autres (2). » Pourquoi ne pas faire intervenir dans les extases mêmes de la fille, le souvenir pressant des charités de la mère, la vision douloureuse de ces beaux hôtels provençaux, dont la noble façade cachait parfois, dès lors, de si poignantes misères?

Mais, encore une fois, ici, à la source même de l'ordre, gardons-nous de séparer les deux fondateurs. Dès qu'il s'agit d'organiser l'œuvre, le P. Yvan s'efface devant Madeleine, mais l'un et l'autre ils l'ont conçue, comprise, voulue, aimée, d'une même pensée, d'un même cœur.

J'ajouterai même que le P. Yvan avait pour désirer ardemment la fondation de cet ordre, des raisons toutes spéciales, et auxquelles la jeune Madeleine n'aurait sans doute jamais pensé.

« Il faut — devait il écrire plus tard, et pareil aveu est bien significatif sous la plume de ce villageois — il faut des filles qui soient selon l'intention et la fin de notre congrégation. C'est à savoir de condition, mais pauvres

(1) *Vie de la mère Agnès de Jésus*, par M. DE LANTAGE (édit. LUCOT, Poussielgue), I, p. 45.

(2) GROZES, p. 10, 11.

et n'ayant de quoi être reçues dans les autres monastères, et *qu'elles soient nobles d'esprit. Celles qui sont de la plus basse condition ne sont quasi jamais obéissantes,* mais la plupart sont incapables de se bien soumettre et *il y en a peu qui aient bon sens et grand jugement* (1). De plus elles peuvent facilement se marier avec peu de bien et gagner leur vie en travaillant et se mettant en service. Mais les filles de condition étant pauvres n'ont aucun moyen de subsister et de faire leur salut. Car elles n'osent se mettre en service et n'ont pas accoutumé de gagner leur vie. Si elles travaillent, c'est en cachette pour cacher leur pauvreté... C'est justement ce que vous a dit cette bonne et sage personne, qu'il manquait un ordre comme celui-ci dans l'Eglise de Dieu. Je l'avais dit plus de cent fois avant lui à plusieurs et dans l'oraison cela a été souvent révélé à une personne de piété (2). »

Personne, d'ailleurs, n'a célébré le nouvel ordre en termes plus magnifiques.

« Hélas, écrivait-il en un testament de flamme, hélas, cet Institut dans sa fin est le plus noble de toute l'Eglise de Dieu, de recevoir de pauvres filles de condition qui sont en danger de se perdre, car les riches ont assez de monastères pour s'y mettre. Prêchez et travaillez pour les pauvres : car, pour moi étant un homme de basse condition, et inconnu et de peu de savoir et de réputation, et vieux, je ne ferai plus rien. Soyez donc l'héritier de la pauvreté, et le Moïse de la Mère de Miséricorde, et conviez d'autres beaux, bons, et sages esprits à nous aider : soyez le buisson qui instruisait Moïse à aller délivrer et conduire les pauvres enfants dans l'Egypte,

(1) Je souligne les mots importants. Qu'on n'oublie pas que le P. Yvan dégage ici les conclusions d'une expérience déjà longue.
(2) *Lettres*, II, 40, 41.

et donnez votre vie dix mille fois pour la mère de Dieu. Quand on fait connaître cet Institut à des personnes qui ont l'expérience des misères de ce monde, ils se réjouissent et bénissent Dieu, encore qu'ils ne soient pas pieux ni dévots, et confessent qu'il n'y eut jamais dans le monde une telle miséricorde pour les pauvres filles des familles désolées. Je voudrais être mille Yvans pour courir par tout le monde et y fonder des couvents de cet Institut (1). »

(1) *Lettres*, I, 335, 336. Cette lettre est probablement adressée à M. Olier.

CHAPITRE XII

LA PETITE MAISON DE LA RUE DU PUITS NEUF (1)

1633-1636

On a vu déjà que, laissant à d'autres le soin de raconter par le menu les origines des miséricordiennes, nous nous attachions presque exclusivement à décrire la physionomie et l'histoire mystique de Madeleine Martin et d'Antoine Yvan, à pousser le contraste que présentent ces deux âmes et à pénétrer le secret de leur union. Comme néanmoins le récit des premières fondations, dans ce qu'il a de plus considérable, se confond avec la propre histoire des deux fondateurs, je suivrai d'aussi près que possible l'ordre que nous présentent ces origines laborieuses. Dans les naïfs témoignages que nous ont laissés les contemporains et les acteurs de cette héroïque aventure, les vives anecdotes et les détails dramatiques foisonnent, mais nous tenons déjà le rythme délicieusement monotone qui va régler l'imprévu et la variété des incidents. A chaque page, nous reconnaîtrons la scène maîtresse que le P. Yvan esquissait tantôt avec son ingénuité pittoresque : Derrière le voile, une « main puissante » garde, mène et soutient la frêle fondatrice; Madeleine, à peine moins invisible, poursuit avec une souple et tenace énergie le développement de son œuvre,

(1) Cette première maison est toujours appelée dans nos chroniques « la petite maison ».

et inspire, point par point, la conduite de celui qui la dirige; celui-ci, à son tour, hésitant, accablé, d'abord se redresse, s'emporte même, puis enfin se laisse faire. Ainsi des autres personnages qui menacent d'entraver la fondation, de la compromettre ou de la détruire. Tôt ou tard ils se soumettent et rien ne se fait enfin que ce que Madeleine a voulu.

Les premiers essais d'organisation viennent de lui. Timides, incertains et comme honteux, ils portent sa marque. Il achète une maison dans la rue du Puits Neuf, mais si petite que personne, pense-t-il, n'ira s'aviser d'y voir un couvent. C'est là que, le 21 octobre 1633, en grand secret et, sans doute à la brune, il conduit la future fondatrice. Une à une, les recrues arrivent. Elles furent bientôt une douzaine (1). Douze, et qui ne sortaient

(1) Voici les noms de ces premières religieuses. Il y eut d'abord, Marguerite de Taulane, « de la ville de Berre en Provence, que Marguerite Charité entretenait pour tenir compagnie à sa fille ». Elle vint s'enfermer avec Madeleine dès le premier jour. Anne de Bontemps, veuve de M. de Barthélemy, les rejoignit bientôt après. La quatrième, s'appelait Madeleine Ferriole. Elle avait perdu son mari pendant la grande peste et vivait sous la direction du P. Yvan. Elle fut reçue en novembre, un mois à peine après l'installation. Puis viennent, probablement, dans le cours de 1634, Anne de Berenguier, aixoise « à qui Dieu accordait des faveurs extraordinaires pendant l'oraison »; Marie Péculier, sœur converse dont les prières amènent bientôt sa sœur Marguerite qui fut supérieure des couvents de Paris, d'Aix, d'Arles et d'Avignon; Isabelle de Martelly, « petite-fille de ce gentilhomme de Pertuis qui retira le P. Yvan dans sa maison pour avoir soin, de l'éducation de ses enfants; » Claire Teissier, d'abord converse puis sœur de chœur; Louise de la Brillane, qui « avait commencé son noviciat dans le monastère des religieuses bénédictines de Saint-Zacharie: » enfin, Marguerite Charité, qui ne pouvant réussir à détourner Madeleine de ses projets, vint s'installer à son tour dans la petite maison, apportant tous ses meubles (qui ne furent pas de trop) et tout son argent. La sainte et charmante femme rendit une foule de services à la communauté improvisée. Elle vécut et mourut dans la congrégation sans être, à proprement parler, religieuse; on lui permit seulement le petit habit

plus que de bon matin, pour aller à la cathédrale, en rasant les murs; un vrai couvent, s'il en fut jamais. Un couvent, mais comment donc, vous voyez bien qu'elles ont gardé leurs habits séculiers, et je vous jure qu'elles ne font pas de vœux! Quelle chose alors? Le P. Yvan, harcelé, hochait la tête et ne répondait pas. L'entreprise lui semblait si fragile, et il prévoyait si bien la tempête d'objections qu'elle ne manquerait pas de soulever, lorsque le grand secret serait connu!

Prévenu par sa courte prudence de paysan et de vieillard, il ne sentait pas que, entre deux risques, il valait encore mieux tout déclarer franchement d'abord que de laisser libre carrière aux imaginations déchaînées. C'est du moins l'impression que donne, à première vue, sa tactique enveloppée, indécise et boiteuse. Il semble qu'il eût été bien inspiré de s'ouvrir en toute confiance au bon et faible archevêque dont les ennemis de l'ordre naissant commençaient à faire le siège. Il préféra ne rien dire, et peut-être, à sa place et dans les circonstances que le P. Yvan connaissait mieux que nous, tout homme sage aurait-il suivi la même politique. Assurément, il n'avait alors que trop de raisons de craindre. Les mauvaises passions qui grondaient autour du berceau de l'entreprise n'annonçaient que trop les difficultés presque invincibles du lendemain.

Mais dans ce cadre ambigu, tremblant et qui cède sous la main, c'est une joie de voir s'épanouir la fleur légendaire qui embaume l'origine de tous les ordres religieux. Fidèle à la consigne donnée par le P. Yvan, Madeleine plus discrète, plus réservée, plus habile, trahit pourtant, par toute sa conduite, la ferme espérance dont

et le voile blanc et on lui accorda quelque temps avant sa mort de faire les vœux de religion. (Cf. l'Appendice.)

aucune épreuve ne pourra la déprendre. Dès le premier jour, elle entra, sans fracas, sans prétention, mais avec la souple décision qui fait le fond de sa nature, dans son rôle de fondatrice. Maternelle, cette supérieure de vingt ans anime toute la maison et relève, à chaque visite, le vieux prêtre qui ne peut se tenir, au moins une fois par jour, de venir prendre des nouvelles. Même à celui-ci, elle cache ses propres angoisses. « Je n'osais en rien dire à notre bon père, écrit-elle, crainte de le décourager (1). » De célestes inspirations la soutiennent.

« Le divin Sauveur, écrit-elle encore, me fit voir une fois une similitude sur ce sujet. C'était un pré fort vaste, tout sec et de grands arbres de même. Au milieu, il y avait un grand réservoir d'une eau très belle et comme du cristal. Quelqu'un gardait cette eau, se tenant appuyé tout auprès. J'étais toute affligée de voir ce pré et ces arbres si négligés. Je dis à celui qui était proche : « Hélas, d'où vient que vous laissez ainsi sécher ce pré « et ces arbres et ces plantes, vu qu'il y a dans ce réser- « voir une si grande quantité d'eau et si excellente « qu'elle ferait bien reverdir tout ce lieu? » Celui qui paraissait comme un jardinier me répondit : « Le temps « n'est pas encore venu, mais il viendra bientôt. » En effet, je vis un peu après tous les conduits ouverts et que cette eau cristalline coulait par tous les endroits de ce pré avec une telle abondance qu'il s'en fit des rivières et des fontaines qui allaient, les unes au levant, d'autres au midi, au couchant et septentrion! Cela se faisait à la vue du ciel et de la terre qui louaient et bénissaient celui qui fait de rien tout ce qui est créé. Car, dans un instant, je vis ce pré, ces arbres et toutes ces plantes reverdir et porter des fleurs et des fruits pro-

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 566.

digieux qu'on ne voit point en ce monde. Ce que signifiait cette figure était notre sacré ordre qui ne paraissait point et était comme mort à la veille de son établissement, mais enfin, le divin jardinier, Jésus-Christ Notre-Seigneur, répandant tout d'un coup l'abondance de ses grâces signifiées par ces eaux si claires et brillantes, ces fontaines qui représentaient les fondations, faisait reverdir ces arbres qui étaient les âmes (1). »

Elle racontait ces belles visions, et autres similitudes au P. Yvan, comme on rassure un petit enfant effrayé en lui disant de beaux contes. Le saint homme, ravi dans son cœur, cachait sa joie du mieux qu'il pouvait. « Je dis ceci à notre digne Père qui écoutait tout cela avec une profonde humilité, faisant semblant de ne pas me croire. Il se contenta de me dire : « Fille, il se faut anéantir et « remettre le tout aux sentiments de la sainte Eglise (2). »

Les pages suivantes, que j'emprunte encore aux mémoires de la fondatrice, nous en disent plus que de longs récits sur la vie intérieure qu'on menait alors dans la « petite maison ». Un même courage, un même esprit de simplicité et de tendresse remplissait ces âmes choisies.

On avait reçu, pour le service des religieuses, une humble fille, Marquise Péculier, qui prit, en entrant dans la maison, le nom de Marie.

« Un jour que la petite communauté prenait la discipline, je lui dis (à cette fille) : « Ma sœur Marie, il faut « que vous me discipliniez, parce que je ne suis pas « bien gaillarde. » Comme elle était simple et obéissante comme un ange, elle ne se le fit pas dire deux fois; ce qui me consola, c'est qu'elle frappa si fort qu'il fallut lui dire de modérer un peu sa ferveur, car elle croyait frapper sur elle qu'elle haïssait étrangement; lorsque

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 594-596.

les sœurs le surent, elles la reprirent et mortifièrent sensiblement, mais elle fut consolée de Dieu et de notre digne Père. »

La sœur Marie mourut peu après, réconfortée par des visions merveilleuses sur la gloire future de l'ordre.

« A l'heure de son décès, son bon ange me vint avertir de son dernier moment. Cela m'obligea d'aller à sa chambre... je lui fis réciter l'*Ave Maria* et... elle rendit le dernier soupir en riant, ce qui me fit dire : telle vie, telle mort. Elle devint extrêmement belle, et ses membres maniables comme ceux d'un petit enfant. On l'accommoda dans la bière comme nous faisons à nos sœurs. Toute la ville la vint voir et ne pouvait se rassasier de la regarder... Ma sœur Thaulane la regardant, lui dit avec une grande simplicité : « Bien vous soit, ma bonne « sœur, vous êtes la première morte des filles de Notre-« Dame de Miséricorde! »

« Aussitôt la défunte ouvrit les yeux et, la regardant, lui manifesta le plaisir et la joie que ces paroles et ce salut lui donnaient. Cela se passa en ma présence (1). »

On était alors à la fin d'octobre 1637. La petite communauté achevait sa quatrième année d'existence. Un des traits du récit nous rappelle qu'à cette date la bonne ville d'Aix, indifférente aux formalités canoniques, adoptait déjà cordialement les premières miséricordiennes qui cependant n'avaient pas encore reçu de consécration officielle.

Il ne semble pas en effet que la foule se soit associée d'abord aux persécutions que nous raconterons tout à l'heure (2). En tout cas la petite maison comptait déjà beaucoup d'amis.

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 570-573.

(2) L'abbé Buathier exagère sans doute un peu quand il écrit :

« Nous avions, — raconte à ce sujet la fondatrice — un médecin nommé M. de Foresta qui avait reçu de très grandes faveurs de Notre-Seigneur. Il avait une si grande foi et confiance en son divin pouvoir que tous les malades qu'il gouvernait, quand il voyait que les remèdes ne les guérissaient point, il leur conseillait d'avoir recours à la petite maison et aux prières des filles, et quantité étaient guéris miraculeusement en l'âme et au corps comme il nous l'avait assuré plusieurs fois (1). »

Ailleurs, elle dit encore, avec la même simplicité :

« Tout ce que l'on venait recommander aux prières réussissait autant bien que l'on pouvait souhaiter. Les procès, maladies, familles affligées, conversions de personnes endurcies dans le crime, nous allions tout simplement à la sainte Vierge et lui disions avec une grande candeur et naïveté : « Ma bonne mère, il faut s'il vous « plaît, pour l'amour et la gloire de votre bien-aimé « Fils, accorder la conversion de ce pécheur, assister ces « pauvres affigés, délivrer ces prisonniers, avoir pitié de « cette veuve et de ces orphelins, délivrer une telle âme « du purgatoire. » En un mot, tout ce qu'on lui demandait, aussitôt on en voyait l'effet, et lorsque on n'y pensait plus, les personnes malades envoyaient dire qu'elles étaient guéries, les personnes qui avaient recommandé leurs procès venaient dire qu'il était gagné, les familles affligées dans l'excès par les pertes ou les grandes inimitiés et divisions envoyaient faire mille

« L'orage vint d'en bas. Il commença au sein de la foule, de cette foule dont parle saint Paul, inintelligente des choses de Dieu, incapable de les comprendre, impuissante à les goûter. Il envahit ensuite les couches supérieures, atteignit les classes élevées, le clergé, les ordres religieux, et finit par monter jusqu'au trône archiépiscopal. Singulière ascension, fort curieuse à étudier. »

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 613.

reconnaissances... Dire le contentement de notre digne Père, c'est ce qui ne se peut (1). »

Car il était toujours là, prêchant, consolant, grondant, façonnant à sa manière le petit troupeau, et s'appliquant avec une prédilection redoutable à la sanctification de Madeleine. C'est ainsi que, dès les premiers jours, il l'avait prise, l'humiliant, la rebutant sans relâche, au moindre prétexte et hors de prétexte, piétinant sur la fraîche tige, comme, en avril, les campagnards promènent leurs rudes talons sur les champs de blé. Méthodique jusqu'à la manie, il semble avoir fixé, une fois pour toutes, le programme dramatique de ces leçons d'humilité. Voici la scène type que sa vive imagination adaptait à l'humeur du moment et aux circonstances.

Madeleine n'était pas encore remise de la longue maladie au cours de laquelle elle fut merveilleusement invitée par Dieu à fonder l'ordre de la Miséricorde. Un de ses médecins, M. de Foresta, la soignait avec la dévotion dont nous avons parlé déjà, et notre malade, « comme elle était avantagée d'un riche naturel dont la reconnaissance est le plus bel ornement,... offrit à ce monsieur un petit rosaire, n'ayant rien de plus propre à lui présenter. Il le reçut avec beaucoup d'affection et de respect... Cette âme qui était extrêmement exacte,... eut bientôt scrupule de l'avoir donné sans la permission de son père spirituel. Elle s'en accusa au plus tôt comme si elle eût commis un grand crime. Le bon père sur ce sujet la mortifia, et fit voir la faute si griève qu'il lui ordonna pour la punir, de s'en accuser devant toutes ses filles spirituelles, lesquelles il avertit de se rendre à une telle heure à la chambre de la bienheureuse malade; elles n'y manquèrent pas ».

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 602, 603.

N'oublions pas, pour savourer pleinement cette anecdote, que Madeleine, à ce moment, vivait encore chez sa mère. La petite maison ne fut achetée que plusieurs mois après. Il ne s'agit donc pas du premier éclat d'une colère soudaine. Quelques-unes des filles spirituelles du P. Yvan sont convoquées, et, sans doute, parmi elles, une ou deux au moins de celles qui jalousaient la fille préférée de leur directeur. A la façon dont le mystérieux rendez-vous leur est donné, elles pressentent quelque chose d'extraordinaire. Elles arrivent donc, à l'heure dite, curieuses de voir et d'entendre. Une seule, si j'ai bien entendu une phrase obscure de la chronique, une seule, la bonne Madeleine Ferriole, une amie vraie celle-là, n'eut pas le cœur d'entrer dans la petite chambre, bien que l'aimable condamnée l'en eût suppliée à plusieurs reprises. « Etant toutes entrées, la pauvre malade se jeta aux pieds de notre vénérable Père, et, les mains jointes, s'accusa comme si elle eût été la plus criminelle du monde, d'être superbe et scandaleuse, une désobéissante, et d'avoir eu l'audace de donner un rosaire à un tel et,.. sans la permission de son directeur, qui lui dépeignit la faute si horrible qu'elle en eut une contrition très amère et en demanda pardon avec larmes et sanglots... Il lui donna plusieurs instructions là-dessus et une pénitence... Cette action opéra des effets de grâce si admirables dans cette âme généreuse et anéantie, qu'elle regarda ce jour de mortification et confusion pour le premier de notre ordre, comme je lui ai ouï dire plusieurs fois (1). »

Essayons de faire comme elle, de ne pas condamner ce que nous ne comprenons pas, et ce que les saints seuls peuvent comprendre. Car, pour moi, si le P. Yvan

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 32, 34.

m'avait invité à semblable fête, je ne serais pas allé plus avant que Madeleine Ferriole, à qui je crois bien que les anges du dernier jour ne reprocheront pas cette charmante faiblesse.

On aimera mieux cette autre anecdote qui paraît plus conforme aux principes de la loi de grâce et aux paraboles du Bon Pasteur.

« Une nuit il se fit une étrange tempête de pluie, de tonnerre et d'éclairs, que tout le monde croyait que c'était le jour du jugement. Ce bon Père, sans avoir égard à l'incommodité qu'il recevait, passant par la ville dans une heure où l'on a coutume d'être retiré, et par un temps si fâcheux, nous vint trouver pour nous affermir et encourager à ne nous point laisser emporter à des excès de frayeur qui inquiètent et ôtent la paix de l'âme (1). »

Persuadé, comme il l'était, que toutes les œuvres divines mettent en fureur les puissances infernales, le saint homme, moitié effrayé, moitié ravi, écoutait d'une oreille avide, et gravait en sa mémoire, les terribles histoires que ses filles lui venaient dire. Il écrivait plus tard à une âme violemment tentée :

« Nos filles de la Miséricorde ont bien eu d'autres guerres, quand elles étaient encore dans la petite maison. Les mauvais esprits ont fait contre ces bonnes filles cent sortes de malices... Un jour les démons leur rompirent un beau vase qu'elles tenaient en un lieu secret et fermé de peur des chats. Les mauvais esprits le prirent là et le vinrent mettre en pièces au milieu de la cuisine. Une autre fois, ils brisèrent aussi trois belles petites aiguières qu'elles tenaient sur l'autel avec des fleurs, et cela en plein jour, au temps qu'elles faisaient la ré-

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 603, 604.

création. On a souvent entendu qu'ils portaient la grande pierre qui est dans la cour au plus haut des degrés et puis la laissaient tomber en bas. D'autres fois, ces mauvais esprits excitaient de grands tonnerres, des bruits horribles... mais si souvent, et avec tant d'épouvante et d'effroi que quand les filles le racontaient à leur confesseur et directeur, quoiqu'il leur donnât courage et qu'il se moquât des démons, néanmoins il tremblait de peur que les filles ne s'effrayassent et qu'il fallût les séparer et les faire retourner dans leurs maisons...

« Un jour, je lui avais commandé (à la sœur de Saint-Michel) de coucher dans la salle de la petite maison, parce qu'il y avait une fille qui était fort tentée (probablement par le souvenir de quelqu'une de ces aventures). Elle fut tout effrayée, comme si on l'eût jetée dans une fournaise ardente; néanmoins elle accepta le commandement. Or, venant le soir, comme elle allait en cette salle, pour exécuter son obéissance, le mauvais esprit la jeta des degrés du haut en bas avec la lampe en main, sans qu'elle se fît aucun mal. Elle remonta néanmoins et se coucha... Quand elle fut dans son lit, tout à coup se présenta un furieux, gros et épouvantable serpent, ayant beaucoup de plis, jetant des flammes de feu de sa bouche qui éclairaient toute la chambre...mais il ne put pas lui faire quitter l'obéissance et la faire fuir... Cependant ayez bon courage, ne vous étonnez jamais de rien (1). »

Il pratiquait lui-même admirablement cette dernière maxime, et réglait par le menu la conduite que ses filles devaient tenir en de pareilles rencontres.

« Le démon — écrit Madeleine dans ses mémoires — ne cessait de faire paraître sa rage. Un jour, comme j'étais malade au lit, il se présenta à moi sous la forme

(1) *Lettres*, I, 295-299.

d'une guenon. L'esprit de Dieu me fit connaître intérieurement que c'était lui et que je ne le laissasse pas aller que je ne l'eusse bien battu auparavant. Je pris ce méchant ennemi et je le tourmente et le bats tant qu'il criait et hurlait, comme auraient fait cent taureaux et bêtes sauvages... Quoique je fusse fort malade et sans forces, le courage m'en donna. S'il eût été sujet à la mort, il n'eût pu l'échapper, tant je lui donnai de coups. Comme je le tenais encore, je demandai à Notre-Seigneur si je le laisserais aller. La divine majesté me fit connaître que oui. En même temps il se mit à courir et à s'enfuir d'une telle vitesse que je le perdis bientôt de vue, car il endêvait et était terriblement honteux... Je dis à notre bon père tout ce qui s'était passé, lequel loua, bénit et adora Notre-Seigneur et me dit : « Fille, vous « deviez attacher ce misérable avec une corde, et il « aurait eu la confusion entière. » Je lui répondis : « As-« surément, mon bon père, s'il revient je le ferai tout « simplement, mais je ne crois pas qu'il le fasse... (1). »

N'est-il pas touchant de le voir ainsi, auprès de sa fille spirituelle, comme un vieux soldat, écoutant, d'un air entendu, jugeant, critiquant les prouesses que lui raconte une jeune recrue. Nous l'allons voir moins décidé et moins courageux. Car, en vérité, les serpents et guenons d'enfer le gênaient moins que les hommes. Ce vétéran des luttes surnaturelles tremblait comme un enfant devant les prélats, les théologiens et les autres puissances qui, pendant près de dix ans, se liguèrent contre lui.

J'ai déjà dit que le mystère dont il avait cru devoir entourer son œuvre naissante avait dû mal impressionner les supérieurs hiérarchiques du P. Yvan. Dire qu'il

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 605, 606.

ne regardait pas les pieuses filles réunies par lui dans la maison du Puits Neuf comme le noyau d'une communauté religieuse, c'était bien, en un sens, les soustraire à l'autorité compétente, mais c'était aussi les exposer à des critiques sévères, les priver de leurs défenseurs naturels. Si, au contraire, on avouait franchement le but précis de l'entreprise, on se heurtait à des objections redoutables. La plus élémentaire sagesse interdit à un évêque d'encourager des créations de ce genre avant de les avoir sérieusement éprouvées. Celle-ci dont, malgré toutes les précautions, le secret devait percer par quelque fissure, ne pouvait manquer de paraître singulièrement téméraire. Nouvelle, et c'était là déjà un sérieux grief, elle se distinguait nettement des œuvres anciennes en un point de conséquence. Ouvrir les portes de la vie religieuse aux jeunes filles de condition qui n'ont pas assez de fortune pour apporter la dot régulière, à merveille, mais une fois derrière les grilles, le moyen de les faire vivre? La générosité même d'un pareil projet ne le condamnerait-elle pas d'avance au tribunal de ceux qui portent la responsabilité suprême des congrégations religieuses et qui doivent prémunir les fondateurs contre les excès et l'imprévoyance de leur propre zèle?

Ces considérations, qui auraient fait réfléchir le plus autoritaire des prélats, pesaient, si l'on peut dire, d'un double poids sur l'excellent homme qui se trouvait alors à la tête de la métropole provençale.

« Louis de Bretel était de Normandie ». « Fort savant en droit », il avait exercé pendant plusieurs années un office de conseiller clerc, au Parlement de cette province, avant de venir à Aix, recueillir la succession d'Alphonse du Plessis, cardinal de Richelieu. La jolie page que Jean-Scholastique Pitton lui consacre, dans ses *Annale*

de la sainte Eglise d'Aix, répond assez exactement à l'aimable image qu'évoquera bientôt l'histoire de Madeleine et du P. Yvan.

« Nous pouvons assurer pour l'avoir vu qu'il était d'un naturel très doux et très affable, ce qu'il fit paraître publiquement aux Etats, tenus dans la ville d'Apt, en 1636, lorsque Modeste de Villeneuve, évêque de cette ville, quoique soumis à l'Eglise d'Aix, comme un de ses suffragants, voulut empêcher qu'il ne fît porter la croix devant lui, qui est la marque du métropolitain. De Bretel, pour ne retarder les affaires de Sa Majesté et pour n'exciter quelque bruit dans l'assemblée, se contenta de la prendre à la porte de la salle (1)... L'archevêque de Bretel fut très soigneux de conserver les droits de son Eglise : il mit en cause les jacobins de Saint-Maximin qui s'en étaient soustraits, et plusieurs autres personnes, qui en détenaient le bien et le patrimoine; il répara le château de Jouques (2) et y fit un fort beau jardin avec des fontaines et des réservoirs qu'il choisit pour son lieu de retraite. Mourant, il ap-

(1) Pitton ajoute que Louis XIII fit infliger un blâme à l'évêque d'Apt. On trouve dans les *Annales* de Méchin quelques indications intéressantes sur Bretel. On lit (v. 9), sur une liste d'aumônes envoyées aux jésuites d'Aix : « M. l'archevêque de Bretel, un pourceau en estrene. » (I, 137). On lit encore : « Un de nos pères, homme fervent et plein de zèle, se trouvant être directeur de quantité de nos écoliers, en choisit une troupe qu'il anima à faire la doctrine par les rues : quelques-uns des nôtres leur firent compagnie et le fruit fut si grand que dans moins de trois mois plus de 200 paysans ou travailleurs entrèrent en congrégation. Néanmoins, cet exercice fut cessé, tant pour ce que les nôtres n'y pouvaient suffire que pour ce que M. l'archevêque témoigna qu'il se défiait de la suffisance de nos écoliers pour expliquer les points de la foi ou les mystères du christianisme. » (*Ib.*, I, 120.)

(2) Nous retrouverons Madeleine au château de Jouques, lequel était, comme l'on sait, la maison de campagne des archevêques d'Aix.

pela tout son chapitre qu'il exhorta à la vertu, et légua à son Eglise tous les ornements de la prélature (1). »

C'est bien lui, ferme, en présence d'un devoir rigoureux, conciliant, toutes les fois que sa conscience lui permettait de n'être pas inflexible.

Assurément, il ne ressemblait guère à un de ses prédécesseurs sur le siège d'Aix, à ce rude auvergnat dont François de Sales se glorifiait d'avoir été l'élève, Gilbert Génébrard, ligueur indomptable au sujet duquel notre cher Pitton écrivit cette ligne d'or : « Les grands esprits tiennent de la nature angélique, qui ne se rétracte jamais (2). » Louis de Bretel, au contraire, difficultueux comme les juristes, entrant tout à tour dans les raisons des diverses parties qui venaient à lui; avec cela bienveillant, facile à gagner, approuvant, promettant toujours, retirant d'une main ce qu'il avait donné de l'autre, craignant de se lier par des actes décisifs, laissant au temps le soin d'user les résistances et d'apaiser les conflits.

La « petite maison » comptait certainement des pro-

(1) Pitton, *loc. cit.*, p. 272, 273.

(2) Pitton, *ib.*, p. 141. Je tire un peu ce rapprochement pour me donner la joie de saluer en passant cette magnifique figure qui attend encore un peintre digne d'elle. — A la première page de son traité de liturgie qu'il dédiait aux habitants d'Aix comme don de joyeux avènement, Génébrard parlait de nous en termes singulièrement élogieux qui, d'après Pitton, « disent plutôt ce que nous devrions être que ce nous sommes ». Je ne puis me tenir de citer ici au moins quelques lignes de cet éloge : « Je m'attends de m'aller rafraîchir en la fontaine, et en la plaine de *Mispat*, qui est en *Cades*, votre Parlement, à savoir qui est une vraie source et plaine de droit jugement et de justice, en votre cité métropolitaine qu'à bon droit je puis appeler *Cades*, parce qu'elle est sainte, catholique et apostolique, vomissant les habitants profanes et inclinant au parti des Chananéens. Je tendrai mes pavillons en la cité des Lettres... » Cf. Pitton, *ibid*, p. 143, 144.

tecteurs dans l'entourage immédiat de l'archevêque (1). Mais il semble bien aussi que l'on ait eu de l'autre côté des adversaires influents et obstinés. Malheureusement les données nous manquent sur le meneur de cette opposition implacable, un prêtre sans doute, et des plus importants du diocèse. Simple zèle pour le bien de la religion, rancune personnelle contre le P. Yvan dont la bizarrerie et les succès apostoliques devaient fatalement gêner quelques-uns de ses confrères, ou bien encore, obligation de soutenir contre une concurrence déjà menaçante les intérêts d'un ordre rival, nous ne savons pas quelles intentions animaient ce ou ces personnages. Ajoutons, pour être tout à fait juste, que seule, la plainte des persécutées est venue jusqu'à nous. Les témoignages pleinement impartiaux nous manquent sur toute cette aventure. Le conflit fut peut-être, en réalité, moins passionné que ne l'imaginèrent un vieux prêtre à l'âme ardente et quelques pieuses femmes en proie à la première exaltation d'une sublime entreprise.

C'est, je crois, en 1637, que notre prélat entre en scène et voici de quelle façon :

« Monseigneur l'archevêque d'Aix étant de retour en

(1) « Je fais allusion ici au grand vicaire Joseph Gautier lequel était compatriote du P. Yvan. C'était un ami de Peyresc et de Gassendi. Administrant le diocèse, pendant une longue absence de Mgr de Bretel, c'est lui qui permit à nos religieuses d'avoir la messe chez elles (décembre 1634). Il avait d'abord refusé, puis au sortir d'une grave maladie dont il attribuait la guérison aux prières de Madeleine, il se ravisa. Ce fut pour la petite communauté une faveur inappréciable. Pendant deux ans, elles semblent avoir eu beaucoup à souffrir de l'obligation où elles étaient de sortir le matin pour aller à l'église. Outre les injures qu'elles devaient subir le long de la route, elles rencontraient encore dans les différentes églises d'Aix un obstacle plus douloureux, les prêtres faisaient mille difficultés pour leur donner la communion, quelquefois même, ils la leur refusaient formellement. » BUATHIER.

cette ville après un long voyage, plusieurs personnes d'autorité l'allèrent trouver pour lui persuader de s'opposer aux desseins du P. Yvan. On lui représenta que ce bon prêtre avait entrepris un ouvrage qu'il lui serait impossible d'exécuter, on lui dit que c'était un attentat contre l'autorité de son prélat, de vouloir établir une nouvelle congrégation de filles sans en avoir obtenu la permission : on ajouta qu'il serait beaucoup plus expédient d'employer ces filles à la conduite des repenties ou de les distribuer dans les autres monastères... que de leur permettre... de commencer un nouvel ordre (1). »

« Un jour, — raconte Madeleine dans ses mémoires, — notre digne prélat rencontra notre digne père dans un passage, et lui dit tout d'un coup : « Père Yvan, je veux « aller voir la maison que vous avez commencée, et si « elle ne m'agrée pas, je ne vous accorderai pas les per- « missions que vous me demandez si instamment. » Ce saint homme répondit avec une profonde humilité : « Monseigneur, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Je « n'ai pas d'autre volonté que la vôtre. » Ensuite il me vint voir pour m'annoncer cette triste nouvelle. Il croyait, comme il était extrêmement humble, que tout était perdu, et que c'était pour avoir entrepris cette affaire avec trop de hâte. Je lui dis : « Mon bon père, ne « vous étonnez point de ce que Monseigneur vous a dit. « Dieu est tout-puissant, il changera son cœur : il aura « bientôt autant de zèle et d'affection pour cette bonne « œuvre qu'il a présentement de dégoût, de rebut et op- « position. » Mon père me dit là-dessus que je disais cela pour l'encourager et me dit avec beaucoup de force que j'étais une superbe, une téméraire qui se laissait tromper de l'ennemi, toute pleine d'amour-propre et recherche

(1) Grozes, p. 102.

de moi-même, que j'empêcherais et mettrais opposition à l'œuvre de Dieu : que je n'avais qu'à m'en aller et sortir de la maison, qu'il ne me voulait plus voir et mille autres paroles confusibles et humiliantes devant toutes nos sœurs... »

Ce n'est rien encore, mais la chère sainte, qui sourit et tremble malgré elle à cet émouvant souvenir, est prise d'un soudain scrupule et continue en balbutiant :

« Ensuite, il fit quelque chose que je ne dois pas dire. »

Quelque chose qu'elle ne doit pas dire, hélas, nous ne l'entendons que trop.

On trouve dans la vie de la Mère Agnès de Langeac les lignes suivantes écrites par un des confesseurs de la sainte : « Tout le monde la rebutait, même ceux qui avaient soin de son âme, et je dis ceci à ma confusion, que, parfois, je lui étais si rude que je la renvoyais souvent, sans la vouloir écouter ni même voir, et parfois j'étais si prompt que je lui donnais des coups de pied, à cause qu'elle se jetait toujours à mes pieds, et parfois je lui baillais des soufflets. Cela est vrai et j'en suis bien marri (1). » Voilà qui est parler net. Nos vieux biographes qui savaient pourtant à quoi s'en tenir sur le « quelque chose » que Madeleine n'avait pas voulu écrire, esquivent de leur mieux la difficulté. Grozes, toujours digne, nous apprend que la fondatrice fut « terriblement humiliée » (2). Gondon ne se montre pas moins éloquent, mais sa bonhomie malicieuse lui vient en aide, et par une équivoque innocente, il trouve moyen de satisfaire tout ensemble à la délicatesse du lecteur et aux exigences de l'histoire : « Il la reprit aigrement de légèreté, écrit-il... enfin, il lui dit avec zèle, tout ce qu'un père spirituel

(1) *Vie de la mère Agnès de Langeac*, I, p. 243. Témoignage du P. Panassieri. O. P.
(2) Grozes, p. 106.

peut dire de mortifiant à sa pénitente, dans la chaleur d'une forte et sérieuse correction (1). » J'imagine le sourire amusé de la fondatrice, au moment où son aumônier lui fit corriger les épreuves de cette page. Quoi qu'il en soit, la tradition miséricordienne est fixée sur cet incident. Grâce à elle, nous savons que le directeur de Madeleine ne se montra pas tout à fait aussi violent que celui de la mère Agnès. « Son zèle, — lisons-nous dans la plus ancienne chronique, — le transporta si fort, par la permission divine, qu'il lui donna un grand soufflet (2). »

« Cela dura bien deux heures, continue la mère Madeleine. Je demeurai derrière la porte de la chapelle, toute seule, où je m'anéantis profondément devant Notre-Seigneur, me reconnaissant coupable de tout et de bien davantage et que notre bon père avait eu raison de me traiter de la sorte... En même temps, un crucifix... me parla et me dit : « Ma fille Madeleine, ne t'afflige point, « car tout va bien maintenant que tu crois que tout est « perdu... Mais, Seigneur, lui dis-je, pourquoi laisser ainsi « le bon père dans de si grandes craintes? » Il me dit derechef : « C'est de la sorte que je veux... » Il n'eut pas plus tôt achevé de parler que l'on frappa à la porte. Il se trouva que c'était notre digne prélat qui me témoigna toute l'affection possible. Je lui rendis compte de tout. Il resta bien quatre heures avec nous. Il fut très satisfait de voir notre petite communauté et que Notre-Seigneur y était bien servi. « Je le vois au milieu de vous et ses « bénédictions, nous dit-il. » Depuis cette visite, il nous aima tendrement et nous soutenait et notre bonne entreprise.

« J'envoyai quérir notre digne père à qui je fis le récit

(1) Gondon, p. 309.
(2) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 85.

de tout ce qui s'était passé avec Monseigneur. Cela le ravit et consola tout à fait, car il était bien en peine, Dieu permettant qu'il fût saisi de si grandes craintes et tellement dépouillé de toute sorte d'appui, particulièrement quand il voulait donner des marques de sa bonté et de son soin extraordinaire, qu'il ne croyait presque rien. Son esprit était rempli d'une infinité de doutes qu'il ne pouvait cacher. Cette fois, comme il avait été plus fortement agité, aussi fut-il extraordinairement satisfait et affermi, voyant, mais fortement, que la divine bonté faisait insensiblement réussir cette œuvre et qu'elle n'avait que faire des personnes (1)... »

Le bon évêque ne devait jamais oublier l'impression de cette première visite. A partir de ce jour, il restera sous le charme. Malgré ses conseillers, malgré lui-même, il ne se décidera jamais à ruiner les espérances de Madeleine. Certes les difficultés commencent à peine. Plus d'une fois, pendant les années qui vont suivre, le P. Yvan croira encore que tout est perdu; et cependant sa cause est gagnée déjà, son œuvre triomphe. Elle triomphe par cette enfant que lui-même il humiliait si « terriblement » tout à l'heure et dont la merveilleuse puissance conduira l'archevêque où celui-ci ne veut pas aller (2).

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 597-601. — J'ai fixé approximativement cette première rencontre entre l'archevêque et Madeleine, au commencement de 1637 ou à la fin de 1636. C'est en effet en 1637 que Mgr de Bretel semble avoir donné la permission de construire un nouveau monastère, et il semble aussi que cette permission ait été donnée au cours d'une des premières visites du prélat. Sur ce point, la chronologie du P. Grozes me semble inacceptable. D'après lui, l'archevêque serait venu examiner l'œuvre, après qu'on eut posé, en grand secret, la première pierre du nouveau couvent (août 1637).

(2) Mgr de Bretel revint voir assez régulièrement la fondatrice. Toutefois, je ne prendrai pas à la lettre, comme a fait le P. Grozes, les lignes suivantes de l'ancienne chronique : « Depuis cette visite, ce grand prélat fut si satisfait de cette belle âme qu'il ne passait

Instruits des bonnes dispositions du prélat envers la mère Madeleine, les ennemis changèrent leur fusil d'épaule. « Comme on cherchait dans la ville d'Aix des personnes d'une solide vertu et d'une piété approuvée pour leur commettre le soin et la conduite des filles pénitentes que l'on avait nouvellement enfermées dans une maison particulière, les adversaires de notre fondateur jetèrent les yeux sur sa congrégation pour lui faire donner cet emploi par les supérieurs : de manière qu'ils crurent que l'archevêque l'agréerait d'autant plus volontiers qu'il était plus convenable à la miséricorde dont nos filles faisaient profession, et plus conforme à la haute estime que ce même prélat témoignait avoir de leur vertu (1). »

C'était bien connaître le bon et faible archevêque. Celui-ci, enchanté de ce compromis qui lui permettait de donner raison à tout le monde, usa de toute son autorité pour faire accepter cette solution au P. Yvan et à Madeleine. Mais eux, qui voyaient par là leur dessein périr, spéculant ingénument sur l'indécision de Mgr de Bretel, surent faire traîner les choses en longueur, et opposèrent à toutes les instances une sorte d'inertie qui était tout à la fois soumise et doucement obstinée.

point de semaine, qu'il ne la vînt voir une ou deux fois, dans les affaires qui regardaient le bien de l'église et de son archevêché » (*Manuscrit de l'Arsenal*, p. 86, 87). Isabelle de Martelly, qui a rédigé cette chronique, ne me semble pas avoir eu beaucoup d'ordre et de précision dans ses souvenirs. Sa chronologie est déconcertante. En tout cas, ce qu'elle nous dit ici est invraisemblable. J'ai plus de confiance dans le petit détail qui suit. « Lorsque la reine Anne d'Autriche fut enceinte on lui envoya (à l'archevêque) de la part du roi cinq imprimés en lettres rouges pour prier pour elle. Ce digne prélat en apporta un lui-même à notre R. Mère lui disant, qu'il avait préféré sa petite communauté à de plus grandes... la divine majesté les exauça... puisque la France a eu notre invincible monarque Louis XIV qui règne à présent. »

(1) Gondon, p. 313.

« Cela dura plus d'un an (1). » Pour sortir d'embarras, l'archevêque eut l'idée d'appeler à son aide quelques-uns de ses collègues. Mgr de Barrault, archevêque d'Arles, et Mgr Camelin, évêque de Fréjus, furent priés par lui d'examiner « l'esprit » de la fondatrice et de découvrir le secret de la fondation. Le secret fut encore bien gardé, semble-t-il. « Je parlai — écrit Madeleine — à ces prélats qui s'en allèrent satisfaits... louant et bénissant Notre-Seigneur qui de rien fait toute chose (2). » Nouvelle visite de Mgr de Bretel, nouvelle détresse du P. Yvan, nouveau triomphe de Madeleine :

« Notre digne prélat, par la persuasion de ces messieurs qui s'étaient laissé gagner (contre nous)... vint un jour nous voir pour les contenter et demanda notre bon père auquel il dit : « Père Yvan, je ne veux point « que vos filles fassent une religion nouvelle; qu'elles en « choisissent quelqu'une de celles qui sont établies. Je « n'ai pas le pouvoir de leur permettre ce qu'elles dé- « sirent. »

« Comme il parlait autant à moi qu'au bon père — (on voit bien d'ici le geste du P. Yvan, désignant Madeleine, comme seule capable de répondre), je lui dis tout simplement, quoique avec grand regret : « Mon- « seigneur, il ne faut pas perdre courage pour tout ce « que l'on vous dit avec trop de chaleur. Votre Gran- « deur ne veut pas résister et s'opposer à ce que Dieu « voudra. Au contraire, Elle veut faire ce qui lui plaît. « Nous prierons la divine Bonté. Nous ne voulons uni- « quement que sa sainte volonté et la vôtre. Que vou- « lez-vous que nous fassions? Vous n'avez qu'à parler. » Le digne prélat fut fort satisfait (3). »

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 617.
(2) *Ib.*, p. 618.
(3) *Ib.*, p. 621.

Ces deux timides pliant tout à tour sous la voix infiniment douce de cette enfant, comme des roseaux sous la brise, cette docilité qui commande, cette autorité ravie d'obéir, oubliez un instant qu'il s'agit d'une chose sainte, et vous aurez une scène de haute comédie qu'un Molière n'eût pas dédaignée. Mais non. Madeleine se prend elle-même à son jeu charmant. Dans le débat, aucune diplomatie consciente, aucune vanité dans la victoire, c'est la grâce qui lui souffle au moment opportun les mots qu'il faut dire, et tout le succès du colloque, où lui-même pourtant il n'a pris aucune part, est dû aux prières du P. Yvan.

Rentré chez lui, notre prélat ne laissait pas que d'être un peu mortifié par cette longue résistance. Fort empêché, malgré tout, d'en vouloir à Madeleine, il prenait une facile revanche sur le pauvre P. Yvan. « En effet, il s'en plaignait comme d'un homme fin et adroit qui, sous apparence de simplicité, était opiniâtre dans ses sentiments, résistait aux ordres des supérieurs et portait les filles de sa congrégation à faire la même résistance (1). » Comme d'ailleurs il avait besoin de s'affirmer à lui-même et de montrer à tous qu'il était le maître, il pensa frapper un coup décisif en retirant au P. Yvan la conduite de ses filles.

Il ordonna donc au P. Yvan de ne plus confesser les filles de la Miséricorde, et commanda à celles-ci de se choisir d'autres confesseurs...

« Nos pauvres filles versèrent des torrents de larmes dès qu'on leur signifia la volonté du prélat... mais la désolation de notre bon père ne fut pas moindre; car il croyait que Dieu ne lui faisait ôter la direction de ses filles que pour le punir de ce qu'il s'en était rendu

(1) Gondon, p. 326.

indigne par ses péchés. » « Cependant, pour exécuter le mandement de l'archevêque, après beaucoup de prières et de pénitences, il conseilla à ses filles de demander au prélat qu'il les mît sous la conduite des pères jésuites dont il estimait grandement la direction. Elles suivirent le conseil de leur fondateur. » L'archevêque, déjà peut-être un peu confus de cet excès de rigueur, « leur ayant accordé amiablement leurs demandes, leur dit encore pour les consoler qu'il ne prétendait pas les priver tout à fait du P. Yvan, sinon pour la confession et la conduite intérieure : que pour le reste il était bien aise qu'il leur continuât ses soins et ses assistances. Ce furent deux grands lénitifs qui adoucirent une partie de l'amertume de nos pauvres filles... Le P. Yvan en fut aussi consolé; parce que, connaissant la pureté et la solidité des jésuites, il espéra qu'ils contribueraient beaucoup au progrès de sa congrégation... aussi ne fut-il pas frustré de son attente, car les pères jésuites que l'archevêque commit, entre lesquels étaient le R. P. Guillaume, pour lors recteur du collège d'Aix, et le R. P. Monier qui en était procureur, religieux très pieux, très savants, et très intelligents en la conduite des âmes, ces pères-là, dis-je, prirent des soins extraordinaires, et usèrent d'une merveilleuse vigilance pour s'acquitter de leur commission (1). »

Or, voici que, malgré nous, comme à tous les moments les plus pathétiques de notre histoire, nous

(1) Gondon, p. 329-330. Le P. Guillaume ayant été nommé bientôt après provincial de Lyon (mai 1638), le P. Monier semble garder presque seul la responsabilité et l'honneur de cette mission délicate. Il quitta Aix en 1641. « Il s'en alla donc, raconte le candide chroniqueur du collège Bourbon, laissant ici un regret extrême... plusieurs de ses pénitentes se retirèrent de notre église... et même quelques-uns des messieurs qu'il confessait. » Méchin, *Annales du collège royal Bourbon d'Aix*. (Picard,

sommes obligés de sourire. Qu'on imagine, en effet, la rencontre pittoresque entre le P. Yvan et les nouveaux confesseurs qui venaient prendre sa place et qui pouvaient, d'un mot, consommer la ruine de son entreprise. On le voit, embusqué dans la petite maison, guettant fiévreusement l'arrivée des pères. Il les a déjà vus sans doute; à Aix, tout le monde se connaît : mais jusqu'ici il n'a pas eu besoin de se faire une opinion sur leur compte. Comme il les regarde et tâche de les deviner, tout en les accablant de protestations accueillantes ! Pauvre paysan, simple prêtre sans nulle science, il se trouve si heureux de remettre son œuvre en de telles mains ! De leur côté, un peu gênés, un peu amusés peut-être, les pères lui renvoient ses propres hommages, mais en discrètes personnes qui ne peuvent encore préjuger du résultat de leur mission. Que de fois, depuis, pendant que les confesseurs étaient en conférence avec la communauté, le P. Yvan ne dut-il pas se tourmenter sur le trouble avenir qui se discutait ainsi et tout près de lui et sans lui ! Que de fois, en reconduisant les deux enquêteurs, ne dut-il pas tâcher de pénétrer leur impression, de les acheminer à quelque confidence réconfortante ! Car enfin, les deux pères étaient bel et bien chargés d'une enquête. L'honnête Gondon, qui agrémente un peu à la provençale les souvenirs que lui a dictés la fondatrice, ne nous laisse aucun doute sur ce point.

« Comme il s'agissait de bien connaître les vertus, et les défauts des filles de la Miséricorde, et le dessein de leur congrégation qu'elles n'avaient pas encore bien expliqué... il ne se passait presque aucun jour que ces pères ne les visitassent alternativement, et bien souvent plusieurs fois dans un même jour : si bien qu'ils s'arrêtaient quelquefois avec elles les deux et les trois heures entières pour observer avec plus de loisir leurs paroles

et leurs actions... mêlant avec adresse les paroles de consolation et les applaudissements avec la rigueur et les mortifications, dont ils se servaient pour éprouver leur vertu. Quelquefois ils les avertissaient de l'heure qu'ils viendraient les voir : mais le plus souvent, pour pouvoir les surprendre, ils y allaient lorsqu'elles les attendaient le moins... Ils tâchaient d'assister à leurs exercices, quand elles entendaient la sainte messe, quand elles travaillaient manuellement et quand elles prenaient leur réfection. Cet examen, le plus exact et le plus rigoureux qui se pût faire, dura plusieurs mois pendant lesquels ces pères, pour ne pas se tromper dans la connaissance de la conduite du P. Yvan et de sa congrégation, employèrent tous les soins, toutes les inventions et toutes les adresses innocentes, que la charité et la prudence chrétienne permettent en semblables rencontres (1). »

Passé les premières alertes, les premières terreurs au coup de marteau inattendu, la première gêne que durent éprouver ces pauvres filles à vivre ainsi du matin au soir devant des témoins intimidants, je crois bien que le P. Yvan fut seul à souffrir de cette série d'épreuves. La crainte exagérant sa défiance naturelle, il fut, tout ce temps-là, sur des charbons; et le dernier sans doute à s'apercevoir que les enquêteurs s'étaient bientôt métamorphosés en véritables amis. J'imagine même qu'il dut souvent tracasser son monde, leur faisant une montagne des moindres peccadilles qu'elles se permettaient devant leurs juges. Ceux-ci, de leur côté, eurent peut-être aussi plus d'une occasion de rassurer le petit troupeau

(1) Gondon, p. 332, 333. L'incorrigible P. Grozes, qui se garde bien de jamais céder à la tentation du pittoresque, *banalise* ainsi, *sit venia verbo*, cette piquante histoire : « Ces pères s'acquittèrent de leur commission avec toute la sagesse et la fidélité que l'archevêque pouvait désirer » (p. 117).

qu'inquiétait outre mesure la vigilance de ce terrible gardien.

Car, on pense bien que les deux pères, habitués au maniement des âmes, n'avaient pas attendu longtemps avant de reconnaître la sainteté de Madeleine et de ses compagnes. « Les pères, écrit la fondatrice dans ses mémoires, m'encouragèrent à demeurer très fidèle (aux desseins de Dieu). Ils ne suivirent nullement les intentions de ces personnes qui prétendaient qu'ils nous devaient dissuader de notre entreprise. Ils furent, en récompense, témoins oculaires des merveilles que Notre-Seigneur opérait continuellement dans le bon Père, les filles, et ceux qui se recommandaient à eux... Ils disaient qu'il leur semblait être en paradis. Ils nous ont rendu des services très signalés... je ne puis exprimer les sentiments de reconnaissance où je suis et serai toute ma vie... Le R. P. Monier nous a le plus obligées, parce qu'il écrivait ce qu'il entendait et ensuite il le disait à Monseigneur (1). »

Mais, à vrai dire, la sainteté du P. Yvan n'était pas en cause, celle de Madeleine non plus. L'archevêque n'avait pas besoin d'être édifié sur ce point. Pour mettre un terme à tout ce malaise, il fallait se résigner à jouer le tout pour le tout, et à livrer le secret de l'ordre. La pleine franchise serait moins compromettante que les réticences éternelles que le fondateur, épouvanté lui-même par la hardiesse de son œuvre, avait imposées à ses filles. Meilleurs diplomates que le P. Yvan, les deux jésuites comprirent que le moment était venu d'une démarche décisive et, pleinement d'accord avec Madeleine, ils révélèrent courageusement à l'archevêque la vraie pensée des deux fondateurs.

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 624, 625.

« Voyant donc les Révérends Pères jésuites entièrement persuadés que ce que je leur avais dit était de Dieu, je crus que je devais dire le principal du dessein de sa divine Miséricorde et de sa sainte mère qui était qu'ils voulaient que je m'engageasse par vœu, à recevoir toutes les pauvres demoiselles... pourvu qu'elles eussent une bonne volonté et vocation, avec le peu qu'elles avaient ou rien du tout... Je priai les Révérends Pères d'aller dire ceci à Monseigneur, ce qui était le plus important et ce qui serait le plus agité... Les Révérends Pères jésuites ne perdirent point de temps; ils dirent généreusement à notre archevêque que Dieu voulait absolument cette véritable et parfaite religion. »

Ce fut un coup de foudre. « Jamais, continue la fondatrice, jamais il ne s'est vu une telle émotion. L'on donna un terrible exercice à notre digne Père et à moi... Ces personnes qui faisaient tous leurs efforts pour empêcher notre établissement furent extraordinairement surprises d'entendre une chose si nouvelle, si désintéressée. » Stupéfait, et plus incertain que jamais, l'archevêque se laissa prévenir contre les deux pères. « Devenus suspects, écrit encore Madeleine, à cause qu'ils avaient paru nous trop affectionner... ils revinrent me parler pour se consoler avec moi (1). » Une fois encore tout semblait perdu, et perdu, pensait tout bas le P. Yvan, par la faute de Madeleine et des jésuites.

L'archevêque aux abois fit appel de nouveau aux lumières de ses collègues. « On fit... une assemblée extraordinaire dans le palais archiépiscopal, dans laquelle on proposa, de part et d'autre, tout ce qui pouvait éclaircir cette matière. » L'archevêque d'Arles, Mgr de Barrault, et Godeau, évêque de Vence, siégeaient

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 628-630.

aux côtés de Mgr de Bretel. Je ne vois pas que les deux jésuites aient été invités à la conférence, tandis qu'assurément l'ennemi était en nombre et bien armé pour cette bataille suprême. Encouragé par la présence d'un savant académicien, on dauba plus fort que jamais sur l'ignorance du P. Yvan. Le moyen, disait-on, que de simples filles, uniquement formées par ce pauvre prêtre, soient capables de faire l'oraison mentale et de commencer un nouvel ordre de religieuses! » Ce bel argument faillit les perdre. « Mgr de Godeau — raconte le P. Grozes — se récria en cet endroit; il soutint que la simplicité n'était pas un obstacle à l'oraison mentale, puisque le Saint-Esprit se communique d'ordinaire plus abondamment aux âmes simples (1). » Bref, comme il fallait s'y attendre, la conférence s'acheva sans que rien eût été conclu.

Resté seul avec les deux prélats, l'archevêque les pria « de visiter ces filles et de prendre la peine de les examiner sur leur institut et sur le vœu particulier qu'elles prétendaient faire. Cette résolution étant prise, le P. Yvan et ses filles crurent que tous leurs desseins allaient être renversés. Et comme on avait prévenu ces prélats contre lui, il n'osa paraître devant eux, soit pour ne pas les irriter par sa présence, soit pour laisser à Madeleine tout le soin et toute la gloire de soutenir ce violent assaut (2). »

Le P. Yvan courant se cacher dans quelque coin et tremblant de peur à l'arrivée de Godeau, c'est déjà très pittoresque, mais la même aventure, telle que Madeleine nous la raconte, paraîtra plus touchante encore et plus significative. D'après cette version, le

(1) Grozes, p. 120, 121. Il ne nous dit pas où il a pris ce précieux détail.

(2) *Id.*, p. 121, 122.

P. Yvan,« qui souffrait extrêmement », aurait lui-même reçu les deux visiteurs au seuil de la petite maison, mais il aurait éludé l'interrogatoire. « Il les pria très humblement, écrit Madeleine, de s'adresser à moi. » Il fit bien. Ecoutez plutôt, et pendant que la jeune aixoise vous racontera son entrevue avec Mgr de Vence, donnez un souvenir à l'incomparable Arthénice et à la guirlande de Julie.

« Ils me dirent donc que j'avais un dessein qui surpassait mon pouvoir : que de vouloir recevoir des filles pour rien c'était m'exposer à entreprendre une chose impossible qui ne réussirait jamais... ils me traitèrent comme une personne ridicule et impertinente. Je les écoutai avec une grande patience et respect. Après qu'ils eurent tout dit, je les priai d'agréer que je prisse la liberté de leur répondre. Notre-Seigneur m'anima si fort et m'inspira des raisons si efficaces... qu'ils furent tout ravis et surpris de voir une pauvre petite fille si généreuse, et avec une si grande foi et confiance au secours du ciel, qui augmentait à mesure que tout le monde croyait les choses perdues sans ressources. Elle se tenait ferme et assurée qu'elles iraient parfaitement bien. Tout ce qui se passa en cette rencontre serait trop long... Avant qu'ils sortissent, je leur dis : « Messei-
« gneurs, si Dieu m'avait faite reine et que tous les
« royaumes du monde fussent à ma disposition, je me
« ferais volontiers de bon cœur la plus pauvre et in-
« connue créature afin de servir d'instrument à sa di-
« vine grandeur pour cette œuvre qu'il veut faire, à
« proportion comme il a fait tout l'univers qu'il a tiré
« du néant. Cette œuvre y aura rapport en ce que,
« sans pouvoir, sans faveur et sans argent, elle a com-
« mencé, et dans la suite, nonobstant les oppositions
« des puissances, elle croîtra enfin par un miracle extra-

« ordinaire de la miséricorde. Tous se rendront et don-
« neront les mains à tout. Nous aurons plus de biens et
« d'amis qu'il ne sera nécessaire. Ne soyez donc point
« en peine, s'il vous plaît. Ayez seulement la bonté de
« dire à Mgr l'archevêque que ce sera lui-même qui nous
« fera religieuses. Il permettra que nous fassions le vœu
« de réception des pauvres demoiselles. Ce vœu, il le
« recevra de nos bouches, entre ses mains sacrées. Cela
« lui méritera des grâces et des bénédictions infinies de
« Dieu où vous aurez aussi très bonne part si vous con-
« tinuez de travailler à avancer et protéger cette bonne
« entreprise... Tenez-vous assurés et ne doutez nullement
« que ce que je vous dis ne se fasse dans peu de temps.
« Car ce n'est point une affaire d'ici-bas, mais du ciel. »
Lorsque j'eus achevé, ces dignes évêques s'en allèrent très consolés, donnant gloire à Notre-Seigneur auquel ils abandonnaient toutes choses... Notre vénérable Père fut extrêmement content de cet entretien. Il s'en alla aussitôt trouver les Révérends Pères jésuites auxquels il dit tout ce qui s'était passé. Sans différer un moment, ils vinrent me trouver et voulurent savoir de moi-même tout ce que j'avais dit et des évêques. Je le fis par obéissance, avec peine pourtant. Après qu'ils m'eurent entendue, ils s'en allèrent visiter Mgr l'archevêque qui les reçut avec beaucoup d'affection, et eut la bonté de leur faire lui-même le récit de ce que ces seigneurs lui avaient dit de sa très humble fille... Enfin tout se passa admirablement bien. Nous demeurâmes dans l'attente du Seigneur et de ses promesses..., comme les bons pères des limbes attendaient la venue de Notre-Seigneur (1). »

Racontant cette visite des prélats, Gondon nous dit que « la fille les ayant écoutés comme une douce brebis,

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 632-635.

ou comme une petite novice, leur répondit en lion ». « Ainsi, conclut-il, au lieu de la dissuader de son intention, ils furent eux-mêmes dissuadés de la leur... en effet, ils agirent depuis si puissamment sur l'esprit de l'archevêque qu'encore qu'ils ne pussent pas lui faire approuver le vœu... ils le persuadèrent de laisser en repos notre fondateur, et les filles de Notre-Dame-de-Miséricorde (1). »

(1) GONDON, p. 353. Il est difficile de savoir au juste le nom des « prélats » qui furent ainsi députés à Madeleine. Pour Godeau, la chose semble certaine. Fut-il accompagné de l'archevêque d'Arles (Barrault), ou de l'évêque de Fréjus (Camelin), ou des deux ensemble, je ne saurais dire. Les chroniques des jésuites d'Aix nous donnent cependant quelque lumière. En 1638, on mentionne une visite de Godeau et de Barrault, faite à la maison des jésuites. En 1639 « M. Godeau, évêque de Grasse, se trouvant à Aix au commencement de décembre, s'invita à prêcher chez nous... Il eut M. l'archevêque d'Aix, MM. de Fréjus et de Senes (L. du Chèvre) pour auditeurs ». MÉCHIN, I, 123. Vraisemblablement Bretel dut communiquer ses doutes à ce petit concile et prier ses collègues de faire le siège de Madeleine. Si cette conjecture est conforme à la vérité, cette visite des prélats — ce n'était pas la première — eut lieu après l'inauguration du premier monastère (1638).

CHAPITRE XIII

LE PREMIER MONASTÈRE

1637-1638

La petite maison de la rue du Puits Neuf, dans laquelle se sont passées vraisemblablement la plupart des choses que nous venons de raconter, ne pouvait être qu'un pied-à-terre. « Il n'y avait, écrit Madeleine, ni cour ni jardin, point d'air ni d'eau; nous étions extrêmement pressées. » Il fallait donc trouver un logement plus vaste et mieux adapté aux exigences de la vie de communauté. « La mère Madeleine ayant recommandé à Dieu cette affaire, Dieu lui fit voir un grand jardin... en lui disant que la première maison de son ordre y serait bientôt bâtie. Elle fit part de cette inspiration au P. Yvan qui avait d'autres vues en ce temps-là : sa pensée était qu'il fallait acheter une maison toute bâtie, et la mère Madeleine soutenait qu'il fallait acheter une place seulement pour y bâtir un monastère régulier et commode (1). » Ce minuscule débat montre, une fois de plus, le contraste entre les deux âmes. Nous savons d'avance que la mère Madeleine aura le dernier mot et que la capitulation de son directeur ne laissera pas que d'être orageuse. Deux lignes de la fondatrice nous en disent long à ce sujet : « Il me mortifia de belle manière, don-

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 643.

nant une étendue entière à son zèle (1). » « C'était tout à fait surprenant — ajoute-t-elle avec sa naïveté piquante — que Notre-Seigneur cachât si fort ce qu'il voulait faire à ce saint homme et le laissât dans mille craintes. » Cependant « on ne cessait de nous présenter des maisons et pas une ne pouvait réussir (2). Force fut donc de se résigner à l'achat du « grand jardin ».

Le *Cours*, — les étrangers, dociles aux plaques municipales l'appellent le *Cours Mirabeau*, — le cours, unique et sans rival, notre gloire et nos délices, avec ses deux voûtes de platanes, sa fontaine d'eau chaude, et sa double rangée de palais florentins, n'est pour l'antique ville d'Aix qu'une parure moderne. Là se dressait encore à l'époque du P. Yvan une ligne de nos remparts, au-dessus desquels, à peu près vers le milieu de cette ligne, on pouvait apercevoir les arbres du « grand jardin » qu'une vision merveilleuse avait promis à Madeleine.

« Ce jardin — écrit M. Buathier sur les notes de L. de Berluc — situé au midi de la vieille ville et bordé par les anciens remparts (3), appartenait à la famille Papassaudi, dont il portait le nom, ou plutôt à une de ses descendantes, la baronne d'Ansouis (4). Depuis quelque vingt ans déjà, une rue avait été percée à travers l'enclos (5) : aussi, pour l'emplacement de sa maison, le père Yvan choisit-il l'angle inférieur de cette

(1) ***Manuscrit de l'Arsenal,*** p. 647.

(2) ***Ib.***, p. 648.

(3) Quelques années plus tard, en 1646, le roi permit à l'archevêque d'Aix (M. Mazarin) de bâtir tout un quartier neuf au midi de la ville, de démolir les anciens remparts et de les reporter au delà des rues nouvelles. (Cf. l'appendice.)

(4) La maison des Papassaudi, située en tête de ce jardin, du côté du nord, est celle qui termine aujourd'hui la rue de la Miséricorde, à droite, avant d'arriver à la place Saint-Honoré. On y voit encore, dans un vestibule, l'écusson des Papassaudi.

(5) Cette rue est indiquée pour la première fois sur un plan

nouvelle voie, avec façade à l'est sur ladite rue, et façade au midi sur la lice ou ruelle intérieure qui longeait les remparts de la ville (1). L'église du couvent occupa l'angle même d'intersection de la rue et de la lice (2). Quant au monastère proprement dit, il eut son entrée non dans la rue, mais sur la lice. Cette entrée subsiste toujours. C'est même, hélas, le seul vestige authentique de l'ancien couvent (3). Ni le pourtour de la porte en pierres de taille, ni même le bois de ses battants n'ont été changés par les possesseurs actuels (4) . »

On ne nous dit pas quelles étaient au juste les dispositions de Mgr de Bretel, au moment précis où le P. Yvan fit l'acquisition du jardin Papassaudi (juillet 1637). L'archevêque était-il dès lors pleinement au courant des projets du fondateur, nous n'en savons rien. Il est difficile de supposer qu'on se soit embarqué dans une pareille affaire sans une autorisation quelconque de l'autorité ecclésiastique, mais, en tout cas, il est certain

de 1622. Peut-être est-ce à la suite de l'extinction de la vieille lignée que les terrains Papassaudi furent éventrés et morcelés.

(1) En 1649, trois ans après la démolition des remparts par Mgr Mazarin, le Parlement décida l'établissement d'un « cours à carrosses » sur l'emplacement de ces anciens remparts, lices et fossés. Le monastère de la Miséricorde se trouva ainsi avoir sa façade méridionale et principale non plus sur une ruelle étroite, mais sur la plus belle promenade de la ville.

(2) Aujourd'hui encore, on reconnaît quelque peu son alignement dans la rue de la Miséricorde, en ce qu'il présente un léger biais par rapport à l'alignement des maisons voisines.

(3) Quelques fragments des murs et des substructions de cette église existent encore dans les vestibules et dans les caves de la maison qui lui a succédé et qui appartient actuellement à Mme de Séranon.

(4) Le couvent, l'église et le jardin furent vendus nationalement, vers 1792, en plusieurs lots. L'immeuble est aujourd'hui représenté par la maison de Séranon et par les quatre maisons qui la suivent, du côté du couchant, ayant toutes les cinq leur façade sur le cours, au midi.

que le prélat n'entendit pas se lier les mains par une autorisation de ce genre, et qu'il maintint toutes ses réserves au sujet de la fondation d'un ordre nouveau. D'ailleurs le P. Yvan sentait mieux que personne qu'il n'avait pas carte blanche. « On commença le monastère sans bruit, et l'on mit la première pierre pendant la nuit (14 août 1637), secrètement et sans éclat... le P. Yvan ne voulant pas irriter les ennemis de la congrégation qui auraient pu s'y opposer. On travailla sans interruption à cet édifice, craignant toujours qu'on n'y apportât quelque obstacle (1). » Plus mystérieux, plus défiant, et plus candide que jamais, le saint homme aurait voulu que l'édifice sortît de terre à l'insu de tout le monde. Il ne quittait plus le chantier, excitant les maçons, mettant la main au cordeau ou à la truelle, épiant d'un œil inquiet les approches de l'ennemi. Néanmoins — détail amusant — les entrepreneurs n'ignoraient pas où il fallait aller prendre les ordres. « Les entrepreneurs, écrit la fondatrice, se nommaient l'un M. Caire et l'autre M. Trosan, hommes d'honneur et de grande piété. Ils me venaient voir souvent pour me rendre compte de tout et comme l'on avançait à vue d'œil... Ces messieurs venaient avec crainte me demander de l'argent pour avancer aux ouvriers. Je les rassurais en leur en donnant... Un jour, ils me vinrent dire tout affligés : « Hélas! où prendrez-vous tant d'argent, « car cette entreprise nous fait peur. » Je leur répondis : « Dieu est assez riche... » Quelquefois, ils intimidaient le bon Père, qui me venait trouver tout plein de tristesse et d'accablement, et me disait : « Mon Dieu! ne serons- « nous point trompés et confus dans ce dessein! (2). »

(1) Grozes, p. 102.
(2) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 654-656.

La construction marcha grand train, sans retard et sans accidents d'aucune sorte. « Personne ne fut blessé. Seulement un petit enfant de quatre ou cinq ans tomba dans une fosse de chaux et alla jouir de son bonheur éternel. Il n'y eut, de plus de cent personnes, que ce petit innocent qui y demeura pour son plus grand avantage (1). »

Le monastère fut inauguré le 8 septembre 1638. « Sur les six heures du matin, les plus grandes dames de la ville d'Aix vinrent avec leurs carrosses conduire les sœurs, pour les débarrasser de la foule du peuple qui était accouru de tous les endroits de la ville pour les voir. Le P. Yvan, qui les attendait à la porte du monastère, donna à chacune un cierge allumé avec lequel elles entrèrent dans le chœur de l'église. Dès qu'elles y furent rangées, la mère Madeleine entonna le *Te Deum laudamus;* les sœurs le continuèrent avec elle... On accorda pour tout ce premier jour la permission aux dames d'entrer dans le monastère, dont la porte fut fermée le lendemain et la clôture observée avec la même exactitude que dans les maisons les plus régulières (2). »

Ce dernier trait nous rappelle qu'à cette date la communauté des sœurs de la Miséricorde n'était pas encore régulièrement constituée.

L'imbroglio qu'avaient créé la timidité du P. Yvan et les incertitudes de l'archevêque n'était pas dissipé. Les futures religieuses n'avaient pas fait de vœux et ne portaient pas l'habit de leur ordre. C'était en vain que le vice-légat du pape avait envoyé d'Avignon l'approbation canonique du nouvel institut (3).

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 650, 651.

(2) Grozes, p. 133, 134.

(3) Voici comment les bulles furent obtenues. Le prieur des carmes déchaussés de la maison d'Aix, Antoine de la Mère de

Tout resterait en suspens aussi longtemps que Mgr de Bretel ne consentirait pas à signer ces bulles, et bien que le prélat fût venu lui-même, à la fin de l'année 1638, bénir la chapelle du nouveau couvent, rien ne laissait espérer de sa part une solution favorable et définitive.

D'ailleurs la vue de ce monastère tout flambant neuf, qui aurait dû, semble-t-il, décourager une résistance déjà trop longue, avait, au contraire, ranimé le zèle des ennemis. Ce beau jardin et ces imposantes murailles devinrent l'enjeu du combat. C'est triste à dire et j'aborde ici l'endroit le plus douloureux de ma tâche. Que saint François de Sales nous aide à raconter avec une affectueuse franchise les aberrations passagères de quelques-unes de ses filles, et le conflit regrettable qui faillit perdre, à tout jamais, l'œuvre de Madeleine et du P. Yvan.

En effet si, comme je l'ai déjà dit, les renseignements nous manquent sur les hauts personnages qui conduisirent les hostilités contre cette œuvre (1), nous ne

Dieu, grand ami de Madeleine, recommanda chaudement la jeune entreprise à son intime ami, un M. de Chornes, secrétaire de la légation d'Avignon. Celui-ci s'adressa au vice-légat, Sforza, lequel avait obtenu du Pape, par un bref particulier, le pouvoir d'établir de nouvelles congrégations. La chose ne souffrit ni difficultés ni retards. Le père Yvan, aidé par les pères jésuites, rédigea lui-même la minute des bulles qui furent délivrées le 17 février 1638 — avant le transfert du monastère — et le 26 mai 1639. (Ces secondes bulles regardent certains détails du nouvel institut.) — Les bulles de février 1638 ne furent signées — comme nous verrons — par Mgr de Bretel que le 11 juin 1639. — Comme l'on sait, l'agrément du roi était nécessaire ; mais la protection du gouverneur de Provence (duc d'Angoulême) était acquise à la mère Madeleine. Les lettres patentes de Louis XIII, datées de décembre 1639, furent enregistrées au parlement de Provence, le 28 février 1640.

(1) Une ligne de Gondon aiderait peut-être à dissiper ce mystère. « Les adversaires, dit-il... prétendaient faire mettre (Madeleine) dans un couvent, dont ils *étaient les supérieurs.* » GONDON, p. 369. Nous savons quel était ce couvent.

connaissons que trop, sinon le foyer principal, du moins un des centres les plus actifs de l'opposition. Trompées sans doute par quelque dangereux ami, les filles de la Visitation Sainte-Marie n'avaient pas caché le déplaisir et les inquiétudes que leur causait cette fondation nouvelle. La sainteté du P. Yvan exerçait un véritable prestige sur la ville d'Aix et, d'autre part, la grâce humaine et surnaturelle de la mère Madeleine avait rapidement conquis une foule de personnages considérables. De plus, aussi longtemps que dura le mystère de ses origines, le nouvel institut semblait n'être sur bien des points qu'une réplique de l'ordre fondé par sainte Chantal. La confiance et les aumônes n'allaient-elles pas se tromper peu à peu de chemin (1)? Bref, au lieu que les carmélites secondaient, de toutes façons, l'entreprise de Madeleine, il semble que les visitandines n'aient rien épargné pour la traverser.

Les documents contemporains ne nous laissent malheureusement aucun doute à cet égard (2). La mère Madeleine

(1) Cf. *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 619, 620.

(2) Et Gondon, et, à plus forte raison, le P. Grozes, se gardent bien d'appeler ce couvent par son nom. « ... Ce monastère, écrit le P. Grozes, que je ne nommerai pas, de peur de faire rejaillir la faute de quelques particulières sur tout un saint ordre que j'estime beaucoup... » (P. 146, 147.) A merveille, et cette dernière remarque sauve l'honneur de la Visitation, qui du reste n'est pas en cause. Et de quel droit égarer nos soupçons sur les autres couvents d'Aix?

Les religieuses de la Visitation furent établies à Aix en 1624, par la mère Péronne de Chatel (quatrième religieuse de cet institut). Pitton, qui écrivait en 1668, parle de cette maison comme de « la plus puissante de la ville, tant en nombre de saints sujets pour établir d'autres maisons, qu'en moyens ». C'est en effet la maison d'Aix qui fonda le monastère d'Arles (1632), celui de Draguignan (1632), celui de Toulon (1634) et celui de Grasse (1634). Entre 1636 et 1640 (époque qui nous intéresse), un « cinquième essaim » s'apprêtait à sortir pour une nouvelle fondation — et on pensait déjà à établir à Aix une nouvelle maison de l'ordre. C'est

s'en explique à plusieurs reprises et sans la moindre amertume. « Les... personnes dont j'ai parlé, écrit-elle, étaient pressées sous main et en secret, des filles de la visitation... à cause qu'elles craignaient que cela diminuerait quelque chose de leur intérêt temporel. Elles s'empressaient fort de savoir quels desseins nous avions; si nous voulions être religieuses. » Et, un peu plus loin : « Les bonnes religieuses de Sainte-Marie nous faisaient bien de la peine, s'informant de tout ce que nous faisions... ensuite elles en faisaient des railleries... comme des personnes que l'on devait croire venaient me le dire (1). » Il se trouve toujours ainsi quantité de bonnes âmes pour aigrir les conflits par des commérages inutiles. Dans le court chemin qui va de la présente rue Mignet à la rue du Puits Neuf, les « railleries » des visitandines à l'adresse des miséricordiennes ont eu le temps de s'exagérer quelque peu, et, pour ma part, je suis assez porté à croire que la mère Madeleine se trompe lorsqu'elle attribue aux filles de Sainte-Marie la haute direction de la campagne. Qu'elles aient fait agir leurs amis, la chose est claire, mais, elles-mêmes, n'étaient-

vraisemblablement pour loger cet essaim qu'on avait jeté les yeux sur le monastère des miséricordiennes, comme nous allons voir bientôt. Le projet ne réussit pas et ce ne fut qu'en 1642 que « douze filles du premier couvent en firent un second au quartier de Saint-Jean », sous la conduite d'une compatriote du père Yvan, « sœur Marie de Fabri de Valaves, de Rians ». J. S. Pitton, *Annales de la sainte Église d'Aix*, p. 267, 268. Après la Révolution, les visitandines s'établirent de nouveau à Aix, dans l'ancien couvent des bénédictines, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le petit lycée. Faute de ressources, cette maison fut supprimée par Mgr Forcade, archevêque d'Aix. Le premier monastère de la Visitation — celui où fut interné Madeleine Martin — appartenait, jusqu'à la présente persécution, aux religieuses ursulines (rue Mignet), et Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix, chassé du magnifique palais de Mgr Grimaldi, campe aujourd'hui sur les ruines du second monastère.

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 620, 641.

elles pas aveuglées par le zèle de quelque puissant protecteur? Elles ne sont malheureusement pas là pour nous répondre. Leurs archives sont muettes sur toute cette aventure, et, dans l'obscurité où nous sommes, la plus simple justice nous oblige à « minimiser » les torts de « l'autre partie » (1).

Quoi qu'il en soit, nos religieuses ne restèrent pas longtemps en paix dans leur monastère. Leurs « ennemis irritèrent de nouveau l'archevêque d'Aix contre cette nouvelle congrégation et ce prélat, persévérant dans ses premiers sentiments, protesta toujours qu'il ne permettrait jamais l'établissement de ce nouvel ordre de relireligieuses dans son diocèse. On presse de nouveau le P. Yvan de persuader à ses filles de se consacrer au service des malades... ou de s'employer à la conduite des repenties... Ce qui augmenta cette persécution fut que des religieuses fort accréditées dans Aix demandèrent en même temps qu'on leur accordât le monastère de la Miséricorde, en promettant de recevoir six filles de la ville d'Aix dans ce nouveau monastère sans recevoir aucune dot (2). Le parti de ces religieuses était puissant; l'archevêque et plusieurs personnes de la ville entrèrent dans ce sentiment qui paraissait d'autant

(1) Je me suis vainement adressé aux visitandines d'Annecy, et au R. P. Navatel, leur aimable et savant secrétaire. Pour toute cette période, on ne sait rien de l'histoire de la maison d'Aix.

(2) Le père Grozes écrit ici d'après le mémoire de sœur Isabelle de Martelly, contemporaine des événements qu'elle raconte, mais assurément il a dû contrôler de bien près l'exactitude de ce mémoire. Voici le témoignage de cette sœur : « Ces bonnes religieuses (les visitandines), ayant quelque pensée de faire un second couvent dans la ville, elles avaient jeté les yeux sur le nôtre qui leur semblait très propre pour ce sujet. Elles n'oublièrent rien vers leurs amis... pour faire réussir leur dessein ». Historien sans malice, et d'ailleurs membre d'un ordre qui fut toujours étroitement uni à l'ordre de Sainte-Chantal, le P. Grozes n'aurait certainement pas accepté à la légère une accusation aussi grave et aussi précise.

plus raisonnable qu'on suivait en apparence le dessein du P. Yvan. Toutes ces raisons inspirèrent à l'archevêque un dessein qui, sous un prétexte spécieux, tendait à détruire cette congrégation, »

On va voir en effet que l'intrigue était ourdie de maîtresse main. Enfin, l'ennemi reconnaissait que jusque-là ses coups s'étaient égarés dans le vide, et on dictait à l'archevêque trop débonnaire la seule stratégie qui eût chance d'emporter la place. En effet, continue le P. Grozes :

« On avait fait réflexion que la mère Madeleine avait toujours encouragé le P. Yvan et ses filles, qu'elle avait seule résisté à tous les plus dangereux assauts. On se persuada donc qu'en la séparant de ses compagnes, il serait plus aisé de les vaincre et d'ébranler la constance du P. Yvan (1). »

J'envie la sérénité de l'honnête biographe qui déroule, sans plus s'émouvoir, le fil d'une pareille machination. Convoiter le bien du prochain, démasquer habilement l'œuvre du P. Yvan pour la mieux détruire, arracher à ce vieillard et à cette communauté tremblante le seul appui qui leur reste, en vérité, la plume nous tombe des mains, au seuil de ce triste chapitre. Laissons parler Madeleine. Les saints peuvent tout dire, eux qui savent tout souffrir.

« Cependant Mgr l'archevêque les fut encore consulter, et ils conclurent que ne pouvant empêcher la réception de la bulle, il fallait éprouver si la supérieure était capable d'être religieuse et qu'ils croyaient que ni nous, ni nos amis ne voulant point accepter cette condition, ce serait le vrai moyen d'anéantir notre dessein.

« Ils dirent donc à notre prélat duquel ils faisaient

(1) Grozes, p. 144, 145.

tout ce qu'ils voulaient, qn'il meproposât le couvent des filles de la Visitation qui nous était si opposé... Il trouva bon cet expédient et vint à notre couvent nous en faire la proposition... Il entra dedans, menant avec lui notre digne Père, (et dit qu'avant qu'il signât la bulle) il fallait savoir si je savais la manière de vie qu'on observe dans les communautés... Notre bon Père qui savait combien il y avait de temps que nous menions une vie très régulière... qu'il n'y avait que le vœu et les voiles qui faisaient la différence entre nous et les couvents..., lui dit que cela n'était point nécessaire. » On se soumit néanmoins. « Notre bon Prélat me dit donc : « Où voudriez-vous aller? » Je lui dis : « Monseigneur, où il vous plaira. » Il me proposa aussitôt les bonnes filles de Sainte-Marie et les carmélites, et si je ne pouvais me résoudre à ceux-ci, de choisir quelque autre monastère de la ville. Je rentrai en moi-même et je pensai : « Si je vais au couvent où l'on m'aime et honore, cela ne sera pas si parfait... » (Alors, après avoir invoqué celui qui délivra « Daniel de la fosse aux lions »), je dis à Monseigneur que je choisissais le couvent de Sainte-Marie. Il fut ravi... de ce que j'étais si déterminée d'aller dans un lieu que j'avais tant de sujet d'appréhender, pour plusieurs raisons que je n'ose pas dire, parce que cela serait trop confusible pour les personnes que l'on connaîtrait. J'ai bien de la peine des petits mots qui me sont échappés et que l'obéissance m'a obligée d'écrire tout simplement comme les choses me viendraient. Et comme on m'a promis qu'il n'y aurait qu'une personne ou deux qui liraient ceci, cela m'ôte le scrupule (1). »

(1) Cette promesse — ignorée sans doute par ceux qui trouvè-

Enfin le jour de la séparation arriva. « Cela donna bien de la peine... à nos bonnes filles, à ceux qui nous honoraient de leur amitié, surtout à Monseigneur d'Angoulême (gouverneur de Provence) qui ne pouvait en aucune manière... goûter un tel procédé. Notre digne Père croyait que tout était perdu... il était dans des angoisses et inquiétudes extrêmes... je pensai suer le sang tant le combat fut rude...

« Je partis donc avec une compagne (1) dans un carrosse, accompagnée de deux ou trois dames qui pleuraient étrangement, et mes chères filles aussi. Notre digne Père m'aida pour monter en carrosse, il me bénit... Nous arrivâmes au couvent de la Visitation où nous trouvâmes de bonnes religieuses qui au lieu de faire semblant de nous aimer, nous firent une très triste mine. Je ne saurais me résoudre à dire la pauvre réception qu'elles nous firent, car aussi bien, je ne la comprends pas. Il faut mieux s'en taire et le laisser à Dieu qui l'a bien vue et en sera le juge (2).

« Monseigneur vint bientôt pour me voir... Il fit venir les bonnes religieuses qui firent de grandes plaintes de mon procédé, qu'il était très méchant et plein d'hypocrisie... Cela faisait de fortes impressions sur l'esprit de notre bon prélat, en sorte que je lui faisais grande

rent le mémoire dans les papiers de Gondon ou dans les archives de l'ordre — n'a pas été tenue. Il a été fait plusieurs copies du mémoire.

(1) Cette compagne était la sœur de la Mère de Dieu (Marguerite Péculier). Isabelle de Martelly dit, dans son mémoire, que les visitandines pressèrent fort cette sœur de demeurer parmi elles. *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 123, 124.

(2) Il faut, je crois, placer cette histoire dans les premiers mois de 1639. « Je demeurai jusqu'à la mi-carême dans le couvent, » écrit Madeleine (p. 718), *ib.* Or la séquestration eut lieu après l'inauguration du nouveau monastère, et avant l'acceptation de la bulle par l'archevêque.

pitié. Il me voulait dire beaucoup de choses, mais il n'osait. Je dis donc tout haut devant les religieuses :
« Monseigneur, je ne sais pourquoi les bonnes religieuses
« ne me font pas une bonne mine; je demande à Votre
« Grandeur... qu'elles ne fassent point si fort connaître
« leur peine et répugnances. Qu'elles dissimulent un
« peu.. par charité... »

« Depuis que nous fûmes arrivées... je ne sus plus des nouvelles de mes bien-aimées filles. L'on renvoyait, sans leur parler, ceux ou celles qu'elles m'envoyaient. Il ne m'était permis de parler qu'à ceux qui nous avaient toujours persécutées... « Ah! — (disaient ceux-ci) — c'est « maintenant que nous vous tenons... » On n'a jamais vu des gens qui depuis longtemps poursuivent une proie, plus contents et joyeux qu'ils n'étaient de m'avoir à leur disposition. Ils me dirent : « Pourquoi ne parlez-vous « point... Vous faites comme votre P. Yvan qui ne parle « jamais qu'il n'ait bien pensé à ce qu'il doit dire... » La révérende mère supérieure était présente, qui témoignait être ravie de me voir ainsi rebutée et moquée. »

Cette conférence, qui dut avoir lieu peu de jours après l'arrivée de Madeleine, ne dura pas moins de deux heures, « ma compagne présente qui pensa mourir de douleur, voyant comme ces personnes s'étaient raillées et gaussées de moi. » L'archevêque aussi était là, et il faut vraiment qu'on ait passé toute mesure, pour que ce timide personnage ait eu le courage d'intervenir. En effet, raconte toujours Madeleine :

« Elles me commandèrent... que je ne pensasse plus à cette religion, et à ne plus gagner tant de monde pour nous aider et nous servir dans notre dessein. Et s'adressant à Monseigneur qui n'agréait point ces discours : « Votre Grandeur ne voit-elle pas qu'elle a eu la

« hardiesse de procurer la connaissance de M. le gouver-
« neur, et que par ses inventions et finesses, elle l'a
« trompé et attiré pour le faire entrer dans ses imagina-
« tions... » A cela, l'archevêque prit la parole et leur assura que cela était faux... La conclusion de cet entretien fut de me défendre absolument de penser à établir une religion... »

Au sortir de ces « questions » où elle conservait une si rare maîtrise d'elle-même, Madeleine redevenait une pauvre femme accablée de mille « angoisses et pressures de cœur ». Prosternée au pied de son crucifix :

« Mon divin Jésus (disait-elle), est-ce ici la perte de
« tout?... Hélas, que deviendra tout? Où est le bon Père?
« Que font mes pauvres filles?... Voyez, Seigneur, ces
« personnes qui feignent être mes amies et avoir fort à
« cœur mon salut. Ne sont-elles pas comme les faux amis
« de Job!...

« Ces bonnes personnes me donnèrent des écrits pour faire la méditation dont elles (1) voulaient que je leur rendisse un compte très exact, ce qui m'était impossible, Notre-Seigneur ne m'ayant point attirée à cette manière d'oraison. J'étais bien embarrassée, mais sa divine bonté m'assistait en sorte que je leur rendais compte de ce que je n'avais pas médité. »

Notons, en passant, le malicieux sourire de la provençale qui s'amuse un peu au souvenir de cette fraude innocente.

« Elles avaient toujours quelque chose à dire de notre digne P. Yvan qu'elles soutenaient être rempli de ruse et de finesse. C'est dans ces rencontres que j'avais bien de la peine de ne pas m'impatienter. Il y eut un de ces

(1) « Elles », « les personnes ». Madeleine veut sans doute parler de ces « messieurs ». Cependant il n'est pas impossible que cette enquête mystique ait été confiée à la supérieure du couvent.

messieurs qui m'envoya quérir un jour (car on se relayait pour faire le siège de Madeleine, et la pauvre fille descendait au parloir, quand il prenait fantaisie à « un de ces messieurs » de l'envoyer quérir) et... il parla si mal et dit des choses si surprenantes de ce saint homme (le P. Yvan) que je fus contrainte de lui demander s'il n'était pas un diable, ne pouvant me persuader qu'un homme de bien pût parler de la sorte contre la charité. (Non, c'était un philosophe, rompu aux disputes des écoles). Il me répondit froidement, qu'il était homme, créature raisonnable. Je le priai de ne pas continuer de tels discours qui blessaient le cœur de Dieu. »

Ainsi, même en prison et sur la sellette, elle garde sa royauté, et ceux qui la tourmentent à plaisir ne laissent pas de la craindre.

« Après que ces bonnes personnes m'avaient accablée... elles me disaient : « On nous fait bien de la peine à votre « occasion. On dit que nous vous faisons bien souffrir... » C'était pour voir si je me plaignais de leur manière d'agir à quelques personnes du monastère, car elles savaient bien que je ne parlais point au dehors, y ayant donné bon ordre. La supérieure en faisait de même pour m'empêcher de le faire à ses filles qu'elle croyait que je perdrais. »

Cette dernière ligne est plus douce à lire, puisqu'elle nous permet de restreindre, autant qu'il nous plaira, le nombre des persécutrices. Une, deux, trois tout au plus. Le reste de la maison n'était pas dans le secret, bonnes âmes à qui de vagues rumeurs laissaient entrevoir quelque chose du triste complot, et qui, fidèles à la direction de saint François de Sales, furent peut-être forcées de choisir entre l'esprit d'obéissance et l'esprit de « dilection ».

Cependant, on ne perdait point de temps : « Pour faire en sorte que l'archevêque rebutât absolument

la bulle... Mon Dieu! que la bonté et complaisance de notre prélat me faisaient souffrir!... La supérieure venait souvent me dire : on a cassé votre bulle. Il faut que vous n'y songiez plus, ni à la religion, car jamais cela ne sera. C'est une pure tentation... Elle me tira à part un jour pour me dire que l'archevêque ne m'accorderait jamais mon désir... Il m'a dit que vous choisissiez un couvent tel qu'il vous plaira et que je vous l'offre de sa part. »

Prise de court, Madeleine avoua que, s'il lui fallait renoncer à sa première vocation, le couvent des capucines lui « reviendrait » mieux que nul autre. Puis, se ravisant, elle fit remarquer que de telles décisions ne se prenaient pas à l'étourdie. Plus caressante, la supérieure continua : « Quoi! ne penseriez-vous point à demeurer dans notre saint ordre? — Je lui dis : « Ma Mère, j'honore et révère votre saint ordre, mais je n'ai jamais eu aucune inclination de posséder ce bien... » Cette bonne mère fut fort surprise d'entendre ce discours. Il se passa bien des choses que je ne puis dire... Dieu ne lui faisant pas la grâce de connaître son œuvre, comme il me faisait voir son adresse, détour et finesse. Elle me faisait le meilleur visage du monde pour me gagner...

« Je suis contrainte de dire par obéissance qu'un jour Notre-Seigneur m'apparut tout couvert de sang et de plaies... je fus pénétrée d'une si vive douleur que j'en restai grièvement malade... Quand les religieuses me virent si malade, elles furent fort en peine, craignant qu'on ne leur attribuât mon mal... et que si ma maladie était longue, elles n'en reçussent beaucoup d'incommodité. Les voyant si en peine, je dis à une des plus anciennes : « Ne craignez point, demain je serai « guérie... »

Il est difficile de savoir exactement combien dura la séquestration de Madeleine. Isabelle de Martelly dit : quinze jours (1); le P. Grozes parle « d'un peu plus d'un mois (2) ». Il exagère peut-être de quelques jours. En effet on ne dut point attendre si longtemps avant de se convaincre que la nouvelle manœuvre avait échoué comme les autres, et qu'on risquait, en la prolongeant, de compromettre les intérêts de la Visitation elle-même. Les fréquentes visites des enquêteurs, les airs mystérieux des sœurs portières qui fermaient le guichet à qui ne montrait pas patte blanche, tout le secret dont on s'entourait rendaient encore plus vive l'inquiétude des amis de Madeleine. D'ailleurs comment étouffer la plainte des autres victimes? Les miséricordiennes, privées de leur mère, confiaient leur désespoir à tous leurs amis plus empressés que jamais. Mais la silencieuse détresse du P. Yvan paraissait encore plus éloquente. On le voyait à chaque instant rôder comme un criminel autour de la prison de sa fille.

« La douleur de ce bon père est inexprimable, — raconte le tendre Gondon, — et nous pourrions la comparer à celle de la femme de Tobie quand son fils tardait trop longtemps à revenir : car comme cette pieuse mère fondait en larmes en l'absence de son fils, et s'en allait par les champs, pour voir s'il revenait, et pour apprendre des nouvelles de son retour : notre bon père versait des ruisseaux de pleurs dans son oratoire, pendant la détention de ses filles. La liberté de les voir et de leur parler lui étant refusée, il tâchait d'en apprendre quelque nouvelle par le moyen de ceux qui fréquentaient dans le monastère où elles étaient; mais toutes

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 123.

(2) Gondon, qui n'y regarde pas de si près, dit bonnement « quelques mois », p. 375.

les portes étant fermées pour lui et pour ses amis, il n'en recevait qu'un surcroît d'affliction; son extrême déplaisir redoublait encore toutes les fois qu'il visitait les autres filles de sa congrégation, qui étaient déjà en très grand nombre; car dès que ces mêmes filles le voyaient, elles demandaient des nouvelles de leurs bonnes sœurs, et comme il ne pouvait pas leur en donner; elles renouvelaient leurs larmes, leurs soupirs et leurs plaintes, d'une manière si pitoyable qu'elles auraient été capables d'exciter des mouvements de compassion dans les âmes les plus insensibles.

« C'étaient tout autant de glaives de douleur qui perçaient le cœur de notre patient ecclésiastique, qui parfois au lieu de consoler ses filles, augmentait leur affliction par la sienne, et bien souvent avait-il de la peine à leur parler, tant il était pressé de douleur. Dieu l'abandonnant à son naturel, qui était porté plutôt à la tristesse qu'à la joie, et plus susceptible de crainte que d'espérance (1). »

Toute la ville qui le connaissait et l'aimait depuis si longtemps criait, de plus en plus haut, l'indignation que lui causait l'injuste supplice du saint homme. Intimement lié avec le P. Yvan et Madeleine, le duc d'Angoulême semblait à bout de patience et menaçait de faire un éclat (2). Enfin si « ces messieurs », dont je voudrais tant savoir le nom (3), se croyaient assez forts

(1) Gondon, p. 374.
(2) *Id.*, p. 371.
(3) Un d'eux s'appelait M. Ailhaud (*Manuscrit de l'Arsenal*, p. 749). Le grand vicaire de Mgr de Bretel s'appelait Ailhaud, c'est vraisemblablement le même personnage. Faut-il ranger aussi parmi ces messieurs ce grand vicaire dont il est question dans les mémoires domestiques des jésuites d'Aix. « Son grand-vicaire, prêtre de l'Oratoire qui ne nous voulait point de bien? » Méchin, *loc. cit.*, I, 142.

pour tenir tête à l'orage, les religieuses qui, je le crois, n'avaient été dans toute l'affaire que des instruments trop dociles, commençaient à peser les graves responsabilités d'une attitude qui pouvait les perdre pour longtemps dans l'esprit public. La rumeur qui grondait à la porte du couvent parvenait assurément jusqu'à leurs oreilles.

« Elles me dirent — écrit Madeleine en terminant ce long récit — que j'étais cause de toutes les peines et troubles qu'elles avaient, que tout le monde les méprisait pour l'amour de moi. « Cela, disaient-elles, est « bien mauvais, et vous fera grand tort, et à votre « salut. Nous sommes résolues de vous faire sortir d'ici, « parce qu'il n'y a pas moyen d'endurer les traverses « que vous nous procurez. Et ce P. Yvan, disaient-elles, « d'un air méprisant, qui s'en va partout la tête baissée « sans dire mot. » — Sur cela, je leur dis : « S'il ne parle « point, de quoi vous plaignez-vous?... »

« Le jour suivant, la Mère supérieure me dit en se promenant qu'ils avaient arrêté de nous faire sortir le lendemain, parce que Monseigneur l'archevêque d'Arles arrivera et il entrera dans les sentiments de M. le gouverneur et de tous ceux qui vous protègent... Ces bonnes personnes furent trouver le lendemain Monseigneur et lui dirent : « Nous avons vu beaucoup d'opi« niâtreté, suffisance et orgueil dans cette jeune fille... »

En présence de Madeleine, « ces bons personnages » livrèrent un dernier assaut à Mgr de Bretel, mais celui-ci leur imposa silence. Il regrettait sa faiblesse, et encouragé par la pensée de la prochaine visite de son collègue d'Arles, il rentrait chez lui, enfin décidé à mettre un terme à cette cruelle épreuve.

« Monseigneur s'étant retiré, il m'envoya madame de Gaillard, madame de Vaucluse et plusieurs autres qui

m'avaient conduite chez les bonnes religieuses de Sainte-Marie. Elles me vinrent prendre pour me ramener à mon couvent avec grande allégresse... Notre très honoré Père m'attendait avec une joie incroyable. Il pleura quand il me vit, se doutant bien de ce qui s'était passé. Mes chères filles et sœurs en firent autant, mais enfin la joie prévalut... Personne ne pouvait parler... Le lendemain de mon arrivée, Monseigneur le gouverneur me vint voir, et s'informa de tout ce qui s'était passé pour l'avantage de nos affaires (1). »

Je n'ai pas le courage d'ajouter quoi que ce soit à la candeur impitoyable de ce récit. Le cœur se serre à cette lecture et, abandonnant la victime aux anges qui la protègent, on revient, malgré soi, à ces « messieurs » qui menaient la fête, à ces deux ou trois femmes que tant d'innocence ne put attendrir. Criminels de profession, ces prêtres, ces religieuses nous gêneraient moins peut-être, mais non, ils allaient, ils venaient, ils priaient comme tout le monde. Ils ont prêché sur la charité et sur la justice, ils ont commenté les écrits de saint François de Sales, et, gagnés par l'onction de leur parole, quelques-uns sont devenus meilleurs en les écoutant. Que dis-je, au moment même où ils tourmentaient Madeleine, ils ont cru, peut-être, avec une sorte de sérénité pharisaïque, travailler à la plus grande gloire de Dieu. On est déconcerté, on s'humilie, on tremble, à cette pensée. Mais pourquoi nous appesantir sur ce troublant mystère? Madeleine commence à peine à être crucifiée

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 692-726. Il s'est glissé peut-être quelque exagération de détail dans ces pages qui furent écrites longtemps après les étranges incidents qu'elles racontent. Quoi qu'il en soit, il semble certain que la mère Angélique de Saint-Jean, pendant sa captivité chez les *Filles Bleues*, eut moins à souffrir que Madeleine. Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, IV, 226-279.

par les gens de bien. Une autre prison, d'autres persécutions l'attendent, infiniment plus douloureuses, et des trahisons qu'aucun ordre de ses directeurs ne pourra l'obliger à nous raconter. Quand nous la retrouverons bientôt au sommet de son calvaire, elle ne sera plus tourmentée que par ses propres enfants.

CHAPITRE XIV

CONFIRMATION DE L'ORDRE

1639

Un petit mot de Madeleine eut raison des dernières résistances de l'archevêque. Un beau matin, tout simplement, elle fit dire à Mgr de Bretel que « le temps était venu auquel Dieu voulait établir son monastère ». — « Mais, précisément, c'est à quoi je pensais tantôt, répondit l'excellent homme, allez voir cette bonne mère, et dites-lui que j'ai été fortement inspiré en disant la messe de la satisfaire. Qu'elle m'envoie les bulles, qu'elle me présente une requête, je lui accorde ce qu'elle me demande (1). » Je laisse à penser si les religieuses perdirent du temps. Le 11 juin 1639, le prélat signa les bulles. La première vêture eut lieu deux jours après en grande pompe (2). « Monseigneur l'archevêque

(1) Grozes, p. 150. J'ai ajouté l'exclamation du début, au petit discours que le P. Grozes prête à l'archevêque.

(2) Six religieuses prirent l'habit ce jour-là : « Madeleine Martin (Marie-Madeleine de la Sainte-Trinité); Anne de Bontemps (Marie de Jésus-Christ); Marguerite Taulane (Marie du Saint-Esprit); Madeleine Ferriole (Marie des Séraphins); Anne Bérenguier (Marie de Saint-Michel) et Marguerite Péculier (Marie de la Mère de Dieu). Les six autres compagnes de Madeleine furent mises au rang des prétendantes et prirent l'habit le 8 décembre de la même année. Voici leurs noms de religion : Isabelle de Martelly (Marie de la Conception); Louise de Joannis la Brillane (de Saint-Raphaël); Anne

se rendit dans l'église de la Miséricorde, accompagné de son clergé; messieurs du Parlement voulurent honorer cette solennité de leur présence, et les magistrats de la ville y assistèrent. Le gouverneur de la province s'y trouva, accompagné de plusieurs gentilshommes, toute l'élite de la ville d'Aix étant dans cette chapelle. L'archevêque y officia pontificalement; le P. Lambert, jésuite, y prêcha fort éloquemment et, toutes les prières étant achevées, on donna premièrement l'habit de novice à la Mère Madeleine qui parut dans cet habit avec une modestie angélique et je ne sais quel air de sainteté qui charma toute l'assemblée. Dès qu'elle fut revêtue de ce saint habit, elle le donna en qualité de supérieure à ses compagnes, qui s'attirèrent l'admiration de tout le monde et firent verser des larmes de joie à plusieurs de ceux qui assistèrent à ce spectacle (1). »

Restait l'approbation des Constitutions de l'ordre, et ce terrible quatrième vœu dont l'archevêque ne voulait toujours pas entendre parler. Il gardait le dossier sur sa table, le montrant à tout le monde, et finalement il l'emporta jusqu'à Toulouse, dans la pensée de consulter « plusieurs évêques de ses amis qu'il devait trouver sur sa route ». Toute la science théologique du Midi, prélats et docteurs, fut mise à contribution, et, après avoir pris tant d'avis contradictoires, l'archevêque se trouva naturellement plus empêché que jamais. Sans le coup d'œil et la décision de Madeleine, les choses auraient ainsi traîné jusqu'à la mort du prélat.

Roque (de l'Incarnation); Catherine Brun (de la Passion); Claire Teissier (de Saint-Gabriel). « La sixième, Madeleine de Rompet, fut renvoyée pour ses infirmités. » Grozes, p. 156, 162. Les premiers vœux furent reçus, un an après (12 juillet 1640), par l'évêque de Senez. La bulle d'Urbain VIII qui approuve les constitutions est du 11 juillet 1642.

(1) Grozes, p. 154, 155.

« Un jour — écrit-elle — Notre-Seigneur m'inspira de presser un peu notre archevêque (et comme, le lendemain, le P. Yvan et le P. Monier la vinrent voir, après s'être réjouie avec eux des bénédictions de Dieu sur l'ordre, elle ajouta) : « Vous en verrez encore qui ne seront « pas moins extraordinaires ». Notre digne Père me reprit et me mortifia, me disant : « Que dites-vous, fille, Mon- « seigneur n'a point signé les constitutions! » Je lui dis sans m'ébranler, et au P. Monier : « Je vous supplie « très humblement de prendre la peine d'aller tous deux « trouver Sa Grandeur. » Ils me refusèrent absolument (on voit d'ici leurs gestes d'effroi à tous deux, mais Madeleine, sans paraître y prendre garde) : « S'il vous plaît, « mes Révérends Pères de l'aller voir, et si vous ne « trouvez pas le digne prélat très disposé pour signer « nos constitutions, vous reviendrez me très bien mor- « tifier et donner des pénitences... » Je ne pouvais pourtant les résoudre. Il est certain que ce n'était pas de moi que je parlais de la sorte... Ils étaient tout surpris et ne savaient que dire. Après avoir bien balancé, ils s'en allèrent enfin comme par force,... et dans la pensée qu'ils allaient faire une chose ridicule... (Ainsi hésitant, et se soutenant l'un l'autre, l'archevêque leur fit « très bonne mine »). « Que désirez-vous, mes « Pères? » Ils répondirent : « Monseigneur, c'est la Mère « des religieuses de la Miséricorde qui nous a assuré « que vous prendrez la peine de signer et recevoir nos « constitutions. » Il leur dit : « Elle a fort bien pris son « temps, car jamais je ne me suis trouvé dans une « meilleure disposition pour faire ce qu'elle souhaite. « Donnez-moi ces constitutions, je les signerai (1). » « C'est ainsi, conclut le P. Grozes, que Madeleine

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 751-754.

achevait toujours ce que les autres avaient inutilement commencé (1). »

J'avais promis de raconter une histoire monotone et je crois avoir bien tenu ma parole. C'est bien toujours la même situation, piquante et touchante, la même aventure, indéfiniment répétée, la même abdication des rudes, des autoritaires, des puissants entre les mains délicates de cette jeune femme qui, toujours souriante et toujours soumise, les mène tous « comme par force ». Si le P. Yvan et l'archevêque avaient été seuls en scène avec la fondatrice, je n'aurais pas osé recueillir ce dernier trait, tant il ressemble à tel autre que je viens à peine de raconter. Mais je n'ai pu me résigner à ne pas donner pour compagnon à ces deux timides, l'homme au noble cœur et au ferme esprit qui a soutenu si virilement la communauté naissante pendant les années d'épreuves. Lui aussi, l'autre directeur de la fondatrice, l'homme qui a eu, après le P. Yvan, le plus d'autorité sur elle, le R. P. Monier, jésuite calme et maître de soi, lui aussi, il se laisse conduire par sa pénitente. Il résiste d'abord, il se fâche même, mais enfin, il subit le charme comme tout le monde, et il obéit.

Il est temps, je crois, d'étudier sous un autre jour ce charme indéfinissable, et de cueillir dans la légende miséricordienne quelques autres exemples des conquêtes de Madeleine. Plusieurs des choses que je vais dire remontent aux origines mêmes de la fondation, d'autres ont marqué les dernières années de la fondatrice, mais en ces matières l'ordre chronologique importe assez peu et il vaut mieux, semble-t-il, réunir en un seul chapitre des anecdotes qui, placées à leur date, troubleraient le rythme de notre récit.

(1) Grozes, p. 166.

« Je ne puis me dispenser, écrit le P. Grozes, de raconter un trait particulier qui marque quelle était la force de son zèle, parce que cette action m'a été racontée par une dame qui en a été témoin, qui vit encore, et qui, par sa qualité et sa vertu, mérite qu'on croie le témoignage qu'elle rend au zèle de la Mère Madeleine, qui fit un changement prodigieux sur l'esprit d'une dame agitée d'une violente passion de vengeance.

« Une femme de qualité ayant reçu un cruel déplaisir d'un gentilhomme, le faisait chercher partout par des hommes payés pour l'assassiner. Et cette dame portait elle-même toujours une baïonnette, pour percer le cœur à ce gentilhomme si elle pouvait le rencontrer. Quelques-unes de ses amies la menèrent adroitement à la Mère Madeleine, afin qu'elle lui inspirât des sentiments plus modérés et plus chrétiens.

« Tandis que la Mère Madeleine lui parla en présence des autres dames, ses emportements redoublèrent. Madeleine pria les autres dames de sortir du parloir et de la laisser seule avec cette dame... On ne sait pas ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fit, quand elle se trouva seule avec cette dame, mais on sait certainement que cette femme, qui paraissait furieuse comme un lion, apaisa sa colère, promit à Madeleine de ne penser plus à la vengeance de l'outrage qu'elle avait reçu, et qu'elle lui remit entre les mains la baïonnette dont elle s'était pourvue (1). »

Les pécheurs qui venaient à elle sentaient d'abord qu'elle lisait dans leur âme comme dans un livre ouvert et que toute dissimulation serait vaine. « C'est ce qui parut évidemment dans la conversion d'un religieux, supérieur de son ordre, que Madeleine empêcha de

(1) Grozes, p. 359, 360.

tomber dans l'apostasie, de la manière que je vais raconter. La mère Madeleine ayant passé presque toute la nuit en prière, Dieu lui fit voir dans son oraison un calice rempli d'insectes venimeux, qui faisaient effort de sortir de ce calice, pour suivre un gros serpent qui en sortait le premier. Cette vision fit une vive impression sur l'esprit de Madeleine... (Le jour venu), on la demanda au parloir. Dieu lui donna dès lors l'intelligence du mystère qui était renfermé dans (cette) vision. Dès que Madeleine fut au parloir, un religieux l'aborda et la pria de lui donner des lettres de recommandation pour Paris où il allait faire un voyage. Madeleine, qui connaissait depuis longtemps ce religieux, lui répondit : « Ah! ce n'est pas pour cela, mon Père, que vous êtes « venu ici. » Le religieux (s'obstinant)..., Madeleine le regardant avec un air de compassion et des yeux fondant en larmes : « Ah! mon Père, lui dit-elle, en quel état « êtes-vous et où allez-vous?... Qu'avez-vous fait depuis « trois ans? »... Ces tendres paroles touchèrent si vivement le cœur de ce religieux qu'il fondit en larmes. Il avoua... qu'il vivait depuis trois ans dans un effroyable désordre, et qu'il avait pris la résolution d'aller à Genève avec quelques-uns de ses religieux qui avaient été les compagnons de son dérèglement, et qui allaient avec lui se précipiter dans l'apostasie... Il changea de vie... et persévéra constamment dans sa vocation (1). » Ce qui touche le plus dans cette étrange aventure, c'est le mouvement qui pousse le malheureux à venir dire adieu à la sainte avant de partir. La demande de recommandation n'est qu'un prétexte. Il connaît Madeleine depuis longtemps, elle incarne, à ses propres yeux, tout ce qu'il y a de plus aimable dans cette religion que,

(1) Grozes, p. 178-181.

malgré lui, il veut abandonner, et, au moment de faire le pas décisif, il veut emporter avec lui, toute vive, cette image de pureté et de tendresse. D'un autre côté la vision, en elle-même, n'est pas moins caractéristique. Pour cette provençale ingénue, les métaphores de la langue chrétienne ont gardé leur vivacité première. Il n'est pas de clichés pour elle, et ainsi, par exemple, un jour qu'une pécheresse mal convertie s'approchait d'elle « cette fille lui envoya des exhalaisons si mauvaises qu'elle ne la pouvait souffrir » (1).

Tous ceux — et grands ou petits, ils seront toujours nombreux — tous ceux que désolait le silence de Dieu, venaient à elle, avec une aveugle confiance. « J'ai vu — raconte Isabelle de Martelly — quantité de grands personnages ne vouloir point commencer de prédications... sans... demander ses avis. Dans les affaires épineuses et remplies de périls, comme d'aller annoncer la foi aux infidèles, de célèbres religieux venaient auparavant ou lui écrivaient pour savoir s'ils devaient entreprendre d'y aller... et suivaient ses sentiments comme si Dieu leur eût parlé lui-même... Il n'y avait péchés, tentations furieuses, crimes noirs qu'on ne lui dît avec sincérité et confiance, et l'on sortait d'avec elle tout changé. Mais ce qui est surprenant, on (les) lui envoyait par écrit sans appréhender qu'ils fussent égarés, ou qu'elle conçut quelque mauvaise pensée à la vue de choses si horribles. Elle se contentait de les exposer à la divine miséricorde, puis elle les brûlait (2). »

« Un ecclésiastique, accusé d'avoir fait la fausse monnaie, écrivit de la prison d'Aix à la Mère Madeleine,

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 247.
(2) *Ib.*, p. 154, 155.

pour lui demander le secours de ses prières, dans le danger où il se voyait d'être puni de mort pour son crime. Elle lui obtint du ciel deux grâces considérables. La première que les juges le condamnèrent seulement à l'exil; la seconde, que, profitant de sa disgrâce, il se consacra à Dieu dans une maison religieuse (1). »

Plusieurs durent leur conversion aux saintes délicatesses de son zèle. « Pendant qu'elle était encore sous la conduite de sa mère, on lui donna le soin d'instruire une jeune fille turque. Elle en fit une très bonne catholique (2). » « Notre sainte Mère — lisons-nous dans les chroniques manuscrites — retira deux filles avancées en âge de l'hérésie. Elles étaient de la ville de Séez. L'une d'elles montait en chaire, comme font les ministres. Les RR. PP. capucins reçurent leur abjuration. Cette digne Mère les fit venir à Aix, les pourvut de meubles pour leur chambre, leur procura tout ce qui leur était nécessaire par le moyen de ses amis... elles ont persévéré dans la foi catholique, et dans la pratique des autres vertus (3). »

J'ai gardé pour la fin deux anecdotes plus pittoresques et que Madeleine elle-même nous a contées :

« Il y avait un homme dans un village proche d'Aix, qui était furieusement tenté de se donner la mort depuis trois ou quatre ans. Le sujet était parce qu'il ne réussissait pas dans ses récoltes... Les diables prirent un grand empire sur lui et le pressaient de s'étrangler. Comme il était près de le faire, la divine miséricorde... lui donna une forte pensée de me venir trouver. »

Il avait donc entendu parler d'elle. Peut-être même l'avait-il vue.

(1) Grozes, p. 177.
(2) *Id.*, p. 359.
(3) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 298.

« Il me vint voir un dimanche... il quitta donc sa corde et me fit le récit de toute sa tentation... Ce pauvre malheureux était si troublé qu'il ne savait ce qu'il disait et faisait. Il me dit : « Ne fais-je pas bien « de m'étrangler?... » Après que, petit à petit, j'eus amolli le cœur de ce misérable... je le fis résoudre de se confesser à notre digne Père... Pour reconnaissance d'une telle grâce... il donnait tous les ans au monastère une charge d'amandes qu'il apportait lui-même avec grande joie... Cet honnête homme servit beaucoup notre couvent... Notre digne Père fut fort consolé d'une telle merveille... il nous fit sur ce sujet une très belle et utile conférence (1). »

Ce qui suit n'est pas moins provençal. Des champs d'amandiers de ce brave homme nous passons, sans transition, chez « monsieur l'avocat général du roi en sa cour de Parlement » :

« Il y avait dix ans qu'il ne s'était confessé. Il était si fâcheux et de mauvaise humeur qu'il faisait peine à tout le monde, surtout à madame sa femme qu'il traitait si mal qu'on ne le peut exprimer, ainsi que la vie qu'il menait. En un mot, c'était un grand pécheur et très obstiné duquel on ne pouvait attendre qu'une mauvaise fin. Notre-Seigneur lui envoya une maladie mortelle... Il perdit aussitôt patience, et d'une telle manière que personne n'osait approcher de lui, étant dans le désespoir. Il envoya chez nous pour que l'on priât pour sa santé qu'il voulait ravoir. Je le connaissais. Il avait confiance en moi. Comme il était proche de sa fin, je lui envoyai dire que pour recevoir les grâces et faveurs du ciel, il fallait se mettre en bon état et se bien confesser. Le malade entendant dire cela, étant à

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 771-774.

l'extrémité, la langue hors de la bouche, les yeux étincelants, hurlant et jurant... Il leur dit (à son entourage) quels étaient ceux qui avaient mauvaise opinion de lui, tempêtant et criant comme un enragé... Tout le monde l'ayant abandonné, il demeura seul avec madame sa femme. Il pensait sans cesse à ce que je lui avais mandé, et répétait à tout moment : « Pourquoi la Mère de la « Miséricorde m'a-t-elle envoyé dire que je me mette « en bon état? »

On le voit, ce charme à distance qui tantôt mettait fin aux hésitations de l'archevêque, travaille maintenant ce rude mourant. Comme il faut s'y attendre, ce sera long, mais le succès est assuré.

« Il dit à madame sa femme : « Je vous prie d'aller « la voir et de lui demander si quelqu'un lui a conseillé « de m'envoyer dire ces choses. » Cette dame donc me vint trouver de grand matin et me dit : « Hélas! ma « chère Mère, depuis que vous avez envoyé dire à mon « mari qu'il se mette en bon état... il ne cesse de nous « tourmenter... Il s'en prend à tout le monde et l'accuse « de vous avoir fait mander cela. Les médecins, chirur- « giens, apothicaires et tous les gens de service ne peu- « vent approcher de lui... Il m'envoie pour savoir la « vérité de vous-même, si on vous a fait dire ces paroles, « ou si elles vous ont été inspirées de Dieu. » Je lui répondis : « Madame, il ne faut pas tant s'alarmer... Per- « sonne ne m'a obligé de lui faire savoir la proximité de « sa fin, mais c'est cet adorable Sauveur qui l'attend « encore un peu... Allez lui dire cela, et qu'il se dépêche « de penser à son salut... car il n'a plus qu'un petit « moment... » Elle s'écria : « Hélas ! ma Mère, comment « voulez-vous que je lui dise ces choses! Il se mettra « dans une colère effroyable. » Je lui dis : « Allez... « portez-lui ce crucifix de ma part, et dites-lui... mot

« pour mot ce que je vous ai prié de lui rapporter... « que nous arrêterons encore un peu la justice divine « afin qu'elle ne l'écrase point ». Enfin, elle s'en alla avec mille répugnances... particulièrement à cause du crucifix, disant qu'il le lui jetterait à la tête... La dame ne fut pas plus tôt devant lui, qu'il lui dit avec une grande douceur... « Eh! bien Esther — c'était le nom « de cette dame — que vous a dit la Mère de la Miséricorde?... » (Alors) elle prit courage pour lui dire tout ce que je lui mandais... (A ces paroles) il se rendit à son Sauveur, (demanda un prêtre et dit :) « Allez dire « à la Mère qu'elle prie Notre-Seigneur d'attendre encore « que je me sois confessé... » Il fit une confession de trois heures et davantage... et ne quitta point (mon crucifix) qu'il ne fût décédé... Toute la ville prit bonne part (à cette conversion) parce qu'il était fort connu et considéré (1). »

Dans vingt ou trente ans on aura plus de peine qu'aujourd'hui à réaliser la simple vérité de ces beaux récits. De tels exemples, et tant d'autres que je pourrais rapporter, n'ont rien, en effet, qui puisse étonner ceux qui ont vu, comme moi, les derniers beaux jours des couvents de France. L'état de choses que l'histoire de l'avocat général nous présente existait hier encore, et, sans modification notable, dans la bonne ville de Madeleine Martin. Aix était alors, comme autrefois, tout bastionné de couvents. Une affection et une confiance héréditaires reliaient ces maisons de prière aux familles chrétiennes de la ville. Chaque famille avait son ou ses couvents, et chaque couvent adoptait un certain nombre de familles. Plus humain, moins solennel qu'un confessionnal, le parloir recevait le dépôt

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 780-787.

de ces milles confidences familiales qui exigent l'abandon d'une intimité ancienne et que veulent de longs discours. On savait derrière les grilles le nom de chaque nouveau-né que les jeunes mères venaient recommander aux prières et présenter à l'admiration des religieuses. A dater de ce jour, l'enfant était inscrit sur une sorte d'affectueux ménologe, et, comme ces pauvres ménages qui se *donnaient* aux anciennes abbayes, désormais il appartenait au couvent. Des femmes dont il ne verrait jamais le visage et qu'il ne connaîtrait jamais que par le son de leur voix, le couvaient, si j'ose dire, avec une sollicitude incessante, l'accablaient de petits présents, images ou statuettes de cire, et si parfois de trop longs sermons fatiguaient sa jeune patience, plus tard, aux heures importantes de sa vie, il reprenait lui-même le chemin de ces monastères où l'attendaient une affection inlassable et des conseils que le monde ne sait pas donner.

Parfois même, revenant dans sa patrie après de longues années d'absence, et ne trouvant plus autour de lui que des visages nouveaux et des paroles indifférentes, il courait redemander ses propres souvenirs à ces vieilles maisons qui semblent ne rien oublier (1). Rien n'est parfait ici-bas. Dans ces échanges continuels entre le monde et le cloître, celui-ci, à certains jours, s'assimilait avec trop de complaisance les intérêts et les mesquines passions de celui-là. Mais enfin, dans leur ensemble et jugées de haut, ces relations étaient sou-

(1) Je parle surtout des couvents de femmes. La psychologie des autres couvents et de leurs relations avec une ville est plus compliquée. Pour n'indiquer ici qu'une seule différence, on sait que la plupart des couvents modernes se renouvellent constamment. Néanmoins certains religieux, exemptés par bonheur de cette règle, s'enracinaient peu à peu et comptaient parmi les personnages les plus originaux et les plus populaires de la ville.

verainement bienfaisantes pour une ville. Le monde recevait plus qu'il ne donnait. Je pourrais nommer une prieure carmélite qui fut, pendant plusieurs années, la conscience des personnages les plus considérables, et d'humbles sœurs tourières qui faisaient suavement rayonner un peu de vie surnaturelle dans le pays. Avant même les iniques décrets qui ont fermé ces précieux refuges, nous avons vu lentement mourir cet ordre de choses. La foi qui, je l'espère, ne mourra jamais chez nous, se manifeste et s'entretient aujourd'hui d'une autre manière. Si Madeleine Martin était encore là, les marchands d'amandes viendraient-ils lui confier leur détresse, et les magistrats agonisants s'adresseraient-ils à elle, pour obtenir, par ses prières, le temps de se confesser?

Je ne dirai rien ici de la vie quotidienne des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde. Cette histoire ressemble de tous points à celle des autres ordres qui en sont encore à la ferveur de leurs débuts. Gondon résume ce chapitre en quelques mots. « Sans le P. Yvan, dit-il, le jeune monastère aurait ressemblé au paradis. » Non, il ne dit pas tout à fait cela, et le bonhomme ne me pardonnerait pas cette libre traduction de ses paroles. Voici ses termes exprès : « Le monastère de la Miséricorde était une image du paradis, car les filles menaient une vie semblable à celle des anges, si ce n'est que les anges ne souffrent aucune peine et nos novices se macéraient par de continuelles mortifications : aussi avaient-elles en la personne du P. Yvan un des plus sévères directeurs et un des plus exacts maîtres des novices, qui puisse être dans les ordres les plus réformés (1). »

Il n'exagère rien. Nos mémoires nous ont heureuse-

(1) Gondon, p. 383, 384.

ment conservé une foule de traits qui nous renseignent éloquemment sur ce point. Je choisis les plus savoureux.

« Un jour il acheta un lavoir de laiton pour la sacristie, au haut duquel il y avait un cupidon dans une posture immodeste. Il n'y avait pas pris garde. Celui par qui il l'avait, le mit au tour sans rien dire. La portière le porta à notre très bonne Mère. Elle pensa que quelque personne l'avait envoyé pour s'en divertir. Notre vénérable Père arriva en même temps. Elle lui dit sa pensée. Mais le saint homme lui assura que c'était lui-même qui l'avait acheté. Cette grande âme lui fit voir ce qui était au haut de ce lavoir, et que cela ne serait pas d'édification que l'on vît une telle chosé en un lieu où les prêtres se préparent à la sainte messe. Cet excellent directeur commença à la reprendre et mortifier si terriblement que nous étions toutes tremblantes... Il l'appelait superbe, outrecuide... Elle était à ses pieds sans dire un seul mot pour se justifier, mais s'avouait coupable, bien qu'elle eût très bien fait, puisque ce saint homme reconnut qu'elle avait raison et n'avait pas regardé ce qu'il avait acheté. Il fit ôter cette figure profane (1). »

On vivait toujours dans la crainte de quelque scène de ce genre. « Le jour des Cendres, comme toute la communauté était en ce lieu (le chœur) pour les recevoir, ce vénérable Père lève une tapisserie qui nous séparait des séculiers (2), et vient pour nous les imposer. Notre révérende Mère lui dit avec beaucoup de déférence qu'il les fallait donner par la grille de la communion. Il lui dit, pour l'anéantir : « Allez, allez, je ne vous en « donnerai point. » La bonne Mère... craignant que ce

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 134, 135.
(2) La chapelle n'était pas encore terminée.

ne fût quelque mauvais présage, se jette à ses pieds, le conjurant avec une grande abondance de larmes de vouloir lui faire cette grâce, mais il persista... et ne leur donna point de cendres ni à l'une ni à l'autre (1). »

« Une fois, notre Père étant entré et ayant jeté les yeux derrière une porte où l'on avait mis les ordures... il vit des pelures de pommes. Il demanda qui était celle qui les avait pelées. Il l'envoya quérir, et lui ordonna de manger ces pelures par pénitence, disant qu'elle était une sensuelle, qui cherchait la délicatesse et le plaisir. Il nous faisait mille autres mortifications... Comme il entrait souvent, n'y ayant pas encore la clôture, étant très sévère et exact, la moindre petite chose qu'il voyait qui n'était pas dans toute la perfection et justesse, il faisait des chapitres et des corrections sur-le-champ... Une petite parole dite bassement était punie comme un crime. Si on élevait la cloche en sonnant un peu plus qu'il ne voulait, il disait que c'était un signe d'orgueil... S'il voyait que l'on prenait quelque satisfaction à bien parer l'autel... il nous privait de la communion quinze jours ou un mois; ou bien il ordonnait le jeûne pour trois jours au pain et à l'eau s'il y avait le moindre défaut de propreté et de justesse.

« Une fille qui venait d'entrer au couvent ayant rompu ses ciseaux en voulant ouvrir quelque chose, il lui fit un bon chapitre et ensuite lui donna pour pénitence de jeûner quinze jours au pain et à l'eau. Notre Mère était à non plus, quand elle voyait cela. Elle adoucissait la mortification et nous empêchait de la faire dans sa rigueur... et faisait consentir notre bon Père à pardonner (2). »

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 136, 137.
(2) *Ib.*, p. 145-147.

Ne croyez pas que ces bonnes filles exagèrent. Ecoutez plutôt le témoignage d'un grave sulpicien qui assista stupéfait à une explosion du même genre.

« Me trouvant, raconte M. du Ferrier dans ses mémoires, assez proche de la Sainte-Baume en 1647, nous y allâmes faire un pèlerinage, M. l'abbé de Queylus et moi. Notre chemin était par Aix où nous visitâmes ce fameux prêtre Antoine Yvan de qui on a écrit la vie remplie de sujets d'admiration pour ses vertus et sa lumière. D'abord il voulut nous obliger de loger dans une maison d'ami. Nous ne voulûmes point quitter l'hôtellerie et je le priai de nous y laisser plus libres, me trouvant un peu malade; mais je le priai de me mener voir sa fille la Mère Madeleine par laquelle il avait institué l'ordre des religieuses de la Miséricorde... Il m'avait déjà fait faire connaissance avec elle par des lettres de remercîment du bon traitement qu'il disait avoir eu de moi durant un an à la Communauté de Saint-Sulpice où j'avais tâché de le faire bien traiter y étant supérieur. Il nous conduisit à son monastère où la Mère Madeleine nous offrit encore avec beaucoup d'affection de nous loger et nous ne l'acceptâmes point... Je priai ce bon homme d'aller un peu promener M. l'abbé de Queylus, ce qu'il fit et je m'arrêtai là en conversation avec cette supérieure, qui dans quelque ouverture de discours me pria de vouloir au moins faire collation ce soir chez elle. J'en demeurai d'accord et lorsqu'ils furent de retour, elle dit au P. Yvan que j'avais bien voulu lui promettre de faire collation chez elle. Je fus surpris de lui ouïr dire : « N'est-« ce pas que j'ai toujours dit que ton esprit est pire « que celui du diable et ton orgueil inflexible. Ne « l'avais-je pas prié et moi aussi? Il avait refusé sans « doute avec raison. Mais, ô misérable, cela ne t'a point

« fait céder. Tu as voulu que ta volonté prévalût. Ah! « misérable que je suis qui perds mon temps depuis « tant d'années après cet esprit opiniâtre et superbe. « Hélas! ne te corrigeras-tu jamais? »

« La fille ne disait mot. J'étais surpris de cette rigueur, et comme j'en avais compassion je lui dis : « Mais agréez, je vous prie, que je lui dise qu'elle a fait « ce que vous deviez faire. Elle a voulu nous forcer de « recevoir la charité comme il est dit dans l'Evangile : « *Compelle eos intrare.* Vous vous êtes contenté de nous « offrir l'hospice, elle a voulu trouver le moyen d'exercer « en quelque manière l'hospitalité. — Monsieur, me « dit-il, vous qui connaissez mon cœur, ne croyez pas « que j'aie manqué d'affection. Vous voulez excuser « cette fille parce que vous ne savez pas sa malice et sa « méchanceté. Il n'y a rien de si dangereux et si obstiné « pour contenter son amour-propre... » — Je lui dis en particulier qu'il traitait cette fille bien rudement à ce qu'il me semblait. « C'est une fille excellente, me dit-il, « qui reçoit des grâces extraordinaires de Dieu; il « faut la conduire de cette sorte, afin de la tenir petite. » La fille, lorsque nous fûmes seuls, m'en dit autant avec beaucoup d'humilité et qu'il ne la traitait jamais autrement (1). »

Moitié fougue naturelle, moitié système, il était ainsi. Le P. Grozes, oubliant que Madeleine, bien que plus favorisée que les autres, n'avait cependant pas le monopole de ces rudes traitements, essaie d'expliquer par une sorte de miracle les vivacités naturelles et surnaturelles que la fondatrice eut à souffrir de la part de son directeur.

(1) *Mémoires de M. du Ferrier* (archives nationales, n° 215[11], 2e cahier, 2e feuillet.)

« Ce saint homme, écrit-il, avait une affection si tendre pour sa fille, qu'il avait pour elle de très grandes complaisances... jusque-là que cette amitié toute pure et sainte... ne laissait pas d'exciter des sentiments de jalousie dans le cœur des autres pénitentes du P. Yvan... On passait même plus outre et des personnes de la ville d'Aix donnaient encore un tour plus malin aux assiduités du P. Yvan. Madeleine demanda très instamment à Dieu qu'il changeât le cœur de son directeur à son égard, et qu'il n'eût à l'avenir que de la rigueur pour elle. Madeleine reconnut bientôt que sa prière était exaucée. Le P. Yvan la traita depuis ce temps-là, avec tant de dureté... qu'on eût dit qu'elle était devenue l'objet de son aversion... C'est ce qui obligea un célèbre missionnaire, qui en avait été le témoin, de l'appeler depuis ce temps-là le cruel P. Yvan (1). »

Non, c'est là compliquer vainement les choses les plus simples du monde, et prêter à la grâce divine de bien étranges complaisances. Impitoyable envers lui-même le P. Yvan appliquait rigoureusement aux autres les principes d'une direction dont sa très grande sainteté ne parvint jamais à surnaturaliser tout à fait la naturelle rudesse. Avec des âmes choisies dont il était sûr, il s'abandonnait presque sans contrainte aux premiers emportements de son humeur. D'ailleurs, sauf dans les grands éclats, il était de ceux qui font toujours un peu sourire au moment même où on tremble devant eux. Vers la fin, il semble avoir compris qu'il avait souvent passé la mesure. « Cette conduite, écrit le P. Grozes, lui fit de la peine quelque temps avant sa mort. Il pria Madeleine de lui pardonner... (2). » Prière inutile,

(1) Grozes, p. 381, 382.
(2) *Id.*, p. 383.

s'il l'avait fait beaucoup souffrir, elle, du moins, n'avait jamais douté de son affection profonde. Elle le connaissait beaucoup mieux qu'il ne se connut jamais lui-même. Un jour, impatient de la revoir, il interrompit brusquement quelque voyage d'affaires, et paraissant à l'improviste chez elle : « Je ne sais ce qui m'est arrivé « cette nuit, lui confia-t-il, il me semblait avoir un oiseau « qui se tenait sur mon chevet si pitoyablement que j'en « avais compassion. — Alors, notre très honorée Mère, d'une grande douceur, lui dit : « Eh! mon bon Père, cet « oiseau était mon âme (1). » Elle qui se connaissait en amitié et « qu'on ne pouvait voir sans l'aimer », savait bien que personne ne l'aimerait jamais comme ce pauvre paysan aux soudaines colères et à la tendresse maladroite. Quand ce grand cœur, si rude et si bon, eut cessé de battre, elle s'en fit une chère relique dont elle ne voulut plus se séparer. En parlant sévèrement du P. Yvan, nous la blesserions elle-même, et je l'entends qui nous supplie de ne pas condamner, sur une poignée d'anecdotes et sur de vaines apparences, le saint homme qu'elle a tant aimé.

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 263, 264.

CHAPITRE XV

D'AIX A PARIS

1645-1649

Je ne puis songer à raconter ici le merveilleux progrès de l'œuvre de Madeleine et du P. Yvan. De 1641, trois ans après la création du premier monastère, jusqu'à la mort de la fondatrice, l'ordre ne cessa de croître et de s'étendre. En 1641, il essaie de s'établir à Avignon, mais de graves difficultés étant survenues, on abandonne l'entreprise pour la reprendre deux ans plus tard avec un plein succès. La maison de Marseille est fondée en 1643, puis viennent Avignon (1643), Paris (1649), Arles et Salon (1665). Le détail de ces fondations serait infini et n'intéresserait qu'un très petit nombre de lecteurs. D'ailleurs toutes les histoires de ce genre se ressemblent plus ou moins. Qu'il s'agisse de la maison de Marseille ou de celle de Salon, d'une fondation de visitandines ou d'ursulines, ce sont toujours, dans le cadre d'une même époque, les mêmes préparations providentielles, les mêmes soudaines explosions de sympathie, les mêmes jalousies qui se dressent pour empêcher l'œuvre de Dieu, les mêmes épreuves, les mêmes victoires. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans cette forêt de menus documents une foule d'indications extrêmement précieuses, mais pour exploiter dignement cette riche matière, il faudrait, me semble-t-il,

se désintéresser de la fortune particulière de tel ordre ou de tel couvent pour suivre, siècle par siècle, l'évolution des communautés religieuses, la façon dont chacune de ces créations répond aux besoins particuliers du moment et s'adapte aux habitudes contemporaines, pour creuser la psychologie de la vocation à travers les âges, les lois qui règlent la grande ferveur des débuts et qui expliquent, je ne dis pas toujours la décadence, mais les tempéraments, les accommodements, les apaisements des époques postérieures.

Un tel programme, qui veut être rempli par un Montesquieu ou par un Sainte-Beuve, écraserait de toutes façons le livre, infiniment moins ambitieux, où je me suis proposé d'étudier la Provence mystique dans l'âme de deux provençaux. Je sais bien que, à l'exception de Paris, toutes les premières fondations miséricordiennes sont provençales, et je trouve, dans nos chroniques, une longue liste de noms provençaux. Malheureusement ce ne sont, le plus souvent, que des noms. Les figures restent sous le voile. Les plus curieuses, les plus attachantes — Marguerite Péculier, par exemple, je ne sais pourquoi celle-ci m'attire davantage — ne nous seront jamais connues. Toutes, sauf la moins aimable, cette Marie de Colonia qui nous occupera tout à l'heure et que j'aurais mieux aimé ne pas rencontrer sur mon chemin. L'ordre de Notre-Dame de Miséricorde n'a pas eu, comme la Visitation, une Mère de Chaugy pour fixer en traits immortels la physionomie des premières sœurs. La mère Madeleine, qui voyait très clair et qui décrivait tant bien que mal ce qu'elle avait vu, parle bien, dans son autobiographie, de notices qu'elle se promet de consacrer à quelques-unes de ses compagnes. Mais ces notes, si elles furent rédigées, semblent aujourd'hui perdues. Quant à Isabelle de Martelly, et

aux autres religieuses dont le manuscrit de l'Arsenal nous a conservé les mémoires, bien loin de nous aider à ressusciter les communautés primitives, elles n'ont même pas réussi à nous révéler leur propre image. Leur prose banale et prédicante ne s'anime un peu que lorsqu'elles rencontrent une de ces anecdotes plus dramatiques dont le récit, vingt fois entendu et répété par elles dans leurs entretiens avec leurs sœurs, avait fini par se graver dans leur imagination paresseuse. Une seule, — la mère Sainte-Anne, qui a raconté le second voyage de Madeleine en Provence, — une seule a de la couleur, beaucoup trop même. Mais son génie ne va pas plus loin, et, en tout cas, elle ne sait pas peindre les âmes.

Nous n'aborderons donc pas l'histoire des fondations miséricordiennes pour elles-mêmes, mais uniquement en vue de pénétrer davantage dans l'intimité des deux fondateurs. Qui dit fondation dit voyage, et il n'est rien tel que les voyages pour trahir le secret des gens. Dans son charmant petit livre, M. Henri Joly a oublié de consacrer un chapitre à la psychologie du saint en voyage. Rien ne leur arrive comme à tout le monde et les incidents les plus ordinaires prennent avec eux un air de légende. Nos chemins de fer ont tué cela, mais, grâce à Dieu, avec le P. Yvan et Madeleine, nous sommes encore à l'âge d'or des voyages pittoresques. D'Aix à Paris, de Paris à Aix, en bateau et en carrosse, soyons assurés que nos deux provençaux nous édifieront et nous amuseront en chemin.

Voici, par exemple, de quelle façon merveilleuse, et au prix de quelles émotions, la première colonie miséricordienne, guidée par le fondateur, finit par arriver jusqu'à la ville des papes — c'est Avignon que je veux dire.

« Toutes choses, raconte Gondon, étant donc arrêtées, le père Yvan partit d'Aix avec quatre de ses religieuses, et quelques pieuses dames de condition, qui voulurent les accompagner. Cette troupe ne fut pas plus tôt parmi les champs, qu'il s'éleva un terrible orage accompagné d'éclairs, de tonnerres et de pluie. Les dames et les autres qui accompagnaient nos religieuses, voulaient rebrousser chemin, ou se retirer dans quelque maison champêtre; mais le père Yvan les retint, et les encouragea à poursuivre leur route, les assurant qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'aucun de la compagnie n'en serait incommodé. En effet, encore que l'orage fût très grand, et que la pluie tombât à verse tout à l'entour, aucun néanmoins de la compagnie ne fut mouillé, comme s'il y eût eu un ange, qui eût détourné l'orage, et empêché la pluie de leur tomber dessus. Aussi les habitants des bourgs par où ils passèrent étaient étonnés de les voir sans être mouillés, et leur demandaient comment est-ce qu'ils avaient été garantis de la pluie, les blâmant même d'avoir continué leur chemin par un si horrible temps. Mais ce temps leur fut favorable, en ce que les chaleurs étant pour lors excessives, car c'était au mois d'août, les nues qui les couvraient, et la pluie qui leur tomba à l'entour, leur servirent de rafraîchissement.

« Il y eut d'autres accidents pendant ce voyage, qui sont merveilleux, et que nous devons attribuer à une singulière protection du Seigneur. Car en premier lieu, comme nos religieuses furent arrivées au port de la Durance, et qu'elles voulaient sortir de leur litière pour entrer dans le bateau, le muletier haussant la portière, un cocher qui venait d'un autre côté, poussa ses chevaux à toute bride dans le même chemin, où était la litière; de façon que le muletier n'ayant pas le temps

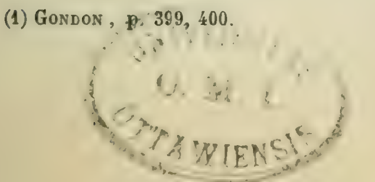
de se détourner, se trouva en état d'être foulé par les chevaux, et brisé par les roues du carrosse. Il se prit à crier de frayeur, les religieuses qui virent le danger s'écrièrent avec lui, et en même temps cet homme se trouva élevé sur le brancard de la litière, et hors de l'atteinte du carrosse, sans avoir reçu d'autre incommodité que celle de la peur.

« Cette grâce fut suivie d'une autre; d'autant que les religieuses n'eurent pas plus tôt passé la Durance, que cette rivière, l'une des plus rapides de France, se grossit et déborda de telle sorte, que les chevalets qui soutiennent la corde, dont on se sert pour faire le trajet, étant emportés par la violence des eaux, le passage de la rivière ne put être libre de quelques jours.

« Il arriva une troisième rencontre merveilleuse qui parut encore plus favorable que les précédentes. Les personnes qui avaient persécuté notre bon prêtre et ses religieuses de la Miséricorde dans Aix, s'efforçant de les troubler encore dans leur établissement à Avignon, avaient pour cet effet écrit diverses lettres à plusieurs personnes de la même ville d'Avignon pour les exciter à mettre des obstacles au dessein du père Yvan et de ses filles. Ces lettres auraient infailliblement causé du bruit, et fait de la peine , mais le Seigneur y pourvut. Car ayant été perdues dans le chemin par le porteur, elles tombèrent entre les mains des amis de nos religieuses, qui sans en faire aucune plainte évitèrent le mal qu'elles auraient pu faire, et s'en servirent avec charité et prudence pour le bien de notre institut (1). »

Comme il convient, la fondation de Paris nous retiendra davantage. Au moment même où Madeleine et le P. Yvan posaient les premiers fondements de leur

(1) GONDON, p. 399, 400.



œuvre, une pieuse femme, « Mme Poulin, avait fait bâtir à Paris une maison, dans le faubourg de Saint-Germain en rue Grenelle, elle y avait assemblé quelques filles pour y commencer une congrégation où l'on devait entretenir les pauvres filles de qualité qui voudraient s'y retirer. Dès qu'elle apprit que le P. Yvan et la Mère Madeleine avaient établi un monastère dans Aix pour les mêmes fins, elle écrivit à ce père et lui fit écrire par des personnes de qualité de venir à Paris et d'y amener quelques-unes de ses filles, pour établir la régularité dans cette maison qu'elle soumettait à leur conduite. Mais avant que cette affaire pût être conclue, Dieu récompensa cette dame de sa charité en la retirant du monde par une sainte mort.

« Pendant sa dernière maladie elle s'obligea par vœu d'embrasser l'Institut de la Miséricorde si Dieu lui rendait la santé; elle fit faire le même vœu aux filles qu'elle avait assemblées, et donna par son testament sa maison aux religieuses de la Miséricorde si elles se venaient établir à Paris. Plusieurs personnes d'autorité conjurèrent le P. Yvan et la Mère Madeleine d'y aller pour achever cet établissement. Le P. Yvan et ses amis jugèrent qu'il était à propos qu'il y fît un voyage, mais qu'il n'était pas expédient que la Mère Madeleine y allât, avant qu'on eût des nouvelles du succès du voyage de ce Père qui allait reconnaître le terrain (1). »

Abandonner un pareil souci à notre bon vieillard, laisser partir le P. Yvan sans Madeleine, en vérité on ne pouvait être plus mal inspiré et l'événement le fit trop voir. Toutefois tout alla bien jusqu'à Paris.

« Le comte de Carces, lieutenant général et grand sénéchal pour le roi en Provence, ayant dessein de faire

(1) Grozes, p. 220, 221.

le même voyage (offrit au P. Yvan) une place dans son carrosse;... l'un et l'autre profitèrent de cette rencontre; car le P. Yvan reçut mille caresses... du comte de Carces et ce seigneur reçut de sa part beaucoup de consolation et d'édification des entretiens du P. Yvan, de son exemple et du saint sacrifice de la messe qu'il célébrait chaque jour nonobstant les fatigues du voyage (1). »

Mais dès qu'il fut aux prises avec les difficultés de sa mission, dès qu'il eut compris que l'établissement ne se ferait pas sans soulever quelque résistance, le saint homme, épouvanté par le bruit de la capitale, oublia tout pour ne plus penser qu'au désert. L'ermite d'autrefois, mal guéri de son amour pour la solitude, perdant soudain de vue et Madeleine et le couvent d'Aix et l'œuvre à laquelle il travaillait depuis tant d'années, eut l'étrange inspiration de disparaître tout à fait au milieu de cette immense foule, de s'organiser en plein Paris une sorte d'ermitage et d'y finir paisiblement ses jours dans le recueillement, la charité et la prière.

Le P. Grozes n'en revient pas. « Le P. Yvan, écrit-il, étant arrivé à Paris, s'occupa si fort à la pratique des bonnes œuvres, et à faire des conférences avec des cclésiastiques fort zélés, qu'il oublia presque entièrement l'affaire principale qui l'avait amené dans cette ville (2). » Mais Gondon, que rien n'étonne et qui, au contraire, s'enchante de tout, s'étend avec bonheur sur cette piquante aventure :

« Notre bon prêtre étant arrivé à Paris se logea premièrement proche de la maison de la feue dame Poulin, où étaient les filles qui demandaient d'être reçues dans son Institut. »

(1) Gondon, p. 408.
(2) Grozes, p. 221, 222.

Comme on le voit, la bonne volonté y était, mais comment résister à la tentation?

« Quelque temps après, le sieur Roubineau, directeur de l'hospice des incurables, le logea dans cette belle et agréable maison, où il lui fit mille caresses... Quelque temps après, l'abbé Olier ayant découvert les trésors de grâce et de vertu de notre excellent prêtre, l'attira chez soi comme un ouvrier très capable de l'aider par son conseil et par son exemple dans le commencement de cet illustre et fameux séminaire qu'il a établi avec tant de gloire et de bénédiction. De telle sorte que notre bon prêtre accepta l'offre du sieur abbé Olier avec d'autant plus de joie et d'amour qu'il avait une plus haute estime de la vertu de ce grand homme... qui le logea dans la communauté des prêtres qui servent à la paroisse, ayant connu qu'il voulait servir avec assiduité et soumission comme un simple habitué... »

Cette communauté, où comme on le sait ni les saints ni les originaux ne manquaient, se prit de vive affection pour notre prêtre provençal qui lui parut « consommé dans la connaissance des plus grands secrets de la vie intérieure »; et celui-ci, retrouvant pour un temps les sentiments qui l'avaient jadis attaché aux pères de l'Oratoire, se consacra « au service de la paroisse, comme s'il eût voulu passer avec eux le reste de sa vie et qu'il n'eût eu aucune autre chose à faire dans Paris. »

« En effet, au lieu d'avancer l'établissement de ses religieuses, pour lequel il était venu à Paris, il sembla le reculer, et, au lieu de fortifier les petits commencements qu'il avait déjà par la donation de la maison de ladite Poulin, il agit avec tant de froideur qu'il les laissa entièrement détruire. Car, comme des religieuses bénédictines se furent emparées de cette maison, après avoir attiré à leur parti la plus ancienne des filles de

la même dame Poulin, il ne témoigna nullement d'en être fâché; et y ayant eu procès pour ce sujet entre les mêmes bénédictines et les autres filles de ladite dame Poulin, il se comporta en sorte qu'il montra n'avoir aucun empressement pour cette affaire. Il en témoigna même une telle indifférence que ses amis lui en firent des reproches, et entre autres, le sieur de Montmort, maître des requêtes... (1). Ce bon ami... comme il prenait grand soin de faire sortir les religieuses bénédictines de la maison de la dame Poulin, l'ayant rencontré un jour : « Mon Père, lui dit-il, je suis fort étonné du peu de soin « que vous avez des affaires de vos religieuses;... tous « vos amis travaillent avec empressement pour la « leur conserver, et vous ne vous remuez point! » Le P. Yvan rougit à ces paroles (et il répondit, comme si souvent jadis à Mgr de Bretel) : « Hé bien, mon bon « monsieur, que faut-il que je fasse? Je suis prêt de faire « tout ce que vous jugerez à propos. » M. de Montmort fut touché de la modestie et simplicité de cette réponse, et il reconnut depuis, qu'en tout cela, le bon père avait été conduit par l'esprit divin et « que son indifférence venait... des connaissances particulières qu'il avait que la maison de la dame Poulin n'était pas propre pour ses religieuses... Ne pouvant plus demeurer dans Paris, sans y plaider... il aima mieux abandonner le tout et s'en retourner en son pays (2). »

Quoi qu'il en soit, « le voyage de cet homme apostolique, écrit le P. Grozes, ne fut pas... inutile; car il y

(1) L'ami et l'éditeur de Gassendi. Montmort mourut en 1679, doyen de l'Académie française.

(2) Gondon, p. 408-411. Le voyage à Paris est de 1645. C'est, en effet, pendant les premières semaines de ce séjour à Paris que le P. Yvan refusa au cardinal de La Rochefoucauld le moule que celui-ci lui demandait. La mort du cardinal (14 février 1645) survint peu après ce refus.

fit de grandes habitudes avec le célèbre M. Olier... et avec M. de Montmort, maître aux requêtes, qui par son bel esprit a mérité les éloges de plusieurs savants de ce siècle. Ces deux illustres amis du P. Yvan, ayant fait un voyage en Provence quelque temps après, virent à Aix fort à loisir le P. Yvan et la Mère Madeleine... et dès qu'ils furent de retour à Paris, ils employèrent tout le crédit qu'ils avaient dans cette ville pour y attirer des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde. »

En effet, après le P. Yvan et le P. Monier, personne, peut-être, n'a rendu autant de services que M. Olier à la nouvelle congrégation. De loin et de près, il ne cessa plus de s'intéresser activement aux progrès de l'ordre, et à la sanctification de Madeleine. Il dirigea celle-ci pendant de longues années, ses lettres nous montrent avec quelle sollicitude. De saintes et mystérieuses affinités unirent étroitement ces trois âmes si différentes les unes des autres. Le P. Yvan regardait M. Olier comme un autre lui-même. « Obéissez, écrivait-il à une de ses filles, obéissez et croyez bien à monsieur Olier, car il est un grand homme de bien (1). » « Honorez, écrit-il encore, honorez et obéissez à Monsieur Olier; car c'est un homme suivant mon cœur, dites-lui que je l'aime bien dans la vie et dans la mort de Notre-Seigneur (2). » Enfin nous avons de lui une lettre magnifique où il lègue à M. Olier ce qu'il a de plus cher au monde, son œuvre et l'âme toute sainte qu'il sait bien ne pouvoir remettre en meilleures mains.

« *Dominus tecum, benedicamus Domino, Alleluia!* Je veux vous rendre compte, puisque Dieu l'a ainsi ordonné et que vous êtes venu de la main forte de Dieu. Aussi,

(1) *Lettres*, I, 255.
(2) *Id.*, II, 298.

je ne prie plus Dieu qu'il me donne cet homme selon son cœur, puisque je crois très assurément que c'est vous, mais notez, s'il vous plaît, en passant, la bonté et sagesse de Dieu. Il m'a donné un homme selon son cœur et selon le mien, il ne m'a pas donné un père pour lui obéir, et marcher en crainte avec lui... mais il m'a donné un frère pour m'accorder avec lui, et un fils pour l'aimer et en avoir soin, un homme qui sait bien que je l'aime et l'aimerai comme un Elisée, et Josué, et comme saint Jean, auprès de la sainte mère de Dieu...

« Véritablement Dieu veut que les filles de Notre-Dame de Miséricorde aient une entière confiance en vous et que leur saint Institut soit entre vos mains. Il n'en faut nullement douter... Dieu vous avait conservé pour cela il y a longtemps, et il a voulu que je sois allé à Paris pour vous connaître et avoir foi assurée en vous et me faire consentir à vous supplier de prendre la conduite de cet ordre...

« Or, maintenant, n'ayez pas seulement soin de votre congrégation apostolique, mais encore de l'Institut des filles de Notre-Dame de Miséricorde que je puis appeler l'apostolat de la Mère de Dieu, et soyez autant content de vous en revêtir que moi de m'en dépouiller pour nous accorder tous deux. Une autre compagnie très pieuse a voulu en prendre le soin, mais je crois que Dieu veut que je vous en donne la direction, voyant en vous cette vertu merveilleuse de gagner les âmes, et de les remettre d'abord dans le sein et dans les mains de Dieu. Nos filles vous obéiront comme à Jésus-Christ. Vous savez que je vous aime tendrement et que je suis rempli de joie et de contentement en vous en Dieu et que je voulais que nos filles vous fissent vœu d'obéissance. Mais elles l'ont fait à moi, et Dieu l'a ainsi permis afin que je les porte à vous obéir, et suivre vos conseils

et avis à Aix, et partout, et particulièrement quand elles seront à Paris (1)...

« Que vous avez beaucoup gagné dans le voyage de votre mission (2)! Tous les prêtres qui entendirent votre discours en furent vivement touchés. Ils sont tous vôtres, ils ne peuvent se saouler d'en parler, avouant qu'ils n'ont jamais rien ouï qui les ait plus émus que votre discours...

« (Si Dieu) eût fait un homme tout exprès, il semble qu'il ne l'eût pas fait plus selon mon cœur que vous; à cause de la pureté d'intention que je vois en vous, et de la vérité et fidélité que je connais en vous, en l'état du Fils de Dieu crucifié. C'est là où j'ai fondé le saint Institut de la Miséricorde...

« Je vous prie, au nom de Dieu, de tenir notre union secrète, car il faut que tout se passe imperceptiblement. L'établissement se fera, vous conduirez tout et la maison de Paris sera le séminaire, non seulement de la France, mais de tout le monde. J'ai été inspiré autrefois de faire une congrégation des Pères de Notre-Dame de Miséricorde pour faire la mission, et pour consoler et assister les agonisants... mais le défaut de moyens m'a tout étouffé. Mais il me semble que Dieu le fera. Vous êtes missionnaire, vous n'avez qu'à ajouter : de Notre-Dame de Miséricorde, pour différer de tant de compagnies de missionnaires. Je le dis ainsi selon ma pensée et mon désir, mais je ne sais pas si Dieu le veut ainsi. Je le laisse à votre sagesse.

« Notre fille (Madeleine) vous obéira ponctuellement

(1) Cette lettre a donc été écrite avant l'arrivée à Paris de la première colonie miséricordienne — et par conséquent entre 1645 — date du voyage du P. Yvan — et 1649, année de la fondation de Paris.

(2) En Provence.

et fera des merveilles pour l'Institut, et persuadera fortement la crainte et amour de Dieu, et gouvernera et conduira les filles à la perfection évangélique. Je crois qu'elle est bien comme je la veux. Dieu l'a choisie... je vous fais héritier de ce que Dieu m'a donné de plus cher, de ma très sainte Mère de Miséricorde de saint Michel et de tout notre Institut. Gouvernez bien tout selon le cœur du Père, et selon l'état crucifié de Notre-Seigneur, selon le consentement de sa très sainte Mère et selon l'Eglise de Dieu (1). »

De retour à Paris, après son voyage de Provence, M. Olier usa de tout son crédit, qui était grand, pour faire aboutir les projets du P. Yvan et de Madeleine. Tout était prêt, lorsque l'archevêque d'Aix, Mgr de Mazarin, cardinal de Sainte-Cécile, refusa catégoriquement de donner les permissions nécessaires, et il le refusa, de vive voix, à la reine mère elle-même, Anne d'Autriche, dont M. Olier s'était assuré le concours. Le cardinal ne voulut rien entendre, et, de retour à Aix, après avoir notifié ses volontés à la fondatrice, il partit pour Rome, en recommandant à M. de Mimata, son grand vicaire, de résister aux nouvelles instances qu'on pourrait faire.

« On écrivit à Paris que le cardinal était inexorable, et M. Olier employa encore Mme de Brienne (2) qui sollicita la reine régente d'user de son autorité absolue pour lever cet obstacle. La reine qui connaissait déjà par la voix de la renommée la vertu de Madeleine, et qui désirait de la voir à Paris, fit expédier des lettres au nom du roi et écrivit elle-même en particulier... Mais, par une admirable conduite de la Providence, la même

(1) *Lettres*, I, 337-342.

(2) Sans doute la femme de Henri de Loménie, mort en 1666, et qui fut le premier à porter le titre de comte de Brienne.

jour que l'ordre arriva de la cour dans la ville d'Aix, on y apprit par des lettres de Rome que le cardinal de Sainte-Cécile était mort quelques jours après y être arrivé... Le grand obstacle au voyage de la Mère Madeleine étant levé, elle se disposa à partir au premier jour (1). »

Nous arrivons à un des chapitres les plus populaires de la légende miséricordienne. En effet, ce voyage d'Aix à Paris, qui ne dura pas moins de trois semaines, fit sur l'âme de Madeleine et des jeunes provençales qui l'accompagnaient, une impression profonde. Gondon qui tenait de la fondatrice elle-même le détail effrayant et merveilleux de cette série d'aventures, nous l'a transmis tel quel dans cette bonne vieille langue qui s'adapte si bien à de tels sujets. Le lecteur m'en voudrait, je pense, si je démarquais, en l'abrégeant trop, cette relation copieuse. L'histoire qn'on va lire commence dans les premiers jours de décembre 1648 (2) et s'achève le 2 janvier 1649.

« Le jour arrêté, trois de nos religieuses, après avoir ouï les regrets et vu les larmes de leurs chères sœurs et de leurs bonnes amies, partirent d'Aix pour aller visiter leur monastère de Marseille et y prendre une religieuse

(1) Grozes, p. 224-226. S'il faut en croire Gondon et Grozes, Madeleine aurait prédit cette mort, au grand amusement du cardinal.

Michel Mazarin ne fit que passer sur le siège d'Aix. Il était à Rome, maître du sacré palais, quand son frère lui fit donner la succession de Mgr de Bretel (1645). Cardinal en 1647, il fut créé, cette même année, vice-roi de Catalogne. « Enfin, retournant à Rome, celle qui l'avait vu naître lui vit perdre la vie d'une maladie de cinq jours, le 2 septembre de 1648, et la 41e de son âge. » « Il est bien difficile, ajoute le sage Pitton, de pouvoir durer dans un perpétuel mouvement et de rien dire d'un homme que nous n'avons vu qu'en passant ». (*Annales de la sainte église d'Aix*, p. 280). Mazarin fut remplacé à Aix par le cardinal Grimaldi.

(2) La date du départ reste assez problématique. Les chroniques parlent aussi du mois de novembre.

qui était choisie pour le voyage et la fondation, accompagnées du sieur Philippe, digne ecclésiastique que le P. Yvan... avait choisi pour les conduire dans leur voyage (1).

« Dès qu'elles furent arrivées à Marseille, leur dessein faillit à être rompu ou retardé. L'évêque de cette ville, touché de leur délicate complexion, et de la rigueur de l'hiver qui était déjà fort violent, comme il leur était très affectionné, crut leur rendre un bon office de les empêcher de partir ou de les retenir jusques au printemps. Pour cet effet il envoya un chanoine au vicaire du diocèse d'Aix, pour lui faire révoquer les permissions qu'il avait données à nos religieuses de faire le voyage de Paris; ou afin qu'il lui envoyât le pouvoir de les retenir. Le vicaire qui n'avait accordé les expéditions qu'à regret, donna à l'évêque de Marseille la satisfaction qu'il demandait. Voilà les affaires brouillées plus que jamais, et nos voyageuses fort en peine de se voir arrêtées. Croyant néanmoins que Dieu voulait qu'elles continuassent leur route, et se confirmant d'autant plus dans cette croyance qu'elles y trouvaient de plus grandes oppositions, elles renvoyèrent à Aix au vicaire du diocèse, et le pressèrent de telle sorte, qu'elles en obtinrent de nouvelles expéditions. L'évêque de Marseille fit de nouveaux efforts pour les arrêter pendant l'hiver : mais l'ayant humblement remercié, elles témoignèrent tant de résolution et de courage et une si grande confiance en la Providence divine que ce pieux prélat leur ayant accordé leur

(1) Sur ce Philippe, premier supérieur du séminaire d'Aix (1656), cf. Davin (*Notice sur J. Cotolendi*). Parmi les religieuses qui firent partie de l'expédition étaient la sœur Saint-Gabriel que l'on prit à Marseille, les sœurs Saint-François et de l'Annonciation (de Colonia) que l'on prit à Avignon. Nous retrouverons cette dernière.

congé, et donné sa bénédiction, elles se mirent en des litières, et continuèrent leur voyage par Avignon.

« A peine furent-elles sorties des portes de Marseille qu'il se leva un temps fort rude, accompagné de neige et de glace, qui outre la rigueur du froid, les mit en danger de se fourvoyer du droit chemin : la neige ayant tout couvert, en telle sorte qu'il ne paraissait aucun vestige. Elles furent contraintes de s'arrêter en chemin dans la métairie de Madame de Gaillard (1), une de leurs plus intimes amies, qui, dans leur premier établissement, les avait assistées, avec une bonté maternelle, et une charité singulière. Le lendemain, quoique le mauvais temps continuât, elles poursuivirent leur voyage, jusqu'à Cavaillon, où le seigneur de Montréal, évêque de cette ville, et qui depuis étant évêque de Carpentras y a laissé de si beaux exemples de son zèle et de sa rare piété, les arrêta durant trois jours dans le couvent des religieuses bernardines... Le sieur Casault, prêtre d'une vie exemplaire, et ouvrier apostolique par sa grande charité envers les pauvres et son zèle ardent pour la conversion des pécheurs, les conduisit de Cavaillon à l'Ile, où il est Prévôt de l'Eglise Collégiale, et de l'Ile à Avignon.

« Elles furent contraintes de s'arrêter quelques jours dans cette ville en leur monastère, pour la satisfaction de leurs bonnes sœurs, et de leurs amis, et principalement pour attendre que la rigueur du temps s'adoucît; mais la saison continuant d'être toujours plus rude, elles partirent le lendemain du jour de la fête de la Conception immaculée de la sainte Vierge, avec

(1) Marquise de Villages, fille de César de Villages et de Madeleine de Covet-Marignane, elle avait épousé en 1619 Pierre de Gaillard, trésorier général des États. Son fils, Jean de Gaillard, fut évêque d'Apt de 1673 à 1695.

quelques pieux ecclésiastiques et plusieurs dames de condition, qui les accompagnèrent jusqu'à Orange, où elles furent reçues et défrayées avec toute leur suite par le marquis de Beauregard, personne de grande piété et d'un grand zèle pour la foi catholique. Le lendemain au matin ayant pris congé avec beaucoup de larmes de leur compagnie, elles prirent leur route vers Montélimar. Le sieur Casault voulut encore les accompagner jusque dans cette ville; et ce fut par une providence particulière, parce que la présence de ce serviteur de Dieu leur servit grandement pour les encourager dans le péril où elles se trouvèrent. Car la nuit les ayant surprises, comme elles furent entrées sans s'en apercevoir dans la rivière qui passe auprès de Montélimar, qui était grossie par les neiges et par les pluies, elles furent grandement épouvantées de voir que l'eau entrait dans leur carrosse et le secouait si furieusement, qu'elles crurent devoir être emportées par la rapidité des flots. Le sieur Casault les encouragea, elles eurent recours aux prières, et passèrent enfin avec bien de la peine, et par merveille au jugement de ceux qui apprirent le danger qu'elles avaient couru de se noyer.

« Un ou deux jours après elles se trouvèrent dans un péril encore plus grand au passage de la Drôme. Le cocher qui les conduisait ayant refusé d'aller passer par le bac, parce qu'il était un peu éloigné du droit chemin, poussa ses chevaux dans la rivière pour la gayer. Elle était aussi grossie par les neiges et les pluies qui continuaient, en telle sorte que l'eau entrant dans le carrosse, et s'élevant jusques à l'arçon des chevaux avec une rapidité effroyable, le cocher se trouva dans une très grande crainte de se perdre avec ses chevaux, son carrosse et les personnes qu'il conduisait, ne sachant s'il devait avancer ou reculer. En même temps deux ec-

clésiastiques qui accompagnaient nos religieuses s'étant avancés, l'eau gagna la croupe de leurs montures, si bien que l'on n'en voyait plus que la tête. Nos religieuses, et ceux qui étaient sur le bord, s'écrièrent de frayeur; voyant que les chevaux ne pouvaient plus résister à la violence de l'eau et qu'il était très difficile de les secourir. Nos pieuses personnes eurent recours à Dieu et à la sainte Vierge Mère de Miséricorde qui leur donna des forces pour sortir heureusement de ce péril, non sans étonnement de plusieurs qui les virent et qui assurèrent que quelques heures auparavant des mulets s'étaient noyés en ce même endroit où elles avaient passé.

« Du péril des eaux elles tombèrent dans celui des voleurs. Le bas Dauphiné par où elles passaient était plein de soldats; elles en furent plusieurs fois investies et épouvantées. Un soir particulièrement comme elles arrivèrent au gîte, quelques cavaliers qui en délogeaient, les ayant aperçues rebroussèrent leur chemin, et vinrent loger dans la même hôtellerie où elles s'étaient arrêtées. Une de ces bonnes religieuses qui s'était retirée à l'écart pour réciter quelques prières, entendit ces cavaliers, qui consultaient entre eux des moyens de voler ces filles qu'ils croyaient avoir de riches nippes, ou beaucoup d'argent. Cette religieuse intimidée eut recours à Dieu qui lui suggéra un moyen innocent de se délivrer de ce péril. Elle s'avança vers ces mêmes cavaliers, et feignant d'être dans la dernière nécessité, leur demanda humblement l'aumône. Ces cavaliers étonnés lui firent plusieurs demandes, auxquelles la fille ayant répondu en telle façon qu'ils crurent qu'elles et ses compagnes étaient dans la dernière pauvreté, ils se retirent brusquement, et disant entre eux qu'ils s'étaient trompés, ils remontèrent à cheval et à l'heure même ils sortirent de ce logis.

« Etant arrivées à Lyon, elles furent contraintes de s'y arrêter trois ou quatre jours, pour laisser écouler les eaux, qui étaient débordées. Cependant le seigneur de Richelieu, archevêque et cardinal de cette ville, ayant su leur arrivée, les envoya visiter, et prier de venir chez lui, parce qu'il était incommodé. Il s'informa avec grande affection de la santé du bon P. Yvan leur fondateur, et comme s'il eût prévu les maux qu'elles devaient encore souffrir dans leur voyage, il s'efforça de les dissuader de passer outre, leur offrant de les établir dans Lyon et leur donnant divers témoignages de sa bonté. Mais après avoir humblement remercié son Eminence, et supplié de leur conserver sa bonne volonté pour une autre occasion, elles témoignèrent tant de confiance et de courage, pour la continuation de leur entreprise, que ce pieux cardinal, en étant très édifié, leur donna sa bénédiction avec joie, et commanda à de ses officiers, de les accompagner dans tous les saints lieux qu'elles voudraient visiter durant leur séjour en cette ville. Cependant au lieu que les eaux se diminuassent, elles s'augmentaient par les pluies, qui continuaient; c'est pourquoi craignant que le débordement ne devînt encore plus grand, elles partirent sous les auspices de la Providence, et de la protection de la Sainte Vierge.

« La neige avait couvert la montagne de Tarare, en telle manière qu'il ne paraissait aucun vestige du chemin, ni même des précipices, qui sont aux côtés de cette montagne; si bien que nos religieuses y étant arrivées, coururent risque de s'y perdre sans une rencontre favorable, qui les éloigna du danger. Le cocher laissant aller ses chevaux, sans savoir s'ils suivaient le chemin ou non, conduisait nos voyageuses dans un précipice; lorsqu'une d'elles, sans doute par un mouvement qui venait du ciel, sortant la tête hors la portière : « Mon ami, lui

dit-elle, arrête, regarde bien où est-ce que nous sommes. » Aussitôt un garçon qui suivait après, s'étant avancé quelques pas, tomba dans une fondrière de neige, en danger d'y périr s'il n'eût été promptement secouru par des gens à cheval, qui accompagnaient le carrosse : qui mettant pied à terre, dès qu'ils virent la chute de ce garçon, accoururent, et avec bien de la peine le retirèrent de ce lieu.

« Cet accident épouvanta tellement notre troupe, qu'elle ne savait où se tourner, lorsque la même religieuse qui avait fait arrêter le carrosse, sortant encore la tête hors la portière, aperçut un jeune berger qui s'approchait du carrosse; elle l'appela, et le pria de leur enseigner le droit chemin : « Tournez à main droite, » dit le berger avec un visage riant, « et continuez votre route « sans rien appréhender. » Le cocher obéit, et comme ce berger disparut presque aussitôt, l'on crut que c'était quelque personne extraordinaire, si bien que suivant le chemin où il les avait mis, elles arrivèrent heureusement à Tarare, et le lendemain à Roanne, sans autre incommodité que celle du froid.

« A leur arrivée à Roanne, le sieur de Tornisson, prêtre missionnaire, ouvrier apostolique par sa bonne vie et ses ferventes prédications s'y rencontrant, dès qu'il les aperçut : « Ah bon Dieu! s'écria-t-il, pauvres « filles, où est-ce que vous allez? les chemins sont tous « gâtés, la rivière se gèlera, et vous ne serez pas plus tôt « à Paris, que tout y sera en guerre, et dans un désordre « effroyable. » Il leur dit plusieurs autres choses semblables pour les dissuader de continuer leur voyage, et les induire à s'en retourner en Provence : ses persuasions étaient d'autant plus fortes qu'elles le connaissaient depuis longtemps et avaient une grande confiance en lui. Mais comme elles s'encourageaient par les choses qui

semblaient devoir les abattre : « Monsieur, répondit une « d'entre elles, nous n'avons pas entrepris ce voyage de « nous-mêmes, c'est Dieu qui nous y a appelées. Il sait « bien pourquoi il fait le tout comme Maître Souverain. « Il a voulu naître, et mourir le plus pauvre, le plus « méprisé, et le plus souffrant de tous les hommes : ce « nous sera une grande faveur de pouvoir l'imiter en « quelque chose. » Ce serviteur de Dieu, édifié de cette réponse, prit congé d'elles, et continua son chemin.

« La rigueur de la saison contraignit nos filles de séjourner quelques jours dans Roanne; parce qu'à mesure que les eaux amoindrirent, la rivière se prit et ne fut navigable que le 25 décembre, auquel jour ayant ouï la messe de minuit et fait leur dévotion dans l'église des révérends pères minimes, elles s'embarquèrent dans le bateau qu'on leur avait préparé; mais comme la rivière n'était dégelée qu'à demi et qu'elle traînait une quantité prodigieuse de pièces de glace, elles voguèrent durant les trois premiers jours de leur navigation avec un péril continuel, parce que ces pièces de glace s'entrechoquant sans cesse contre le bateau, lui donnaient de si rudes secousses, que l'on avait lieu d'appréhender qu'il ne se fracassât en mille pièces. Ce danger fut suivi de trois autres. Le premier fut que le bateau passant par un lieu où il y a un bureau établi pour lever quelques droits, les commis crièrent au batelier de venir au port pour faire visiter son bateau; mais celui-ci continuant son chemin sans répondre, ceux-là accrochèrent le bateau par une longue perche, en telle sorte qu'ils en arrachèrent un ais : ce qui se fit avec une telle violence, que le bateau faillit à être renversé sens dessus dessous, et à être tout à fait mis en pièces. Ceux qui étaient dans le bateau poussèrent de grands cris, se croyant déjà submergés : mais le Seigneur

20

les conservant leur donna lieu de rendre grâces à son infinie bonté.

« Le second péril fut que, comme le cours de la rivière n'était pas libre, à cause de la glace qu'elle traînait, et que d'ailleurs elle était débordée, le bateau s'étant écarté du droit chemin, sans que le pilote y prît garde, allait dangereusement échouer, lorsqu'une religieuse en ayant quelque sentiment : « Mon ami, » dit-elle au batelier, « où sommes-nous? Regardez je vous prie, si tout « va bien. » Cet homme connaissant d'abord le péril où il était, parut si étonné qu'il n'osa dire mot, jusqu'à ce qu'ayant remis le bateau avec beaucoup de peine dans le bon chemin, il avoua le danger où il avait été de faire naufrage et remercia notre religieuse de l'avis qu'elle lui avait donné.

« A peine furent-elles sorties de ce danger, qu'elles tombèrent dans un autre : ayant été contraintes sur le soir de prendre leur gîte dans un très pauvre lieu, elles y auraient été volées sans une protection singulière de la divine bonté. Il y avait des gens de guerre en ce lieu; on logea nos religieuses en un appartement, qui était environné de soldats de toutes parts, et les prêtres avec les autres hommes qui accompagnaient nos filles, furent contraints de se loger en un endroit éloigné d'où ils n'auraient pu ni les ouïr ni les secourir. Les soldats croyant l'occasion favorable se résolurent de les voler, dès qu'elles seraient endormies; mais Dieu y pourvut. La supérieure s'étant trouvée fort mal, deux de ses filles veillèrent toute la nuit pour en avoir soin. La nuit avancée, les soldats viennent à la porte de nos filles, et mettant des crochets dans les serrures, s'efforcent de les ouvrir; mais ayant ouï le bruit que les religieuses firent en même temps pour témoigner qu'elles étaient encore levées, ils se retirèrent en silence. Ils reviennent

deux heures après et font la même chose : les religieuses que la peur avait rendu plus vigilantes, excitent de nouveau un grand bruit et se barricadant derrière leur porte avec les bancs et les autres choses qu'elles eurent, contraignirent les soldats à se retirer, en telle sorte qu'ils n'osèrent plus revenir les inquiéter.

« Le lendemain ayant ouï la messe de bon matin, la rivière se trouva entièrement prise; si bien qu'elles furent contraintes de quitter le bateau, et continuer leur chemin par terre. Il n'y avait dans ce lieu ni carrosse, ni coche, ni aucune autre voiture. L'on ne trouva qu'une ânesse qu'un vieil homme conduisait, et une petite charrette tirée par un cheval. L'on fit monter sur l'ânesse la religieuse qui avait été malade; sur la charrette l'on mit les hardes et deux personnes seulement; si bien qu'une partie de notre troupe suivait à pied sur la glace, avec beaucoup d'incommodité. En ce pitoyable équipage, elles furent rencontrées par une bande de bohémiens et après par des compagnies de soldats qui les suivant quelque temps, leur donnèrent occasion de faire plusieurs actes de confiance en la protection du Tout-Puissant. Aussi ne reçurent-elles aucun mal, si ce n'est que la charrette s'étant renversée, et les paquets de hardes étant tombés sur les religieuses, l'on appréhenda qu'elles ne fussent grièvement blessées; mais elles n'en reçurent qu'une légère meurtrissure, qui fut guérie en même temps. Ce leur fut un nouveau sujet de bénir Dieu; d'autant mieux que si les chevaux eussent encore avancé quelques pas, et que la charrette se fût renversée, elles seraient tombées dans une profonde fosse, avec un péril évident de leur vie.

« Etant arrivées à Montargis en cet état, elles y passèrent la nuit fort tranquillement; mais le lendemain elles eurent besoin de continuer l'exercice de leur patience.

Quoiqu'elles eussent arrêté un coche pour elles seules et ceux de leur compagnie, néanmoins dès le matin, l'on y mit une criminelle qui ayant été condamnée à mort par les juges du pays, avait relevé appel au Parlement de Paris, et devait y être conduite. Nos religieuses n'en avaient aucune connaissance, n'en ayant du tout point ouï parler, et toutefois, dès qu'elles l'aperçurent au fond du coche, elles en conçurent une telle horreur qu'elles se prirent à crier qu'on éloignât de leur compagnie cette méchante créature, et protestèrent qu'elles n'entreraient point dans le coche qu'elle n'en fût dehors. Ceux qui étaient chargés de sa conduite, grandement étonnés de l'horreur que nos religieuses témoignaient en avoir, sans que personne leur en eût parlé, avouèrent tacitement ce que c'en était; ce qui augmenta encore la répugnance de nos voyageuses. Il y eut néanmoins grande contestation; il fallut aller par devant les officiers de la Justice, qui tant pour contenter nos religieuses, que pour la sûre conduite de la criminelle, ordonnèrent qu'elle serait emmenée sur une charrette par un autre chemin.

« Cette aventure fut accompagnée d'une seconde : à quelques lieues de Montargis, nos voyageuses aperçurent une troupe de cavaliers bien armés qui s'approchant du coche, témoignèrent avoir quelque mauvais dessein. Elles en eurent d'autant plus de peur qu'ils semblaient vouloir se ruer sur le coche; lorsque tout à coup ils tournèrent le dos, et prirent une autre route avec grande vitesse. L'on sut après que c'était une troupe de parents ou amis de cette femme criminelle dont nous avons parlé, qui croyant qu'elle fût dans le coche, s'étaient assemblés pour l'enlever des mains de la Justice et la sauver, et ayant appris qu'elle était conduite par une autre voie, avaient couru après pour

l'atteindre. Cette rencontre donna nouvelle occasion à nos voyageuses de remercier Dieu et sa sainte Mère de Miséricorde de leur favorable protection : mais aussitôt après, elles eurent besoin de recourir aux prières, pour implorer l'assistance divine.

« Il sembla qu'il y eût une armée de lutins, qui vinrent autour du coche pour inquiéter ceux qui étaient dedans. Quoique le chemin fût assez beau, les chevaux bons et la charge légère, néanmoins le coche s'arrêtait quasi à chaque pas, comme s'il y eût eu quelque main invisible, qui se fût opposée aux chevaux; et d'ailleurs il était dans des secousses continuelles, comme si l'on eût voulu le renverser avec violence et le mettre en pièces. Il renversa en effet diverses fois avec tant d'impétuosité qu'il semblait que tout devait être brisé. Il n'y eut pourtant rien de rompu, ni aucun de blessé, si ce n'est un gentilhomme de Marseille, qui étant tombé sur de la glace, et sentant d'abord une grande douleur, se prit à crier qu'il avait la poitrine brisée. Nos religieuses ayant appliqué sur lui un crucifix que le père Yvan leur avait donné en partant d'Aix, il ne sentit plus aucune douleur. L'on ne saurait dire la peine où était le cocher de ne pouvoir faire avancer ses chevaux, quoiqu'il se servît de toute son adresse et qu'il employât toutes ses forces. Nos religieuses le consolaient et l'encourageaient à ne pas s'impatienter. Enfin le coche s'arrêta tout à fait, sans qu'il fût dans le pouvoir du cocher ni des hommes qui étaient descendus à terre pour pousser les roues, ni de quelques paysans, qui se rencontrant sur le lieu s'aidèrent aussi de toute leur force, de le faire avancer ni reculer. Comme la nuit approchait et que l'on n'était pas loin de Nemours, un de la troupe qui était à cheval, s'avança au galop pour emmener quelque autre voiture à nos

voyageuses, leur coche étant devenu comme immobile. Cependant elles étaient en prières, lorsque leur supérieure poussée par un mouvement extraordinaire, prit le crucifix du père Yvan, dont je viens de parler, et fit avec celui-ci plusieurs signes de croix sur le coche, sur les chevaux et sur le chemin. L'on vit s'élever des environs du coche comme une épaisse fumée qui se dissipa. Quelques-uns rapportent que l'on entendit des voix, qui disaient : « Allons faire des ravages dans Paris »; en même temps les chevaux sans aucun effort tirèrent le coche de ce lieu, et depuis continuèrent heureusement le long de la route, sans qu'il arrivât aucun fâcheux accident à nos voyageuses le reste de leur chemin.

« Arrivant à Villejuif, elles y trouvèrent des carrosses, que Monsieur l'abbé Olier, curé de Saint-Sulpice, leur avait envoyés; lui étant détenu par quelque incommodité. Avançant leur chemin, elles furent rencontrées par la Dame Marquise de Bouteville, accompagnée de la Damoiselle de Saveuse sa nièce, et du sieur Abbé de Sainte-Marie, un de ceux qui s'étaient employés pour elles avec plus d'affection et de zèle. La joie que nos voyageuses reçurent de cette honorable compagnie leur ayant fait oublier une partie des incommodités qu'elles avaient souffertes en leur voyage, elles arrivèrent heureusement à Paris le 3 du mois de janvier de l'année 1649. L'abbé Olier les reçut avec grande démonstration de joie, dans l'église de Saint-Sulpice où il les attendait. C'était la veille de la fête de sainte Geneviève, Patronne de Paris, si bien que le lendemain, elles allèrent par dévotion visiter l'église dédiée à son nom, pour la remercier des grâces qu'elles croyaient avoir reçues par son intercession durant leur voyage et lui en demander des nouvelles, pour l'accomplissement de leur pieux dessein.

« La Reine Mère, avertie de leur arrivée, témoigna en être fort satisfaite. Sa Majesté avait même fait espérer de les voir dans deux ou trois jours, mais dans ce temps le Roi étant sorti de Paris avec toute la cour, les choses se brouillèrent, Paris fut bloqué par les troupes du Roi, et ce fut le commencement de la guerre de cette grande ville, qui fut accompagnée et suivie de tant de troubles, de tant de désordres et de tant de malheurs. Nos religieuses rendirent grâces à Dieu d'avoir hâté leur arrivée, nonobstant les incommodités du chemin et de la saison; voyant que pour peu qu'elles eussent retardé, elles n'auraient pu entrer dans Paris qu'avec grand danger, à cause des soldats qui en occupaient les avenues, et que peut-être eût-il fallu qu'elles s'en fussent retournées en Provence. Mais elles eurent encore plus de besoin de renouveler leur patience et leur courage pour compatir aux grandes misères que cette guerre causa, et pour en supporter elles-mêmes les incommodités qu'elles en reçurent. D'autant mieux que pratiquant à la lettre le conseil que le Fils de Dieu donna à ses Apôtres, de ne porter en chemin que les choses nécessaires, elles étaient venues sous les auspices de la divine Providence, sans autres richesses que leur foi et leur confiance en la protection du Seigneur et de la sainte Vierge Mère de Miséricorde (1). »

Mme de Bouteville leur avait offert deux chambres dans sa propre maison (2). C'est là que nos pauvres filles campèrent pendant trois mois, mais leur protectrice, « emportée par le torrent des affaires chagrinantes que ces troubles donnaient à tous les habitants de Paris, n'avait pas le loisir de penser à la subsistance de ces

(1) Gondon, p. 636-647.
(2) Peut-être la veuve du fameux duelliste.

pauvres sœurs, s'en fiant à ses domestiques qui les laissaient manquer des choses même les plus nécessaires à la vie (1) ».

La Fronde enfin terminée, de nouvelles difficultés surgirent dont le détail ressemblerait trop à ce que nous avons déjà raconté. Je me contenterai donc de résumer ici, au moyen de quelques dates précises, l'histoire de la fondation de Paris.

Après trois mois passés chez Mme de Bouteville, on fit un bail de deux ans pour une maison qui appartenait aux bernardines (rue Cassette, rue de Mézières). C'est là qu'on reçut, le 7 septembre 1649, les lettres patentes du roi pour la maison de Paris, et le 24 septembre de la même année, le brevet de Mgr l'illustrissime prince Henri de Bourbon, évêque de Metz, abbé commendataire de l'abbaye Saint-Germain d'où dépendait le nouveau couvent. Dom Placide Roussel, abbé de Saint-Germain, fut le premier supérieur des miséricordiennes de Paris, et délégua ses fonctions à M. Olier. L'année 1651 est occupée par l'achat et l'aménagement du monastère où les filles de Notre-Dame de Miséricorde demeureront jusqu'en 1792. Cette maison, située dans la rue du Vieux-Colombier, appartenait à un certain M. Robière (2). Elle fut achetée le 1er juin 1651. Le couvent et la chapelle furent inaugurés les 8 et 9 octobre de la même année. C'est là que, deux ans après, le P. Yvan vint visiter Madeleine, et c'est là qu'il mourut le 8 octobre 1653. Nous raconterons, dans un autre chapitre, les épreuves singulières que Madeleine eut à souffrir dans sa maison de Paris.

(1) Grozes, p. 238.
(2) Là où se trouve aujourd'hui la caserne des pompiers.

CHAPITRE XVI

MORT DU PÈRE YVAN

1653

Nous ne savons rien sur les dernières années du P. Yvan. « Depuis son retour de Paris, nous dit Gondon, il a heureusement continué sa course, vivant tantôt dans Aix, tantôt dans Marseille, tantôt dans Avignon, conduisant ses couvents et plusieurs âmes dévotes, et pratiquant les plus éminentes vertus (1). » A Aix, la vieille tour qu'il habitait, près du monastère de ses filles, avait été démolie avec le reste du rempart (1646 ou 1647) et nous ignorons où se réfugia le saint homme. Vers ce même temps (1646) il eut le pressentiment de sa mort prochaine. Célébrant les trois messes de Noël, « il ouït une voix distincte qui lui dit : Antoine, tu feras « ceci encore six fois et non plus. » Il crut donc « qu'il mourrait dans six jours, ou dans six semaines, ou dans six mois, ou enfin dans six années, ainsi qu'il est arrivé... Ses religieuses... firent tout ce qu'elles purent pour le détourner de la pensée de la mort, tâchant de lui persuader que Dieu avait voulu lui signifier quelque autre chose. Elles lui apportèrent l'exemple de saint Henri, qui ayant ouï une semblable voix : « Encore six fois! », l'avait reçu comme un indice de sa mort, et ce fut un

(1) Gondon, p. 411.

pronostic de son élection à l'empire. Ainsi elles s'efforcèrent de le divertir de cette application à la mort, craignant que cette pensée n'incommodât sa santé, lui faisant redoubler ses pénitences qui étaient déjà assez rudes, attendu son âge de soixante-douze ans. Mais toutes leurs raisons... ne purent rien gagner sur son esprit. Il se regarda dès lors comme une personne mourante, qui n'attend que la mort de moment en moment (1). »

Dans le courant de l'année 1653, il fut pris d'un violent désir de revoir la Mère Madeleine. Quelque bruit lui était parvenu des difficultés que la fondatrice commençait dès lors à rencontrer chez ses propres filles, comme nous le dirons au chapitre suivant. Ces nouvelles, encore très vagues, avaient surexcité l'imagination de plusieurs religieuses d'Avignon, à qui les âmes du Purgatoire « révélèrent plusieurs diverses fois qu'il était nécessaire que le P. Yvan allât à Paris ». « L'ayant visité en ce même temps, nous dit Gondon, pour m'informer de ce que l'on publiait de ces apparitions extraordinaires, après m'en avoir raconté plusieurs choses surprenantes, et m'en avoir montré quelques remarques qu'il en avait écrites de sa main : « Ces âmes, ajouta-t-il, disent que « Dieu veut que j'aille à Paris pour la consolation de nos « religieuses, et qu'elles ont besoin de moi (2). »

Il partit donc et les religieuses de Paris, tout à la joie de le revoir, oublièrent pour un moment leurs discordes. Mais il fut bientôt évident que le saint homme touchait à sa fin. Son dernier désir humain eût été d'avoir encore assez de forces pour revenir dans son pays. Jean-Scolastique Pitton, son compatriote, se trouvant alors dans

(1) Gondon, p. 648, 649.
(2) *Id.*, p. 650.

la capitale, nous a transmis sur ce point de précieuses confidences. « Il passionnait, écrit-il, de venir mourir à Aix, comme il nous témoigna un peu devant son trépas, que nous le vîmes, et par curiosité lui demandâmes, s'il se plaisait dans une si belle ville que Paris, il me répondit : *moun enfant, que me siou ben vengut enfangar !* C'est-à-dire, dans son sens, qu'il s'était par trop embarrassé (littéralement, embourbé) (1). »

La pensée des terribles jugements de Dieu l'accablait plus que jamais. « Les ecclésiastiques du séminaire de Saint-Sulpice, l'ayant mené avec eux un jour de récréation pour le divertir, comme ils le prièrent de leur faire quelque entretien spirituel : « J'ai parlé autre-« fois, répondit-il... mais à présent je ne puis plus rien « dire, si ce n'est qu'il faut mourir et se tenir dans la « crainte... » On le pressa avec instances... mais il se tut et ne répondit plus. L'ecclésiastique qui s'était chargé de le conduire, et qui même l'appuya sous ses bras... le pria encore de lui dire quelque chose d'édification... mais il ne lui répondit autre chose... si ce n'est, qu'il fallait mourir et penser à comparaître devant Dieu (2). »

Le 8 octobre, « il se leva à quatre heures du matin suivant sa coutume, il fit son oraison jusqu'à cinq heures et un quart; puis étant descendu de sa chambre dans l'église de ses religieuses, après y avoir adoré le Très Saint Sacrement, et attendu que les religieuses eussent achevé l'office, il fit appeler la supérieure à la grille du chœur, et lui dit qu'il avait fait son oraison avant les religieuses. « Hélas, mon bon père, répondit la « supérieure, pourquoi vous levez-vous si matin, étant « si faible que vous êtes? Car je crains que vous n'en

(1) Pitton, *loc. cit.*, p. 178.
(2) Gondon, p. 653.

« soyez incommodé. » « Ma fille, repartit le père, il faut
« mourir en priant Dieu. Sa divine Majesté fait de moi
« ce qu'il lui plaît. Je ne sais plus rien dire ni faire que
« prier Dieu et penser à son juste jugement. Ce qui
« m'épouvante si fort, est de penser à mes péchés, que je
« ne saurais l'exprimer. » Il prononça ces paroles avec un
si humble sentiment de soi-même, qu'il semblait vou-
loirs 'anéantir. Puis continuant son discours : « Fille, »
ajouta-t-il, « Dieu m'a amené ici pour y mourir, pour
« votre consolation, et pour des grandes choses, devinez
« le reste. » La religieuse lui ayant demandé pourquoi
disait-il cela, il répéta le même, qu'il était nécessaire
qu'il mourût à Paris, et qu'il était besoin que cela fût
ainsi. La supérieure lui repartit : « Mon bon père, si
« Dieu dispose de vous de la manière que vous le dites,
« il vous donnera dans le ciel, avec le grand saint
« Michel, la conduite de vos maisons et de vos filles. »
Témoignant de la joie à ces paroles : « Ah fille, s'écria-
« t-il, si Dieu fait cela, et si sa bonté me fait miséricorde,
« vous verrez de grandes choses, et de grandes bénédic-
« tions. » Il dit ensuite de très belles choses de ce glo-
rieux archange; il parla encore de ce que Dieu opérait
dans son âme, faisant connaître qu'il souffrait une espèce
d'agonie intérieure, répétant plusieurs diverses fois :
« O que Dieu est grand, et que son jugement est re-
« doutable! Hélas, ajoutait-il, que ferai-je, me voyant
« tel que je suis devant cette souveraine Majesté? Ah!
« que je serais heureux si je ne l'avais jamais offensée!
« Mais hélas, quel regret extrême est le mien, et que
« j'ai une vive douleur d'avoir offensé Dieu! Je n'ai
« rien en moi, qui ne soit épouvanté et anéanti. Je suis
« tout submergé dans cette crainte. » — « Mon père, » lui
dit la religieuse, « il me semble que votre état est trop
« actif. » — « Ah fille! répondit-il, que je suis confus de

« voir d'un côté la pureté de Dieu, et de l'autre me voir « un pécheur criminel, qui mériterait d'être condamné, « si Dieu n'avait une infinie miséricorde. Enfin je mour- « rai de douleur de l'avoir offensé : car il me semble « qu'il attire ma vie à soi et tout ce que je suis. » « Eh « bien, mon père, repartit la fille, c'est votre purgatoire, « après lequel vous verrez Dieu, qui consolera toutes « vos craintes, toutes vos peurs et toutes vos angois- « ses. » Il témoigna que ces paroles lui donnaient quelque légère consolation. Il dit mille belles choses sur ce même sujet : ensuite il instruisit la religieuse des choses qui étaient nécessaires pour le bien et la perfection des maisons de son ordre; qu'elle gouvernât ses filles avec grande sagesse et ne fît rien de considérable sans bon conseil. Il parla avec grande affection de quelques amis et bienfaiteurs de son ordre et particulièrement du duc d'Angoulême, pour lequel ce bon père avait un singulier respect; il recommanda fort que l'on eût soin de prier pour lui, et dit à cette même fille à laquelle il parlait, que ce prince la viendrait voir dans quelques jours, et qu'elle ne manquât point de le faire souvenir de la mort et l'exhorter à s'y préparer diligemment, parce qu'il croyait qu'il serait surpris. Ce fut une espèce de prophétie, car la chose arriva quelques jours après de la façon que notre ecclésiastique l'avait dite. Il parla aussi de la soumission à la volonté de Dieu, il en dit plusieurs choses de grande édification, et entre autres qu'il fallait prier Dieu qu'il nous fît accomplir sa sainte volonté et ne nous laissât jamais faire la nôtre. Mais comme il était particulièrement appliqué à la pensée de la mort et des jugements de Dieu, il en répétait le discours de temps en temps. Sur quoi la religieuse lui ayant dit qu'elle s'étonnait de ce qu'il parlait tant de la mort. « J'en ai sujet, répliqua-

t-il, « il me semble que Dieu prend tous les jours quel-
« que chose de ma vie et qu'à présent il m'a tout ôté,
« que je ne parle plus moi-même, que je ne vois plus de
« mes yeux et que je ne connais plus que lui seul. Hélas,
« il m'attire si puissamment à soi, qu'il me fait oublier
« tout le reste! » Après ces paroles il voulut quitter la religieuse et s'en aller; mais l'ayant prié de s'arrêter encore un peu, elle lui demanda si c'était tout de bon qu'il crût de mourir bientôt. « Oui, ma fille, répondit-il,
« je n'attends que le moment : car ma vie ne tient plus à
« rien. » Et reprenant encore le discours des jugements de Dieu. « Hélas, ajouta-t-il, que ferai-je, que dirai-je
« quand je me verrai devant ce juste jugement? J'ai
« mon cœur tout outré de crainte et de douleur
« d'avoir manqué à ce que je devais à Dieu. Ah! si je ne
« l'avais jamais offensé! Hélas! priez-le bien pour moi
« qu'il me fasse miséricorde, et qu'il n'entre point en
« jugement avec moi. » Après ces mots il voulut s'en aller, la supérieure l'ayant prié de lui donner sa bénédiction et à toutes ses filles, il la donna avec quelque démonstration de joie. Puis étant allé dans le sanctuaire de son église, après y avoir fait quelque prière, il entra dans la sacristie, pour se préparer à faire la sainte communion. L'économe de la maison l'étant venu voir, et lui ayant demandé comment se portait-il : « Fille, lui répondit-il, « j'ai fait savoir mes intentions à votre
« supérieure, maintenant si je meurs je mourrai con-
« tent. » La religieuse lui dit encore quelques mots, après lesquels s'étant retirée, le père s'assit sur une petite chaise, pour se préparer à faire la sainte communion, mais à peine fut-il assis, que sentant approcher son heure par la défaillance de ses forces, il se laissa couler à terre, et se coucha sur le pavé, haussant les yeux et les mains aux ciel. La sacristine voyant remuer la chaise

qui s'était renversée, ouvrit la grille du parloir, pour voir ce que c'était, et fut toute surprise de voir le bon père étendu de son long contre terre, les yeux et les mains vers le ciel en la posture d'un moribond : c'est pourquoi poussant un cri, elle rappela l'économe qui étant accourue, se prit aussi à crier et à appeler le père par diverses fois. Le bon père, ému par ses cris, tourna les yeux vers elle, pour lui parler : mais il ne put dire autre chose si ce n'est : « Hé, fille, Jésus Maria. » La supérieure accourut en même temps avec les religieuses, qui en furent averties, elle poussa aussi divers cris, et appela le bon père, qui tournant les yeux vers elle sans pouvoir parler, prit congé d'elle par une œillade qui témoignait encore son amour et sa tendresse, et en même temps sans autre effort ni agonie, il rendit son âme à Dieu sur les huit heures du matin, le huitième du mois d'octobre 1653, âgé de soixante-dix-huit ans. L'on avait envoyé en diligence quérir le médecin et le chirurgien pour lui appliquer quelques remèdes, et à la paroisse pour demander le Viatique et l'Extrême-onction; mais les uns et les autres arrivèrent trop tard. L'on ne trouva plus en lui aucun mouvement, ni autre marque de vie. Son visage devint si vermeil et si beau qu'il semblait jeter des rayons de tous côtés, de telle sorte qu'il inspirait le respect et la dévotion à ceux qui le regardaient. »

Ainsi parle la grande histoire, l'hagiographie solennelle. Elle n'invente rien, mais parfois elle couvre les détails les plus authentiques d'un certain vernis de majesté. Ici encore pourtant rien n'est plus beau que la traduction exacte de la vérité. Par bonheur, notre Pitton était sur place. Il fut des premiers à venir aux nouvelles, et les sœurs qui parlaient la même langue que le P. Yvan et que lui, n'eurent pas besoin de lui traduire les derniers propos du mourant. Il ne nous rapporte qu'une

parole, mais qui nous paraît plus vraie et plus touchante que de longs discours :

« Il mourut subitement... proférant ces paroles : « Hé! mon Diou! Hé! mon Diou! vonté vau! (1). »

Et le provençal, également sensible aux souffrances et aux gloires de sa patrie, ajoute cette courte glose :

« Le duc d'Angoulême, comte d'Alais, qui l'estimait et l'aimait uniquement, le fut voir dans sa chambre, quelques jours avant son trépas. Le P. Yvan ne lui fit autre discours que de se bien préparer à la mort. Le prince en fit si bien son profit que... une semaine après cette visite, se sentant un peu incommodé d'une fluxion dans la poitrine, il appela son confesseur, mit ordre à sa conscience... avant que d'entrer dans le lit, et quatre jours après il alla rendre compte des désordres du semestre de Provence. Ce prince, quoique de race royale, fut enterré sans que personne s'en prît garde, accompagné seulement de ses domestiques et de quelques affidés. Et le P. Yvan, fils d'un paysan de Provence, eut le concours à ses funérailles de presque tout le peuple de Paris, et fut enterré en présence d'une très grande affluence de grands, de petits et de toute sorte de conditions qui s'estimaient heureux de pouvoir toucher sa bière. Ainsi Dieu se moque bien de la vanité des hommes, et se joue de leurs desseins ridicules. O que la mort des hommes, aussi bien que la vie, est différente (2)! »

La mère Madeleine ne négligea rien, en effet, de ce qui pouvait contribuer à la glorification du saint fondateur. Le jour même de sa mort, elle fit adresser au prieur de Saint-Germain une supplique dont la simplicité même est très éloquente :

(1) Ce qui veut dire : mon Dieu, mon Dieu, où vais-je donc ! — Je respecte l'orthographe de Pitton.

(2) Pitton, *loc. cit.*, p. 278, 279.

« Mon très révérend Père,

« Le bon Dieu soit toute notre consolation dans la perte que nous venons de faire de notre révérend père que le bon Dieu attire à soi. Notre révérende mère et toute la communauté supplie en toute humilité votre Révérence de nous vouloir accorder la grâce qui a été accordée aux religieuses de la Visitation, en la mort du B. François de Sales, évêque de Genève, qui est de vouloir permettre que l'on ensevelisse le corps de notre révérend père dans l'enclos de notre couvent en un cercueil de plomb et qu'il soit habillé, s'il vous plaît, avec les habits sacerdotaux et mis dans la cour de notre couvent et de le garder deux fois vingt-quatre heures sans l'ensevelir puisque c'est notre trésor et toute notre consolation après votre Révérence. Nous vous supplions par le mérite de la mort et passion de J.-C. de montrer en cette occasion que vous êtes notre bon et légitime père et supérieur et dans cette qualité nous attendons toute sorte de grâces de votre paternelle et charitable bonté... (1) »

Le nom de saint François de Sales revient encore dans l'oraison funèbre qui fut prononcée, quelque temps après les funérailles du P. Yvan, dans la chapelle du couvent de Paris et en présence de la reine mère, par le R. P. Léon, ex-provincial des carmes réformés de Touraine et prédicateur ordinaire de Leurs Majestés.

« O Homme! O Femme! — s'écria l'orateur en terminant son discours, — tu te plaignais il y a cinquante ans que la dévotion n'était qu'un fruit de cloître; que la vertu était trop rude et la sainteté une maîtresse trop rigoureuse. Voilà la providence qui t'a fourni, au commencement de ce siècle, le bienheureux évêque de Genève,

(1) Archives nationales, L. 772, n° 28.

François de Sales, qui mêle l'huile avec le vinaigre, qui polit les rochers de la vertu et qui aplanit les montagnes de la dévotion. Cette douceur devenant trop fade et se corrompant par le mauvais usage, commençait à engendrer des crudités, des vers et des maladies contagieuses. Que fait Dieu qui veille sans cesse sur son Israël? Il sanctifie Antoine Yvan d'une manière âpre, rude, sévère et austère. Et il le fait vivre jusqu'à la moitié de notre siècle, pour être le vrai contre-poison de la dévotion à la mode, le sel de cette douceur trop fade, le correctif de ces spirituels délicats et sensuels qui ne veulent aller à Dieu que par le chemin des lumières, par la voie de lait et de roses; en un mot qui s'imaginent si fort les caresses de l'amour de Dieu qu'ils mettent en oubli la terreur des jugements redoutables (1). »

Ainsi parlaient les prédicateurs, prodiguant leurs effets les plus rares à la gloire de celui qu'ils appelaient « l'incomparable serviteur de Dieu, le défunt R. P. Antoine Yvan, prêtre provençal », et qu'ils égalaient sans hésitation au cardinal de Bérulle, à M. de Condren, au baron de Renty, à Jean de Saint-Samson, au P. Bernard, à « madame de Chantal », à Marguerite d'Arbouze, à Marie de l'Incarnation, en un mot à tous les héroïques personnages qui font de la première moitié du dix-septième siècle français une époque singulièrement brillante, unique peut-être dans l'histoire de la sainteté.

De son côté, devançant et surpassant tous les panégyristes du monde, la foule chrétienne qui reconnaît toujours les saints, au moins sur leur lit de mort, canonisa, à sa façon, le vieux prêtre que le quartier Saint-

(1) R. P. Léon... *Le vrai serviteur de Dieu, éloge du R. P. Antoine Yvan*, p. 127, 128.

Sulpice avait vu passer tant de fois. Le peuple de Paris défila pendant trois jours, devant la bière ouverte du P. Yvan, exposée dans la chapelle des miséricordiennes (1). Assurément, celui qui aurait alors annoncé que les reliques du saint homme recevraient bientôt les honneurs suprêmes n'aurait surpris personne, et la Mère Madeleine moins que personne. La fondatrice s'employa dès lors, avec une dévotion active et intelligente, à préparer le triomphe de son directeur. En janvier 1654, elle fit imprimer le discours du P. Léon, et, à la suite de ce discours, « le premier recueil des traités spirituels du vrai serviteur de Dieu, le R. P. Antoine Yvan, prêtre provençal... ». Puis, elle rechercha les lettres du P. Yvan dont le premier volume parut en 1661, le second en 1665. Enfin, après avoir écrit elle-même tout ce qu'elle put se rappeler de la vie et des vertus du saint homme, elle aida et encouragea de toutes façons le biographe qu'elle avait choisi pour rédiger son histoire. Moins de dix ans après la mort du P. Yvan, « maître Gilles Gondon, prêtre et docteur en théologie », dédia à la reine mère le superbe in-quarto de 660 pages auquel nous avons fait de si nombreux emprunts.

On sait que les espérances de Madeleine n'ont pas encore été réalisées. Des trois survivants de cet âge d'or que nous célébrions tantôt, Antoine Yvan, J.-J. Olier († 1657) et Vincent de Paul († 1660), le dernier seul a été inscrit au catalogue des saints. Grâce à de patients efforts qu'aucune résistance n'est encore

(1) Le P. Yvan fut enterré dans l'église du couvent de la Miséricorde. Plus d'un siècle après (11 juillet 1787)... le cercueil fut découvert et l'autorité archiépiscopale constata... la parfaite conservation du corps du vénérable P. Yvan. En août 1867, on a fait faire des recherches dans le sous-sol de l'ancienne église (11, rue du Vieux-Colombier), mais les recherches n'ont amené aucun résultat. Cf. Ingold, *loc. cit.*, p. 56-57.

parvenue à décourager, grâce aussi à l'insigne biographe qui prépare à cette heure même l'histoire définitive de M. Olier, on peut espérer que la glorification de cet homme incomparable, si mal connu et défiguré si cruellement par les plus absurdes légendes, réjouira bientôt l'Eglise de France (1). Quant à la cause du P. Yvan, elle a eu, si j'ose dire, tous les malheurs. Le saint homme est venu mourir loin de son pays. Privée de son tombeau, sa ville natale a montré moins d'empressement à répandre son culte que pourtant elle a conservé jusqu'à ce jour. Aucun ordre puissant ne s'est occupé de sa mémoire. S'il mourut dans sa robe d'oratorien, il n'était plus, depuis longtemps, qu'en marge de l'Oratoire. On sait d'ailleurs que le P. de Condren lui-même attend encore l'auréole. Enfin, il se pourrait que l'admiration de plusieurs ait été refroidie par certaines aspérités du P. Yvan, par l'originalité de ses façons et l'indépendance de son caractère. Le P. Léon ne savait pas lui-même combien il avait raison, lorsqu'il disait dans l'exorde de son panégyrique : « Les caractères de sa vie sont si rares... j'ose dire que l'Eglise depuis longtemps et la France depuis plusieurs siècles n'a rien produit de semblable : *Non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi.* » Au dire d'un prêtre provençal, ami de Gondon, « messire Olivier », le P. Yvan « doit être comparé à un rosier, parce qu'encore qu'il fût tout hérissé d'épines... il ne laissait pas de porter des fleurs d'une très suave odeur (2).

(1) Il nous manque aussi une étude approfondie sur les écrits de M. Olier. Très peu se doutent, parmi nous, de l'extraordinaire beauté des écrits de ce grand homme. Les inédits dont M. Faillon nous a donné quelques extraits — hélas ! corrigés — sont une des lectures les plus savoureuses que je connaisse.

(2) GONDON, p. 923.

Beaucoup n'ont vu que les épines. La Mère Madeleine a cueilli la fleur. »

Quoi qu'il en soit, Dieu a montré, en maintes rencontres, combien les prières de son serviteur lui étaient agréables. Parmi les nombreux miracles que le P. Yvan opéra dès avant sa mort, et que Gondon nous raconte avec sa dévotion habituelle, je choisis quelques traits non pas plus merveilleux que les autres, mais plus propres à nous montrer le saint homme dans le cadre de sa vie quotidienne et à nous faire entendre le son de sa voix (1).

Lorsqu'il était encore à Cotignac « consolant une demoiselle de ses pénitentes, sur ce qu'elle était grandement affligée et même traitée avec rudesse par son mari, à cause qu'elle n'avait point eu de garçon, il lui promit que le mauvais traitement qu'elle endurait finirait bientôt... Comme cette femme désolée lui eut répondu qu'elle ne voyait nulle apparence de ses promesses, attendu l'humeur fâcheuse de son mari : « Ma « fille, lui repartit le Père, voici l'assurance que je te « donne : tu es enceinte d'un garçon qui sera capucin, « et après celui-là tu en auras un autre qui sera ton « appui et ta consolation. » La chose étant arrivée en la manière que nous venons de dire, la demoiselle a joui du bonheur que le P. Yvan lui avait fait espérer, si bien que le garçon qu'il avait prédit devoir être religieux, étant effectivement capucin, est venu dans cette ville faire ses prières au tombeau du P. Yvan... où il a prêché et a confirmé ce que nous venons d'écrire (2). »

Mme d'Orcin, femme du greffier criminel à la cour

(1) Il me semble bien qu'un commencement d'enquête ait été fait au sujet de quelques-uns au moins de ces miracles, mais je n'en ai pas retrouvé les dossiers.

(2) Gondon, p. 578.

du Parlement, ayant appris que sa belle-mère qui vivait à Brignoles était gravement malade, vint demander au P. Yvan de dire la messe pour elle. Comme le père se préparait, « Dieu lui fit connaître que la malade était décédée dès les huit heures du soir précédent. C'est pourquoi, au lieu d'une messe du Saint-Esprit, il célébra une messe des morts pour la défunte. La dame d'Orcin fut étonnée (et, comme elle allait demander compte au P. Yvan d'une telle distraction), celui-ci la prévenant : « Ma fille, lui dit-il, ne vous affligez point.
« Madame d'Orcin, votre belle-mère, mourut hier au
« soir sur les huit heures... c'est pour son soulagement
« que j'ai célébré la sainte messe. N'en dites rien à...
« votre mari. Mais faites-le partir au plus tôt pour le
« bien de ses affaires. Accompagnez-le et gardez bien de
« le laisser partir seul. Portez de l'eau de canelle, et sem-
« blables eaux cordiales, parce que vous en aurez besoin
« dans votre voyage. »

« Cette dame, également surprise et affligée... partit d'Aix avec son mari, et porta avec soin des eaux cordiales. (A la troisième lieue, ils rencontrent un messager qui leur apprend brusquement la triste nouvelle) et le sieur d'Orcin... chut de son cheval, tomba en défaillance, et puis en des convulsions si violentes, que l'on eut peur qu'il ne restât mort sur place. Mais enfin on le fit revenir à soi... par le secours des eaux cordiales... (1). »

Voilà de charmants miracles, et qui portent avec eux leurs signes de créance. Le miracle du chat, quoique moins extraordinaire, n'est pas moins exquis :

« Suivant les mémoires que j'ai attestés par des personnes dignes de foi, le pouvoir merveilleux du père Yvan ne s'étendait pas seulement sur les créatures

(1) Gondon, p. 584, 585.

raisonnables, mais encore sur celles qui sont privées de raison et même sur les insensibles.

« Il entra un jour dans le monastère des religieuses de Notre-Dame-de-Miséricorde à Aix, un chat étranger, qui d'abord paraissait furieux, fit de grandes violences et d'étranges ravages. Il poussait d'horribles hurlements, il rompait et détruisait tout ce qui tombait entre ses griffes; il avait imprimé une si grande terreur aux religieuses qu'elles étaient tout épouvantées dès qu'elles l'apercevaient. Enfin on crut qu'il était enragé, ou possédé par quelque malin esprit. Notre bon prêtre en étant averti, commanda qu'on lui ouvrît les portes et les fenêtres, et qu'on le chassât pour le faire sortir. On obéit, mais le chat se cacha et ne sortit point. Le père commanda derechef qu'on fît tout ce qui se pourrait pour le tuer. Les religieuses s'y employèrent durant quelques jours; mais leurs efforts ayant été inutiles, l'on fut contraint de faire entrer un homme robuste, armé de fer et de feu pour le même sujet. Cet homme poursuivit le chat, le frappa, lui tira un coup d'arquebuse, mais tout cela lui fut inutile, et ne servit qu'à irriter davantage ce furieux animal. Enfin notre sage prêtre ayant eu recours aux prières, commanda à une de ses religieuses de prendre ce chat et le lui apporter, lui promettant que si elle était bien humble et bien obéissante, le chat se laisserait prendre sans aucune résistance. La fille obéit avec foi et simplicité. Si bien qu'ayant cherché et trouvé le chat, au lieu de fuir, ainsi qu'elle avait accoutumé, elle s'en approcha avec assurance. Il semble que le chat fut arrêté par une main invisible, car de sauvage et de furieux qu'il était auparavant, devenant tout à coup domestique et traitable, il se présenta à la fille, qui le prenant sans aucun effort, le porta à son confesseur. Ce bon père, après avoir remercié

Notre-Seigneur, prit de là occasion de blâmer ses religieuses du peu de foi qu'elles avaient eu, et de leur recommander fortement la vertu d'obéissance, laquelle assujettissait les bêtes les plus farouches (1). »

Un jour que les chirurgiens se mettaient en mesure de « couper le bras gangrené » d'un malade, le P. Yvan qui priait « depuis plusieurs heures, à genoux, à l'entour du lit, sans être aperçu », se leva soudain « et se faisant voir : « Il ne faut pas, — dit-il avec une sainte liberté, — « que vous fassiez à présent cette opération. » Puis se tournant vers la femme du malade : « Gardez-vous bien, « poursuivit-il, de laisser couper le bras à votre mari : « ayez patience, Dieu y pourvoira... »

On obéit. Le lendemain, de bon matin, il revint à la chambre du malade, et prenant son bras gangrené que les chirurgiens avaient percé en plusieurs endroits... « Regarde, lui dit-il, ces deux doigts, avec lesquels j'ai « consacré le Saint-Sacrement de l'autel, il faut que ces « mêmes doigts qui viennent de toucher ton Créateur « et ton Sauveur te guérissent; ils le pourront faire, si « tu as la foi. » Il toucha ensuite le bras du malade avec les doigts de la consécration. En même temps, les trous que les chirurgiens avaient faits... s'étant ouverts, il en sortit du pus en abondance, si bien que le malade se trouva peu après guéri » (2).

L'histoire suivante nous montre le P. Yvan sur le chantier, au moment où son premier couvent sort de terre :

« Quand on bâtissait le monastère... il arriva que le fils du maître maçon, qui était un garçon volage, au lieu de s'aider à avancer l'édifice, retardait souvent le

(1) Gondon, p. 588, 589.
(2) *Id.*, p. 592-594.

travail des manœuvres, les amusant par ses folâtreries ou les inquiétant par de petits outrages qu'il leur faisait. Notre bon prêtre l'avait réprimandé plusieurs fois et menacé qu'il lui arriverait quelque malheur, s'il ne s'amendait, et notamment depuis qu'il avait été cause de la chute d'une pauvre manœuvre, appelée Marie, qui arriva en cette sorte.

« Marie portait sur sa tête un seau d'eau au plus haut étage du bâtiment dont on faisait le plancher. Comme elle fut arrivée à la cime du degré, et qu'elle ne savait par où passer, n'y ayant que des trous de toutes parts, le garçon, de qui nous venons de parler, indiqua l'endroit le plus dangereux... La pauvre Marie n'eut pas fait quatre pas qu'elle chut : si bien que le seau qu'elle portait demeurant suspendu entre deux solives, elle tomba jusqu'en bas de l'édifice, sans être arrêtée à aucune chose. Tous ceux qui la virent choir s'écrièrent de frayeur qu'elle ne se brisât... Notre charitable prêtre se trouva présent à ce spectacle, et élevant aussitôt son cœur à Dieu et à la sainte Vierge, il implora leur secours. Il semble qu'il eut à l'heure même l'assurance de la conservation de cette manœuvre : car... il ne s'émut nullement, mais, au contraire, consolant la fille dès qu'il la vit tomber : « Courage, lui dit-il, Marie, ne « crains point, la Mère de Dieu t'assistera... » Elle sentit alors même la vérité de cette promesse, car s'étant redressée de sa chute, elle se trouva saine et entière sans autre mal que celui de la honte et de la peur, qui étant guéri par les paroles de consolation que le père lui dit, elle retourna au travail...

« Les menaces que le P. Yvan avaient faites à ce garçon ne tardèrent point d'avoir leur effet. (Car, le lendemain, il chut, à son tour, de si haut et si rudement qu') il demeura sur le pavé... sans presque aucune marque

de vie. (Les parents s'arrachaient déjà les cheveux, mais notre bon prêtre les rassurant) : « Allez, leur dit-il, ne « craignez pas, le garçon se portera bien, qu'il soit plus « sage à l'avenir, et qu'il se souvienne de sa chute (1). » (Et il eut en effet tout le temps de s'en souvenir).

Même en l'absence du P. Yvan, les images pieuses qu'il avait dessinées et distribuées faisaient aussi des miracles. Entre cent autres, j'en citerai deux exemples qui me semblent plus pittoresques :

« Dans la ville de Toulon, un jeune enfant regardant dans un profond réservoir d'eau qui est dans un jardin de religieux, y tomba dedans, en telle sorte qu'il fut à l'heure même englouti dans les eaux. Il s'y trouva, par bonheur, un religieux présent, qui, voyant cette chute, s'écria et s'approcha du réservoir pour secourir le garçon. Mais comme il ne paraissait point, et qu'il n'osait pas lui-même y descendre pour le chercher, il jeta une des images... du P. Yvan, à l'endroit où l'enfant était chu. Merveille! L'enfant parut aussitôt sur l'eau. Si bien que le religieux, l'ayant pris par le bras, le tira heureusement en vie...

« Dans la même ville de Toulon, un jeune enfant emporté par un tigre, qui était sorti d'un vaisseau dans lequel on l'avait amené d'Afrique, était en danger d'en être dévoré, lorsque sa pauvre mère criant au secours, courut après, mais ne pouvant pas aller assez vite pour atteindre le cruel animal... elle eut recours au ciel. Elle avait une de nos images qu'elle jeta après le tigre. (Aussitôt) le tigre lâcha sa proie, laissant l'enfant sans lui avoir fait aucun mal (1). »

Les bonnes gens d'aujourd'hui ne trouvent plus de telles histoires dans les colonnes du *Petit Journal* ou

(1) Gondon, p. 614, 615.

du *Petit Marseillais.* Quand il prend fantaisie à quelque tigre de se promener dans les rues de Toulon, on ne lui jette plus les images du P. Yvan. Le gendarme et la police ont pris la place du saint, et sans croire plus que de raison à l'excellence des « siècles de foi », je ne suis pas très sûr que nous ayons beaucoup gagné au change. L'histoire suivante évoque encore, avec une exactitude charmante, la beauté et les travers de cette civilisation disparue. Elle nous aide aussi à ne pas condamner trop vite et sans réserve les sévérités du P. Yvan.

« Un bon berger, grand serviteur de Dieu, appelé Laurent, qui était sous la direction de notre éclairé prêtre, le venant visiter, fut délivré d'une illusion qui l'exposait à quelque danger. Dès qu'il arriva, le P. Yvan accourut à lui, l'embrassa, et lui fit cent caresses, comme à une personne, dont il connaissait depuis longtemps l'innocence, et la simplicité. Ensuite le conduisant dans son église, après avoir prié Dieu, il lui fit voir plusieurs tableaux des merveilles que la sainte Vierge avait opérées; il lui montra aussi l'enceinte du couvent qu'il avait fait bâtir, et lui raconta ingénument la miséricorde du Seigneur dans la fondation de son ordre; si bien que ce berger était ravi de toutes ces choses et fondait en larmes de consolation et de joie. Notre prêtre lui demanda compte de son troupeau et de ses petites affaires; à quoi le berger répondit avec tant de naïveté, que moi-même y étant présent, je ne pouvais assez admirer la simplicité de l'un et de l'autre. Mais ce qui m'édifia davantage fut que le P. Yvan, comme s'il eût pénétré le dessein du berger, lui demanda s'il n'avait point intention de passer outre, et d'aller visiter d'autres personnes. Le berger lui répondit que oui, et que Dieu lui ayant révélé qu'il y avait quelques saints dans les provinces voisines, il s'était

résolu de les aller voir pour se recommander à leurs prières. « N'avez-vous pas honte », lui dit notre bon prêtre, de suivre des révélations, « sans les avoir exa-« minées, et communiquées à un directeur? Ne voyez-« vous pas que c'est une tentation du démon pour vous « faire abandonner vos affaires, vous tirer de votre « recueillement, et avoir occasion de vous tenter de « vanité? Voulez-vous aller raconter vos révélations à « ces serviteurs de Dieu, afin qu'ils sachent que vous êtes « aussi saint qu'eux? Allez, superbe ! Retournez-vous-en « chez vous, ayez peur de scandaliser les autres par vos « mauvais exemples, et de vous damner, si vous suivez « les lumières de votre propre esprit. » Il n'est pas croyable avec quelle humilité et soumission le pauvre berger reçut la réprimande de son zélé directeur, car se mettant à genoux en une posture qui semblait s'anéantir, il lui demanda sa bénédiction et sans nulle réplique, il obéit et s'en retourna à l'heure même. Je fus touché de la prompte obéissance de cet innocent berger : si bien qu'ayant demandé au P. Yvan pourquoi il l'avait traité avec tant de rigueur : « C'est un saint homme, » me répondit-il, « qui a de grandes communications avec « Dieu. Ce qui lui a été révélé de ces personnes saintes « est très vraî : mais la visite qu'il voulait leur rendre « était une pure tentation du diable. J'espère qu'il « profitera de la correction que je viens de lui faire (1). »

Profitons de cette occasion où Gondon et le P. Yvan devisent ensemble, près de la tour, sous les grands arbres du monastère, pour leur dire adieu à tous deux. Dans les tristes chapitres qui nous restent encore, nous ne nous occuperons plus que de Madeleine et l'aimable Gondon ne sera plus là pour nous égayer en chemin.

(1) Gondon, p. 575, 576.

CHAPITRE XVII

LA MÈRE DE COLONIA ET LA RÉVOLTE DU COUVENT D'AIX
1658

A partir de la mort du P. Yvan, la tâche du biographe de Madeleine se complique. Les mémoires des religieuses se font plus courts et plus rares. Gondon, qui a résolu bravement cette gageure de raconter les origines du nouvel ordre sans même écrire le nom de la fondatrice, Gondon nous quitte et ne parle plus. Il ne nous reste que le livre du P. Grozes, quelques lambeaux de mémoires, et une relation aussi confuse que détaillée d'un des voyages de Madeleine en Provence. Encore n'est-ce pas là tout notre embarras. Dès le début de cette période de vingt-cinq ans, nous nous heurtons à des difficultés d'un nouveau genre. En effet si, jusqu'ici nous avions parfois quelque peine à débrouiller le chaos de nos chroniques, à rectifier la chronologie poétique de Gondon et à souffler un peu de vie aux abstractions du P. Grozes, du moins nous n'étions presque jamais arrêtés par une obscurité calculée, par des réticences volontaires. En somme, on avait rarement à nous cacher quelque chose et, bien ou mal, on parlait clair. Tout va changer maintenant. A une seule exception près, les sœurs qui tiennent la plume se taisent, avec de gros soupirs, aux endroits précis où notre curiosité les guette. Quant au P. Grozes, sa discrétion naturelle s'en donne à

cœur joie. Complice de son horreur instinctive pour les détails précis et vivants, sa conscience d'honnête homme et de prêtre lui impose un redoublement de détours solennels et de sentences éloquentes. Il en sait long, certes, et il en dit assez pour ceux qui savent déjà tout, mais un devoir élémentaire lui interdit de remuer trop librement des cendres qui fument encore. Bref nous sommes en présence d'un mystère que la patience des chercheurs contemporains n'a pas encore éclairci.

Que les historiens me le pardonnent, peut-être est-ce mieux ainsi. Est-il, après tout, bien nécessaire que nous connaissions, par le menu, les noms, les erreurs et les fautes de ceux qui ont fait souffrir les saints?

Cette sorte de revanche posthume, qui d'ailleurs n'arrêterait pas le zèle des persécuteurs d'aujourd'hui, ne semblerait-elle pas blesser en une certaine manière l'exquise délicatesse des persécutés d'autrefois? Si quelque Saint-Simon avait peint sur le vif les prêtres et les religieuses qui s'appliquèrent à tourmenter Madeleine, ceux-là mêmes qui d'une façon ou d'une autre les imitent aujourd'hui ne reconnaîtraient pas leur image dans ce miroir du passé. Et puis, sait-on jamais, en des aventures de ce genre, où finissent les illusions excusables, où commence, je ne dis pas l'injustice, mais la méchanceté proprement dite? Lorsque Fra Angelico décrit sur les murs de la chapelle de Nicolas V une scène de martyre, on dirait qu'il s'intéresse aux bourreaux presque autant qu'à la victime. Il les pare somptueusement et leur prodigue les plus douces caresses de son pinceau. Et pourquoi non? Ils font leur métier de bourreaux, ils jouent leur petit rôle dans la tragi-comédie de ce monde, bons pères, bons époux, religieux même, à peine conscients de leur cruauté, presque sans le savoir et sans le vouloir, ils aident les saints à « compléter la passion du Christ ».

Mais peu nous importent les bourreaux, seule la victime nous intéresse. A travers les pages obscures de nos chroniqueurs, sa face douloureuse et sereine nous apparaît. La suave intrépidité que nous admirions dans les premiers chapitres de la vie de Madeleine a fait place à une résignation plus suave encore. Tenir bon, lutter, oui, quand l'existence même d'une grande œuvre était en jeu. Maintenant que l'œuvre triomphe et qu'elle est solidement assise, la fondatrice s'abandonne à des violences qui ne s'adressent plus qu'à elle-même. En un sens, elle continue bien la tactique d'autrefois. Elle ne capitule, elle n'abdique pas. Elle se tait, elle attend que les préventions se dissipent, que les passions qu'aucune résistance n'alimente s'épuisent, et que l'ingratitude implore un pardon qui ne lui sera pas refusé. Une vieille image nous la montre, telle que ses filles fidèles l'ont contemplée pendant cet interminable martyre. Tout le visage respire une lassitude infinie. La bonté rayonne encore de ces yeux clairvoyants qui se sont fatigués à lire le secret des cœurs. Les fines lèvres ébauchent encore une sorte de sourire. Madeleine est debout. Ses mains paisibles soulèvent un peu le long scapulaire où sont tombées, pêle-mêle, une quantité de petites croix. A sa droite, d'autres croix tombent encore. Sans même les regarder, la sainte ouvre pourtant son scapulaire pour ne perdre aucune goutte de la pluie sanglante. Vraie cependant, simple et naturelle comme toujours. Le bon sens de sa race interdit à Madeleine l'affectation de je ne sais quelle ferveur mensongère. Elle ne dit pas que la souffrance ne fait pas souffrir. Son maître ne lui a point appris tous ces beaux discours, mais simplement que « l'amoureux pour le pur plaisir de Dieu, voudrait être le blanc et le but de toutes les punitions et satisfactions de la justice éternelle; pourvu que tous fussent

le contentement de Dieu, et lui seulement en grâce (1). »

Venons au fait par les petits chemins en zigzag qu'a tracés pour nous le P. Grozes. Après avoir raconté les difficultés que rencontra Madeleine, dans les premières années de la fondation de la maison de Paris, le biographe ajoute : « Mais les persécutions qui venaient du dehors n'étaient pas si sensibles à Madeleine que celles qui lui étaient suscitées par quelques esprits dangereux de son propre monastère. (Je rappelle que ceci se passe dès avant la mort du P. Yvan.) Il y a toujours des filles imparfaites dans les communautés les plus saintes, et il arrive quelquefois que ces filles qui se révoltent contre leurs supérieures trouvent des directeurs trop complaisants qui entrent dans leurs petites passions et qui favorisent leur révolte. Il se rencontra des personnes de ces deux caractères à Paris, qui donnèrent beaucoup d'exercice à Madeleine, Dieu le permettant ainsi pour la purifier davantage. On l'accusait d'ambition, parce qu'après avoir établi son monastère, elle ne s'en retournait pas d'abord en Provence. Elle trouva des directeurs qui lui firent de fortes corrections en présence de la communauté... On lui fit mille autres traitements fort injurieux qu'elle souffrit avec une patience héroïque, ne voulant point quitter cette maison où, parmi tant de saintes filles, il y en avait quelques autres qui se voyant appuyées de leur directeur, n'épargnaient rien de tout ce qui pouvait l'obliger à s'en retourner (2). »

Nous savons le nom d'une des coupables. Il y avait alors au couvent de Paris une jeune provençale, la mère Marie de l'Annonciation, qui semble avoir eu la

(1) *Premier recueil*, p. 83.
(2) Grozes, p. 257, 258.

haute main dans ces premières intrigues contre Madeleine. Elle appartenait à la famille aixoise de Colonia (1). La fondatrice l'avait prise avec elle pour la fondation de Paris. La faveur que marquait un pareil choix, l'honneur d'avoir été à la peine pendant les plus mauvais jours de cette entreprise laborieuse, d'autres mérites peut-être donnaient un certain prestige à la jeune sœur. Elle avait des manières enveloppantes et une certaine façon de se mettre en évidence au moment même où elle confessait son néant. Elle a collaboré à nos mémoires, et nous avons l'aveu de ses fautes écrit de sa propre main. Mais j'avoue ne pas aimer le bavardage de sa plume ni l'emphase de sa contrition. Cette pauvre tête se laissa-t-elle griser par l'ambition, la mère de Colonia voulut-elle gouverner à son tour la maison de Paris, ou, du moins, donner la place à une autre sœur moins éclipsante que Madeleine, je ne saurais dire. Peut-être aussi ne fut-elle, avec les autres révoltées, que l'instrument de l'ambition ou de la rancune de quelque autre personnage. Toujours est-il que, lorsqu'en 1655, la bonne sœur fut envoyée à Aix comme supérieure, elle eut bientôt fait de semer dans la maison mère les mêmes germes d'indépendance qui avaient levé, sous ses yeux, et, je pense aussi, par ses soins, dans la maison de Paris.

La visite et la mort du P. Yvan mirent fin, pour un temps, à ces intrigues misérables. On n'aurait pas eu le cœur de comploter ainsi près de cette tombe à peine fermée, et, dans tous les cas, le jeune couvent allait avoir désormais un intérêt trop évident à conserver la mère Madeleine.

(1) Le célèbre jésuite de Colonia était de ses parents. (Cf. l'appendice.)

C'est, en effet, à cette date que la reine mère commence à se prendre d'affection pour la fondatrice. Elle désirait la voir depuis longtemps, mais la Fronde avait indéfiniment suspendu une première promesse d'audience et « la mère Madeleine n'eut pas le bonheur de saluer Sa Majesté, jusqu'à ce qu'on fit l'oraison funèbre du P. Yvan. La reine mère qui avait beaucoup d'estime pour lui voulut y assister... (et) ayant entendu cet éloge du P. Yvan, fit l'honneur à la mère Madeleine de la visiter. Elle fut si satisfaite de cette première conversation qu'elle fit souvent l'honneur à Madeleine de la voir dans la suite. Cette grande reine s'entretenait fort longtemps et fort familièrement avec cette pauvre religieuse, qui avec cette simplicité qui faisait son caractère, et cette liberté respectueuse que l'esprit de Dieu inspire aux âmes saintes, l'exhortait à remplir tous les devoirs d'une reine chrétienne. L'honneur que la reine mère faisait à Madeleine lui attira des visites des personnes les plus considérables de la cour, qui, selon le style du monde, tâchaient de se ménager le crédit de la mère Madeleine, parce que la reine marquait par mille endroits obligeants l'estime qu'elle faisait de sa vertu... » (1).

Carrosses fleurdelisés, courtisans, dames d'honneur, et que sais-je encore, jamais nos bonnes filles n'en avaient tant vu. Les visites, d'ailleurs très simples, que leur faisaient jadis le duc et la duchesse d'Angoulême, n'étaient plus rien auprès de cet excès d'honneur et la jalousie des mécontentes dut battre en retraite, enchaînée par un orgueil dont la dernière des sœurs converses prenait sa part.

Et puis, comment songer à se défaire d'une supérieure

(1) Grozes, p. 270.

dont la présence assurait au pauvre couvent de magnifiques aumônes? Madeleine eut bientôt « un si grand pouvoir sur l'esprit de cette princesse, qu'elle ne lui demanda jamais rien sans l'obtenir ». Nous savons d'ailleurs « qu'elle usa avec tant de réserve et de modestie de sa faveur et de son crédit qu'elle refusa souvent des sommes d'argent très considérables que la reine lui offrit, en lui disant qu'elle appréhendait que la divine Providence ne l'abandonnât, si elle recevait de riches présents ». Et ce n'est pas là une pieuse imagination de son biographe. Moins discrète et plus intéressée, Madeleine aurait pu demander des fondations importantes et pourvoir aux besoins de l'avenir. Elle n'en fit rien, et nous verrons bientôt qu'après la mort d'Anne d'Autriche, les religieuses de Paris eurent souvent de la peine à remplir les conditions onéreuses que leur imposait leur quatrième vœu. Mais enfin, du vivant de la reine mère, si Madeleine restait à Paris, on était sûr de ne manquer de rien.

« Dans les longues conversations qu'elle avait avec cette sainte religieuse, (Anne d'Autriche) lui parlait à cœur ouvert des affaires les plus importantes de l'Etat... Cette grande reine avait alors deux grands desseins. Le premier était de faire la paix entre la France et l'Espagne, le second de faire le mariage du roi avec l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche... (Consultée par elle, à ce sujet), Madeleine lui répondit... que ses beaux desseins seraient couronnés d'un glorieux succès ; que la paix se conclurait entre les deux couronnes; que le mariage avec l'infante se ferait en même temps et que la France verrait avant la fin de la première année de cet heureux mariage, les bénédictions que le ciel répandrait sur la maison royale, par la naissance de Monseigneur le Dauphin.

« Ce n'est pas ici une de ces prédictions faites après coup, dont on se fait quelquefois honneur dans le monde. C'est la reine mère qui l'a elle-même publiée. Cette princesse étant venue en Provence avec le roi, l'an 1660, l'affection qu'elle avait pour Madeleine qui était alors à Paris, l'obligea à visiter tous les monastères de la Miséricorde qui se trouvèrent sur sa route. C'est là qu'elle dit hautement en présence des dames qui l'accompagnaient et de plusieurs religieuses de cet ordre qui vivent encore (1), que Madeleine lui avait prédit cette paix et ce mariage, lorsqu'il n'y avait point d'apparence que ces deux importantes affaires se dussent si facilement terminer » (2).

Dans le courant de l'année 1656, les couvents de Provence apprirent que la fondatrice allait venir faire sa visite officielle. A cette nouvelle, la mère de Colonia qui était à Aix depuis un an en qualité de supérieure, ne ressentit qu'un médiocre plaisir. Elle avait maintenant moins de raisons qu'autrefois pour désirer le retour de Madeleine à la maison mère. Vaniteuse et mutine, les seconds rôles n'étaient pas de son goût. Elle avait promptement formé le projet de marcher l'égale de la fondatrice, de régir à sa guise et sans relever de personne le monastère dont une amitié trop confiante lui avait confié la garde. Cependant le moment ne lui semblait pas encore venu de faire un coup d'éclat. Elle ne se sentait pas encore assez maîtresse de la situation pour afficher au grand jour ses pensées d'indépendance, et tout en se promettant bien que ce serait la dernière fois, elle consentit à subir de bonne grâce la visite de Madeleine. Cette corvée accomplie,

(1) Le livre du P. Grozes a paru en 1696.
(2) Grozes, p. 281, 282.

la supérieure ne pensa plus qu'à se fortifier dans la place. Elle gagna les fortes têtes du couvent, surprenant la bonne foi des unes, flattant l'ambition des autres. Dans les communautés les plus saintes, il suffit d'un petit état-major bien décidé pour mener à bonne fin les pires intrigues. Impuissant et timide, l'ensemble du troupeau suit en gémissant ou du moins n'ose pas entraver des manœuvres qu'il condamne. Vienne un directeur entreprenant, et les dernières velléités de résistance capitulent. L'intrépide supérieure avait avec elle deux personnages qui nous sont à peine connus, « les sieurs Rimbaud », dont l'un, au moins, devait être supérieur ou confesseur de la maison d'Aix, dont l'autre exerçait probablement une autorité du même genre sur les miséricordiennes de Marseille. Instigateurs, complices, ou simples instruments de la révolte qui se préparait, nous ne saurions dire; j'incline assez, pour ma part, à les charger sans merci. Il en arrive souvent ainsi dans la période de tâtonnements qui suit la création d'un nouvel ordre religieux. La tentation vient à certains prêtres de remanier au gré de leurs idées propres, l'œuvre originale du fondateur. Orgueil ou zèle, ou les deux peut-être, ils voudraient transposer dans un nouveau moule le riche métal qui n'est pas encore refroidi. D'autres, plus vulgaires, cherchent seulement à satisfaire un ridicule besoin de domination. Ils entendent régner seuls et sans contrôle dans la maison qui a fait appel à leurs services, et ils regardent d'un mauvais œil toute autorité qui échappe à leur influence. D'autres enfin épousent aveuglément les intérêts et les passions d'une religieuse intrigante dont la fascination les a subjugués.

J'ignore dans quelle catégorie se rangent « les sieurs Rimbaud »; mais quoi qu'il en soit, ils firent très acti-

vement le jeu de la sœur de Colonia. C'est par eux, sans doute, que l'archevêque d'Aix, l'illustre cardinal Grimaldi, fut prévenu contre Madeleine. On dut lui représenter, je pense — car la bonne foi de ce grand homme ne saurait faire doute pour personne, — on dut lui représenter que le couvent d'Aix étant le berceau de l'ordre, ne dépendait, à aucun titre, de la maison de Paris et que toute ingérence étrangère risquait de troubler le bon ordre de cette maison. Peut-être, aussi, avait-il dans son entourage quelqu'un des anciens adversaires de Madeleine. Bref nous l'allons voir bientôt non pas tout à fait aussi noir que nos chroniques nous le montrent, mais décidément favorable aux prétentions de la supérieure révoltée (1).

Le plan des conjurés était des plus simples : empêcher Madeleine de faire la visite du couvent d'Aix, et si elle arrivait à forcer les portes de sa propre maison, l'accueillir comme suspecte et la traiter de telle sorte qu'elle perdît à tout jamais la pensée de revenir. Sur ce point, nous ne sommes malheureusement pas livrés à nos seules conjectures. L'histoire du second voyage de la fondatrice en Provence ne nous laisse aucun doute sur l'existence et la gravité du complot.

Ce voyage, que nos chroniques appellent le « voyage des croix », fut entrepris dans les premiers jours d'août 1658, deux ans environ après la première visite

(1) On avait sans doute commis l'imprudence d'envoyer la mère de Colonia en Provence sans fixer nettement l'étendue de ses pouvoirs, et sans lui rappeler que chacun des monastères restait sous la juridiction suprême de la fondatrice. Il aurait été prudent de supprimer toute occasion de conflit entre la maison de Paris et la maison d'Aix qui restait, en un sens, la maison mère. Madeleine avait d'autres soucis. Tous ces problèmes canoniques semblent avoir été longtemps abandonnés aux décisions immédiates du P. Yvan, lequel aimait assez qu'on vécût au jour le jour.

officielle des couvents de Provence. Il eût peut-être été plus prudent de laisser un plus grand intervalle entre les deux visites. A cette époque où tant de monastères eurent leurs « grands jours », on ne croyait guère que l'autorité pût se mettre en mouvement sans méditer la répression de quelques abus. « Eh bien! que fait « la mère? — criait dans le parloir d'Avignon un personnage ecclésiastique, au lendemain de l'arrivée de Madeleine — « que vient-elle faire en ce pays-ci? Elle ferait bien « mieux de demeurer en sa maison de Paris qui a bien « plus besoin de réforme que celles de Provence (1). » A cette première imprudence — *humanum dico* — s'en ajoutait une autre. Au lieu de prendre avec elle quelqu'une des premières sœurs provençales qui auraient pu, au besoin, lui prêter main forte, Madeleine avait choisi pour l'accompagner deux jeunes parisiennes, qui regardaient le Midi comme un pays de mission, et qui ne purent être d'aucun secours soit pour tenir tête aux insurgées, soit pour ranimer le courage des sœurs fidèles. Lente à croire le mal, la fondatrice avait sans doute interprété avec trop d'indulgence les discrets avis qui lui étaient parvenus, et, assurément, elle ignorait le complot. L'eût-elle connu qu'elle n'eût probablement pas demandé à la politique humaine les moyens de le déjouer. Partir de Paris avec une lettre autographe de la reine mère au cardinal Grimaldi, tenir en alerte les nombreux et puissants amis qu'on comptait à Aix, camper quelques semaines de plus à Avignon pour organiser la campagne, et recourir si besoin était aux foudres du vice-légat, en vérité, rien n'était plus facile que d'écraser la révolte dans l'œuf, et que de mettre à la raison la mère de Colonia. Madeleine n'y songea

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 816.

même pas et ne voulut triompher que par la douceur, la patience et la faiblesse. *Tradebat autem*... C'est la tactique des saints. On ne peut que l'admirer en silence, mais il est cependant permis de se demander si un acte d'énergie n'aurait pas été plus sage et si la résistance passive opposée par Madeleine à ces commencements d'indépendance n'encouragea pas l'esprit de révolte qui devait éclater plus tard dans la maison de Paris. Il se pourrait enfin que, soit avant de quitter Paris, soit avant de passer les frontières du diocèse d'Aix, la fondatrice n'ait pas pensé à se munir de toutes les autorisations nécessaires. Sûre du but où elle tendait, elle allait tout droit et tout bonnement devant elle. Le P. Yvan, de qui elle tenait toute sa science, avait paraît-il oublié de lui apprendre le droit canon.

Elle partit donc de Paris le 3 août 1648, accompagnée de la mère Marie des Anges (Marie-Madeleine Stabre) et de la mère Marie de Sainte-Anne (Marie Lemère) (1). Cette dernière nous a laissé une relation détaillée du voyage, document de premier ordre, où l'on peut bien relever, me semble-t-il, quelques exagérations évidentes, mais dont la tradition miséricordienne atteste l'exactitude foncière et qui dans son ensemble, mérite une confiance absolue (2). Brûlant les premières étapes, nous suivrons pas à pas nos trois

(1) Deux parisiennes, comme j'ai dit. La première était âgée de 36 ans, la seconde de 25.

(2) Cette relation est conservée dans le *Manuscrit de l'Arsenal*, et comme les autres pièces de cet incomparable dossier, elle est encore inédite. Le P. Grozes semble l'avoir ignorée, ou, s'il l'a connue, il s'est interdit d'en faire usage. Il y a là un mystère insoluble. Le biographe qui a consacré deux ou trois pages à la révolte du couvent de Paris ne dit absolument rien de la révolte du couvent d'Aix. Un des « sieurs Rimbaud » vivait-il encore au moment où Grozes publia son livre (1698)? Avait-on à redouter la colère de quelque autre personnage?

voyageuses, à partir du moment où elles laissent Avignon pour se rendre à Aix (1).

« On ne pouvait pas partir (d'Avignon) pour Aix sans le consentement de Mgr le cardinal Grimaldi, et c'est ce que l'on eut assez de peine à obtenir... mais enfin, après plusieurs contradictions, (le cardinal écrivit à Madeleine) pour lui faire savoir qu'il lui donnait licence de partir de sa maison d'Avignon, pour le venir trouver à son château de Jouques, pour lui parler avant que d'aller à Aix, ce qui la surprit un peu, mais elle ne laissa pas néanmoins de partir au plus tôt. »

On partit le 27 août, l'assistante d'Avignon faisant cortège à la fondatrice.

« Lorsque nous sortîmes du couvent je fus tout étonnée qu'une bonne femme mit son petit enfant sous notre grand voile, croyant de le faire toucher à notre Révérende Mère... le même jour on fut coucher à Cavaillon au couvent des religieuses bernardines... (et) il nous fallut partir le jour suivant de bon matin pour nous rendre au village de Mallemort où Mgr le cardinal nous devait envoyer son carrosse pour de là nous conduire à Jouques... »

Après un voyage un peu secoué, nous voici chez le cardinal.

« Il fit asseoir (la fondatrice) auprès de lui, afin de lui parler. Les sœurs se retirèrent un peu, en sorte néanmoins qu'elles ne laissaient pas d'entendre une bonne partie des choses qu'il lui disait, qui étaient toutes très sensibles.

(1) En carrosse, de Paris à Chalon (3-9 août), en bateau, de Chalon à Lyon (9-12 août) et de Lyon à Avignon, avec halte au Pont-Saint-Esprit (12-15 août). On eut naturellement beaucoup à souffrir. De Chalon à Lyon, les trois religieuses étaient « au bout du bateau, dans une petite cabane » où elles ne pouvaient faire aucun mouvement. Sur le Rhône, on faillit périr une ou deux fois. On resta à Avignon du 15 au 27 août.

« Premièrement il lui disait qu'il l'avait fait venir... pour savoir d'elle ce qu'elle était venue faire en Provence, et que, pour lui, il ne voyait et ne savait aucune raison qui la pût obliger d'avoir fait un si long voyage... et qu'il ne fallait pas qu'elle prît cette peine, parce que le couvent d'Aix était fort bien réglé... et toutes les filles fort contentes et que la maison n'avait que faire d'elle... Cet entretien dura assez longtemps, et les sœurs qui étaient là présentes prirent garde que son Eminence paraissait être fort émue, ce qui le faisait parler avec bien du mépris, et qui les faisait fondre en larmes de voir leur bonne mère si mal traitée. Parfois, elle se mettait à genoux selon les choses qu'il lui disait... »

Sur les sept heures, on apporta le souper, qui était magnifique; mais personne n'avait le cœur de se mettre à table. La matinée du lendemain ne fut pas moins pénible. Le cardinal ne parut pas, mais il envoya des « ambassadeurs » à Madeleine. « Sitôt que l'un sortait, un autre s'avançait... (ils) lui disaient qu'elle était une irrégulière et une désobéissante et qu'elle avait fait rompre la clôture aux deux sœurs de Paris, pour les avoir fait sortir de la maison d'Avignon sans l'ordre de Son Eminence. Le vicaire de la paroisse de Jouques vint de la part de Mgr le cardinal pour lui mander qu'elle était, elle et ses deux filles, excommuniées. » Les pauvres filles furent consternées, et le cardinal, pris de pitié, leur dépêcha ce même vicaire, afin de les confesser et de lever leur excommunication dans les formes. Ce jour-là, décidément, tous les canonistes du château de Jouques avaient oublié la théologie.

Sur le soir, elles apprirent que le cardinal leur permettait enfin de partir. Lui-même il monta jusqu'à leur chambre et leur parla avec plus de douceur que la veille. « Hé bien! notre mère, dit-il à Madeleine, vous irez enfin

« à la maison d'Aix, que vous trouverez en bon état...
« C'est pourquoi, comme vous n'y avez que faire, vous irez
« seulement afin de vous reposer... Cependant, je trouve
« bon que vous et vos filles fassiez une retraite pendant
« votre séjour dans la maison. Vous prierez Dieu pour
« moi, et croyez que je vous aime. Il faut que vos prières
« me fassent un saint (1). »

On fut à Aix le vendredi 30 août, à huit heures du soir. Après un retard qui ne parut pas naturel à nos visiteuses, les portes du couvent d'Aix s'ouvrirent enfin. Une partie de la communauté était descendue. « Ce fut assurément une réception la plus lugubre du monde... On ne voit que des visages renfrognés et, de l'autre côté, des pleurs et des cris que les pauvres sœurs fidèles faisaient. Elles ne pouvaient s'empêcher de crier de joie : « Ma bonne Mère, soyez la bienvenue... » Mais on les fit bientôt taire... et sortir sans leur donner le loisir de la voir, ne demeurant que la supérieure (la mère de l'Annonciation, Colonia) et celles de son parti, qui firent assez paraître, par leur indifférent silence, combien elles étaient affligées de cette arrivée. Mais elle ne fit pas semblant de voir leur façon de faire; elle les embrassa toutes l'une après l'autre, très cordialement, et surtout la mère de l'Annonciation. »

Les violences commencèrent dès ce soir même, d'abord dans la chambre de Madeleine, puis au réfectoire, en guise d'assaisonnement au maigre repas qui leur fut offert.

« Il vous fait beau voir, (disaient-elles), de faire si souvent des voyages et si inutilement, et nous amener vos filles de Paris pour gouverner notre maison; mais

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*... Relation du deuxième voyage de Provence, chap. v, *passim*, 821-840.

il n'en ira pas ainsi... Pour moi, j'avais courage de leur jeter à la tête tout ce qu'il y avait sur la table, et sans le respect que je portais (à la mère Madeleine) je l'aurais fait... Mais ce ne fut ici que le commencement (et dès le lendemain) elles ne manquèrent pas de faire exactement tout ce que Mgr le cardinal avait ordonné à leur persuasion. Elles n'eurent donc point de honte de lui venir dire (qu'elle devait demeurer en retraite avec ses filles) et que cependant il ne lui serait pas permis de sortir de sa chambre, d'assister à aucun exercice de la communauté ni d'aller au parloir. Mais surtout il lui était expressément défendu de parler à pas une sœur, sinon à quelqu'une des anciennes rebelles... Sa chambre leur servit de prison, parce qu'il n'y en avait point d'autre dans le monastère. Elle demeura ainsi enfermée l'espace de quatorze jours... »

Le cardinal leur choisit un confesseur entre mille, c'est à savoir, l'illustre P. Cabassut (1). Canoniste, orientaliste, et, par conséquent, deux fois inaccessible aux tentations de l'humaine faiblesse, celui-ci traita nos prisonnières « sans miséricorde ». Quant aux autres Aixois qui se pressaient à la porte pour demander la révérende mère, on les expédiait en disant : « Il n'y a « point ici de révérende mère, mais bien la mère Made- « leine, mais vous ne la verrez pas. »

A l'intérieur, les injures ne tarissaient pas sur le compte de Madeleine. « Quoi plus! elles eurent la hardiesse de la contrefaire en son marcher et parler, et cela en plein chapitre, ce qu'une sœur fidèle a rapporté avec horreur; (elles allaient répétant que Madeleine) voulait être toute seule la mère et la maîtresse de l'ordre, ce

(1) Provençal, comme tant d'autres oratoriens célèbres. Aix (1604-1685).

que leur envie ne pouvait souffrir, singulièrement la sœur de l'Annonciation qui remuait, comme on dit, ciel et terre, pour tâcher de lui ravir, si elle eût pu, le titre de fondatrice. »

Les sœurs fidèles étaient au moins aussi consternées que les trois compagnes de Madeleine. Elles avaient désiré sa visite avec tant d'impatience, pressées de dire à leur mère « l'état de la maison, comme elles étaient traitées par les sieurs Rimbaud et la sœur de l'Annonciation »! Naturellement on ne se fit pas faute de jouer encore des foudres de l'Eglise et on leur dit que toutes celles qui parleraient à la fondatrice seraient, du coup, excommuniées.

« Lorsque les pauvres sœurs fidèles passaient devant la chambre, elles faisaient tout ce qu'elles pouvaient afin de la voir, puisqu'il ne leur était pas permis de lui parler, mais aussitôt que les autres les apercevaient, elles les chassaient. »

Madeleine étant tombée malade sur ces entrefaites, « elles ne lui donnaient que les choses précisément nécessaires et encore avec bien de la peine. Elles eurent bien le courage de lui laisser une couverture qu'à peine deux sœurs pouvaient lever, et nous étions pour lors au temps des plus grandes chaleurs, et sa révérence au lit, bien malade, tellement que nous étions contraintes de lui mettre un drap en double afin de la soulager. Mais cela se faisait en cachette, de peur de scandaliser ces belles sœurs, qui n'auraient pas manqué de l'accuser envers Mgr le cardinal de trop de délicatesse, comme elles avaient déjà fait lorsqu'elles lui dirent qu'elle ne vivait que de petits pieds...

« Je crois qu'on aura peine de croire de telles choses, mais c'est pourtant la vérité, assurant que j'en laisse beaucoup plus que je n'en dis.

« La sœur de l'Annonciation était la plus animée contre sa révérence... (Elle venait dans sa chambre) sa robe toute pleine de lettres qu'elle avait gardées depuis longtemps, et puis elle les lisait, croyant lui faire confusion (et se fâchant quand ces lettres contenaient de bonnes paroles à l'adresse de Madeleine)... Elle ne pouvait souffrir que les filles fidèles parlassent aux sœurs de Paris... enfin, elle fit tant qu'on fit assembler les sœurs, tant les jeunes que les anciennes; l'on fit aussi venir une des sœurs de Paris pour savoir d'elle ce que les sœurs lui disaient tant. (La Parisienne, se redressant, reprocha à la supérieure provençale) sa témérité d'affliger la fondatrice, et le peu d'état qu'elle avait toujours fait de la maison de Paris qu'elle avait pensé perdre... Ce fut pour lors qu'elle éclata et se mit à crier d'une telle façon qu'on n'attendait rien moins qu'elle battrait cette bonne sœur... Sa révérence était présente à ce discours, qu'elle fit finir. » La scène ayant, semble-t-il, passé toute mesure, plusieurs provençales vinrent discrètement faire des excuses à la parisienne; mais, encore une fois, les pauvres filles n'avaient un peu de courage que lorsque la mère de l'Annonciation ne les voyait pas.

« Je dirai ici une faveur que Dieu fit à notre révérende mère pendant ce temps de retraite... Un jour qu'une des sœurs parisiennes avait fort pleuré toute la journée... sur le soir, elle se mit en oraison; mais elle était si accablée de tristesse et de mal qu'elle ne se put tenir à genoux. C'est pourquoi elle se résolut de dire son rosaire en se promenant par le dortoir, et passant devant la chambre de sa révérence, elle fut inspirée d'y entrer. Et la bonne mère, voyant cette sœur si triste et abattue... elle la consola le mieux qu'elle put, lui disant que cette tempête finirait bientôt et que Dieu tirerait sa gloire de toutes ses souffrances. (L'autre

« jour, lui raconta-t-elle), m'assoupissant un moment,
« il me sembla voir notre bon P. Yvan, qui se présenta
« à moi... fort triste. Et le regardant avec plus d'at-
« tention, je pris garde qu'il avait le bras droit, et la
« main de ce même bras, tout en pièces et déchirés. Les
« morceaux de chair pendaient de tous côtés. Cela me
« fit bien peur et pitié tout ensemble... — Hélas! mon
« bon Père, qui est-ce qui vous a ainsi traité?... Il me
« fit réponse : « Ce sont les filles de cette maison... et
« comme vous êtes mon bras droit en ce rencontre,
« tout ce que l'on vous fait est comme si on me le faisait
« à moi-même. Mais, ayez bon courage, cela passera
« bientôt. »

La retraite dura une quinzaine de jours. Ce temps passé, on lui permit de rentrer dans la vie commune, « mais comme une simple religieuse et sans jamais présider. Lorsqu'il fallait donner la bénédiction, c'était toujours sœur de l'Annonciation qui la donnait. » Madeleine ne descendait pas au parloir sans en demander la permission, et la mère de l'Annonciation n'avait garde de l'y laisser descendre seule. Les lettres qu'elle recevait, et notamment celles que lui écrivaient les sœurs de Paris, ne lui étaient remises qu'après avoir passé par le cabinet noir et plusieurs s'égaraient en route. Ce qu'apprenant, les sœurs de Paris « adressèrent leurs paquets à M. le président Guérin, qui les apportait lui-même, afin de les rendre en main propre. Mais cela ne se pouvait faire sans grande peine, parce qu'il recevait des rebuts terribles de la part de la sœur du Couronnement, qui était portière. Toutes les personnes qui venaient demander sa révérence étaient traitées de même façon, afin de leur ôter l'envie de revenir. »

Au bout d'un mois, voyant qu'il n'y avait rien à attendre de ses filles révoltées, la mère Madeleine

annonça son prochain départ. Elle aurait vivement désiré passer par Marseille. En effet, le couvent de Marseille, que gouvernait alors une des plus anciennes religieuses de la Miséricorde, la mère Anne de Bontemps, était aussi en état de siège. Comme celui d'Aix, il avait son Rimbaud, frère ou cousin de l'autre, et non moins animé que lui contre Madeleine.

Les sœurs de Marseille avaient tenu bon, mais elles payaient cher leur parfaite soumission à la fondatrice. Madeleine, qui n'ignorait pas leur détresse, s'était promis de les consoler. Le Rimbaud d'Aix, apprenant par la mère de l'Annonciation ce qui menaçait le Rimbaud de Marseille, se mit en campagne pour faire échouer ce projet. On représenta à Madeleine que la maison de Marseille allait le mieux du monde et qu'au surplus, la mère de Bontemps « ne se souciait pas autrement de la voir ». Madeleine savait pertinemment le contraire. Il fallut donc pour l'arrêter qu'on fît encore jouer l'autorité du cardinal. « Ce bon Seigneur fut contraint d'acquiescer à leur injuste demande et ne ratifia pas ce qu'il avait déjà permis. » La fondatrice, abandonnant à regret son dessein, prit le parti de revenir directement par Avignon. Apprenant que son départ était décidé, les sœurs fidèles ne purent cacher leur douleur. Et comme l'excommunication était toujours suspendue sur leurs têtes « lorsqu'elles rencontraient les sœurs parisiennes par la maison, elles se jetaient à leur col et disaient en pleurant très sincèrement : « Hélas! mes bonnes sœurs, si vous saviez « combien nous souffrons et si nous n'osons le dire, nous « vous prions de le faire savoir à notre bonne mère. » On les accompagna jusqu'à la porte. « La sœur de l'Annonciation et celles de son parti étaient dans la joie... et ne se purent empêcher de le faire paraître par leur empressement. » Madeleine les bénit, les embrassa toutes « et puis

elle se fit ouvrir la porte, ce qu'une sœur rebelle fit aussitôt. »

Elles montèrent dans une méchante voiture de louage. « L'un des sieurs Rimbaud (les) vint accompagner jusqu'à Lambesc. Il fit une étrange mine tout le chemin, parce que les personnes ne lui plaisaient pas, surtout celle de sa révérence qui ne faisait pas semblant de voir cela. (Un bon président au Parlement qui n'avait osé affronter la mauvaise humeur de la sœur tourière, fut attendre Madeleine) en un certain endroit afin d'avoir la consolation de la voir... elle lui parla quelque temps, après quoi elle monta dans le pauvre carrosse. » On était au 2 octobre 1658. La terrible épreuve avait duré un peu plus d'un mois.

Le couvent d'Avignon lui fit fête et réussit à la retenir quelque temps. Cependant la supérieure et les sœurs de Marseille supplièrent leur évêque, Étienne de Puget, de permettre à la fondatrice de les venir voir. L'évêque n'ayant fait aucune difficulté, l'abbé de Bontemps, frère de la supérieure, vint lui-même chercher Madeleine à Avignon. Démarches préliminaires et voyage, tout se fit dans le plus grand secret, car on était toujours sous la crainte des deux Rimbaud.

« Elle séjourna dans cette maison huit mois, laquelle maison en avait en vérité bien besoin... les sœurs étaient dans un état pitoyable; elles ne pouvaient plus souffrir la conduite des Rimbaud. Sa révérence travailla fortement pour leur ôter la conduite de nos maisons (et après bien des peines, elle en vint à bout). »

Le 3 août 1659 elle dit adieu aux sœurs de Marseille, à qui elle laissa pour supérieure la mère des Anges, une des deux sœurs parisiennes qui l'avaient accompagnée pendant ce long voyage. La mère de Bontemps revint à Paris avec Madeleine et la sœur Sainte-Anne.

En arrivant à Paris, Madeleine « avant que d'entrer dans le monastère... voulut aller à Notre-Dame pour rendre grâces à Dieu ».

« Avant que je finisse ce discours — conclut notre narratrice — je supplie très humblement les personnes qui prendront la peine de lire cet écrit de pardonner à la rudesse du style. J'ai bien prévu en écrivant ceci que j'entreprenais une chose qui surpassait mes forces... mais enfin j'ai cru faire le devoir d'une bonne fille envers sa très honorée mère, en rendant témoignage selon mon petit pouvoir de sa vie et des choses que j'ai vues et entendues (1). »

Lui pardonner, la pauvrette, nous devons plutôt l'exalter et avec elle les supérieures de son ordre — celles d'autrefois et celles d'aujourd'hui — qui nous ont précieusement conservé son témoignage. Tant d'autres n'auraient pas hésité à faire taire cette grêle voix d'outre-tombe, et à supprimer des souvenirs qu'une prudence myope aurait jugés trop compromettants. Si quelqu'un paraît ici compromis, ce n'est assurément pas l'ordre du P. Yvan et de Madeleine. Les congrégations les plus saintes ont eu leur sœur de Colonia, et si je voulais prendre ici la défense de cette pécore, plus sotte après tout que méchante, je n'aurais pas de peine à montrer, sur bonnes preuves, qu'en fait d'intrigue et de révolte, celle-ci ne fut, auprès de tant d'autres, qu'une vulgaire apprentie. Quant aux sieurs Rimbaud, que la terre de mon pays leur soit légère! Cette race est de tous les temps, la race des malheureux qui ne subissent pas le charme des saints.

Je regrette donc seulement que la sœur Sainte-Anne ne nous ait pas renseigné sur la fin de cette crise. Elle

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 790-906, *passim*.

n'a écrit que ce que ses contemporains ne pouvaient guère savoir que par elle, et n'a pas mentionné les événements que tout le monde alors connaissait. Elle semble dire que Madeleine, pendant les huit mois qu'elle passa à Marseille, parvint à congédier les sieurs Rimbaud, mais elle ne parle clairement que de ce qui concerne le tyran de la maison de Marseille. La déconfiture de celui-ci amena-t-elle celle de l'autre, et Grimaldi se laissa-t-il éclairer par son collègue de Marseille? La chose est probable, mais nous ne pouvons l'affirmer. Nous ne savons pas davantage comment finit la révolte de la maison d'Aix. En 1661, la mère de Jésus-Christ, Anne de Bontemps, fut nommée supérieure à Aix et plusieurs autres religieuses furent envoyées avec elle dans le même couvent. C'est tout ce que nous apprennent nos chroniques. Il se pourrait que par une souveraine condescendance, la mère Madeleine ait ainsi attendu trois ans avant de porter un dernier coup à la rébellion.

A partir de ce moment, la sœur de l'Annonciation ne fait presque plus parler d'elle. Entre 1670 et 1678, nous la retrouvons à Avignon, aidant la supérieure de ce couvent à écrire l'histoire de l'ordre. Elle profite de l'occasion pour battre sa coulpe. Faisant allusion aux graves désordres qui venaient de forcer la fondatrice à s'exiler de Paris, l'ancienne révoltée s'exprime en ces termes : « Moi qui ai tout vu et tout su et qui n'ignore pas ce qui se passe depuis qu'elles (les sœurs de Paris) l'ont renvoyée; qui vois les dispositions de sainteté où est cette grande âme, je me perds dans mes pensées et je ne puis exprimer mon étonnement. En vérité, la créature est bien peu de chose et a bien sujet de s'anéantir d'être capable de telles révolutions et changements! Je dis ceci à ma confusion parce que étant témoin ocu-

laire de toutes les merveilles que la divine bonté a faites par sa révérence dans la Provence et dans Paris, je suis tombée dans un tel aveuglement de la persécuter et la faire excessivement souffrir. J'ai voulu lui ôter le titre de fondatrice... mais j'en ai un extrême regret et douleur. Je suis bien aise et je veux que tous ceux et celles qui m'ont imitée dans mes défauts sachent que je m'en repens de tout mon cœur et que j'en ferai le reste de mes jours pénitence (1). »

(1) *Manuscrit de l'Arsenal*, p. 405, 406.

CHAPITRE XVIII

ARLES

1665

De 1659, date du retour de Madeleine à Paris, à l'automne de 1664, où la fondatrice part de nouveau pour la Provence, les chroniques de l'ordre ne nous apprennent rien d'intéressant. Les années 1661 et 1662 furent occupées, en partie, par la publication du premier volume des lettres et de la vie du P. Yvan. En 1663, le monastère de Paris signe le formulaire contre Jansénius et à la fin de cette même année, Madeleine commence à préparer la fondation d'Arles.

Le 4 janvier 1664, Anne d'Autriche écrit à Mgr de Grignan, archevêque d'Arles, pour lui recommander ce projet de fondation (1), et la réponse du prélat ayant été favorable, Madeleine se mit en route à la fin de septembre. Le 12 octobre elle s'embarquait de nouveau sur le Rhône. L'historiographe du couvent d'Arles place, à ce propos, une élévation sur le symbolisme de ce noble fleuve, et sur les étroites ressemblances que Madeleine dut manifestement remarquer entre le Rhône et le couvent qu'elle allait fonder.

(1) *Histoire de la fondation du monastère de la Miséricorde de la ville d'Arles*, par le R. P. Alexandre d'Arles, prédicateur capucin (à Aix, chez Jean Adibert, 1705), p. 59.

« La révérende mère Madeleine, qui voulut que ses filles allassent par eau, s'étant mise sur le Rhône, fleuve qui, courant à la mer, laisse dans les campagnes autant de délices que de richesses, comme elle était savante de la science des saints et qu'elle avait l'art de faire par les créatures une élévation de son âme à Dieu, elle trouva d'abord sur le fleuve des merveilleux rapports et d'admirables représentations de l'œuvre qu'elle allait faire.

« L'eau, ce quatrième des éléments, ce cristal coulant, si nécessaire aux générations et à la nature de toutes choses vivantes, que Thalès reconnaît pour le premier principe de toutes choses, et que Moïse et Trismégiste nous décrivent le monde au point de sa création, comme une grande mer qui remplit tous les espaces du lieu d'où toutes les créatures sont tirées, en portant cette sainte fille doucement au terme de son voyage lui représentait d'une manière sensible qu'elle allait donner une naissance spirituelle à un grand nombre de filles chrétiennes, lesquelles, comme la rivière roule ses flots, comme l'eau est la lumière de la terre et le miroir du ciel, viendraient de suite se succédant les unes aux autres, et règleraient leurs connaissances et leurs volontés sur les lois, les inspirations et les révélations divines qui seraient représentées en elles.

« La merveilleuse abondance de ce fleuve, son cours généreux, son humidité souple et diffuse et sa froideur lui donnaient occasion de méditer d'un côté sur les largesses infinies... (1). »

Et le bonhomme continue, car il n'est jamais pressé. Ce prédicateur capucin pense toujours être en chaire.

Quelques pages plus loin, à propos d'une lettre très res-

(1) Alexandre d'Arles, *loc. cit.*, p. 23-25.

pectueuse de l'archevêque d'Arles au cardinal Grimaldi, il nous fait toute l'histoire du cardinalat : « Car il faut savoir que les cardinaux sont les assesseurs des souverains pontifes... (1). »

Dans l'intervalle qui sépare ces deux voyages de Madeleine, Grimaldi s'était probablement rendu compte de la mauvaise foi des Rimbaud, et il semble avoir été heureux de cette occasion qui s'offrait à lui de réparer l'injustice qu'on avait commise en son nom. Nous le voyons, à plusieurs reprises, encourager Madeleine dans ce projet de fondation. C'est ainsi qu'il lui écrivit le 27 octobre 1664 :

« Ma sœur... j'ai appris avec satisfaction votre arrivée à Avignon, où vous me dites que vous êtes retenue par le bruit de peste, quoique, Dieu grâces, la santé soit fort bonne en cette ville, et que vous puissiez y venir sans rien craindre, comme je souhaite, espérant que votre venue, par vos exemples de piété et de vertu, apportera des grands avantages à votre maison, la faisant aller de bien en mieux, et que je pourrai avoir occasion de vous témoigner, comme je suis, ma sœur, votre très affectionné en Jésus-Christ.

Hier. cardinal GRIMALDI. » (2)

Après être restée à Aix jusqu'à la fin de janvier 1665, la fondatrice se mit en route pour Arles. L'hiver était, cette année-là, des plus rigoureux. « Toute la campagne, (était) depuis quelques jours couverte de neige, ce qui

(1) ALEXANDRE D'ARLES, *loc. cit.*, p. 64-66. Il écrit entre autres détails historiques au sujet des cardinaux : « Saint Pierre... en fonda peu. »

(2) *Ib.*, p. 71, 72. Il est étrange que le P. Alexandre, si éloquent d'ailleurs, ait songé à nous conserver un grand nombre de documents originaux.

n'arrive que très rarement dans cet endroit de la Provence. C'est ce qui désolait le grand nombre de pâtres qui gardaient leurs brebis dans la vaste plaine de la Crau, qui est dans le chemin d'Aix à Arles; parce que ces grands troupeaux qui paissent durant l'hiver dans cette plaine, mouraient de faim, ne pouvant brouter l'herbe qui était couverte de neige; et les jeunes agneaux étaient d'abord saisis de ce froid violent qui les faisait mourir, n'y ayant point d'étable, en ces contrées, où l'on puisse conduire un si grand nombre de brebis... La mère Madeleine passant dans cet endroit (le P. Alexandre place nettement cette scène à Saint-Martin-de-Crau), tous ces pauvres bergers... se recommandèrent à ses prières. Elle les consola et leur promit que cette mortalité cesserait bientôt, s'ils avaient une grande confiance en la Mère des miséricordes, dont elle leur donna plusieurs images faites d'argile, leur ordonnant de les placer en des endroits différents de cette plaine. Dès le même jour cette mortalité cessa entièrement. La neige disparut en peu de temps, et les pâtres, ayant reconnu visiblement que ce changement merveilleux était un effet des prières de Madeleine, quelques-uns allèrent peu de jours après la trouver à Arles, de la part de tous les autres, pour la remercier de la conservation de leurs brebis (1). »

Le pieux troupeau ne pouvait prendre possession d'Arles sous les auspices d'un plus précieux miracle. Nous voyons, en effet, que cette fondation réussit à merveille, et que la maison d'Arles compta bientôt parmi les maisons les plus florissantes de la nouvelle congrégation (2). Je ne puis songer à en donner ici

(1) Grozes, p. 290-292.

(2) La mère Marie de Jésus (Paris, 1635 — Arles, 1683) fut une des premières supérieures d'Arles et une des saintes les plus

l'histoire, mais plus d'un lecteur sera, j'espère, heureux d'apprendre de quelle façon pittoresque un des plus glorieux débris de la Provence romaine garde aujourd'hui encore le souvenir de Madeleine et du monastère disparu.

Le premier campement de nos religieuses se fit, à Arles, « du côté du septentrion ». « Toutefois — remarque savamment le R. P. Alexandre d'Arles — comme il ne sort de ce côté-là ni lumières, ni richesses, ni plaisirs, mais seulement les tempêtes, on le trouva peu convenable pour un monastère qui devait être la lumière et les trésors de la ville, et faire les délices des personnes qui le devaient habiter. C'est pourquoi on la changea... pour une autre vers l'orient, et ce fut par un bon augure... puisque comme c'est de cet endroit que viennent les pierreries, les perles, les aromates et tout ce que l'univers a de plus précieux, ainsi ce devait être des trésors spirituels de toutes les vertus renfermées dans ce monastère... ou bien dites que comme ce fut à l'orient que... Dieu planta le paradis terrestre... ainsi nos religieuses devaient choisir une maison vers l'orient. Il semblait même qu'il y avait du mystère dans ce changement, et que, comme il y a des intelligences qui meuvent les cieux pour le bien des choses matérielles, de même Dieu en avait établi une pour mouvoir l'esprit de nos religieuses, et les porter à prendre la nouvelle maison... Car cette maison s'est trouvée, non seulement du côté de l'orient, mais justement en la même place qu'était anciennement le fameux théâtre avec son autel magnifique dédié à la déesse Diane — ou à Vénus comme le sieur Therrin a découvert — à laquelle on

remarquables du nécrologe miséricordien. Elle s'appelait dans le monde Isabelle de Séiour, et fut conduite à la mère Madeleine par M. Olier.

offrait toutes les années le sacrifice de deux victimes humaines mâles, de dix-huit ans, engraissées pour cela pendant six mois. Or, quel bonheur plus grand que de voir aujourd'hui élevé sur les ruines de l'idole de la cruauté, un temple dédié à la Miséricorde, la plus grande de toutes les œuvres de Dieu... (1). »

En cette même année 1665 (mai) la mère Madeleine fonda une maison de son ordre à Salon, puis, vers le mois de juin, elle revint à Paris où de nouvelles tristesses l'attendaient. Salon est le dernier couvent de la Miséricorde qui ait été fondé du vivant de Madeleine. On essaya bien, en 1666, de s'établir à Riom, mais les troubles qui survinrent vers le même temps dans la maison de Paris empêchèrent le succès de cette entreprise.

(1) Alexandre d'Arles, *loc. cit.* p. 86-88.

CHAPITRE XIX

LES DERNIÈRES ANNÉES DE MADELEINE MARTIN

1666-1678

Avant de revenir à Paris, Madeleine avait appris que la reine mère était gravement malade, et ce fut là, semble-t-il, une des raisons qui hâtèrent son retour. En effet, « cette grande princesse à qui la France a des obligations immortelles, parce qu'elle nous a donné le plus grand de tous les rois, cette princesse, dis-je, était attaquée depuis longtemps d'un cancer qui lui ravageait le sein... Aussitôt que (la reine mère) fut avertie du retour de la mère Madeleine, qu'elle attendait avec empressement, elle demanda de la voir, et les supérieurs ordonnèrent à Madeleine d'aller faire une visite à la reine, qui était alors dans le Louvre. Madeleine y fut reçue avec des honneurs extraordinaires; elle s'approcha du lit de la reine, qui malgré l'accablement où la douleur de sa maladie la plongeait, parut consolée et pleine de joie en la voyant (1).

« La reine, que l'on avait jusqu'alors flattée de l'espérance de recouvrer la santé, pria la mère Madeleine

(1) A partir de 1666, nos autres compagnes de route nous quittent. Le manuscrit de l'Arsenal ne nous apprend plus rien et il ne nous reste que le P. Grozes. Autant dire que nous entrons dans un tunnel.

de demander à Dieu sa guérison. Mais cette fille généreuse ne craignit point d'affliger une si grande princesse, à qui elle avait les dernières obligations, parce qu'il était nécessaire de lui dire une vérité chagrinante que personne n'osait lui déclarer. Elle lui répondit qu'il était temps de se préparer à la mort... C'est ainsi que Madeleine parla avec liberté et rendit ce bon office à cette grande reine, qui lui en témoigna de la reconnaissance, et qui reçut avec une parfaite résignation une si terrible nouvelle... Après que la reine (eut) embrassé tendrement la mère Madeleine pour la dernière fois, (celle-ci) se retira dans son monastère, comblée des honneurs qu'elle avait reçus au Louvre, mais ayant le cœur pénétré d'une vive douleur, de voir qu'elle allait perdre son illustre protectrice qui mourut bientôt après (1). »

La mort d'Anne d'Autriche (20 janvier 1666) fut comme un signal pour les mesquines passions qui grondaient depuis longtemps contre Madeleine et que seuls l'intérêt et la crainte avaient pu jusque-là réduire au silence.

« Le confesseur de la maison avait soulevé contre elle une partie de sa communauté (pendant les voyages de la fondatrice). Il était soutenu par plusieurs religieuses qui entraient dans tous les sentiments que le faux zèle du bien du monastère, ou peut-être l'aversion qu'il avait contre la supérieure, inspirait à ce directeur.

« La charité — c'est toujours le P. Grozes qui parle — nous oblige de croire que ce prêtre n'avait que de bonnes intentions. Mais la vérité m'oblige de dire que la petite aversion qu'il avait contre Madeleine, et le désir d'élever à la charge de supérieure une autre

(1) Grozes, p. 305-307.

sœur qui était dans ses intérêts, l'aveuglèrent de telle sorte qu'il troubla toute la tranquillité de ce monastère. Madeleine voyant ce désordre... crut qu'il fallait appliquer le remède à la source du mal, et, après avoir pris le conseil de ses sœurs, dont la plus grande partie souhaitait qu'on choisît un autre confesseur, la mère Madeleine le supplia le plus honnêtement du monde qu'il lui fût possible de se retirer, et de prendre parti ailleurs.

« Le directeur avait quelque crédit dans la ville, et il avait son parti dans le monastère. Les sœurs qui lui étaient dévouées murmurèrent hautement contre la supérieure. Plusieurs personnes du dehors la condamnèrent sur l'accusation de ses ennemis... on prenait des prétextes fort plausibles, pour prouver qu'il fallait ôter la charge de supérieure de Paris à Madeleine, et la renvoyer en Provence. Le premier était qu'on l'accusait d'avoir ruiné ce monastère, en achetant des maisons pour l'agrandir, sans qu'on pût trouver de l'argent pour payer les dettes que la maison avait contractées pour faire cet agrandissement. Il était vrai que Madeleine avait contracté ces dettes, en achetant ces maisons, mais en prenant ce vaste dessein, elle avait deux ressources qui lui manquèrent dans la suite.

« La première, c'est que la reine avait conseillé à la mère Madeleine de faire cet achat, pour bâtir un grand monastère, promettant de lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour achever son bâtiment. Cette grande princesse l'eût fait sans doute si la mort ne l'eût sitôt enlevée. Nous avons raison de croire, en comptant sur la tendresse qu'elle avait pour la mère Madeleine, que ce monastère approcherait aujourd'hui de la magnificence du Val-de-Grâce, et qu'il serait encore un mo-

nument éternel de la piété de cette grande reine... Mais (la fondatrice) ne s'appuyait pas tant sur la puissance de la reine, qu'elle ne comptât beaucoup plus sur la Providence divine... La vénération qu'on avait pour elle dans Paris, lui eût attiré de grandes aumônes, comme il était arrivé par le passé. Mais cette fatale division qui troubla sa maison, tarit, comme il arrive d'ordinaire, toutes les sources de la charité des fidèles. Voilà la première plainte que l'on faisait contre la mère Madeleine, voici la seconde.

« On l'accusait... d'avoir chargé sa maison d'un trop grand nombre de pauvres filles de qualité, qui n'avaient presque rien apporté pour fournir à leur entretien... J'avoue de bonne foi que cette conduite de Madeleine paraissait contraire aux lumières de la prudence humaine et que ses supérieurs pouvaient modérer en cela sa trop grande charité sur les règles de la prudence chrétienne... Mais aussi il faut tomber d'accord avec moi que cet excès de charité était fort excusable dans cette généreuse fille : parce que Dieu n'avait inspiré au P. Yvan et à la mère Madeleine le dessein de ce nouvel ordre, que pour servir d'asile aux pauvres filles de qualité. C'est la fin de cet Institut (1). »

Quoi qu'il en soit, les dettes étaient contractées, les jeunes filles sans dot avaient prononcé leurs vœux, bref, pour entrer un instant dans les dispositions des mécontentes, le mal était fait et si grave que pût sembler la situation, il n'y avait là absolument rien qui nécessitât le renvoi de la fondatrice. Pour ne parler ici ni de charité ni de justice, la simple prudence voulait qu'on utilisât et — pour dire un mot que nos révoltées auraient compris — qu'on monnayât

(1) Grozes, p. 310-314.

le prestige de Madeleine, tout en limitant, s'il le fallait, le zèle de cette grande âme par des avis que son humilité et que son obéissance auraient certainement accueillis. Mais non, comme le remarque fort justement le P. Grozes, toutes les raisons invoquées contre elle n'étaient que de vains prétextes. Elle ne plaisait pas un à confesseur intrigant, elle barrait le chemin à quelque sotte ambitieuse. Il fallait donc user de tous les moyens pour se défaire d'elle. On l'humilia par des corrections publiques, et comme tous ces rebuts ne parvenaient pas à lui faire abandonner son poste, « on élut une autre supérieure en sa place, et la plupart des personnes qui lui faisaient la cour pendant la vie de la reine mère, se déchaînèrent contre elle et l'abandonnèrent durant cette terrible tempête... La lettre qu'elle écrivit à une de ses amies durant ce temps de disgrâce, nous fait assez connaître quelle était la situation de son cœur et la tranquillité de son âme. Voici ses paroles, elles méritent qu'on s'en souvienne :

« Ma bonne fille, je voudrais avoir quelque présent pour vous l'envoyer, mais, hélas! je n'ai que des croix et je n'en voudrais pas donner la moindre pour toutes les richesses du monde. Ces croix engraissent votre bonne mère. Elles la font vivre en paix et lui procurent une joie et une tranquillité au fond du cœur que nul ne saurait comprendre. Demandez à Dieu qu'il me fasse la grâce de vivre toujours sur la croix et de mourir enfin sur la croix (1). » C'est là, malheureusement, presque tout ce que nous savons sur cette période douloureuse. Les documents nous manquent, seul un triste petit papier, provenant de Saint-Germain-des-Prés et que j'ai retrouvé aux archives nationales, nous fait entrevoir

(1) Grozes, p. 315, 316.

quelque chose de ce qui a dû se passer à la veille et au lendemain de la déposition de la fondatrice. C'est une supplique, adressée au prieur de l'abbaye de Saint-Germain, par cinq religieuses de la Miséricorde. Voici le texte :

JÉSUS SOIT AIMÉ.

De notre monastère, ce 8e mars 1668.

« Mon Révérend Père,

« Nous supplions très humblement Votre Révérence d'agréer que nous révoquions la demande que nous avons faite de la mère Madeleine pour générale de l'ordre et supérieure perpétuelle de Paris, d'autant que c'est un papier que l'on nous a fait signer par surprise, étant dressé par M. Bontemps, qui le communiqua à la mère Madeleine, laquelle envoya quelques religieuses parler à lui et sans le proposer au chapitre, ni à la communauté; l'on nous le fit signer à toutes les unes après les autres, dont la plus grande partie ne savait pas ce qu'elles signaient, nous ayant pris avec tant de précipitation que pas une ne put savoir le sentiment de sa compagne, et nous prenant chacune en particulier. Quelle est la fille qui aurait eu la hardiesse de résister contre la mère Madeleine, qui était pour lors supérieure, dont la conduite est si violente et surtout pour ce qui la touche, que ç'aurait été s'exposer à une tyrannie étrange. Ce que nous supplions Votre Révérence de considérer; de plus, il y a d'autres causes de nullité dans cet acte, qui est que ladite mère Madeleine a ordonné elle-même que l'on signât pour douze religieuses absentes, à leur insu, ce qui a été fait; de plus, douze, tant converses que novices, ont signé audit acte, lesquelles n'ont voix

active, ni passive, ce qui doit obliger Votre Révérence de nous accorder la grâce que nous lui demandons et celle de nous croire, mon Révérend Père, vos très humbles, obéissantes et plus soumises filles et servantes.

Sœur Marie de Sainte-Catherine, Sœur Marie de la Miséricorde, Sœur Marie de Saint-Alexis, Sœur Marie de la Mère de Dieu, Sœur Marie de Sainte-Agnès (1).

Au moment où cette supplique a été écrite, — dictée, comme on le voit du reste, par un des canonistes du couvent, — Madeleine n'étaitplus supérieure. D'un autre côté nous savons qu'elle fut déposée de sa charge dans le courant de 1667, et que la mère Saint-Gabriel, Claire Teissier, fut nommée en sa place. Il semble que pour prévenir ce scandale, les amis et les sœurs fidèles, représentés dans notre supplique par le sieur Bontemps (2), aient eu l'idée de faire signer par le couvent de Paris une pétition au pape, aux fins d'obtenir une sorte de consécration de Madeleine dans sa double charge de générale de l'ordre et de supérieure de Paris. Que quelques signatures aient été emportées par surprise, et qu'on ait commis d'autres irrégularités du même genre, je le croirais assez volontiers. Tout n'est pas également faux dans la page qu'on vient de lire. Il n'est plus habile mensonge que celui qui se dérobe sous un vernis de vérité. D'ailleurs, nos bonnes religieuses avaient bec et ongles pour se défendre et elles ont montré, par la suite, que la tyrannie de Madeleine ne suffisait pas à paralyser leur audace. Prises une à une, et avant qu'elles aient eu le temps de

(1) Archives nationales, L. 772.

(2) Vraisemblablement le frère d'une des premières religieuses, Anne de Bontemps, que nous avons déjà vu se mettre au service de Madeleine (cf. p. 353).

se concerter entre elles, la plupart signèrent donc tout ce qu'on voulut et la supplique partit pour Rome.

J'imagine que cette défaite poussa les meneurs à brusquer les choses et qu'on décida de procéder à la déposition de Madeleine avant que Rome ait eu le temps de répondre. Clément IX n'avait aucune raison de refuser aux religieuses de Paris ce qu'elles lui avaient demandé. Il importait donc de mettre le pape en présence du fait accompli et de nommer une autre supérieure à la place de Madeleine. Ainsi fut fait, et, comme nous le montre notre document, la fondatrice n'était plus supérieure à cette date du 6 mars 1668, au moment où quelques sœurs, prises d'un scrupule un peu tardif, communiquèrent leurs inquiétudes canoniques au prieur de Saint-Germain. Nous savons, d'autre part, que la réponse favorable de Clément IX arriva au couvent de Paris, dans cette même année 1668 (1), et que les révoltées ne tinrent aucun compte de ce bref, qui confirmait *ad vitam* l'autorité de Madeleine. C'est peut-être pour excuser cette désobéissance au Saint-Siège que le chef de l'opposition conseilla à quelques religieuses de dénoncer au prieur de Saint-Germain les irrégularités qui semblaient annuler la réponse du pape en annulant la demande du couvent.

Quel était le nombre exact des révoltées? Les cinq que nous tenons ne sont pas assez importantes pour qu'on puisse faire peser sur elles la responsabilité du complot. L'état-major nous est inconnu. Il y a bien la bonne sœur Teissier (Saint-Gabriel), celle-là même que la maison de Paris se donna comme supérieure, après avoir déposé Madeleine, et qui eut au moins le très

(1) Le bref est du 23 juillet 1668. L'original s'en trouve à la bibliothèque de la mairie d'Arles.

grave tort de ne pas résister à cette injustice. Coupable, sans doute, complice des persécuteurs, rien ne nous prouve qu'elle ait eu la haute main dans toute cette aventure, et il me paraît même assez vraisemblable que 'a petite armée des sœurs fidèles défendit sa candidature pour faire échouer une ambition plus redoutable. Claire Teissier ne manquait certes pas d'intelligence. Petite villageoise de Trets en Provence, reçue d'abord par le P. Yvan comme sœur converse, son mérite, bientôt remarqué, l'avait fait admettre au rang des religieuses de chœur. Le mén ologe miséricordien ne nous parle que de ses vertus. Elle avait passé par le rude noviciat de la « petite maison », et elle avait pleuré avec les dix autres premières sœurs pendant la captivité de Madeleine au couvent de Sainte-Marie. Et maintenant, l'ordre fondé, un nombreux chapitre de miséricordiennes tenu près de la tombe du P. Yvan répudiait solennellement la douce héroïne qui avait assuré le triomphe de la Miséricorde et l'appelait à prendre sa place, elle, Claire Teissier, qui tenait tout de Madeleine et qui connaissait mieux que personne les droits, la sainteté et la bonté de la fondatrice. Que se passa-t-il? Fut-elle étourdie par cette gloire imprévue, obéit-elle docilement à un confesseur qui s'était promis de régner par elle, la pauvre fille ne nous a pas livré son secret. Peut-être se promit-elle d'être courageuse au lendemain de son élection et de se servir de son pouvoir pour mettre fin à la révolte, ignorant que son autorité même faisait d'elle comme un otage des rebelles! Toujours est-il que les épreuves de Madeleine continuèrent de plus belle (1). A la date de janvier

(1) Claire Teissier mourut six mois après son élection (7 février 1668); elle fut remplacée par Marguerite Péculier (Marie de la Mère de Dieu). Les mêmes questions se posent au sujet de cette dernière. Leur conduite, qui nous paraît inexplicable, ne semble pas du reste

1670, nous lisons dans le calendrier miséricordien ces lignes navrantes : « Notre fondatrice chassée de son couvent de Paris arrive malade à Avignon. »

« Elle partit de Paris, continue le P. Grozes, avec une de ses compagnes, n'emportant avec soi que le crucifix dont la reine lui avait fait présent, ayant le cœur percé de douleur de ce qu'on lui avait refusé la consolation de dire le dernier adieu à ses fidèles amies, les révérendes mères carmélites... De Lyon, elle descendit à Avignon, où elle arriva accablée d'infirmités, et épuisée par les fatigues d'un si long voyage dans un hiver si rigoureux que, le Rhône étant glacé, il fallut venir en litière. Ses sœurs lui firent un grand accueil, et la reçurent avec une satisfaction incroyable dans leur monastère (1). »

De 1670 à la fin de 1677, tout renseignement nous manque. Nous savons seulement que Madeleine resta près de cinq ans à Salon, comme supérieure. Elle aimait l'humilité et le calme de ce petit couvent. Cependant, elle n'abdiquait ni les droits ni les devoirs d'une supérieure générale. Elle essaya de fonder deux maisons nouvelles, une à Tarascon, l'autre à Beaucaire, mais « la reine mère, son illustre protectrice, était morte. La cour, qui n'agrée pas trop que les monastères se multiplient, surtout dans les petites villes, refusa son consentement, et ces deux desseins échouèrent, parce qu'on ne put jamais obtenir la permission du roi (2) ».

Alors elle se décida de partir pour Rome, où on lui avait demandé de fonder une maison de son ordre.

En effet, « sa réputation avait passé les Alpes et lui avait attiré des admirateurs dans la capitale du monde.

avoir scandalisé les contemporains. Il n'y a pas un mot de blâme dans nos chroniques, à l'adresse de ces deux sœurs.

(1) Grozes, p. 316, 317.

(2) *Id.*, p. 321, 322.

Plusieurs cardinaux et un grand nombre de prélats qui avaient été les témoins de sa vertu à Avignon et dans les autres villes de France, en avaient publié à Rome des merveilles... Innocent XI avait ouï parler de cette sainte fille, pour laquelle il avait des considérations très particulières, et plusieurs dames de la première qualité avaient déjà obtenu de Sa Sainteté qu'elle viendrait à Rome pour y établir un monastère de son ordre et l'on a trouvé dans la cassette de la mère Madeleine le contrat par lequel une grande dame s'était obligée de fournir aux frais de cette nouvelle fondation...

« Ce fut pour l'exécution de ce grand dessein que la mère Madeleine partit de Salon pour retourner à Avignon, d'où elle prétendait partir pour Rome... Elle arriva à Avignon le 25 de novembre de l'an 1677...et commença à prendre des mesures pour son voyage de Rome, mais la divine Providence la destinait à faire un plus grand voyage dans le ciel.

« On reconnut bientôt que la maladie de la mère Madeleine était une hydropisie extrêmement dangereuse... Le premier jour de l'an 1678, elle fit pour la dernière fois une conférence à ses sœurs sur le mystère de la Circoncision », et dès lors ne songea plus qu'à se préparer à mourir.

« Mgr Nicolini, qui était alors vice-légat d'Avignon... lui fit l'honneur de la visiter dès qu'il apprit que sa maladie était dangereuse... Madeleine lui montra le crucifix dont la reine lui avait fait présent, en ajoutant que si Dieu la retirait de ce monde, elle priait Son Excellence d'envoyer au pape ce crucifix... Mgr le vice-légat la vit par trois fois dans sa chambre pendant sa maladie. Il lui envoya plusieurs rafraîchissements, et, chaque jour, matin et soir, il voulut être informé de sa santé...

« Trois jours avant sa mort, elle dicta une lettre

circulaire pour dire adieu à tous les monastères de son ordre... Le même jour qu'on envoya cette lettre, la mère Madeleine en reçut une de son monastère de Paris, signée de toutes les religieuses, qui, après lui avoir témoigné le chagrin que leur avait causé la nouvelle de sa maladie, lui demandaient très humblement pardon des mauvais traitements qu'elle avait reçus dans leur maison. Cette lettre la consola infiniment. Elle leur fit réponse... qu'elle mourait avec un cœur de mère pour elles et que, si elle avait quelque crédit dans le ciel, elles ressentiraient bientôt l'effet de ses prières ».

Quelques minutes avant de mourir « elle leva son crucifix et donna sa bénédiction à toutes ses sœurs et à tous ses monastères en faisant autant de signes de croix avec son crucifix qu'il y a de maisons dans son ordre. Après quoi, ayant mis ses deux bras en croix sur sa poitrine et fermé les yeux, elle expira tranquillement, le vingtième de février de l'année 1678, étant alors âgée de soixante-cinq ans et quelques mois, trente-huit ans après sa profession.

« Dès qu'on sut dans la ville d'Avignon que la mère Madeleine était morte, tous ceux qui avaient quelque connaissance dans ce monastère s'empressèrent d'obtenir quelque chose qui eût servi à cette sainte fille pour avoir de ses reliques. On envoya de toutes parts des linges, des chapelets et des bagues pour les faire toucher à son corps, et si la voix du peuple suffisait encore aujourd'hui pour rendre des honneurs publics aux fidèles après leur mort, on peut dire que Madeleine eût été bientôt canonisée par les acclamations de tous les habitants de cette ville qui l'appelaient du nom de sainte...

« On exposa (son) corps dans le chœur auprès de la grille, pour satisfaire à la dévotion de tous les habitants de cette ville qui ne pouvaient se lasser de le voir, et je

fus moi-même le témoin du grand concours de toute sorte de personnes qui accouraient en foule dans l'église de Notre-Dame de Miséricorde.

« Ce concours extraordinaire dura trois jours, pendant lesquels il fallut laisser son corps exposé... Mgr le vice-légat y vint pour lui rendre les derniers devoirs. Enfin, après l'avoir mise dans le tombeau, dans l'endroit où elle avait souhaité, aux pieds de l'image de la sainte Vierge qui est dans le chœur (1), on lui fit un service plus solennel, le quatorzième jour après son décès... Mgr le vice-légat, et toute la noblesse d'Avignon, assista à cette cérémonie, et entendit avec applaudissement l'oraison funèbre de la mère Madeleine qui fut prononcé par le R. P. Marc-Antoine de Roys, célèbre prédicateur de la congrégation de la Doctrine chrétienne (2). »

Tout pour le fondateur, rien pour la fondatrice, Madeleine disparue, les miséricordiennes ne surent pas assez s'affranchir de cette consigne que leur mère leur avait imposée, que Gondon avait exécutée avec une si paisible injustice et contre laquelle, pour ma part, je me suis élevé presque à chaque page du présent livre. Oui, on fit bien venir un « célèbre prédicateur » pour l'oraison funèbre de la sainte. Quelques anciennes rédigèrent leurs souvenirs. On s'efforça de comprendre, de goûter et de répandre l'impossible biographie que le trop mystique P. Piny — un an après la mort de Madeleine — « déduisit », « pour l'instruction des âmes, sur le triple baiser de Dieu qui, dans la doctrine de saint Bernard, forme les trois états de la vie parfaite, des commençants, des profitants et des parfaits (3). » Puis, on fit choix

(1) Toutes les recherches faites, au cours du dernier siècle, pour retrouver les restes de Madeleine ont été vaines.

(2) Grozes, p. 322-344.

(3) Cf. plus haut, p. xiii.

d'un écrivain que tout le monde pût lire, et on pria le P. Grozes d'écrire sur nouveaux frais, l'histoire de Madeleine. Mais, outre qu'on aurait pu mieux choisir, on négligeait l'essentiel. Personne en effet, alors qu'il en était encore temps, ne semble avoir eu souci de recueillir la correspondance de Madeleine, ses notes spirituelles, les brouillons de ses conférences. On ne se doutait guère qu'un jour viendrait où le moindre billet écrit de sa main nous paraîtrait plus précieux que les quatre cent soixante-six pages du P. Grozes.

D'ailleurs nos archives plusieurs fois ravagées ne nous permettent pas de suivre la survivance de Madeleine dans la dévotion de ses propres filles, de savoir l'idée que les miséricordiennes du dix-huitième siècle se faisaient de la fondatrice et du fondateur. Après une nouvelle fondation — celle de Sancerre en 1686 — l'ordre put se maintenir à peu près dans l'état florissant où l'avait laissé Madeleine. Faute de ressources et de vocations les deux maisons d'Arles (1783) et de Salon (1778) s'éteignirent.

Puis vint la grande tourmente de la Révolution et avec elle la ruine de toutes les maisons provençales de Notre-Dame de Miséricorde, Aix, Marseille, Avignon. Les Parisiennes tinrent bon. Traquées, chassées coup sur coup des pauvres réduits où elles se réunissaient (rue Saint-Dominique, rue de la Chaise où elles avaient commencé un petit pensionnat), nous les voyons s'installer au nº 5 du quai de la Tournelle (1807-1812). C'est là que deux miséricordiennes d'Aix viennent en 1810 se joindre à elles et leur apporter le cœur du P. Yvan.

De 1812 à 1820, le couvent fut transporté au nº 6 de la rue Neuve Saint-Etienne; enfin, en 1820, on achète le local de la rue Neuve Sainte-Geneviève — aujourd'hui

rue Tournefort — qui est devenu la maison mère de l'ordre. Du vaste couvent qu'elles ont fondé de leurs deniers et au prix de sacrifices infinis, elles ne gardent plus aujourd'hui que quelques misérables cellules dont la république française ne tardera pas sans doute à revendiquer la propriété.

Un bien leur reste que le plus consciencieux des liquidateurs leur permettra d'emporter dans leur exil. En 1824, lorsque la princesse de Condé mourut au monastère royal des bénédictines du Temple, monastère qu'elle avait fondé et dont elle était prieure, on élut pour la remplacer une aixoise, la mère Victime Pin, arrière-petite-nièce du P. Alexandre Piny, le premier biographe de Madeleine. La mère Victime avait fait ses vœux en 1789 chez les bénédictines d'Aix en Provence. Trois ans plus tard, chassée de ce monastère (13 septembre 1792), elle s'était retirée avec quelques-unes de ses compagnes dans une petite maison contiguë à l'église de Saint-Sauveur, et, sous la Restauration, en 1818, elle était entrée chez les bénédictines du Temple.

La mère Victime était en relations étroites avec les miséricordiennes d'Aix où trois de ses sœurs avaient fait profession. C'est elle qui fut chargée par les anciennes miséricordiennes d'Aix de rendre à la Miséricorde de Paris les reliques du couvent d'Aix et, notamment, le cœur de la mère Madeleine. Elle s'acquitta de cette mission en 1827, ajoutant au précieux dépôt la somme d'argent nécessaire à la confection d'un beau reliquaire.

Qu'on me pardonne d'insister avec complaisance sur ces humbles détails qui n'intéressent pas la grande histoire. Compatriote de Madeleine Martin et de la mère

Victime, il m'a semblé que j'étais à mon tour, pour quelques mois bénis qui ont passé trop vite, le dépositaire du cœur de la sainte fondatrice, et que, pour aider les miséricordiennes dans leur présente détresse, je leur rendais ce cœur admirable, enchâssé dans un reliquaire provençal.

APPENDICES

I

NOTRE-DAME DE GRACES ET LE F. FIACRE

D'après l'Histoire de Notre-Dame de Grâces de Cotignac (Provence), par l'abbé Laure... curé-doyen de Cotignac. Marseille, 1886.

Denis Antheaume, né à Marly-la-Ville, le 21 février 1609, entra comme frère convers chez les augustins de Montmartre (*les petits pères*) le 19 mai 1631 et prit le nom de frère Fiacre de Sainte-Marguerite. Le couvent des petits pères avait alors pour supérieur un provençal, le P. Anselme. On sait que peu après les augustins se transportèrent à Notre-Dame des Victoires, Louis XIII ayant présidé le 9 décembre 1629 à la pose de la première pierre de cette église qui porta le nom de Notre-Dame des Victoires, en souvenir de la victoire de la Rochelle. Après un séjour à Lyon, le P. Fiacre est rappelé à Paris en 1635 et il remplit l'office de « frère quêteur ». Il se lie d'amitié avec le *pauvre prêtre*, M. Bernard (1588-1641), et est associé, d'une façon merveilleuse, à la guérison de ce saint homme (1636). Celui-ci fait connaître à Anne d'Autriche la sainteté du F. Fiacre. Vers le même temps Fiacre « a compris, à des mouvements intérieurs, que les vœux de la reine seront exaucés et il déclare à son confesseur que, pour

avoir un fils, la reine doit faire célébrer trois neuvaines, l'une à Notre-Dame de Grâces, en Provence, la seconde à Notre-Dame de Paris, et la troisième à Notre-Dame des Victoires. Le P. Pierre, confesseur du F. Fiacre, en parle à son tour au P. Jean l'Évangéliste, prieur du couvent (qui tous deux ordonnent au serviteur de Dieu de garder le silence)... En l'année 1637, et le troisième jour du mois de novembre, après six ans de prières continuelles en faveur de la reine, vers les deux heures du matin, le F. Fiacre était remonté dans sa cellule après l'office des matines. Selon son habitude, il s'était mis à genoux pour reprendre sa prière, lorsqu'il entendit tout à coup les cris d'un petit enfant. Étonné, le bon frère tourne aussitôt la tête et il aperçoit la sainte Vierge, entourée d'une douce lumière, ayant une triple couronne sur la tête, les cheveux pendants sur les épaules, revêtue d'une robe blanche semée d'étoiles, assise et tenant un enfant entre ses bras. Comme il était saisi de frayeur : « N'ayez pas peur, lui dit la Vierge, je suis la mère de Dieu et l'enfant que vous voyez est le dauphin que Dieu veut donner à la France. »

... Vers les quatre heures du matin de cette même nuit, se fait une (nouvelle) apparition de la mère de Dieu qui prononça les paroles suivantes, si importantes pour la monarchie française, si glorieuses pour Notre-Dame de Grâces, et que le bon frère a consignées lui-même dans ses mémoires : « ... Pour marquer que je veux qu'on avertisse la reine de faire trois neuvaines en mon honneur, voilà la même image qui est à Notre-Dame de Grâces, en Provence, et la façon de l'Église. »

Le F. Fiacre vit alors l'image de la Vierge et de l'église de Notre-Dame et les examina avec le plus grand soin. L'image avait quatre doigts de plus en hauteur que celle de Notre-Dame de Paris et l'église était faite en demi-rond, semée d'étoiles et azurée à l'endroit du maître-autel. » L'auteur répond ici aux différentes objections que peut soulever cette merveilleuse histoire (1).

(1) « On se tromperait — écrit-il — si l'on s'imaginait qu'à Paris le choix du sanctuaire de Notre-Dame des Grâces dut paraître étonnant. Il y avait vingt ans que des relations suivies et publiques s'étaient établies entre l'Oratoire de Cotignac et celui de Paris (p. 121).

Les supérieures du F. Fiacre hésitant encore, celui-ci communique sa peine à M. Bernard, qui raconte à son tour l'histoire au cardinal de la Rochefoucauld (celui-là même à qui le P. Yvan refusa son moule). Le cardinal ordonne une enquête qui lui semble donner raison au F. Fiacre, mais, « par excès de prudence », il se contente « de rendre en secret gloire à Dieu » ; alors « Claude Bernard s'en alla, comme par inspiration, vers le Louvre, pénétra sans trop le vouloir jusqu'aux appartements de la reine, et l'ayant rencontrée elle-même, il ne craignit pas de lui raconter, tout au long, et sur le ton le plus assuré, la vision du F. Fiacre ». « Le P. Sirmond, confesseur du roi, fit part de toute cette affaire au monarque, qui ordonna que les prières demandées seraient faites, et qu'un prêtre irait avec le F. Fiacre, à Notre-Dame de Grâces, pour y célébrer une neuvaine de messes. » Le frère avait déjà fait les trois neuvaines « dont la dernière se termine le 5 décembre 1637. Cette date est remarquable, et il est bon de la retenir, en vue de la naissance de Louis XIV. »

L'ordonnance du roi, envoyant le F. Fiacre et le P. Chrysostôme en Provence est du 7 février 1638. La déclaration connue sous le nom de *vœu de Louis XIII* est du 10 février 1638. L'abbé Laure montre que ces deux documents sont dus à une même inspiration « Sans l'assurance d'avoir un fils, Louis XIII n'aurait pas fait le vœu de 1638. Le F. Fiacre et son compagnon firent à pied le voyage de Paris à Cotignac. Ce voyage dura trois mois. Le frère reconnut « le tableau de la vision » (le tableau que l'on vénère aujourd'hui encore à Cotignac), fit la neuvaine prescrite et revint directement à Paris. Le 5 septembre de la même année 1638, « naquit le premier enfant d'Anne d'Autriche, le fruit des prières du F. Fiacre, neuf mois précisément après la promesse, malgré vingt-trois ans d'un mariage stérile (1). »

En 1644, Anne d'Autriche, alors régente, envoya de nouveau le F. Fiacre à Cotignac, avec mission d'offrir à Notre-Dame de Grâces un grand tableau « où il (Louis XIV) est représenté

(1) Le savant historien place ici des considérations très intéressantes sur le « miracle » de cette naissance. Il va peut-être un peu loin lorsqu'il écrit « si l'on explique... tout naturellement la naissance de Louis XIV, le F. Fiacre n'est plus un homme de Dieu... il devient simplement un imposteur » (*ibid.*, p. 135).

à genoux devant la Sainte Vierge, à qui il offre la couronne et son sceptre (1) ». Enfin le 21 février 1660, Louis XIV lui-même, en route pour l'île des Faisans, vint en pèlerinage à Cotignac. (LAURE, *loc. cit.*, p. 111-144, *passim*).

II

UNE « PIETA » DU PÈRE YVAN

J'emprunte au baron H. Guillibert la page suivante sur une statuette attribuée au père Yvan, et qui fit partie de l'exposition de l'*Art provençal* organisée à Marseille en 1906.

Le sujet émouvant et grandiose de la mère du Sauveur, adorant, dans son immense douleur, le corps divin descendu de la croix et reposant sur ses genoux, devait d'autant plus inspirer les artistes, qu'il excitait davantage la piété des fidèles.

Les *pietà* de l'Ecole provençale ne sont pas rares : plusieurs ont acquis, ces derniers temps, un renom bien mérité.

Celle qui figure à l'Exposition sous le n° 976 est l'œuvre d'un saint prêtre, né à quelques lieues d'Aix, à Rians, en 1576, et décédé à Paris en 1653. Il professait un culte particulier pour la *Mater dolorosa*. On a de lui des tableaux, des gravures, des statues de madone et cette *pietà* polychromée. Le père Yvan fut chargé, à Aix, de la chapelle de Notre-Dame de Beauvezet et ensuite de la paroisse de Sainte-Madeleine. L'exécution de cette œuvre, empruntée au cabinet du fervent amateur aixois, M. L. de Bresc, de l'Académie, et du Comité de *l'Art provençal*, est antérieure à l'année 1638, date de la fondation par le P. Yvan de l'ordre des religieuses de la Miséricorde.

Cette *pietà* révèle plus d'une des qualités exigées de l'artiste professionnel. On y remarque le sentiment du réel dans l'en-

(1) Ce tableau a disparu.

semble et dans les détails, ainsi que l'expression idéalisée des pensées évoquées par le sujet. Le visage de la Vierge dit bien la douleur contenue mais poignante, les yeux sont gonflés de larmes. La tête tombante du Christ, les bras sans vie, entraînés par leur poids, sont impressionnants. Plus d'un maître revendiquerait cette œuvre du P. Ant. Yvan.

Elle est de petite dimension et mesure soixante centimètres de hauteur sur vingt-six de largeur. Les couleurs assez épaisses, qui recouvrent le bois, sont bien ordonnancées; elles ont protégé l'essence du tremble contre les injures du temps.

III

LE CARDINAL DE RICHELIEU ET LE P. YVAN.

Mss Colomb, volume : *Saint-Vincens, extraits.*

« Alphonse Louis Duplessis de Richelieu, transféré de l'archevêché d'Aix à celui de Lyon, étant tombé malade, témoigna beaucoup de regrets d'avoir quitté la Grande Chartreuse. Il en gémissait profondément et regrettait de ne pouvoir se présenter devant Dieu que revêtu de vains titres. Le p. Yvan, allant à Paris et passant par Lyon, alla visiter son ancien archevêque. Celui-ci le regarda comme un ange que le Bon Dieu lui envoyait. Comme le prélat lui répétait sans cesse qu'il n'avait jamais fait aucune bonne œuvre : « Souvenez-vous, Monseigneur, lui dit le p. Yvan, de ce que vous fîtes à Aix. On vint vous avertir qu'on ne trouvait aucun confesseur pour un pauvre malade couvert d'ulcères, l'odeur qui sortait de son corps était épouvantable. Vous n'oubliâtes pas que vous étiez son pasteur, vous courûtes au secours de cette brebis, vous entendîtes sa confession, vous lui administrâtes les sacrements avec une charité admirable, et vous ne l'abandonnâtes pas jusqu'à la mort. » — « Hélas, mon cher père, je ne l'ai pas oublié, répondit le prélat, mais ces malheureux prédicateurs m'en ont tant loué qu'ils m'en ont fait perdre tout le profit devant Dieu. » Le p. Yvan ne se rebuta pas : il vint à bout de calmer son esprit, de ce que le digne prélat mourut calme et résigné, le 23 mars 1653. »

IV

LES PREMIÈRES MISÉRICORDIENNES

La liste en a été donnée p. 214, 215 d'après les notes de la mère Saint-Anselme et d'après le M. S. 1225 de la bibliothèque de Marseille. (*Livre dans lequel sont insérés tous les contrats de réception des révérantes et devottes religieuses du dévot monastère de N. D. de la Miséricorde de ceste ville d'Aix, tant pendant le temps qu'elles ont vescu en congrégation que depuis le jour que ledit monastère a esté establi par authorité de monseigneur le revendisme archevesque d'Aix.*)

Il y a quelque temps, M. Luc de Clapiers a donné à la Méjanes le complément des tables d'état civil, dressées par son arrière-grand-oncle, tables qui forment les recueils Clapiers (Mss. 877 à 890 de la Méjanes). Ce complément n'est pas encore inventorié officiellement. Ce qu'il contient de plus curieux, ce sont les professions religieuses et notamment un cahier de 6 ff. intitulé : *Proffessions des sœurs de Notre-Dame de la Miséricorde de cette ville d'Aix qui prit naissance le 21 octobre 1633.* Cette liste Clapiers contient sur nos premières miséricordiennes quelques renseignements intéressants que je transcris en rétablissant l'orthographe probable des différents noms. La première date est celle de l'entrée dans l'ordre, la deuxième celle de la profession.

1. Jeudi 21 octobre 1633. Sr *Marie de la Trinité*, MAGDELEINE MARTIN, fille de Sr Amant et de Marguerite Carita, âgée de 21 ans. 12 juillet 1640.
2. 21 octobre 1633. *Sœur Marie de Jésus-Christ*, ANNE DE BONTEMPS, fille de Mr Pierre, Me chirurgien et de Dlle Magdeleine de Palii (*sic*), 28 ans. 12 juillet 1640; (mort) 2 novembre 1661.
3. 21 octobre 1633. Sr *Marie du St-Esprit*, MARIE FAULANI (?) (certainement MARGUERITE TAULANE), 24 ans, fille de Mr François et de Marg. du Boix, native de Berre. 12 juillet 1640; (mort) 5 avril 1651.

4\. 12 novembre 1633. MAGDELEINE FERNILLE de ceste ville. 22 ans. Sœur *Marie des Séraphins* (probablement FERRIOLE ou Ferréol); 12 juillet 1640... (mort) 16 fév. 1652.

5\. 1er janvier 1634. Sr *Marie de St Michel*, ANNE DE BÉRENGUIER, 21 ans, fille de Mr Antoine, procureur aux comptes et Dlle Albinot; 12 juillet 1640. (Née le 28 sept. 1611 et baptisée à la Madeleine).

6\. 3 février 1634. Sr *Marie de la Mère de Dieu*, MARGUERITE PÉCULIER, 23 ans, fille de Sr François, marchand et de Dlle Honorade Martin; 12 juillet 1640; (mort) 10 avril 1677 (1).

7\. 5 août 1635. CLAIRE TEISSIER, native de Berre; 25 ans (ou 21) *Sœur Marie de St Gabriel*. 27 sept. 1640 (2).

8\. 29 sept. 1637. *Sœur Marie de la Conception*. ÉLISABETH MARTELLY, 16 ans, fille Sr André, procureur aux comptes et Dlle Marguerite de Marrot, 27 déc. 1640.

9\. 7 avril 1638. LOUISE DE JOANNIS, 19 ans, fille Sr Gaspard Sr de la Brillane et dame Marguerite de Garnier de Rousset. Sœur *Marie de St Raphael*. 27 déc. 1640. 20 ans. (Née le 13 novembre 1608, baptisée à la Madeleine, morte le 3 mai 1657).

10\. 8 avril 1638. ANNE DE PÉCULIER, *Sœur Marie de la Croix* (sœur des précédentes) 16 ans; 8 décembre 1643. (Mort) 10 juillet 1687.

(1) La liste mentionne ici MARIE PÉCULIER, 3 fév. 1634. Mais sans autre indication. Nous savons en effet que la jeune sœur mourut peu après son admission ; cf. p. 217, 218.

(2) D'autres documents la font naître à Tretz. Claire Teissier, reçue d'abord comme sœur converse, fut admise au quatrième vœu le 15 mars 1656; elle mourut le 7 février 1668. Je crois que la date de sa profession n'est pas exactement donnée par Clapiers (cf. p. 266, 267). La même remarque s'applique à Isabelle Martelly et à Louise de Joannis.

V

LA MAISON DE LA RUE DU PUITS NEUF

Le ms. 1225 de la Bibliothèque de Marseille mentionne un acte du 18 avril 1658, par lequel Pierre Yvan, boulanger d'Aix, habitant Marseille, l'un des enfants et hoirs de Honoré Yvan, vivant bastiers (fabricant de bats) d'Aix, tant pour lui que pour Etienne Yvan son frère a vendu en la présence et du consentement des dames de la Miséricorde, à Barthélemy Hodoul, une maison où est un four construit par feu Yvan, sise rue du Puits neuf, près de la porte Bellegarde. (Au rez-de-chaussée, la boutique; au-dessus, deux chambres et une paillère), laquelle partie de maison le dit feu Yvan avait acquis des religieuses, le 18 juin 1647. (Brueys, notaire.)

Cette maison était mouvante de la directe des anniversaires de Saint-Sauveur. Elle confrontait du septentrion, la rue du Puits neuf.

Il semble donc que les religieuses une fois installées dans les jardins Papassaudi, le père Yvan aurait revendu une partie de la petite maison du Puits Neuf à un de ses parents. L'autre partie de la maison serait restée (jusqu'à quand?) la propriété du couvent.

Cette maison était au coin de la rue Mignet et de la rue du Puits Neuf. Elle doit avoir été détruite, car la rue a été agrandie à cet endroit-là.

VI

COUVENT DE LA MISÉRICORDE D'AIX

16 juillet 1637. Nouvel bail et amphithéose d'une place à bastir maison, dans laquelle a esté basti et construict l'Eglise, Monastère et jardin de N. D. de Miséricorde de ceste ville d'Aix, par l'ordre et conduicte de Reverend et très dévot père Antoine Yvan, p[tre] de l'Oratoire de Jésus, directeur et con-

ducteur de la maison appelée la congrégation et association des filles de la Miséricorde, par Me Pierre Rivol, advocat en la cour, en qualité de tuteur de Estienne Bousquet Papassaudi.

(Le jardin a une contenance de 197 cannes. Il est sis au quartier : rue neuve de Papassaudi, confronte du levant ladite rue, du midi la lisse des murailles de la ville.) (Notaire : Barthèlemy de Citrane.)

VII

LA TOUR

« Par jugement rendu par M. de Sève, intendant de la justice en ce pays, le 6 juillet 1648, entre Mr Michel de Mazarin, cardinal de Ste-Cécile, archevêque d'Aix, demandant, en requête du 13 nov. 1647, et messire Antoine Yvan, prêtre du dit Aix, défendant, Mre Yvan est condamné à vuider et désamparer la tour dont est question, étant remboursé des réparations ou mellriorations faites par lui ou ses auteurs. » (Not. de Citrane.)

Nous avons par bonheur dans le *Recueil de pièces concernant l'agrandissement de la ville d'Aix, 1646-1650* (Méjanes, Ms. 864), le devis des dépenses à faire pour l'expropriation à laquelle le P. Yvan fut ainsi condamné. Je dois à l'obligeance du savant conservateur de la Méjanes, la copie de ce précieux document et les notes qui l'accompagnent.

Du 3 janvier 1650.

Des tours : père Yvan... (1).

Cannage de la tour du vieux barri de la ville que le père Yvan habite, qu'est au devant de la muraille du jardin du couvant des filles de la Miséricorde, que suivant le dessain du cours se doibt desmolir.

La ciette (assiette) de ladite tour par le dehors a 3 cannes

(1) Une tour voisine appartenait à M. d'Arcussia.

un pan (1); la fasade vers mydy 21 pans; les costés du levant à couchant compris l'épesseur du barri, 6 cannes hault, compris 8 pans de fondement.

Le plancher au plan de ladicte tour a 13 pans à tout carré (2). Le dessus faict en voulte à croiziere avec plastre, y ayant un ponchier (3) sur le mitan qui le soubstient a 11 pans hault le dict estage bas.

Escrestemant a une fenestre que fault payer pour muraille, virant au midy a 22 pans 1/2 circuit, 5 pans 1/2 large, devant du pare ped a 3 pans pour (4) 8 pour muraille.

Plancher sur l'espesseur du barri dans le vuide de ladite fenestre a 6 pans pour 5 pans.

Buget (5) d'un armoyre a costé de la porte de l'antrée 6 pans pour 5 pans.

1 porte de sapt (6) dudict armoyre ferrée, avec une serrure.

1 fenestre de sapt ronde de 3 pans a tout carré, 2 traverses ferrées.

3 barres fer a ladicte fenestre pesant 15ll.

Crusemant (??) de cheminée 4 pans en fonts à chescun costé, 12 pans hault. Le devant 5 pans pour 11 pans; un creux dans l'espesseur du barri du costé de la montade 4 pans à tout carré.

Muraille à vuide de l'arquade de la fasade où est la porte de l'antrée de la tour 11 pans pour 8 pans.

1 porte double de sapt ferrée serrure à ceppon valant 12ll.

. . . .

25 marches de montade; 13 au 1er cours; 12 allant au galetas de 2 pans 1/2 de large de gipt a 12 s. (7).

A la chambre et tière chambre montade le plancher a

(1) La canne d'Aix a 1m,9887; le pan est le huitième de la canne, soit 0m, 246 mm.

La canne carrée d'Aix = 0 are, 0395.

(2) Ce qui fait : 3m,20 de long sur 3m,20 de large, soit un peu moins de 10 mètres carrés.

(3) Ponchier = étai.

(4) *Pour* = *par*. 3 pans par 8 pans, etc.

(5) Cloison.

(6) Sapin. Bois blanc.

(7) Cela signifie 25 marches en tout : 13 pour aller au premier étage et 12 pour aller au galetas.

21 pans large et 18 pans en fonts faicts sur la voulte à croisière et sur l'espesseur de la muraille ecrestade.

Buget séparant les chambres montade 18 pans long et 11 pans 1/2 hault.

. . . .

1/2 croizière noyer bastarde a 2 vollets et sa vitre ferrée par dehors, un treillis de fil de fer 3 pans et 6 pans.

2 portes de sapt a panneaux d'assemblaige, 2 palamelles, gons et une petite serrure appelée dormant verrouil.

. . . .

Buget séparant la 2e chambre et la montade...

1 mauvaise fenestre de boys a trois traverses ferrée avec un chassis colliseau.

Au comble ou galletas a 2 cannes 7 pans larges et 2 cannes 3...

1 fenestre de 3 pans a tout carré a la luquerne du couvert.

1 *id.* petite, long les degrés 2 pans et 1 pans 1/2.

Fault compter les tuiles : 900 tuiles.

. . . .

VIII

LETTRE DE MADELEINE MARTIN AU COMTE DE CHAVIGNY, SECRÉTAIRE D'ÉTAT

(Archives des affaires étrangères, vol. 846, fol. 80.)

Jésus soit aimé,
Mon très bon Seigneur.

Je salue en toute humilité votre Grandeur dans la sacrée mort et passion du Fils de Dieu.

Enfin nous sommes établies à Marseille depuis le 4 du mois passé au grand contentement de tout le monde et à la plus grande gloire du bon Dieu. Tout se fait par votre charitable faveur car si votre grandeur ne nous eût si fort recommandées à Mgr l'évêque de Marseille, nous serions encore en arriére.

Mais béni soit Dieu, mon très bon seigneur qui vous a inspiré et choisi pour protéger le saint institut de notre très sainte mère de miséricorde. Aussi elle vous en récompensera en ce monde et en l'autre et donnera à votre Grandeur son très cher fils Notre-Seigneur auquels tous les jours nous lui recommandons l'état heureux de votre maison et très illustre famille.

Nous avons à Paris plusieurs personnes qui ont une grande affection pour notre saint ordre, tellement qu'ils travaillent pour l'établissement d'iceluy lequel ne se peut pas faire sans l'assistance et appui de votre charitable Grandeur, laquelle j'espère que s'y emploiera, puisque le ciel vous a choisi pour favoriser les desseins de la très sainte mère de miséricorde.

Donc, je vous dirai, mon bon Seigneur, ce que faut faire pour ce sujet et puis vous en ferez ce que le bon Dieu vous en inspirera pour sa gloire selon que M. l'abbé Olier et ceux de sa compagnie nous ont écrit que ne manquait plus rien que la permission de Sa Majesté et que votre grandeur pourrait faire cela et de nous faire donner la permission d'aller à Paris fonder une de nos maisons laquelle y serait beaucoup nécessaire à cause de tant des honorables filles qui désirent se sauver et ne le peuvent faire à cause que n'ont point de dot et suffisant pour se faire religieuses. Or donc que doivent faire ces pauvres filles? Les faut laisser perdre dans le monde? Non, mon très bon Seigneur, leur faut faire miséricorde. Ce pour quoi, travaillez pour cette bonne œuvre laquelle serait grandement nécessaire pour cela. Je dis ceci par obéissance et pour satisfaire à ces messieurs et à leurs bonnes volontés. D'autre part, je crois que le bon Dieu se veut servir de votre Grandeur laquelle depuis que sa divine bonté nous a donné sa connaissance n'avons jamais manqué de la lui recommander avec beaucoup de soin et d'affection comme aussi Madame votre très chère femme pour le bien de l'âme. Hélas! Dieu sait le soin que nous en a donné ! Quand lui plaira je lui dirai quelle bonne pensée Il me donna un jour lorsque je la lui recommandais fort soigneusement, que sa divine Majesté veut de grandes choses de vous et que désire vous faire de grandes grâces. Prenez-y garde donc, mon bon Seigneur, et faites pour le roi du ciel ce que vous faites pour le roi de la terre à cette fin d'être éternellement avec lui en paradis. Après vous

avoir laissé dans la sainte mort et passion, je demeure,

Mon très bon Seigneur, votre très humble et très obéissante serviente et oratrice.

Marie de la Sainte Trinité, de Notre-Dame de Miséricorde, supérieure de la Miséricorde d'Aix.

De Marseille, le 6 mars 1643.

IX

LES COLONIA

Le premier Colonia (Pierre) apparaît à Aix, le 15 juillet 1446, dans un acte notarié. Il était originaire du Piémont. Son fils ou petit-fils fut assesseur d'Aix en 1507-08. Les Colonia avaient leur maison, Grande-Rue-Saint-Esprit (rue Espariat).

Il y eut André, minime (1616-1688).

Dominique, jésuite (1658-1741).

Jules François, avocat célèbre (1716-1766).

Pierre Joseph (fils du précédent), avocat général au parlement, puis Maître des requêtes, puis conseiller d'Etat sous Louis XVIII (1746-1822).

La mère de Colonia (Marie de l'Annonciation), était fille de Palamède et de Catherine Descombes. Ce Palamède de Colonia était procureur aux Comptes.

Gabrielle (quatrième de cinq filles), naquit le 2 mars 1620 et fut ensevelie le 28 août 1678 à la Miséricorde.

Son père (Palamède) était fils de Jean (mort en 1605) et de Louise de Pontevès.

X

SUPPLIQUE DES MISÉRICORDIENNES DE MARSEILLE ADRESSÉE LE 2 DÉCEMBRE 1789 A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

(Archives nationales, D XIX, n° 25.)

Nos Seigneurs.

La grandeur de vos sentiments, ainsi que le désir de faire des heureux qui animent votre zèle nous engagent à nous

adresser à vous pour rappeler et votre pouvoir à nous être favorables, et votre opposition a faire couler nos larmes, causer Nos gemissemens, encor plus abreger nos jours; fussies vous, Nos Seigneurs, dans le rang de simple particulier, vos Cœurs ne perdroient rien de leur générosité; encor plus vos nobles emplois raniment-ils votre bienfaisance.

C'est une Communauté de filles qui oze implorer votre pitié et à titre de Religieuses que n'avons nous pas à craindre? Voudrions nous dire par là que vous perdés de vue l'intérêst de la nation parce que les nouvelles publiques nous donnent tout à craindre pour notre Etat : non : Nos Seigneurs, nous savons que le bien public doit être preferé mais si par la fin de notre institut loin d'être contraire au bien public, nos emplois, nos vœux mêmes font de la bienfaisance notre occupation assidue, la nouvelle constitution que vous produirez, nous seroit elle contraire : c'est parce que notre ordre est peu répandu et n'a que quatre maisons dans le Royaume que nous exposons nos raisons particulières.

Faut-il produire au jour des bienfaits que Dieu seul devroit sçavoir, nous dirons qu'il est ches nous des Demoiselles, et on sera toujours forcé de l'avouer, il est des Demoiselles qui n'y eut-il point de Communautes Religieuses, auroient toujours de l'éloignement pour le joug du mariage. Ces demoiselles de qu'elque condition qu'on les supposes; si elles sont appelées à notre Etat trouvent chez nous par le moyen de notre travail assidû et du quatrième vœu que nous faisons, un azile à leurs vertus et a leurs besoins, mises au rang des autres Sœurs qui appartiennent a des familles oppulantes, elles jouissent des mêmes egars, sont ellevées aux mêmes charges, bien plus, nos sœurs aux quelles la fortune à refusé ses dons, Notre institut les rend les plus cheries.

Permettez nous, Nos Seigneurs de continuer un genre de bien qui depuis notre établissement n'a point cessé d'être regardé comme de quelque importance par l'avantage qu'il procure aux familles, nous joignons encore à cela; l'éducation des jeunes Demoiselles que nous formons à la piété, au soin du ménage, ainsi qu'a la Société.

Nos revenus seroient-ils un obstacle à notre conservation; oh! il seroit difficille d'y trouver du surperflus, étant obligées de nous employer au travail et à l'éducation pour subvenir à notre nécessaire. S'agit-il d'en retrancher pour le bonheur de

la nation! nous sommes toutes pretes à ce sacrifice. Voyez nos Seigneurs refugiées à vos pieds dans la plus amère douleur; une Communauté composée de vingt-huit religieuses; et quatre sœurs affiliées, qui vous conjure de lui continuer le pouvoir d'exercer la Bienfaisance, caractère distinctif de notre institut.

Après ses réflexions; nos alarmes dureroient-elles encore, vous prenonceres sur notre sort, nous esperons de votre tendresse oh! nos Pères d'etre conservées à perpetuité. Le Ciel recevra nos louanges d'actions de grâce, vous lirés les témoignages de notre gratitude, des monumens apprendront ce que nous vous devrons, et les filles de la Miséricorde assureront qu'elles ont été regenerées par les vrais protecteurs de la Nation.

Nous avons l'honneur d'être avec une très Respectueuse Considération,

Nos Seigneurs,

Vos très humbles et très obéissante servantes.

Signé : Sœur Marie de Sainte Mélanie DE BOADES supérieure; sœur Marie de Sainte Magdeleine SALLADE (etc.)

A Marseille ce 2 décembre 1789.

XI

SŒUR MARIE DE LA MISÉRICORDE
(Catherine-Louise Grégoire.)

(Note de L. de Berluc).

Cette religieuse, après avoir vainement tenté de reconstituer à Aix une communauté de la Miséricorde, rejoignit à Paris les Miséricordiennes et leur apporta le cœur du P. Yvan. Voici sur elle une note de M. de Berluc.

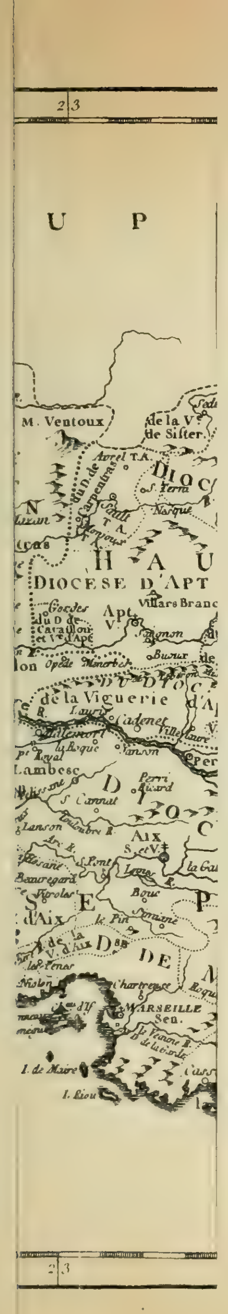
Catherine-Louise Grégoire est née à Aix, rue du Grand Boulevard, en 1753. Elle était fille de Gaspar Grégoire (1714-1795), négociant, marié en 1750 à Thérèse Berage. Son père

est fort connu des bibliophiles provençaux, par son livre intitulé : Explication des cérémonies de la Fête-Dieu en Provence. (Aix, chez David, 1777.) Cet ouvrage présente cette particularité que trois frères de la Mère de la Miséricorde ont collaboré à l'œuvre de leur père, savoir : Louis-Denis Grégoire (1750-1840), secrétaire de la musique du Roi, en notant les airs de la Fête-Dieu ; Gaspar (1751-1846), en gravant les figures du livre; et Paul-Pierre, le muet (1755-1842), en dessinant les mêmes figures.

L'aîné, qui était attaché sous l'empire à la chapelle de Napoléon, ne contribua pas peu à attirer sa sœur à Paris, après qu'elle eut échoué dans sa tentative de rétablissement de la Miséricorde à Aix. Je n'ai pu m'assurer s'il existait une parenté entre la M. de la Miséricorde et le P. Grégoire, Dominicain, ami de la Vénérable M. Madeleine, et qui semble avoir été présent à ses derniers moments.

FIN

est
tul
(Ai
que
l'œu
184
la I
livr
mêı
L
Nap
apr
de l
pare
nica
été



2 3
U P
M. Ventoux
de la V.
de Sister.
T.A.
DIOC
du D. de Carpentras
T A.
H A U
DIOCESE D'APT
Villars Branc
Apt V.
Gordes
du D de Cavaillon et Ve. d'Apt
Opede
Buous
de la Viguerie
Cadenet
Villelaure
Lambesc
D
S. Cannat
Aix S. et V.
Le Pin
D E
Chartreuse
MARSEILLE Sen.
I. de Maire
I. Riou
2 3



CARTE
DE LA PROVENCE
divisée
PAR DIOCÈSES
et
Sénéchaussées ou Vigueries,
avec
les Terres adjacentes
Abbreviations
D.se ou D. Diocèse.
Sén.e ou S. Sénéchaussée.
Vig.e ou V. Viguerie.
T.A. Terre adjacente de Provence.
Cette Carte comprend les Villes, Bourgs, Abbayes, Châteaux et Terres titrées: les bornes prescrites pour son chassis n'ont pas permis d'y renfermer tous les Villages ou Paroisses.
Echelle
Lieues Communes de France de 25 au Degré
Lieues de Provence de 3000 Toises
Lieues
DAUPHINÉ
LANGUEDOC
PIÉMONT
COMTAT VENAISSIN
HAUTE PROVENCE
BASSE PROVENCE
DIOCÈSE DE SISTERON
DIOCESE D'APT
DIOCÈSE DE SENEZ
Dse DE GRASSE
DE TOULON
GOLFE DE LION
Bouches du Rhone
VALLEE DE BARCELONETTE
Barcelonette
Avignon
Carpentras
Vaison
M. Ventoux
Sisteron
Digne
Forcalquier
Apt
Cavaillon
Pertuis
Aix
Arles
Marseille
Toulon
Hyeres
Is. d'Hyeres
Frejus
Draguignan
Grasse
Antibes
Cannes
Is. de Lerins
Barjols
Brignole
S. Maximin
Riez
Moustiers
Castellane
Senez
Colmars
Entrevaux
Guilleaumes
Annot
Valensole
Tarascon
Salon
La Crau
Camargue
Etang de Berre
Martigues
La Ciotat
Aubagne
S. Tropez
Grimaud
Chambon Sculpsit

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Avant-propos		I
Préface		III
Bibliographie		VII
Chap. Ier. — Rians		1
— II. — Le tour de Provence		20
— III. — Le bon géant de Cotignac		32
— IV. — Le désert		46
— V. — Brignoles		69
— VI. — La conquête d'Aix		82
	§ 1. *Prise de possession*	82
	§ 2. *La grande peste*	96
— VII. — L'Oratoire		102
— VIII. — La vie de tous les jours		118
— IX. — Vie intérieure du P. Yvan		141
	§ 1. *Les Images*	142
	§ 2. *Doctrine mystique*	148
	§ 3. *Le P. Yvan directeur*	163
	§ 4. *Le P. Yvan écrivain*	175
— X. — Madeleine Martin		185
— XI. — Les origines de l'ordre de Notre-Dame de Miséricorde		200
— XII. — La petite maison de la rue du Puits Neuf		213
— XIII. — Le premier monastère		245
— XIV. — Confirmation de l'ordre		266
— XV. — D'Aix à Paris		285
— XVI. — Mort du P. Yvan		313
— XVII. — La mère de Colonia et la révolte du couvent d'Aix		333
— XVIII. — Arles		357
— XIX. — Les dernières années de Madeleine Martin		363

APPENDICES

I. — Notre-Dame de Gràces et le F. Fiacre............. 379
II. — Une *pietà* du P. Yvan............................. 382
III. — Le cardinal de Richelieu et le P. Yvan........... 383
IV. — Les premières miséricordiennes................... 384
V. — La maison de la rue du Puits Neuf.............. 386
VI. — Le couvent de la Miséricorde d'Aix................ 386
VII. — La tour 387
VIII. — Lettre de Madeleine Martin au comte de Chavigny. 389
IX. — Les Colonia.. 391
X. — Supplique des Miséricordiennes de Marseille à l'Assemblée nationale............................ 391
XI. — Sœur M. de la Miséricorde (C. Louise Grégoire).... 393



PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 10551.

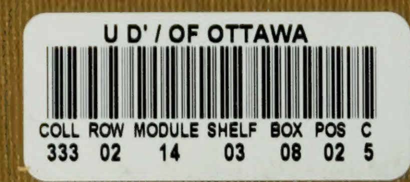
PLAN GEO

PLAN GEOMETRIQUE DE LA VILLE D'AIX CAPITALE DE LA PROVENCE

Annotations des lieux les plus Remarquables qui Son dedans et deors la Ville

1 S. Sauveur Metropole
2 larcheueché
3 le Chapitre
4 peres de loratoire et luniuersite
5 penitens bleus
6 lobseruance
7 penitens blans
8 filles penitentes
9 St Vrsulle 63 Seconde Maison S. Vrsu
10 les Cordelliers
11 penitens noirs
12 Re de St Bernard
13 N.D. lanonciade
14 N.D.D. Beauvieze ou les Picurpuces
15 St Esprit paroice
16 les grans Augustins
17 Res S. Benoit
18 les Fuillans
19 Seconde maison de la Visitation
20 St Jean
21 les Carmelites et la Place
22 les penitens blans de S. Jean
23 les grans Carmes
24 Ste Magdalene paroice
25 Res N.D.D. misericorde
26 Ste Catherine
27 Res de S. Claire
28 Res de S. Barthelemy
29 les Jacobins
30 premiere maison de la Visitation
31 les Jesuites
32 hostel De la misericorde
33 S. laurans ou 2 couan D augustin
34 le Seminere
35 le Palais
36 Maison de Ville
37 la halle du poisson
38 le Cours auec la fontene
39 Place S. michel auec la fontene
40 Place des Precheurs
41 Marche
42 Place S. Sauueur
43 les fonteles
44 Trois hommes
45 Place Ste Magdelene
46 Carmes deschausses
47 les Minimes
48 les Chartreux
49 St lauvens auspice des Pres Borrus
50 Ste Croix
51 lospital St Jacques
52 les Capucins
53 St Eutrope
54 la Ste Trinite
55 les Recolles
56 la Charite
57 St Pierre ou les augustins deschau
58 Ste Anne
59 St lazare hospital des ladres
60 St Hierosme
61 Peres de la Merce
62 Luniuersite
A Porte des Augustins Royalle
B Porte Vallois
C Porte des Cordelliers
D Porte N. Dame
E Porte Bellegarde
F Porte St Louis le Cours et la fontene
G Porte St Ichan
H Porte St Sauueur
I Fontene de pelluque
K Fon de Bellegarde
L Fon des Augustins
M Fon. Chaudes des Bagnes
N Fon. du Marche
O Fon. des Pras
P Cours des Cordelliers et la fontene
Q Cours de N. Dame
R Pauillon de Mr de Vendome
S la tuerie
T la boucherie

ludouicus Cundier mathesewn professor. designauit et in aes Sculpsit


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 14 03 08 02 5